

ELI ANDERSON

Oscar Pill

LA RÉVÉLATION DES MÉDICUS



**ET SI VOUS POUVIEZ VOYAGER
DANS LE CORPS HUMAIN ?**

ALBIN MICHEL

ELI ANDERSON

Oscar Pill 1

LA RÉVÉLATION DES
MÉDICUS

ALBIN MICHEL

Morfy édition



L'incroyable évasion

Sergueï Popov s'approcha de la fenêtre de son bureau et frissonna : dehors, de gros flocons gris tourbillonnaient et le vent soufflait en rafales avant de s'infiltrer dans le moindre interstice et hurler entre les pierres.

Le gardien secoua la tête, incrédule :

— Une tempête de neige en plein mois de juin ! Certes, on était au fin fond de la Sibérie, et la prison du Mont-Noir était perchée sur une colline encaissée entre les hautes montagnes de l'Oural où les nuages et le froid pouvaient persister des mois après l'hiver, mais au point de déclencher une tempête de neige... Le monde devenait fou.

Il s'enveloppa dans une couverture et s'éloigna de ce spectacle déprimant. De toute manière, tout était déprimant, ici, au bout de nulle part, entouré de quelques collègues pas bavards et isolé dans cette sinistre forteresse.

Il leva les yeux sur l'horloge : il était midi et demi, les

prisonniers avaient fini de déjeuner, il était temps de faire la tournée des cellules pour récupérer les plateaux.

Il prit son arme dont il vérifia le mécanisme – ce qu’il faisait au moins dix fois par jour – et sortit du bureau. Sa tournée, à lui, consistait à ne s’occuper que d’une seule cellule et d’un seul prisonnier. Ça ne représentait pas beaucoup de travail mais une immense responsabilité, et il le savait.

Car parmi ces meurtriers et bandits très particuliers, le sien était probablement le plus tristement célèbre et le plus dangereux de tous.

Il emprunta une série d’escaliers selon un trajet compliqué qu’il était seul à connaître. Chaque fois, il avait le sentiment de descendre au plus profond de la terre : la température baissait, le silence se faisait plus pesant et la torche s’éteignait, comme s’il n’y avait pas assez d’oxygène pour faire tenir les flammes... Seuls le bruit de ses chaussures sur les pierres givrées et le cliquetis de son trousseau résonnaient entre les murs étroits jusque dans sa tête.

Il arriva enfin devant une lourde porte en métal verrouillée par plusieurs serrures. Pour chacune n’existait qu’une seule clef, qu’il fallait utiliser selon un ordre très précis. Si l’ordre n’était pas respecté, les serrures se bloquaient en cascade, et il fallait plusieurs heures et des manipulations compliquées pour débloquer l’ensemble. Là encore, Sergueï était seul à connaître l’enchaînement – avec le Grand Maître, bien sûr, qui avait totalement confiance en lui, même s’il n’était qu’un employé à son service et qu’il ne faisait pas partie de l’Ordre.

Il se concentra, saisit la première clef de ses doigts engourdis, ouvrit la première serrure et fit de même jusqu'à la dernière. Il abaissa alors une barre en travers de la porte et Pénétra dans un carré sombre. Devant lui une seconde porte apparut, au milieu de laquelle un M majuscule cerclé d'or était gravé. Il sortit de sa poche un pendentif qu'il encastra parfaitement dans le motif, et un panneau glissa, laissant apparaître une fente de la taille de celle d'une boîte aux lettres.

Sergueï était resté prudemment sur le côté. Il se pencha avec précaution et aperçut le plateau juste devant la fente.

— Vous avez fini votre repas ? demanda-t-il.

Évidemment, il n'eut droit à aucune réponse. En treize ans, jamais il n'avait entendu la voix de son prisonnier. Tant mieux : la rumeur voulait qu'elle glace son interlocuteur. Au début, il avait trouvé ça étrange. Il avait surveillé des centaines et des centaines de prisonniers dans les cellules du Mont-Noir, et la plupart du temps ces derniers profitaient du passage du gardien pour échanger quelques mots ; c'était pour eux la seule occasion de briser leur solitude. Les plus dangereux avaient fini par craquer, ils avaient parlé.

Mais pas lui.

— Poussez le plateau vers moi, demanda Sergueï. Là encore, aucune réaction.

Le gardien avança la main avec précaution et tira le plateau à lui. Il n'était jamais rassuré : chaque fois il craignait que le criminel en profite pour l'agripper. Il ne serait pas allé bien loin, compte tenu de la première porte

qui les séparait du couloir, mais tout de même, c'était un risque qu'il n'aimait pas courir. Avec cet homme, tout représentait un danger, on le lui avait assez expliqué. « *Et surtout, lui avait ordonné le Grand Maître des Médecins dans la lettre qui accompagnait le prisonnier, ne croisez jamais son regard, jamais !* »

Sergueï avait respecté les ordres dès le premier jour et comptait le faire jusqu'à sa mort s'il le fallait – ou celle de son terrible prisonnier. Il prit le plateau, plaqua le pendentif contre la porte et le panneau glissa pour condamner la fente.

Il ouvrit à nouveau les serrures de la première porte, sortit et la referma derrière lui.

Il se dépêcha de remonter et de s'enfermer dans son bureau. Il réalisa alors qu'il avait été tellement pressé de quitter le souterrain que dans sa précipitation il n'avait pas déposé le plateau à la cuisine, comme il le faisait d'habitude. Il ajouta une nouvelle couche de vêtements sur ses épaules et reprit le plateau en mains.

Il jeta un regard sur l'assiette et s'arrêta, surpris : une sardine à l'huile, intacte, trônait au beau milieu. D'où sortait cette belle sardine ? D'ordinaire, les cuisiniers ne disposaient pas de beaucoup de victuailles et faisaient ce qu'ils pouvaient avec ce qu'on leur apportait, ici, dans leur nid d'aigle au bout du monde, c'est-à-dire pas grand-chose : haricots blancs, lentilles et, très rarement, un maigre bout de viande dans un bouillon... Au bout du compte, les prisonniers mangeaient à peu près la même chose que les gardiens et le reste du personnel.

Une image lui revint immédiatement en mémoire : la

boîte de conserve se trouvait dans le maigre colis que son prisonnier avait reçu la semaine dernière et dont il avait vérifié le contenu. Sergueï hésita un instant. Il n'avait pas dégusté de sardine à l'huile depuis bien longtemps, mais celle-ci provenait de la cellule de l'homme le plus dangereux du monde. Qui lui disait qu'il ne s'agissait pas d'un piège et qu'elle n'était pas empoisonnée ? Évidemment, il était difficile de se procurer du poison quand on était enfermé à multiples tours dans la prison la plus inaccessible qui soit, mais cet homme était capable de tout...

Sergueï arracha la tête de la sardine et se tourna vers Torquemada, l'énorme boule de poils noirs affalée tout près de lui, sur la table. Torquemada était le chat le plus paresseux qu'on ait jamais vu, et son activité principale était d'attendre qu'on veuille bien le nourrir. Il faut reconnaître qu'à part cela, il n'y avait pas grand-chose à faire dans la prison – ni à se mettre sous la dent. Même les souris fuyaient le Mont-Noir et ses terribles pensionnaires... Torquemada ouvrit un œil et repéra la tête de poisson entre les doigts du gardien : il ouvrit l'autre œil et miaula de contentement. Il attrapa au vol le morceau de sardine et broya la bouchée d'un coup de mandibules. Sergueï guetta la réaction du chat quelques secondes, puis une minute, puis deux : a priori, Torquemada était toujours en pleine forme, puisqu'il s'était à nouveau écrasé dans un coin, un œil mi-ouvert, toujours prêt à ouvrir l'autre pour recommencer à manger.

Le gardien n'en demanda pas plus : il allait se jeter sur

la sardine quand un flash l'éblouit et le projeta en arrière. Dans la lumière très blanche, deux points scintillèrent plus intensément encore, juste en face de ses yeux, puis tout revint à la normale.

Il regarda autour de lui, stupéfait, sans comprendre ce qui venait de se produire, et saisit son arme, méfiant. Rien n'avait changé et aucun bruit ne vint perturber le calme du bureau – si ce n'est Torquemada qui s'était réfugié dans un angle de la pièce, le poil hérissé. Sergueï voulut s'approcher de lui, mais le chat cracha si fort qu'il préféra s'en tenir là. Il fit un tour dans le couloir et reprit place à sa table, déboussolé. Que s'était-il passé ? Il était incapable de le dire. Avait-il eu un malaise ? Tout au plus avait-il faim, très faim. Le potage de midi avait été un peu léger, surtout par ce froid. Oui, c'était sûrement ça. Un malaise.

Un vertige et un mal de crâne l'obligèrent à s'asseoir mais passèrent aussi vite qu'ils étaient venus. Il se souvint alors de ce qu'il s'appropriait à faire : il savoura la sardine comme s'il s'était agi du plat le plus raffiné et le plus goûteux qui soit – avec la curieuse impression de ne pas être seul, malgré tout.

Lorsqu'il eut fini, il constata avec soulagement qu'il n'y avait pas une goutte de poison dans l'assiette, puisque à part le plaisir d'agrémenter son minable déjeuner, rien d'autre ne se produisait dans son corps... Il secoua la tête, emporta le plateau – vide cette fois – en cuisine puis revint s'installer pour lire de vieux magazines qu'on leur faisait parvenir une fois par mois.

À 16 heures, l'heure de sa pause quotidienne – il était

le seul à veiller sur son prisonnier presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre, contrairement aux autres qui se faisaient relever toutes les huit heures –, il se leva, s'étira... et se surprit à enfiler son manteau de fourrure ! Dehors, le temps ne s'était pas calmé, mais curieusement il ne tenait plus en place. Alors qu'il détestait le froid et qu'il n'aurait jamais pensé sortir dans ces conditions, il éprouva le besoin incontrôlable de se dégourdir les jambes et de faire ce qu'il ne faisait qu'en été : le tour de la forteresse à pied. Normalement, cela lui prenait une petite heure, parce que certains passages étaient difficiles à emprunter au milieu des rochers, mais la promenade le revigorait et lui donnait la force d'assurer son service de la nuit. Sauf qu'aujourd'hui, il allait probablement revenir givré comme un Esquimau !

Sans savoir ce qui le poussait à prendre cette étrange décision, il saisit une torche qu'il alluma avant de sortir de la forteresse. Il salua ses collègues qui surveillaient chaque couloir et chaque escalier, passa comme un robot téléguidé devant les vigiles qui gardaient l'unique issue de la prison et on lui ouvrit les trois portes successives.

Dehors, le vent s'était un peu apaisé, et la neige recouvrait progressivement la steppe tout autour. Il n'en croyait pas ses yeux, décidément : un tel paysage alors que le printemps touchait à sa fin ! Il était déjà transi de froid, mais il se sentait poussé de l'intérieur par une force inhabituelle comme une petite voix dans la tête qui le guidait. Au lieu de résister à cette envie irrépressible, il entama sa balade avec précaution ; il n'avait pas songé à prendre des chaussures adaptées à la couche cristallisée

et glissante. L'air frais lui fit du bien.

Il s'engagea sur le chemin de ronde, au pied des murs gigantesques et noirs, et fut bientôt hors de portée de voix et de regard de ses collègues.

C'est à ce moment qu'il ressentit ce petit « clac », là, dans la tête, derrière l'œil droit.

Son bras gauche retomba, sa jambe gauche devint toute molle et il tomba sur le manteau de neige blanc comme une poupée de chiffons, sans comprendre ce qui lui arrivait. Au même instant, un flash éblouissant se produisit devant lui. Il releva la tête, affolé.

— Qu'est-ce que... que...

Une botte noire se posa sur son visage. Doucement, d'abord, puis qui finit par lui écraser la joue. L'œil du gardien roula dans tous les sens et finit par fixer l'homme vêtu de noir qui le dominait ainsi de toute sa hauteur : le visage semblait caché par une brume. Seule touche de couleur, un col rouge se détachait de la blancheur du décor.

Malgré la douleur et la paralysie de la moitié de son corps, Sergueï se sentit libéré, comme si un fantôme venait de quitter ses entrailles. Il réalisa enfin l'erreur fatale qu'il avait commise en laissant la boîte de conserve dans le colis. Il tordit la tête et parvint à prononcer quelques mots :

— Vous... vous étiez caché dans la sardine, c'est ça ?

Tout devint alors évident : le flash, les yeux qui avaient scintillé, puis le vertige et le mal de crâne...

Sergueï tenta de poursuivre à haute voix :

— Ensuite, vous... vous êtes entré dans ma tête, vous

avez pris des décisions pour moi et... et vous venez d'en sortir... dit-il dans un souffle.

Un rire se perdit dans l'immensité des montagnes, tout autour d'eux.

Le gardien eut la chair de poule, et ce n'était pas à cause de la température extérieure. Il sentit un froid plus terrible monter dans son corps et envahir l'autre moitié encore valide. Il voulut parler, mais les mots restèrent au fond de sa gorge, et il se mit à gargouiller comme si de l'eau coulait dans un lavabo.

L'homme retira sa botte du visage du gardien. Il fit quelques pas en arrière, puis s'approcha de Sergueï pour lui voler sa fourrure. Il s'en enveloppa et s'éloigna, droit sous la neige et face au vent qui venait de renaître, abandonnant le cadavre qui disparaissait déjà sous une fine pellicule blanche au pied de la forteresse.

A des milliers de kilomètres de là...



Un secret bien gardé

Dans la cour de l'école de Babylon Heights, le quartier le plus populaire de Pleasantville, les enfants hurlaient de tous côtés. Parfaitement bleu quelques minutes plus tôt, le ciel s'était couvert et un orage comme on en avait rarement vu au mois de juin avait éclaté. Les enfants, surpris, avaient couru pour se mettre à l'abri sous le préau.

Ayden Spencer, lui, était presque allongé sur le sol. Mais il ne se préoccupait pas du ciel déchaîné : il tremblait comme une feuille et savait que ça ne servirait à rien de crier. Personne ne l'entendrait au milieu du vacarme.

Un garçon s'avança avec un méchant sourire sur les lèvres. C'était Ronan Moss, toujours le même, toujours lui qui le faisait souffrir, qui le harcelait. Et quand Ronan interdisait ensuite d'en parler à qui que ce soit, il valait mieux lui obéir. Il était plus grand et plus fort que tous les autres, portait les cheveux très courts, en brosse, des sweaters à capuche qu'il relevait sur la tête et des jeans

très larges comme les rappeurs afro-américains. Même ceux de la classe supérieure, les grands de treize ans, s'en méfiaient et préféraient ne pas le provoquer.

Ayden leva les yeux sur les cinq enfants qui l'entouraient : Ronan le toisait de haut, jambes écartées, les poings sur les hanches. Il évita les yeux de son bourreau, noirs et fins comme des lames, et aperçut les petites dents pointues, sur les côtés, qui donnaient son surnom à Ronan : Shark, le requin. Sauf que Ronan Moss était plus cruel encore que le tueur des mers, qui attaquait, lui, pour manger ou se défendre. Son passe-temps favori consistait à s'acharner sur les enfants faibles, fragiles ou timides, juste pour le plaisir de faire souffrir et de dominer.

Le problème, c'est qu'Ayden était les trois à la fois.

Enfant unique, il avait passé de longs mois à l'hôpital, dans sa petite enfance, pour une maladie des os. On l'avait opéré à plusieurs reprises pour placer des vis, des clous et des plaques de métal dans sa colonne vertébrale. Il ne pouvait ni faire de sport ni jouer avec les autres enfants dans une cour de récréation, parce qu'il devait éviter de tomber et de se blesser ou de se casser une vertèbre. Il avait peu d'amis, il était d'une timidité maladive qui l'empêchait presque de parler, et comme il n'avait fait ni sport ni exercice, il était maigre comme un clou.

Moss tendit la main vers le garçon à terre.

— Alors, Spencer, t'as oublié ? On est lundi !

Ayden avala la salive difficilement et essaya de répondre sans bafouiller.

— Je... j'ai pas d'argent, aujourd'hui.

Moss continua à sourire, mais Ayden reconnut la colère qui montait dans le regard, et il se replia sur lui-même.

— Et ton argent de poche du week-end, Spencer ? T'en as fait quoi ?

Ayden regarda ailleurs, tout rouge.

— Je l'ai pas eu, dit-il d'une petite voix.

— Pourquoi tu l'as pas eu ? Tes parents sont trop pauvres, c'est ça ?

Les quatre autres, trois garçons et une fille, se mirent à rire. Moss se pencha un peu plus et agrippa le cou d'Ayden.

— Va falloir que t'en trouves, de l'argent. Hein ?

Ayden voulut répondre, mais la main de fer de Moss l'étranglait. Une autre voix, forte, qui venait de derrière, répondit pour lui.

— Il t'a dit qu'il n'en avait pas. T'as pas compris ?

Moss lâcha le garçon et se retourna, comme les quatre autres. Il écarta sans ménagement deux brutes de son groupe et fit face à un garçon de taille moyenne, aux yeux bleus et aux cheveux roux bouclés.

— Tiens, poil de carotte ! Les rouquins défendent les mauviettes, maintenant ?

Moss n'avait pas du tout impressionné le nouveau venu. Ce dernier continua à mâcher de la réglisse, les mains dans les poches, puis passa devant le groupe comme si les autres n'existaient plus et s'arrêta devant Ayden.

— Lève-toi ! dit-il. Tu vas pas passer la récré par terre, non ?

— Hé, Pill, de quoi tu te mêles ? s'écria Moss. C'est une affaire entre Spencer et moi, alors tu dégages.

Ayden lança un regard suppliant vers celui qui était venu lui prêter main-forte : il espérait que ce garçon, Oscar, résisterait à Moss. Il ne le connaissait pas bien, parce qu'il ne connaissait personne vraiment bien dans la classe, mais il se souvenait de sa tignasse rousse et il ne l'avait jamais vu en compagnie de Moss ; ça, il en était certain.

Oscar lui tendit la main. Il la saisit et se releva.

— Faut pas te laisser faire, dit Oscar. Jamais. Sinon, ça ne s'arrêtera pas.

Ayden tenait à peine sur ses jambes tant il avait du mal à contrôler son tremblement. Derrière Oscar, Moss et ses copains les dépassaient d'une demi-tête.

Moss posa son immense main sur l'épaule d'Oscar et serra fort.

— Pill, tu m'as pas entendu ? Ça te regarde pas, alors dégage, ou tu vas avoir droit au même traitement que Spencer.

Oscar se retourna et se libéra de Moss d'un rapide mouvement d'épaule. Au lieu de trembler, il se mit à sourire. Ayden l'observa, admiratif : visiblement, il n'avait absolument pas peur, lui.

— Et c'est quoi, le « traitement » ? demanda Oscar en serrant les poings.

Moss sourit, mais pas pour la même raison : il se réjouissait de pouvoir martyriser un autre garçon, surtout Pill, qui semblait vouloir jouer les durs. Ce serait l'occasion de montrer qui était le plus fort et de décourager les

petits frimeurs comme Pill qui osaient se mesurer à lui.

Il s'approcha d'Oscar et pencha son visage plein de boutons et de cicatrices sur lui.

— Ce sera un traitement très spécial, dit-il entre les dents, que j'ai imaginé exprès pour ceux qui veulent jouer aux papas, comme toi. C'est parce que t'en as pas, c'est ça ?

Jusque-là, Oscar était resté calme. Mais comme chaque fois qu'on parlait de son père, il sentit la colère monter en lui comme une vague dans son corps, depuis les pieds jusqu'à la tête.

— Toi aussi, Moss, mêle-toi de ce qui te regarde, dit Oscar avec nervosité.

Moss comprit qu'il venait de toucher un point sensible.

— Après ce que je vais te faire, tu pourras toujours aller pleurer dans les jupes de ta mère ou de ta sœur...

Moss n'eut pas la possibilité de dire un mot de plus : Oscar se jeta sur lui de tout son poids et les deux garçons roulèrent sur le sol.

En un instant, Moss, qui était plus grand et plus fort, prit le dessus. D'une seule main, il immobilisa un bras d'Oscar et, de l'autre, lui écrasa la gorge. Oscar ne parvint plus à respirer. Il eut l'impression que sa tête allait exploser. Il tenta de se dégager, mais Moss était beaucoup plus puissant. Il fixa les yeux effilés de Moss et comprit que si personne n'intervenait, ce dernier n'arrêterait pas. Le regard d'Oscar chercha Ayden Spencer qui s'était réfugié contre le mur, terrifié. Ce n'était pas lui qui l'aiderait... Oscar n'avait pas envie de finir étranglé dans une cour d'école. Il plia la jambe et

poussa de toutes ses forces du pied sur le sol : les deux corps roulèrent et, cette fois, ce fut Moss qui se retrouva coincé sous Oscar. La rage décuplait son énergie.

— Alors, Moss, hurla Oscar, tu fais moins le malin, maintenant, hein ? Qu'est-ce que tu disais, déjà ? Tu as un traitement spécial pour moi ?

Au même moment, Oscar ressentit une violente douleur dans le ventre qui l'obligea à lâcher prise : à côté de lui, Cole Doherty, toujours collé à Moss et obéissant comme un petit chien, venait de lui décocher un coup de pied et se tenait bien droit sur ses grosses jambes, avec un sourire qui découvrait ses dents de devant écartées. Il semblait fier d'avoir aidé son « chef ». Moss en profita pour se redresser et envoyer son poing dans la figure de son adversaire, qui se retrouva à moitié sonné sur le gravier.

— Ça suffit !

Tout le monde se retourna comme une seule personne. Derrière eux, un grand homme d'une quarantaine d'années en costume gris et aux lunettes rectangulaires en métal les toisait, furieux. Le silence se fit, et on n'entendit plus que la pluie torrentielle sur le toit du préau.

— Évidemment, dit le professeur Penguin, c'est encore toi, Moss. Et toi aussi, Pill, ajouta-t-il avec moins de colère en découvrant Oscar. Tu me déçois beaucoup.

Il soupira et croisa les mains derrière son dos.

— Deux jours avant les vacances, vous trouvez encore le moyen de vous battre ! Puisque c'est ainsi, retenue de deux heures pour tous les deux, demain, après les cours.

Et c'est moi qui vous surveillerai.

Ayden, toujours collé au mur et tremblant, tenta d'intervenir.

— Mr Penguin, ce n'est pas la faute de Pill, c'est... c'est... Un simple regard de Moss suffit à le faire taire.

— C'est quoi ? reprit le professeur Penguin, irrité. Si tu as quelque chose à dire, Spencer, dis-le, ou retourne en classe. C'est la fin de la récréation.

Ayden ne répondit pas. Tout rouge, il préféra partir en courant vers la porte du bâtiment. Moss et son groupe s'éloignèrent aussi. Seule Tilla, la fille de la bande, s'approcha d'Oscar.

— Tu ne fais pas tout à fait le poids contre Ronan Moss, remarqua-t-elle avec un sourire espiègle, mais tu es plutôt mignon, toi.

Oscar regarda ailleurs et rougit copieusement. Heureusement, il n'y avait pas beaucoup de monde autour d'eux. Tilla était une des plus jolies filles de la classe, et même si à douze ans Oscar s'intéressait plus au foot ou aux jeux sur sa PlayStation, il l'avait déjà remarquée dans la cour, avec ses longs cheveux blonds et ses yeux dorés.

Tilla éclata de rire et partit en courant. Oscar s'apprêtait à rentrer en classe. La voix du professeur Penguin le retint.

— Pill !

Oscar leva les yeux au ciel et revint sur ses pas. Il connaissait déjà le sermon du professeur par cœur.

Mr Penguin parla avec plus de douceur.

— Oscar, je suis très déçu, je te le répète. Je croyais

qu'après notre discussion de la semaine dernière tu serais un peu plus raisonnable. J'ai l'impression d'avoir parlé pour rien.

Oscar savait que répondre serait inutile : Mr Penguin, son professeur principal, était gentil mais sévère – et au moins aussi têtu que lui. Il voulut quand même se défendre :

— Monsieur, c'est Moss, ils étaient tous autour de Spencer, et...

— Et tu t'en es mêlé, comme toujours, coupa le professeur en rajustant ses lunettes à plusieurs reprises sur son nez.

Oscar connaissait la signification de ce geste chez lui : plus le professeur était en colère, plus il tripotait sa monture. Cette fois, il valait mieux se taire. Mais Moss ne perdait rien pour attendre.

— On ne t'a pas demandé de jouer les justiciers, et je connais Moss mieux que toi. Quant à toi, tu m'avais promis de te calmer et je vois que tu n'as pas tenu ta parole, déclara sèchement Mr Penguin.

Oscar se tut. Laisser passer l'orage, c'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Il songea à Spencer qui s'était empressé de disparaître sans le défendre. Peut-être que le professeur avait raison, au fond : personne ne lui avait rien demandé, et personne ne le remercierait. Tant pis : au moins avait-il montré à Moss qu'il ne se laissait pas faire.

— Regarde dans quel état tu es, dit encore le professeur en lui tendant un mouchoir. Tu es couvert de sable et de sang !

Oscar saisit le mouchoir et le passa sur le visage. Il sentit une brûlure au niveau du cou : le dernier coup de Doherty – ou lorsqu’il avait roulé sur le sol avec Moss – l’avait blessé et il saignait. Il posa la main sur la plaie et éprouva une étrange sensation, celle d’un fluide glacé qui coulait de ses doigts sur son cou. Il retira sa main, surpris, et examina sa paume : il ressentait encore quelque chose d’électrique juste sous la peau, mais l’aspect était tout à fait normal.

Le professeur Penguin écarta le bras d’Oscar.

— N’y touche pas, tu es plein de sable et de poussière, ça va s’infecter.

Il repoussa la tête du garçon en arrière et se pencha pour examiner la blessure. Il se redressa et Oscar vit les yeux tout ronds du professeur derrière les lunettes.

— Mais... tu n’as rien, en fait ! Même pas égratigné ! C’est curieux, j’aurais juré, il y a quelques secondes... Il secoua la tête.

— Tu as dû te couper ailleurs et te mettre un peu de sang sur le cou, c’est tout.

Oscar porta à nouveau la main à son col : le contact ne piquait plus et la plaie qu’il avait pourtant sentie, lui, sous ses doigts, avait bel et bien disparu...

Le professeur Penguin revint à sa préoccupation précédente : gronder Oscar.

— Ce n’est pas parce que tu es un très bon élève que tu peux tout te permettre, Pill. Mais s’il faut une retenue plutôt qu’une discussion pour te le faire comprendre, tu l’auras, ta retenue. En classe, maintenant, et vite.

La journée s’écoula avec une telle lenteur qu’Oscar

crut avoir passé une semaine à l'école, lorsque la cloche sonna enfin.

Il s'était installé au fond de la classe, seul à une table, et il y était resté pendant la récréation sur ordre du professeur. Spencer avait fui son regard rancunier tout l'après-midi. Moss et ses amis, en revanche, n'avaient pas cessé de le provoquer. Même Tilla se retournait régulièrement pour le regarder. Mais c'était le regard de Mr Penguin, vigilant, qui fut plus persuasif : Oscar avait préféré contenir son envie de se jeter sur Moss, et s'était concentré tant bien que mal sur les mots du professeur. Ce fut plus difficile durant les deux heures qui suivirent, consacrées à l'histoire, cependant la voix soporifique de Mrs Wright berça tout le monde et plongea la classe dans la torpeur ; personne ne songea à provoquer l'autre.

Dès qu'il entendit la sonnerie, il quitta la classe et se précipita dans la cour vers la sortie de l'école. Au loin, il aperçut Spencer qui s'était éclipsé comme par magie.

Les élèves se retournaient sur son passage. Visiblement, ceux qui tenaient tête à Moss n'étaient pas nombreux, et la nouvelle avait fait le tour de la cour. Bientôt, tout le monde aurait peur de lui adresser la parole et de s'exposer à la colère et aux représailles de Moss. Il ne fit plus attention aux autres et préféra se poser une question bien plus épineuse et qui lui demanderait beaucoup plus de diplomatie : comment expliquer à sa mère la retenue du lendemain ?

Ça n'allait pas être simple de cacher qu'il s'était battu avec Moss et encore moins de passer sous silence la punition.

D'autant que Celia s'était rendue à l'école pas plus tard que la semaine dernière pour parler au professeur Penguin, à la demande de ce dernier.

— Votre fils a de grandes capacités, Mrs Pill, lui avait-il dit pour la millième fois. Tous les professeurs en conviennent. Il est intéressant, attachant, mais exaspérant aussi, parce qu'on ne peut pas le contrôler. Il n'en fait qu'à sa tête ; c'est quand il veut, comme il veut. Et à l'école, ça ne peut pas fonctionner comme ça.

Elle ne pouvait pas le contester : elle-même le contrôlait avec peine, mais elle ne voulait pas entrer dans les détails de leur vie familiale et expliquer que pour une maman qui vivait seule avec ses deux enfants, c'était moins facile que quand le papa était présent. Peut-être encore plus avec un petit garçon. Au fond, Celia s'estimait plutôt heureuse du résultat : elle aurait pu finir avec un délinquant ou un voyou comme ce Moss qui avait pourtant son père. Au lieu de cela, son fils était un peu indiscipliné, d'accord, et un peu rebelle, mais c'était un bon garçon, intelligent et franc.

Peu important : elle avait beau faire preuve d'indulgence vis-à-vis de son fils, Celia Pill n'allait pas le féliciter et le gratifier d'un baiser sur le front quand il lui annoncerait qu'il avait troué son pantalon sur le gravier et qu'il passerait deux heures en retenue après les cours le lendemain pour s'être battu comme un sauvage en pleine cour de récréation...

Oscar marchait à grands pas sur le trottoir. Il avait fait un détour pour éviter les rues où il connaissait pratiquement tout le monde : commerçants, concierges,

même les petits vieux sur les bancs. Il voulait annoncer la vérité à sa mère sans traîner – car il n'avait pas l'intention de lui mentir ; elle aurait droit au récit fidèle. Au moins n'était-il pas blessé – ce serait ça de moins comme souci pour elle.

Perdu dans ses pensées, il n'entendit pas tout de suite son nom.

— Oscar ! Attends ! Attends-moi...

Il se retourna et aperçut les couettes rousses de sa sœur, qui courait vers lui.

Elle arriva à son niveau et s'arrêta, essoufflée.

— Pourquoi tu ne m'as pas attendue ? demanda Violette, toute rouge derrière ses taches de rousseur. En plus je t'appelle depuis que tu as traversé la cour, et tu ne m'entends pas !

Oscar eut envie de rire : pour une fois que ce n'était pas sa sœur qui était ailleurs... Il arrivait à Violette de ne pas entendre des gens collés à elle. Si elle était perdue dans des réflexions bizarres, on pouvait jouer de la trompette dans son oreille sans qu'elle s'en rende compte. Et le problème, c'est que Violette était *toujours* perdue dans des réflexions bizarres.

Il l'observa de la tête aux pieds et soupira. Violette avait treize ans et s'habillait comme elle le faisait depuis qu'elle était en âge de s'habiller seule : n'importe comment, avec ce qui lui tombait sous la main, pourvu qu'elle en aime les couleurs et les formes au moment précis où elle était en train de se vêtir. Aujourd'hui, Oscar constatait qu'elle avait limité les dégâts : par chance et sûrement par hasard, elle avait choisi une robe d'été à

bretelles mauves et des socquettes roses. Le regard d'Oscar descendit jusqu'aux pieds. Il leva les yeux au ciel, exaspéré.

— Violette !

La fillette sursauta.

— Quoi ?

— Tes chaussures !

— Ben, oui, fit Violette, et alors ? Je les connais, ce sont les miennes.

— Bravo, t'as une super-mémoire, mais tu remarques rien ?

Violette inspecta ses pieds avec attention, puis releva la tête.

— Non, rien. Pourquoi ?

Oscar perdit patience.

— Parce que ce ne sont pas les mêmes, Violette, voilà pourquoi ! La gauche est noire, l'autre est rouge ! Ça se voit, quand même, ça, non, rouge et noir ! ?

Violette se concentra encore quelques longues secondes sur ses mocassins avant de répondre.

— Ah oui, peut-être... Comment tu trouves ? C'est joli, non ?

Au même moment, deux filles passèrent près d'eux, jetèrent un coup d'œil sur les pieds de Violette et pouffèrent. Oscar les reconnut : elles étaient dans sa classe. Il secoua la tête, soupira et reprit son chemin sans plus prêter attention à sa sœur. Il se rendait compte qu'elle lui faisait honte, parfois, et préférerait ne pas rester trop longtemps près d'elle, surtout si d'autres enfants étaient présents.

Violette sourit une dernière fois à ses chaussures et se mit à trotter derrière son frère.

— Mais attends, pourquoi tu cours ? Attends-moi, Osc... aaaaah !

Oscar s'arrêta sans se retourner. Il n'avait pas envie de découvrir que d'autres enfants se moquaient d'eux à cause de sa sœur.

— Ça va, pas la peine de crier, je t'attends ! dit-il.

Il n'eut droit à aucune réponse de Violette, dont il n'entendait plus les pas. Au lieu de cela, des voix adoulatées éclatèrent et il perçut un remue-ménage derrière lui. Il finit par se retourner et ouvrit grand les yeux : une dame, affolée, se penchait au-dessus d'une bande jaune qui encerclait un chantier sur le trottoir et parlait au-dessus d'une bouche d'égout... dont on avait enlevé le couvercle ! Des ouvriers accoururent depuis un camion.

Oscar partit comme une fusée, jeta son sac tout près de la dame, passa sous la bande de plastique et se mit à genoux au bord du trou. C'était tout noir, il ne distinguait rien – pas la moindre silhouette.

— Violette ! hurla le garçon.

Une petite voix lui répondit ; elle venait du fond de la bouche d'égout.

— Ouille, gémit Violette.

La dame se pencha, elle aussi.

— Elle courait la tête en l'air, dit-elle, désolée. J'étais juste à côté d'elle mais je n'ai pas pu la retenir, elle est tombée comme un caillou dans un puits, *plouf* !

Trois ouvriers venaient de les rejoindre. Oscar n'hésita pas une seconde : il s'agrippa à l'échelle qui descendait

dans le trou et disparut.

— Attends, petit, laisse-nous faire !

Trop tard : Oscar se retrouva au fond en quelques instants. Violette était assise dans une flaque de boue, souriante mais groggy. Elle se frottait la tête, et ses genoux et ses bras étaient couverts d'égratignures. Oscar s'approcha et retira la main de sa sœur : une gigantesque bosse poussait au beau milieu du front.

— Je voulais te rattraper, mais en même temps je voulais suivre le même chemin qu'une hirondelle dans le ciel, expliqua la fillette le plus naturellement du monde. J'ai pas vu qu'ici ça passait par ce trou...

— Comme d'habitude, marmonna Oscar.

Sans réfléchir, il passa la main sur la bosse : une lueur verte rayonna autour de ses doigts et la bosse fondit comme neige au soleil.

Oscar fut lui-même surpris, mais il ne chercha pas à comprendre. Violette semblait n'avoir rien senti, trop occupée à vérifier si son appareil dentaire était toujours en place. Il la prit par le bras pour l'aider à se relever ; lorsqu'elle fut debout, les griffures et le sang avaient disparu, eux aussi...

Il leva les yeux : au-dessus d'eux, trois têtes se découpaient dans la lumière et le bleu du ciel. Il espéra qu'aucun n'avait vu ce qui venait de se produire.

— Sors d'ici, petit, tant que tu y es on ne peut pas descendre, il n'y a pas assez de place ! Remonte, on va s'occuper d'elle.

Il ne prit pas la peine de leur répondre.

— Ça va ? demanda-t-il à sa sœur.

— Oui, ça va, dit-elle, déjà ailleurs. Tu crois que l'hirondelle est encore là ?

Oscar inspira profondément pour garder son calme et la guida jusqu'à l'échelle.

— Allez, on rentre, dit-il simplement. Monte.

Elle obéit docilement et monta sur le premier barreau.

Oscar la rattrapa.

— Violette !

— Quoi ?

— Pas la peine d'en parler à maman.

— De quoi ?

Oscar sourit malgré lui. Non seulement elle n'avait pas remarqué ce qui s'était produit quand la main de son frère s'était posée sur elle, mais il était probable qu'elle avait déjà oublié qu'elle était tombée dans ce trou. Il n'insista pas.

— Oh ! s'exclama-t-elle. Regarde, c'est drôle, ma chaussure rouge avec les taches de boue, on dirait une coccinelle qui monte sur l'échelle !

— Oui, oui, c'est vraiment très drôle, allez, monte !

Avant qu'elle n'atteigne le dernier barreau, tout en haut, les ouvriers l'agrippèrent et la soulevèrent comme une plume dans les airs pour la poser sur le sol. Violette leur adressa un immense sourire.

— Génial, dit-elle. J'ai cru que je m'étais envolée !

— Oui, ben nous on a cru que tu ne remonterais pas, ma petite ! Je rêve, elle n'a même pas un bleu ! s'étonna l'un des hommes. On peut dire que tu as eu une sacrée chance.

Oscar la poussa hors du chantier.

— Elle va bien, elle va bien, on a l'habitude avec elle. Viens, Violette, maman nous attend, il faut qu'on y aille.

— Tu es sûr que tu ne veux pas que je vous accompagne ? demanda la dame, peu rassurée par tout ce qui s'était passé.

Oscar était déjà en route, tirant sa sœur par une couette.

— Non, merci, ça ira. On habite tout près, à Kildare Street. Au revoir !

Violette farfouillait déjà du regard dans le ciel. Oscar ne la lâcha pas et songea à ce qui s'était produit. Il venait d'avoir une nouvelle preuve que ce phénomène n'était pas dû au hasard. Il en était d'autant plus sûr que ce n'était pas la première fois : il avait déjà remarqué que les petites blessures, inévitables quand on est souvent à vélo et un peu casse-cou, cicatrisaient étonnamment vite, sans rien y faire et sans laisser de trace...

Lorsqu'il avait été certain qu'il ne s'agissait pas d'un rêve, il s'était empressé d'en parler à sa mère, qui était devenue toute blanche.

— Tu... tu t'es sûrement trompé, avait-elle dit sans réussir à cacher son angoisse. Oui, tu as *cru* que tu étais blessé mais ce n'était pas le cas, voilà tout. Ça n'existe pas, ces choses-là, tu entends ? Ça n'existe pas !

Puis elle l'avait pris à part dans la cuisine.

— Je ne te demande qu'une chose, Oscar : n'essaie pas de recommencer ou de faire des expériences de ce type. Je te connais, tu es capable de te blesser pour voir si ça marche. Mais ça ne marchera pas, tu m'entends ? Je t'interdis d'essayer quoi que ce soit, et je ne veux pas que

tu en parles.

Il ne l'avait jamais vue réagir comme ça. Il avait accepté sans un mot, et bien sûr il se garderait bien d'en parler aujourd'hui – ni à sa mère ni à qui que ce soit.

Ils arrivèrent à Kildare Street quelques minutes plus tard et poussèrent le portillon du numéro 6897.

Il était 17h15, la rue était encore très animée. Les maisons s'alignaient, toutes différentes et de toutes les couleurs. Les gens parlaient fort, s'interpellaient d'une fenêtre à l'autre et dans toutes les langues. Aux heures des repas, si on se promenait dans la rue, on sentait successivement les épices orientales, le curry, l'ail et le basilic, la pizza – Oscar parvenait toujours à se faire inviter quand c'était le jour de la pizza chez les Golino. Tout le monde connaissait tout le monde, évidemment, et les têtes rousses des enfants Pill ne passaient jamais inaperçues dans la rue. Celia devait souvent sortir pour récupérer sa fille qui s'arrêtait à chaque échoppe et discutait avec chaque commerçant.

Elle avait souvent voulu déménager, surtout après la mort de son mari, mais tous l'avaient entourée et aidée, et elle n'avait pas pu quitter ces gens heureux de vivre qui formaient presque une famille.

Oscar ne prit même pas la peine de fermer le portillon. Ici, tout le monde entraînait chez tout le monde, à toute heure. Les deux enfants traversèrent le petit jardin qui ressemblait plutôt à un champ en friche : l'herbe poussait par touffes et n'était visiblement jamais coupée, les feuilles mortes de l'automne précédent se décomposaient

au pied des arbres, et le liseron et les mauvaises herbes se disputaient presque tout l'espace libre.

La maison était dans un état à peu près comparable : c'était une maison en bois à un étage et au toit pointu dont la peinture beige s'écaillait de partout. Sur certaines fenêtres, les volets ne fermaient plus ou pendaient lamentablement sur le côté. Celia n'accordait pas beaucoup d'importance aux choses matérielles, encore moins à une maison, qu'elle se contentait de tenir propre et à peu près rangée.

Oscar et Violette tirèrent la moustiquaire puis la porte d'entrée, et se précipitèrent dans la maison.

Violette jeta son sac au pied du portemanteau, dans le petit hall d'entrée carré tapissé d'un vilain papier peint jauni. Celia, bien incapable de le changer, avait choisi de le cacher autant que possible en accrochant aux murs tout ce qui pouvait l'être : des tableaux de toutes sortes, des affiches de spectacles, des photos des enfants, les dessins qu'ils avaient réalisés depuis qu'ils allaient à l'école, les cartes postales qu'ils recevaient du monde entier... On devinait à peine les contours du hall. Dans un angle, à côté de la porte du séjour, une pauvre plante verte qui ne devait pas être arrosée bien souvent dressait vaillamment trois misérables feuilles décolorées vers l'ampoule qui pendait du plafond – elle n'avait jamais eu droit au joli cache que Celia avait acheté mais pas fixé.

Violette courut vers la cuisine. Oscar, lui, préféra ne pas traîner et grimpa l'escalier en hâte pour échapper aux questions de sa mère ; il n'avait pas encore tout à fait décidé la manière dont il lui raconterait les derniers

événement de la journée. Il allait se réfugier dans sa chambre quand il entendit la voix de Celia.

— Oscar ? Tu es en haut ?

Oscar ferma les yeux et se résigna. Il descendit l'escalier comme s'il allait à l'abattoir et entra dans la cuisine où Violette racontait déjà mille choses à sa mère. Il reconnut l'odeur des crêpes et en oublia presque ses soucis.

Sa mère se retourna. Elle écarta une mèche de ses longs cheveux noirs qui lui tombait devant les yeux, des yeux bleus extraordinaires, clairs comme de l'eau et qu'elle avait transmis à Violette. Oscar, lui, avait hérité de son père des yeux bleus plus communs et ses cheveux roux – comme sa sœur. Celia n'avait même pas pris le temps d'enlever ses chaussures à talons et le tailleur noir strict qu'elle était obligée de porter au bureau ; elle venait d'arriver, elle aussi, et s'était tout de suite mise à préparer le goûter de ses enfants.

Elle sourit en voyant son fils entrer.

— Hello, mon chéri, tu aurais pu venir m'embrasser avant de filer dans ta chambre, tout de même, non ?

Oscar l'embrassa à la va-vite et se concentra sur le pot de Nutella. Celia perdit son sourire.

— Toi, tu me caches quelque chose. Je me trompe ?

Elle baissa les yeux sur le pantalon déchiré de son fils et les traces de sable et de poussière sur son T-shirt. Elle tourna la tête vers Violette puis vers son fils, à nouveau.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demanda-t-elle, inquiète.

— Rien, répondit Oscar. Je suis... tombé en rentrant de

l'école.

Violette leva le nez de son assiette.

— Ah bon ? J'ai rien vu ! dit-elle très sincèrement, sans prêter attention aux gros yeux que lui faisait son frère.

— Quand ? Et où ?

Oscar savait que sa sœur ne cherchait pas à le dénoncer ou à le mettre dans un sale pétrin, mais cette fois, il lui aurait bien enfoncé une crêpe tout entière dans la bouche. Celia soupira et s'adressa à sa fille.

— Tu nous laisses un instant, Violette ? Il faut qu'on parle, Oscar et moi.

Elle n'eut pas droit à la moindre réponse : Violette contemplait les motifs de son assiette, elle avait déjà oublié la conversation en cours et le mensonge de son frère. Ils pouvaient parler et même hurler, elle n'entendrait rien, pas plus que la chaise d'à côté.

Celia s'approcha de son fils et le regarda bien droit dans les yeux.

— Oscar, je veux que tu me dises ce qui s'est passé. Je te connais, je suis ta maman et je sais quand tu me caches quelque chose. À ce propos, dit-elle, j'ai trouvé une énième revue de science, inutile de la chercher dans le porte-parapluie où tu l'avais cachée.

Oscar aimait lire depuis qu'il était en âge de déchiffrer les lettres. Il lisait un peu tout, mais dévorait littéralement ce qui se rapportait à la science et surtout à la médecine, qui l'attirait depuis toujours.

Curieusement, sa mère avait tout fait pour l'en éloigner : elle surveillait et confisquait sans aucune raison

valable... Mais très vite, Oscar s'était entêté, et ça devenait une obsession dans les deux sens. Il avait renoncé à découvrir le fond de la pensée de Celia, mais maintenant qu'il avait douze ans, il savait dissimuler et il était passé expert lorsqu'il s'agissait de lire la nuit sous les couvertures grâce à une lampe de poche. Il entassait des dizaines de revues sur le corps humain dans des endroits invraisemblables dont il avait seul le secret – dans sa chambre, il avait même glissé des articles entre le mur et le papier peint décollé !

Il adorait sa mère et il était malheureux de lui cacher quoi que ce soit ; mais il n'avait pas eu le choix : sa passion ne s'expliquait pas plus que le refus de sa mère, et c'était plus fort que lui.

Il bondit de sa chaise, mais Celia le retint.

— Non, tu ne bouges pas et tu réponds à ma question : que s'est-il passé ?

— Mais, maman, j'adore cette revue ! Tu peux pas...

— Ah si, coupa Celia, je peux parfaitement. La preuve : elle est à la poubelle. J'attends ta réponse, maintenant.

Oscar soupira et se laissa retomber sur sa chaise, avec un regard suppliant. Au même moment, Violette sortit de sa rêverie, décolla le papier qui couvrait un yaourt, se leva et jeta le papier dans la poubelle sans l'avoir léché, pour une fois. Oscar fit une grimace – et une prière pour sa revue qui venait de recevoir en pleine couverture un rectangle dégoulinant de yaourt à la fraise...

Sa mère le secoua, il se décida.

— Je... je me suis battu, dit-il d'une petite voix. Celia leva les yeux au ciel, exaspérée.

— Et je peux savoir pourquoi ?

— Moss, répondit simplement Oscar.

— C'est un peu court comme explication, dit-elle sévèrement.

— Ils étaient tous autour de Spencer, j'ai voulu l'aider.

Celia soupira. Elle connaissait son fils : il était incapable de lui cacher les choses – ou tellement mal que ça se voyait comme un nez au milieu d'une figure – et elle savait aussi qu'il ne supportait pas l'injustice et la lâcheté des autres. Elle avait élevé ses enfants dans cet esprit.

— Tu te souviens de ce que t'a dit le professeur Penguin la semaine dernière ? dit-elle avec plus de douceur. Tu dois grandir, mon Oscar, tu ne peux pas continuer à te battre dans la cour de récréation et à n'en faire qu'à ta tête.

— Je sais, répondit Oscar. Mais c'était plus fort que moi. Il se laisse faire, il n'en parle à personne, même pas au professeur Penguin !

— Oui, je sais, moi aussi : c'est *toujours* plus fort que toi. Mais c'est la deuxième école en deux ans, Oscar. Bientôt, plus personne ne voudra de toi, même si tu as les meilleurs résultats du monde, et même si on t'apprécie. On ne veut pas d'un voyou dans une école, aussi sympathique et attachant qu'il soit, tu comprends, ça ?

Oscar baissa la tête sans répondre. Il ne se considérait pas comme un voyou : il savait être poli avec les grands, même s'il n'était pas toujours – bon, pas souvent, en fait – d'accord avec eux, et qu'il avait un peu de mal à respecter les règles et les ordres. Ce n'était jamais par méchanceté ou par provocation, mais simplement parce que sa

curiosité et ses envies étaient un peu plus fortes que les obligations, voilà tout. Et quand il se faisait gronder, au bout du compte, il se souvenait de ce que sa mère lui avait dit un jour, alors qu'elle était en colère : « Tu es comme ton père : incapable de te contrôler ! »

Depuis qu'il avait entendu ça, il faisait encore un peu moins d'effort pour se maîtriser ; au fond, il était fier de ressembler à son père. C'était tout ce qu'il tenait de lui, puisqu'il ne l'avait jamais connu, alors comment aurait-il pu renoncer à lui ressembler ?

Il sentit la main de sa mère passer dans ses cheveux, et releva la tête. Elle se pencha et sourit à son fils.

— Et je précise que je suis très fière de mon fils quand il défend ses amis en position de faiblesse, quoi qu'en disent tous les professeurs du monde.

— Papa aussi, il aurait défendu ses amis ? demanda Oscar, les yeux brillants.

Celia le serra contre elle.

— Oui, il l'aurait fait. J'en suis certaine. Et tu es aussi courageux et généreux que lui, ça aussi j'en suis certaine. Mais tout de même, dit-elle en l'embrassant, si tu pouvais arrêter de jouer les justiciers à longueur d'année, ça m'arrangerait. J'aurais moins de lessives à faire, dit-elle en examinant les vêtements d'Oscar. Et tu sais que je ne suis pas très douée pour la lessive, non ?

Oscar leva le pied : ses chaussettes de sport blanches avaient sérieusement viré au violet.

— Oui, confirma le jeune garçon. Je sais. Heureusement que le jean est long...

Celia fit semblant de regarder ailleurs, puis se leva.

— Bon, dit-elle assez joyeuse, je suppose que je suis bonne pour être convoquée à l'école. Tant mieux, j'aime bien Mr Penguin, il m'a manqué depuis la semaine dernière. Entre-temps, j'essaierai d'inventer un nouveau gros mensonge pour qu'il ne te renvoie pas, voilà tout.

Oscar lui sourit.

— Si tu veux, pour le gros mensonge, je peux t'aider.

— Non, merci, ça ira. File faire tes devoirs, profite-en pour te débarbouiller et te changer, parce que sinon je vais avoir l'impression de dîner avec le clochard du quartier. Vous êtes convoqués à table à 19 heures, alors merci de faire circuler l'information là-haut, si tu croises ta sœur et que par le plus grand des hasards, elle n'est pas sur une autre planète. Sinon, n'insiste pas.

Il sortit de la cuisine et grimpa l'escalier en quelques secondes.

Il passa devant la porte de la chambre de sa mère et s'arrêta devant celle de sa sœur. Elle était ouverte, et la chambre de Violette était vide. Il s'approcha de la porte de la salle de bains : il entendit un bruit d'eau qui coule et des clapotis. Il s'éloigna ; il attendrait un peu pour informer Violette de l'heure du dîner.

Dès qu'il entra dans sa chambre, il ferma la porte, lança son sac d'école près de son petit bureau et grimpa l'échelle qui lui permettait d'accéder à son lit en mezzanine, sous l'œil de Spiderman : l'affiche du héros tapissait la moitié du mur.

Perché sur son matelas, il jeta un coup d'œil par la fenêtre qui donnait sur le jardin des voisins : l'énorme Mrs Wings, en robe de chambre et des bigoudis plein la

tête, taillait ses rosiers, tandis que Peggy, son inséparable caniche nain, tournait entre ses jambes. Évidemment, le jardin était impeccablement entretenu, et Oscar se demandait parfois si Mrs Wings ne coupait pas son gazon au ciseau, brin par brin. À côté, le terrain des Pill semblait encore plus miteux et désolé.

Il se pencha pour admirer la scène : Peggy portait un petit manteau taillé dans le même tissu que la robe de chambre de sa maîtresse. Oscar fut tenté de lancer un compliment à Mrs Wings pour le joli coordonné, mais il préféra se retenir. La dernière fois qu'il s'était adressé à elle, c'était pour lui présenter ses excuses et lui avouer, forcé par sa mère, que c'était bien lui qui avait trempé Peggy dans un pot de peinture rose pour qu'elle soit assortie au sac de sa maîtresse.

Ce soir, il décida donc de garder pour lui ses compliments et s'attaqua à ses devoirs. Malgré la fin des classes, le professeur Penguin avait trouvé le moyen de les faire crouler sous le travail. Même Oscar eut besoin d'une bonne heure pour en venir à bout.

À peine eut-il fermé son dernier cahier qu'il se précipita pour fouiller sous son matelas, entre le sommier et une couverture. Il en sortit un petit album photos qu'il feuilleta, comme il le faisait tous les soirs en rentrant de l'école ou lorsqu'il avait un moment de répit, bien calé dans l'angle, au fond du lit, avec son coussin sur les genoux. C'était sa récompense, son plaisir secret – et indispensable. Il passa rapidement sur les photos de sa mère, de sa sœur et de lui-même et s'arrêta sur la même photo, comme hier et comme il le ferait demain : celle

d'un homme aux cheveux roux coupés très court, très large de carrure. Il portait une chemise ouverte et un bermuda, il était assis sur un fauteuil de jardin et semblait rire aux éclats. Derrière lui, une jeune femme aux longs cheveux noirs l'enlaçait et riait, elle aussi. Le couple avait l'air heureux. On devinait que la jeune femme attendait un enfant. Juste à côté, on apercevait deux roues d'un landau.

Oscar passa les doigts sur la photo.

— Salut, papa, dit-il à voix basse.

Il attendit un court instant, comme si l'homme sur la photo allait lui faire un signe, et reprit :

— Aujourd'hui, c'était un peu agité à l'école...

Il attendit quelques instants que la photo et son personnage enregistrent ses mots, puis il continua.

— Je me suis un peu battu, mais rien de méchant. Et puis tu sais, dit-il à voix encore plus basse, ça s'est reproduit, ce drôle de truc : je saignais, et quand j'ai passé la main dessus, ça s'est refermé. Comme les autres fois. Et ça s'est reproduit avec Violette, tout à l'heure. J'en ai pas parlé à maman, elle ne veut pas qu'on parle de ces choses, c'est comme pour mes revues sur la biologie... Je sais toujours pas vraiment pourquoi, mais j'insiste pas. Mais ça, tu vois, c'est pas de la science, je sais pas comment te dire...

Il attendit presque une réponse et, comme chaque soir, il en avait tellement envie qu'il fut un peu déçu qu'elle ne vienne pas. La photo restait une photo, bien sûr, mais quand même, il avait toujours l'impression que d'une façon ou d'une autre son père finissait par lui

répondre. Pas forcément avec des mots : parfois, il lui semblait faire des choses sans les contrôler et se disait que derrière ses gestes, il y avait son père. Comme si ce dernier était en lui, qu'il guidait ses pas et ses mouvements, et qu'ensemble ils prenaient des décisions... C'était peut-être ce qui se passait quand on disait qu'il ressemblait à son père ! En tout cas, ça lui faisait du bien d'y croire.

— Oscar ?

Il sursauta dans son lit. C'était la voix de sa sœur.

— Quoi ? répondit-il avec agressivité.

— Tu parles tout seul ? demanda Violette derrière la porte. Je t'ai entendu, tu parlais !

— Ouais, dit-il, je parlais à mon cartable.

— Toi aussi ? se réjouit-elle. Et il te répond ? Parce que le mien, pas encore, mais je continue ! Je peux entrer ?

Oscar répondit par un grognement et Violette ouvrit la porte. Elle fit un pas et regarda autour d'elle, surprise.

— Ben... Oscar ?

— Ici, répondit-il, là-haut.

Violette leva les yeux au-dessus du bureau, vers le lit. Oscar fit glisser l'album sous son oreiller, s'éloigna du mur et se pencha pour voir sa sœur. Il comprit enfin pourquoi elle avait une drôle de voix, comme si elle avait un noyau d'abricot sous la langue.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda le jeune garçon, stupéfait.

Violette remonta sur le front le masque de plongée qu'elle portait et sortit son tuba de la bouche. Ses cheveux dégouлинаient. Elle s'essuya le visage avec un pan de sa

robe.

— On s'en va bientôt à la mer, t'as oublié ? Je m'entraîne dans le lavabo de la salle de bains, dit-elle à voix basse. Et puis j'aime bien ; j'ai l'impression d'être un poisson, sauf que c'est l'inverse : il y a de l'air dans mon aquarium et de l'eau tout autour. Mais ne dis rien à maman, hein ? C'est une surprise.

Oscar songea surtout à la surprise que Violette était en train de faire à sa mère en inondant la salle de bains. L'image de sa sœur, la tête dans le lavabo et les pieds dans une magnifique flaque, finit par le faire sourire malgré lui.

— Et pour les cartables non plus, il vaut mieux ne rien lui dire, d'accord ? suggéra Violette avec un regard complice pour son frère, heureuse de partager avec lui le secret – et surtout sa nouvelle manie : la conversation avec les objets.

Oscar acquiesça.

— Oui, dit-il, t'as raison, il vaut mieux ne rien lui dire. Violette sourit de toutes ses dents baguées. La voix de leur mère interrompit leur dialogue d'extraterrestres.

— À table, les enfants !

— On mange quoi ? demanda Violette à tue-tête.

— Devine, tiens, murmura Oscar. Steak haché et frites, comme d'habitude...

Celia passa la tête dans la cage d'escalier, joyeuse.

— Votre plat préféré : frites et steak haché !

— Ah, fit Oscar en descendant sans entrain de son perchoir. Perdu. Ce soir, j'ai deviné dans le désordre. Violette fit la moue et remit son tuba en bouche.

— Che crois que ch'ai pas faim.

Quelques heures plus tôt,
Dans la même ville...



La mission

Bérénice Withers semblait ne pas avoir remarqué la tempête qui sévissait autour d'elle. Elle marchait d'un pas étrangement sûr, comme si le vent courait sur elle sans la remarquer, enveloppée dans un ciré gris, les pieds solidement ancrés dans le sol. Ses mocassins vernis se moquaient des flaques d'eau, ses collants – en plein été ! – la protégeaient des éclaboussures et elle serrait les mains autour d'un parapluie qui se retournait pour la dixième, la centième fois. Elle s'arrêta un court instant pour remettre en place son petit chapeau de pluie et une ou deux boucles de cheveux blancs qui s'en échappaient, regarda autour d'elle et reprit sa marche d'un pas décidé.

— Madame, vous devriez vous abriter, vous allez vous envoler avec ce temps de cochon !

Elle leva la tête et distingua à travers ses lunettes criblées de gouttes la haute silhouette d'un policier. Il tenta de porter la main à son couvre-chef pour la saluer, mais il eut tout juste le temps de rattraper le chapeau qui

s'envolait. Elle lui adressa un charmant sourire tout en réprimant un rire : l'homme dégoulinait comme s'il était sous une douche, il n'avait pas fière allure. Son gros nez rose qui gouttait et ses yeux ronds lui donnaient raison : il s'agissait bien d'un temps de cochon.

— Non merci, monsieur l'agent, dit-elle timidement. Je vais continuer, ne vous faites pas de souci.

Le policier fixa les iris verts de la dame qui pétillaient derrière les lunettes et crut déceler un clin d'œil rapide. Mrs Withers rajusta son sac à main en crocodile, salua le monsieur du bout des doigts et disparut sous son parapluie à volants avant de s'éloigner en trottant sous la pluie.

Quelques mètres plus loin, elle jeta un coup d'œil à sa montre : il était déjà 15 h 20. Son sourire de charmante petite vieille s'évapora et elle fronça les sourcils sévèrement : si elle traînait encore et croisait à nouveau un policier ballot sur sa route, elle serait en retard à son rendez-vous.

Or, à ce rendez-vous, nul ne pouvait être en retard.

Surtout pas aujourd'hui, après le message urgent qu'elle avait reçu du Conseil suprême. Si ce qu'elle avait cru comprendre était vrai, *il n'y avait plus une seconde à perdre.*

Elle évita avec agilité les flaques et les voitures et finit par tourner dans une rue résidentielle bien plus paisible. Les immeubles grisâtres et les vitrines bariolées de la rue principale avaient cédé la place à de jolies villas qui s'alignaient sagement derrière des jardins bien entretenus. Le ciel semblait s'être calmé et la pluie

tombait plus régulièrement.

Mrs Withers accéléra le pas et ne s'arrêta que lorsqu'elle se trouva devant la grille d'une imposante maison en pierre de taille beige et au toit plat, juste en face d'un parc, situé de l'autre côté de la rue.

Sur une plaque en marbre ruisselante, on pouvait lire deux mots en lettres sombres :

Cumides Circle

Elle tourna la tête : le parc était désert. Seul un homme s'était réfugié sous le kiosque pour attendre l'accalmie ; il regardait ailleurs. Méfiante, elle hésita un instant et préféra poursuivre son chemin et attendre que cet individu ait quitté le parc pour revenir. Il fallait toujours éviter que quiconque repère les allées et venues à Cumides Circle. Elle leva les yeux sur les grandes fenêtres de la bâtisse : les rideaux étaient tous tirés. Elle savait ce que signifiait ce signal qu'elle n'avait vu qu'une fois en arrivant à Blue Park Avenue ; c'était il y a plus de treize ans. Depuis, les rideaux étaient toujours restés rabattus sur les côtés.

Elle jeta un discret coup d'œil vers l'homme du kiosque : il avait disparu. Hélas, elle n'avait pas le temps de déambuler dans le square à la recherche de ce mystérieux inconnu. Elle referma le parapluie et monta les marches du perron avec empressement. Devant la porte, elle effleura la plaque rutilante sur laquelle deux initiales étaient gravées : « W. B. », et sonna.

— Bonjour, Bones.

— Bonjour, Mrs Withers, répondit le majordome avec gravité.

Berenice Withers se défit de son manteau, de ses gants et tendit le tout à Bones. Le hall, couvert de grandes dalles en marbre noir, était désert, tout comme le grand escalier.

— Les autres sont-ils arrivés ? demanda la vieille dame d'une voix basse.

— Oui, répondit-il. Tout le monde est ici, madame.

Lorsqu'elle fut débarrassée de son manteau, de son sac et de son parapluie, Bones l'aida à revêtir une cape en velours vert doublée de soie de la même couleur. Prête à rejoindre les conseillers, elle sourit au majordome.

— Où se tient la réunion ?

Bones hésita et se racla la gorge avant de répondre.

— Dans le salon Jaune, madame.

Mrs Withers leva les yeux au ciel.

— Bonté divine, Bones, Winston Brave sait bien que... Le majordome se permit de l'interrompre.

— Oui, madame. Monsieur a bien évoqué l'allergie aux oiseaux dont vous souffrez, mais c'était plus prudent d'organiser la rencontre.

Il accompagna ses mots d'un regard à travers les carreaux biseautés de la porte. Au loin, le square sous la pluie semblait l'inquiéter, lui aussi.

Mrs Withers acquiesça.

— Il m'a bien semblé qu'on nous épiait.

— Il est tapi au fond de son kiosque depuis le début de l'après-midi, précisa Bones.

— Il nous a tous vus entrer ? s'inquiéta la dame.

— Non, la rassura le majordome : trois conseillers sont passés par le souterrain, et un par la porte de service.

Mrs Withers haussa les épaules.

— La porte de service ! Il doit s'agir d'Anna-Maria, n'est-ce pas ?

Bones se contenta de sourire.

— Évidemment, poursuivit la dame. Elle n'envisagerait pas un quart de seconde d'avoir été suivie ou guettée même si elle entrait par la porte de service déguisée en danseuse étoile !

Bones s'inclina.

— Je vous accompagne, madame.

— Non, ce n'est pas nécessaire, dit-elle. Je connais le chemin.

Elle soupira.

— Allons voler dans les plumes de notre ami, mon cher, puisque je n'ai pas le choix.

— Si vous voulez bien vous donner la peine... répondit le majordome en ouvrant un battant d'une double porte.

— Bones, pourriez-vous surveiller de plus près notre mystérieux observateur, dans le square ? Peut-être n'est-ce qu'un malheureux badaud qui se protège de la pluie, mais si ce n'est pas le cas...

Bones s'inclina sans un mot et s'approcha d'un guéridon. Il fit pivoter l'anse d'une coupe en argent et un pan de mur s'ouvrit ; il s'éclipsa et le mur se reconstitua comme par enchantement.

Lorsqu'elle entra dans le séjour, Mrs Withers prit soin de fermer derrière elle avant de traverser la pièce baignée d'une lumière douce.

Elle marcha au rythme du tic-tac de l'horloge et contourna les canapés moelleux en velours vert. Le tapis

qui recouvrait presque toute la salle rectangulaire étouffait le bruit de ses pas.

Elle s'approcha de la cheminée et contempla un court instant le feu aux reflets verts qui crépitait. Winston Brave exigeait de Bones que du bois y brûle, été comme hiver, de jour comme de nuit. La flamme perpétuelle de Cumides Circle, comme il aimait à le dire. Mrs Withers se souvint alors des paisibles discussions qu'ils avaient eues, confortablement installés contre les coussins, à l'heure du thé. *Pas de sentimentalisme*, se dit-elle à nouveau comme un ordre silencieux. *Ce n'est plus le moment.*

Elle détacha de son cou une longue chaîne au bout de laquelle pendait un bijou circulaire. Elle ouvrit alors le tiroir d'une commode proche et en sortit un gant qui brillait comme de l'aluminium. Elle y glissa son bras droit, saisit le pendentif et le plongea dans le feu. Protégée des flammes, sa main farfouilla contre le mur jusqu'à ce qu'elle trouve ce qu'elle cherchait : un relief sur le fond lisse. Du bout des doigts, elle sentit le M gravé dans la pierre. Elle y appliqua son pendentif, pressa sur le bouton et retira la main du feu. Au même moment, la partie de mur arrondie qui occupait l'angle du salon pivota.

Mrs Withers enleva le gant, le rangea dans le tiroir et se dirigea vers l'ouverture.

De l'autre côté, une pièce parfaitement cylindrique était apparue. Elle correspondait à l'étrange tourelle qui occupait un des angles de la maison et sur laquelle on ne voyait aucune fenêtre, de l'extérieur. La vieille dame entra, le mur coulissa à nouveau et l'enferma dans la tourelle.

Bérénice Withers remit la chaîne et le médaillon autour de son cou et observa le décor. La petite pièce cylindrique était presque vide – à deux exceptions près : dans un angle, une chaise tapissée du même tissu jaune que les murs et, au milieu, un socle avec une cage. Et dans la cage, un canari aussi jaune que le reste.

La vieille dame soupira et sortit son mouchoir, qu'elle plaqua contre son nez. Elle s'approcha de la cage et fixa l'oiseau impassible sur sa balançoire.

— Bonjour, Victor.

Le canari répondit par un trille nerveux.

Décidément, après un policier, voilà qu'un oiseau me gronde, maintenant, songea la dame.

Elle lui adressa un sourire forcé que le volatile ignora. Mrs Withers l'aurait bien empoigné pour le rôtir dans la cheminée du séjour, mais elle ne pouvait pas se le permettre : elle avait besoin de lui, et on l'attendait. Enfin, les autres conseillers risquaient de ne pas apprécier la température des flammes... Elle se contenta donc de faire face au canari et de se coller au mur, concentrée. Elle inspira, ouvrit grand les yeux et se précipita contre les fragiles barreaux.

Une fraction de seconde plus tard, Victor se balançait sur son perchoir, tout étourdi, et quelques plumes volaient autour de lui.

Il était seul dans la pièce.

— Ah, tout de même ! s'écria un jeune homme un peu maigre, les cheveux en bataille, qui ne cessait de gigoter sur son siège.

Bérénice Withers se redressa et éternua en guise de

réponse.

Elle lissa les plis de sa robe et rabattit sa cape sur les épaules – identique à celle que portaient les cinq personnes assises autour d'une table.

— On se demandait si vous alliez finir par nous rejoindre, ajouta une des deux femmes présentes. Ne nous dites pas que ce canari a plus de conversation que nous, Bérénice, dit-elle avec un sourire espiègle.

Mrs Withers lui rendit son sourire.

— Ma chère Maureen, je m'en serais bien passée, vous le savez : je suis atrocement allergique aux plumes.

— Bon, bon, on ne va pas y passer la journée, vous n'avez qu'à prendre des médicaments contre l'allergie et tout ira bien ! s'écria Alistair McCooly.

Mrs Withers ignore la remarque du jeune homme, qu'elle connaissait bien : impatient, agité et parfaitement incapable de respecter tout ce qui ressemblait à l'ordre, les règles, les lois. Mais il était d'une loyauté à toute épreuve, et elle l'appréciait autant que son défunt père (même si ce dernier avait perdu la tête à la fin de sa vie).

L'homme assis à une extrémité de la table intervint.

— Calmez-vous, Alistair, dit-il de sa voix grave et rocailleuse. Nous ne sommes même pas dans le vif du sujet et vous êtes déjà en ébullition.

Mrs Withers échangea un regard complice avec celui qui semblait présider la réunion.

— Bonjour, Bérénice, dit-il avec courtoisie.

Winston Brave était un homme de très grande taille, large, qui débordait du fauteuil de toutes parts. Il était aussi impressionnant physiquement que lorsqu'il parlait.

Ses mots imposèrent le silence dans la seconde qui suivit. Il lissa d'un geste mécanique les pattes noires qui encadraient son beau visage et sa mâchoire carrée, et posa ses fines lunettes sur la table. Ses cheveux étaient aussi sombres que ses yeux, ils contrastaient avec l'encolure vert sapin de sa tenue. Les revers de sa cape étaient bordés de fils d'or qui brillaient sous la lumière pâle. Dans la main droite, Mrs Withers devina le M enfermé dans un cercle d'or. Un seul détail le différenciait du pendentif des autres Médecus : il était centré par une émeraude et il était ainsi réservé, comme la cape au liseré précieux, au Grand Maître des Médecus.

Elle-même porta la main droite à son propre pendentif.

— Bonjour, Winston. Je suis un peu en retard, convint-elle. Je me suis laissé surprendre par le temps... Et la police a eu la mauvaise idée de vouloir m'aider.

— Bien, dit un homme qui parlait pour la première fois. Si Bérénice Withers en a fini avec le récit de son trajet et ses excuses, nous pouvons peut-être envisager d'aborder le sujet qui nous réunit.

Fletcher Worm s'était exprimé calmement, avec une petite voix acide et une ébauche de sourire figée sur les lèvres, sans quitter des yeux le Grand Maître face à lui.

La vieille dame décida de ne pas répondre et se pencha, à la gauche de Worm, une femme d'une cinquantaine d'années, au maquillage criard et sophistiqué, paraissait totalement absente. Elle jouait avec une mèche de sa gigantesque perruque qui ressemblait à une montagne de chantilly auburn plantée

au-dessus d'un pot de peinture.

— Bonjour, Anna-Maria, tenta Bérénice Withers sans beaucoup d'espoir.

À ces quelques mots, la comtesse Anna-Maria Lumpini sursauta. Ses paupières roses papillonnèrent. Elle tourna son visage ébahi vers les autres comme si elle venait de croiser cinq extra-terrestres – ce qui n'était pas impossible, compte tenu de son imagination délirante – et reconnut enfin Mrs Withers.

— Bérénice, ma chère, vous voilà enfin ! Tout le monde vous attendait. On pourrait peut-être commencer, non ?

Mrs Withers secoua la tête : elle avait toujours du mal à imaginer que cette aristocrate extravagante au visage multicolore soit un des plus grands Médecins encore vivants. On disait qu'elle était une des seules personnes capables d'entrer dans un organisme végétal. À sa connaissance, parmi les cinq autres éminents Médecins qui siégeaient au Conseil et qui avaient pourtant été choisis pour leurs compétences et leurs mérites, seul Winston Brave, ici, pouvait en faire autant.

Maureen Joubert passa la main dans ses cheveux blonds coupés à la garçonne et fit l'effort de retenir un rire.

— Vous avez raison, Arma-Maria, dit-elle, ces gens qui ne sont pas là où il faut quand il le faut, c'est un scandale...

— Puisque tout le monde est là... ou de retour, ajouta Winston Brave avec un rapide coup d'œil sur la crinière flamboyante de la comtesse, nous pouvons reprendre et aller à l'essentiel : ce matin, chers amis, dit-il en pesant sur chaque mot, *Laszlo Skarsdale s'est échappé du*

Le Conseil fut frappé de stupeur. Un « clap » métallique fit sursauter Maureen Joubert, et Alistair McCooley bondit sur son siège ; sous l'effet de la surprise, Anna-Maria avait brutalement refermé son poudrier.

— Co... comment ? bafouilla-t-elle dans un nuage de poudre. Qui ? Échappé ? Comment ça ?

Worm posa une main gantée sur la main d'Anna-Maria.

— Taisez-vous, dit-il simplement.

La comtesse sentit un froid envahir ses doigts, qu'elle retira vivement. Worm leva ses yeux bleu pâle sur Winston Brave.

— Continuez, Winston, je vous prie. Pouvez-vous nous donner des détails sur ce drame ?

Mrs Withers l'observa du coin de l'œil : à la lueur qui brillait dans le regard de son voisin, elle aurait juré que ce n'était pas vraiment un drame pour lui. Décidément, quelque chose les séparerait toujours, même si au fond elle avait confiance en lui et son engagement auprès des Médecus.

Winston Brave se redressa et regarda chacun avant de poursuivre.

— Son gardien a disparu et on a trouvé sa cellule vide.

— Une trace d'effraction ? demanda Maureen qui allait toujours à l'essentiel. Des barreaux de fenêtre descellés, un trou ou une trappe sous le lit ?

— Rien, répondit Winston Brave. Ils n'ont rien trouvé. Pourtant, ils ont fouillé la cellule de fond en comble.

— Un complice s'est-il infiltré dans la prison ?

s'interrogea Alistair.

— Aucune visite n'était autorisée, évidemment, répondit le Grand Maître.

Mrs Withers connaissait bien Winston Brave : chaque mot était pesé et annonçait la suite.

— Qu'ont-ils découvert ? demanda-t-elle d'emblée. Car ils ont bien découvert quelque chose, en définitive, non ?

— Le corps du gardien à l'extérieur de la forteresse. Et une autre chose, reconnut Winston : une boîte de sardines. *Vide*.

Mrs Withers n'eut pas besoin de beaucoup de temps pour comprendre ce qui s'était passé.

— Bien sûr, dit-elle. Il les a posées sur son plateau-repas et s'est caché dans l'une d'elles.

— Il aurait profité de l'Intrusion Corporelle pour s'échapper ? demanda Worm, étonné.

— Je croyais qu'on ne servait que des aliments hachés, justement, s'étonna Maureen, pour éviter que les Pathologus enfermés ne pratiquent l'Intrusion dans un animal pour s'échapper !

— Il a dû recevoir cette boîte de sardines dans un colis et ça aura échappé à la vigilance du gardien, répondit Brave.

— Seigneur ! s'écria la comtesse. Voilà qu'on nous impose la sardine après l'estomac de cet atroce canari où vous nous avez réunis, Winston ! Rien que d'y penser, j'en ai mal au cœur. Non, vraiment, mon ami, le système digestif d'un horrrrrrrrible volatile, était-ce réellement nécessaire ?

— Pour vous parler d'un fait aussi grave et confidentiel, conclut le Grand Maître des Médecins, le salon Jaune était le lieu le plus sûr. Il faut déclencher l'alerte maximale, et au plus vite. Vous devez faire fonctionner vos réseaux d'information pour que tout le monde soit extrêmement vigilant. Si Skarsdale est libre, ses alliés qui attendaient dans l'ombre ne vont pas tarder à le rejoindre. Nous devons bientôt affronter le puissant ennemi que nous connaissions avant son arrestation.

— Si seulement le Prince Noir avait été tué au lieu d'être simplement emprisonné, regretta Worm.

Mrs Withers se tut. Elle n'entrerait pas dans le jeu de Worm qui n'attendait qu'une chose : qu'elle réagisse. Ce n'est pas avec lui qu'elle comptait en parler, en tout cas pas aujourd'hui. Elle l'observa du coin de l'œil : ses cheveux étaient coupés si court qu'on pouvait à peine se rendre compte qu'ils étaient devenus gris. De profil, son nez long et droit prolongeait le front, et ses yeux fins s'étiraient très loin vers l'oreille. Décidément, depuis toutes ces années, il n'avait pas changé : même physique, mais aussi même caractère.

— On ne va pas revenir sur le passé, décréta Winston Brave d'une voix plus forte. Maintenant, vous savez ce qu'il nous reste à faire : partout dans le monde, il faut que les Médecins se parlent, s'entraident, guettent le danger et s'unissent contre le monstre qui pourrait bien ressurgir.

Il se leva, les autres l'imitèrent.

— Il ne vous reste plus qu'à suivre les consignes d'urgence. En priorité, il faut augmenter les effectifs des sentinelles, dans notre monde mais aussi dans les cinq

Univers. Fletcher, vous vous en occuperez. Maureen, je vous charge de recenser les Médecins valides auprès de chaque fédération de chaque pays, et vous, Anna-Maria et Alistair, vous remettrez en état le réseau de communication entre les Médecins.

— C'est comme si c'était fait, s'écria le jeune homme. Nous vaincrons !

Le Grand Maître posa le regard sur chacun avant de poursuivre d'une voix solennelle.

— Il y a treize ans, nous avons tous pensé que nous n'aurions plus à revivre ces moments sombres. Nous nous sommes trompés, et aveuglés parce que nous ne voulions qu'une chose : la paix. Et la paix nous a endormis. Il faut se réveiller, mes amis, et réveiller tous ceux qui nous entourent. Si nous parvenons à rattraper Skarsdale, nous rendrons un fier service au monde entier.

Tous acquiescèrent en silence. Anna-Maria Lumpini elle-même avait perdu son entrain, Alistair tentait de contrôler son bouillonnement intérieur.

— Restez très prudents, ajouta Winston Brave, même si je doute que Skarsdale ou ses sbires cherchent à s'en prendre à nous... Du moins pas encore, corrigea-t-il.

Maureen Joubert fut la première à s'éclipser avec son habituelle discrétion, sans doute déjà concentrée sur ce qu'elle comptait faire. Worm adressa un signe de tête aux autres membres du Conseil, un semblant de sourire à Winston Brave, un simple regard à Mrs Withers, et sortit de la pièce mouvante en remontant le col de sa cape sur son visage très pâle. Alistair McCooley et Anna-Maria Lumpini le suivirent, engagés dans une discussion

enflammée sur leur action commune.

Mrs Withers fut la dernière à partir. Elle poussait la porte lorsque Winston Brave la rappela.

— Berenice, restez, je vous prie. Il faut que nous parlions de choses... dont *nous seuls* pouvons parler. Voulez-vous fermer cette porte, s'il vous plaît ?

Mrs Withers revint sur ses pas sans un mot, attentive.

Winston Brave se pencha par la fenêtre. Sous ses yeux, dans l'immense entrepôt, un tapis roulant faisait circuler des graines à profusion, tandis que de grandes cuves se remplissaient de liquide jaunâtre. Des individus aux formes étranges s'agitaient dans tous les sens, l'espace ressemblait à une ruche en effervescence.

— Cet oiseau est trop bien nourri, dit Brave avec une mine de dégoût, il faudra que j'en parle à Bones.

Il se redressa et s'agrippa de justesse : une nouvelle contraction de la pièce venait de le déstabiliser.

— Anna-Maria a raison, ce salon Jaune est tout à fait inconfortable. Asseyons-nous.

Ils reprirent leurs sièges respectifs, de part et d'autre de la table. Mrs Withers parla la première :

— On ne le retrouvera probablement pas, n'est-ce pas, Winston ? Vous le savez comme moi.

Le Grand Maître réfléchit un instant avant de répondre.

— Ce sera très difficile, vous avez raison. C'est pour cela que nous devons faire vite, Berenice.

— *Nous ?*

— Oui, nous. Vous et moi. Vous êtes la personne en laquelle j'ai le plus confiance, vous le savez bien. Vous

avez plus d'expérience que nous tous, à part peut-être Fletcher Worm, mais...

Brave préféra ne pas finir sa phrase.

— Il n'y a que sur vous que je peux compter pour la mission que je vais vous confier. De plus...

Il regarda autour de lui d'un rapide coup d'œil et préféra être prudent.

— Les autres conseillers sont de brillants Médecus, mais chacun comporte une faiblesse qui le rend fragile ; or, pour faire ce que je vais vous demander, il faut être fort et persévérant.

— Je vous écoute, Winston. Qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous participiez au plus vite à l'initiation des *jeunes Médecus*.

Berenice Withers écarquilla les yeux, stupéfaite.

— Moi ? Former des Médecus ? Vous n'y pensez pas, mon ami ! Vous l'avez dit vous-même, les plus expérimentés d'entre nous vont avoir assez de travail comme ça !

— Je le sais, mais il le faut. Nous ne sommes plus très nombreux, vous le savez comme moi, et ceux qui restent ne sont pas entraînés ; certains n'ont pas pratiqué l'Intrusion depuis treize ans – depuis l'arrestation du Prince Noir, en fait. Nous avons été négligents, Berenice, très négligents.

— Vous êtes vraiment inquiet, n'est-ce pas ?

Le Grand Maître n'eut pas besoin de répondre : son air grave en disait bien assez.

— Maintenant que Skarsdale est en liberté, dit-il, ses troupes vont trouver une nouvelle énergie, c'est évident.

Et s'il décide d'attaquer à nouveau le monde pour éliminer les gens ou les soumettre à son pouvoir, il ne va pas tarder à le faire. Et il faudra que nous soyons tous prêts, même les plus jeunes.

— Que voulez-vous que je fasse ? Les connaissances se sont toujours transmises de parents à enfants, et...

— Absolument, coupa le Grand Maître. C'est bien de cela que je parle : je veux que vous vous rendiez dans toutes les familles dont les enfants ne sont pas encore formés, et que vous bousculiez les parents. Il est urgent qu'ils en fassent des Médecins confirmés et capables de se battre à nos côtés. *Vite*.

— Nous allons les affoler, Winston.

— Vous préférez les ménager et voir notre ennemi s'abattre sur eux comme un loup sur des agneaux sans défense ? Ce n'est plus le moment de prendre des gants. Tout le monde doit savoir que le danger est à nos portes. Chaque famille doit participer à notre combat, et une façon de le faire, c'est d'initier ses propres enfants.

Mrs Withers inspira profondément.

Une foule de souvenirs se bousculèrent dans sa tête. L'allusion de Worm les avait ravivés, tout à l'heure. Un beau visage lui apparut, celui de Vitali Pill, le plus jeune conseiller et le plus brillant de tous, mort douze ans plus tôt. Puis elle se remémora le visage de Celia, la femme que Vitali avait aimée puis épousée alors qu'elle n'était pas Médecin. Et enfin, ceux de leurs enfants.

Mrs Withers ne les avait jamais rencontrés officiellement, mais elle savait que le couple avait eu une fille puis un fils. Deux enfants qui avaient peut-être hérité

des pouvoirs du père...

Durant toutes ces années, elle avait discrètement enquêté pour s'en assurer. C'était peut-être le moment d'en être sûr.

— Vous avez raison, Winston, finit-elle par dire. Il le faut. C'est maintenant que ces jeunes Médecus doivent être formés... Tous, *sans exception*, ajouta la vieille dame après une courte pause.

Le Grand Maître croisa son regard comme s'il cherchait à savoir où elle voulait en venir. Mrs Withers ne se résigna pas à en rester là.

— Certains enfants n'ont hélas plus leurs parents pour les initier et faire d'eux des Médecus accomplis, dit-elle. Il faut combler ce vide.

— C'est vrai, reconnut Winston Brave, qui guettait la suite. Mais vous l'avez dit vous-même : même si vous avez été professeur d'université, aujourd'hui vous n'avez pas le temps de jouer les maîtresses d'école. Occupons-nous déjà des enfants dont les parents Médecus sont en vie.

Elle se leva et vint s'asseoir tout près de lui.

— Vous savez très bien où je veux en venir.

— Non, répondit Brave avec méfiance, mais vous allez me le dire.

Elle hésita une fraction de seconde, puis se lança.

— Je pense au petit Pill, voyons.

Le Grand Maître se redressa, stupéfait.

— Mais vous perdez la tête, Berenice ! Comment pouvez-vous seulement évoquer l'idée ?

— Winston...

— C'est hors de question, trancha Brave, vous m'entendez ? *Hors de question !*

— Ce garçon est très particulier. Ce n'est pas le cas de sa sœur, mais lui, oui, j'en suis certaine. Ses pouvoirs se sont manifestés très tôt alors que rien n'a été fait pour qu'il les développe ! N'y voyez-vous pas un signe ? Il mérite qu'on lui donne une chance de servir notre cause.

Elle hésita avant d'ajouter :

— Lui plus qu'un autre, peut-être.

— Un signe, un signe, répéta le Grand Maître je n'y vois que le signe de votre attachement à son père, voilà tout !

— Vous n'avez pas encore cinquante ans et vous êtes têtue comme une vieille mule, Winston ! Ou alors vous ne voulez pas admettre l'évidence, et vous ne le ferez jamais.

Elle s'avança, furieuse, et décida d'user de son ultime argument.

— Et que faites-vous de la plaque d'Hippocrate ? De l'Inscription ? Vous l'avez lue de vos propres yeux, voyons !

Winston Brave se raidit et d'un signe lui intima l'ordre de se taire.

— Vous êtes terriblement imprudente, lui reprocha-t-il, quand vous vous emportez. Inutile d'évoquer... *ceci*. Nous l'avons déjà fait il y a bien longtemps, il me semble, et nous étions d'accord, alors n'en parlons plus.

Mrs Withers n'insista pas.

Le Grand Maître se réfugia dans une réflexion silencieuse qu'elle respecta, pleine d'espoir. Il finit par rompre le silence d'une voix radoucie.

— Soit, dit-il, j'accepte.

— Alors, vous me croyez, enfin ? répondit Mrs Withers, soulagée mais étonnée par un tel revirement.

— Je n'ai pas dit ça, rectifia le Grand Médecin. Mais si vous avez raison, je ne peux pas me permettre de nous priver de cet enfant et de ses dons. Voilà l'unique raison de ma décision.

— Vous ne me ferez donc jamais confiance !

— Quelle importance ? dit Winston Brave. L'essentiel est, que j'accepte de croire que c'est *possible*, aujourd'hui. De toute manière, peu importe : nous avons besoin de toutes nos forces, et si le jeune Pill a hérité des pouvoirs de son père, comme vous semblez le croire, et qu'il les a développés naturellement et malgré nos efforts, cela me suffit et il faut s'occuper de lui. En revanche, s'il n'est pas Médecin, dit-il avec une pointe de mépris, nous le saurons très vite.

— Je connais déjà la réponse à cette question, et vous la connaissez aussi, même si vous ne voulez pas l'accepter... Cet enfant est évidemment un Médecin.

— Si c'est le cas, et a fortiori si vous avez raison concernant *le reste*, ajouta Winston Brave à voix basse, cet enfant demandera toute votre attention.

Il marqua une pause avant de se rapprocher d'elle et de la fixer intensément.

— J'accepte à une condition, dit-il. Et cette condition n'est pas négociable, je vous préviens.

La vieille dame savait qu'elle ne s'en tirerait pas à si bon compte et que Winston Brave exigerait quelque chose

d'elle. Elle l'interrogea du regard.

— Vous vous en occuperez, mais ici, dit-il, à Cumides Circle. Cet enfant restera dans cette maison tant que vous estimerez avoir des choses à lui enseigner. Il pourra bien sûr en sortir, mais son éducation de Médicus se fera ici.

— D'accord, répondit Mrs Withers. Je le retrouverai à Cumides Circle si vous y tenez.

— Ce n'est pas tout, précisa Brave. Je veux que cela se fasse dans le plus grand secret. Seul le Conseil sera au courant car nous n'avons pas le choix — et encore, le plus tard possible. Si le reste de notre Ordre, je veux dire un quelconque Médicus dans le monde, apprend que j'ai donné mon accord pour qu'un Pill soit initié, nous en subirons tous deux les conséquences.

— Parviendrez-vous à convaincre *tous* les membres du Conseil ? demanda Mrs Withers.

Il savait à qui elle pensait, bien sûr.

— Ne vous inquiétez pas j'en fais mon affaire. Contentez-vous de respecter mes conditions.

— Je m'en occuperai seule, ici et avec la plus grande discrétion. Je vous le promets. Cependant le plus dur reste à faire, soupira la vieille dame.

— De quoi parlez-vous ? demanda Brave, inquiet.

— Vous voulez dire de *qui* je parle... Car moi aussi j'ai du monde à convaincre, et la personne à laquelle je pense ne se laissera pas faire. Encore moins que vous.

— C'est votre problème, ma chère, puisque c'est vous qui affirmez que cet enfant a son rôle à jouer en tant que Médicus. En tout cas, vous avez jusqu'à samedi pour le persuader de vous rejoindre ici. Après, la porte lui sera

fermée. *Définitivement.*

Mrs Withers ouvrit celle de la pièce et s'y agrippa pour résister à une nouvelle secousse.

— J'y arriverai, Winston. J'y arriverai. Coûte que coûte.

Lorsqu'elle sortit du salon Jaune et quitta le séjour, Bones l'attendait avec ses affaires et l'aida à revêtir son manteau. Elle traversa le hall et s'apprêtait à quitter Cumides Circle, puis elle se ravisa et se dirigea vers une haute porte en bois travaillé.

Bones l'observa, immobile.

— Je n'en ai que pour quelques instants, dit-elle au majordome. Ne m'attendez pas.

— Très bien, madame.

La vieille dame poussa la porte et entra dans une salle toute en longueur et décorée dans le style Art déco, comme le reste de la demeure. Au centre, une immense table en bois massif et six fauteuils tapissés de velours vert occupaient l'espace. Les rideaux, ici aussi, étaient tirés, et la pénombre se battait contre la lumière qui tombait des lustres en cristal suspendus quatre mètres plus haut.

Elle ne prêta pas attention à l'immense bibliothèque et se dirigea de l'autre côté de la pièce vers un mur couvert de tableaux qui représentaient des hommes et des femmes d'une autre époque et à l'air sévère. Tous portaient la même cape en velours vert sur laquelle un M en fil d'or était brodé. Un second point commun, moins visible celui-ci, les réunissait : en regardant les tableaux avec attention, on pouvait se rendre compte que tous

semblaient serrer quelque chose au creux de la main droite.

Elle s'arrêta enfin devant une toile qui paraissait illuminée alors que les autres portraits étaient dans l'ombre. On y avait peint un homme chauve et barbu, roux comme une carotte, et vêtu de noir de la tête aux pieds sous sa cape émeraude. Il se tenait debout, droit comme la justice, le regard ailleurs, la main droite sur la poitrine. Fermée, elle aussi. Sur le cadre, on pouvait déchiffrer un nom tracé au pinceau : « Sigismond Brave ». L'aïeul de la très respectable famille Brave, arrivé avec les premiers colons en Amérique il y a plusieurs siècles. Et Grand Maître de l'Ordre comme son arrière-arrière-petit-fils Winston.

Mrs Withers passa la main sur celle, peinte, du monsieur : un M majuscule, fait d'un trait de lumière extrêmement brillant, apparut alors à la base des troisième et quatrième doigts droits. La lettre rayonna un court instant, comme si la peau, sur la toile, était devenue transparente ; puis elle disparut. La dame soupira. L'Ordre était vivant, bien vivant, le M emblématique était là pour en témoigner.

Elle voulut cependant en avoir le cœur net. Elle sortit alors son pendentif et prononça quelques mots d'une voix claire :

Derrière ce mur apparaissez, les Éternels, pour nous annoncer une vie plus belle.

Au même instant, le mur et les tableaux se volatilèrent en une poudre scintillante, laissant apparaître une salle absolument identique à celle où la

vieille dame se trouvait : mêmes dimensions, même table, mêmes fauteuils. Seule la bibliothèque était absente du décor. Mrs Withers tourna la tête et salua d'un signe celui qu'elle reconnut immédiatement : Sigismond Brave se tenait devant elle, en chair et en os, une main sur le dossier d'un fauteuil, l'autre sur la poitrine. Il semblait légèrement transparent, comme si une brume l'enveloppait. Il la salua d'un sourire éphémère et l'invita à avancer.

Mrs Withers s'approcha de la table sur laquelle trônait un grand vase en porcelaine vert. Elle se pencha sur un magnifique bouquet de lys et inspira profondément. Elle le savait comme les autres conseillers : les lys de Sigismond annonçaient l'avenir proche de l'Ordre, c'était un regard sur le futur. Le bouquet n'avait jamais menti. Pour son plus grand soulagement, les fleurs exhalaient un merveilleux parfum, aujourd'hui comme depuis plusieurs siècles.

Elle se redressait lorsqu'un détail l'attira : une feuille, au milieu du bouquet, avait jauni. Elle l'effleura et les fleurs s'écartèrent : d'autres feuilles laissaient apparaître des taches claires. Quelque chose se serra en elle. Un parfum changeant, une fleur fanée, une feuille abîmée : il fallait se méfier. Non, tout n'allait pas si bien, et elle n'avait pas de raison d'être totalement rassurée.

Elle leva les yeux : Sigismond avait disparu, elle était seule. Elle recula jusqu'à la limite de la salle secrète et saisit à nouveau son pendentif.

Derrière le mur disparaissent, chers Éternels. Et réservez-nous les meilleures nouvelles.

La salle se volatilisa comme par enchantement et le mur et les tableaux se matérialisèrent comme si rien ne s'était passé. À une nuance près : le portrait de Sigismond avait plongé dans l'ombre, comme les autres.

Avant de sortir, la vieille dame se dirigea vers la bibliothèque. Elle tira un fauteuil Voltaire jusqu'aux étagères et jeta un œil du côté de la porte d'entrée, bel et bien fermée. Elle ôta alors ses chaussures et grimpa avec une étonnante légèreté sur le fauteuil. Elle parcourut les tranches des livres rangés sur la plus haute étagère et reconnut celui qu'elle cherchait : *Anthologie des Pathologus*.

Elle sortit le volume et le consulta sans même descendre du fauteuil. À peine l'eut-elle ouvert que le contenu des pages s'effaça, laissant la place à quelques mots lapidaires :

— *Ce livre est la propriété de Winston Brave, Grand Maître de l'Ordre. Veuillez le remettre à sa place, petite curieuse !*

Berenice Withers fronça les sourcils, vexée de s'être fait gronder par un vulgaire bouquin. Elle, membre du Conseil, et à son âge de surcroît ! Mais elle connaissait les règles qu'elle avait établies et votées en Conseil : comme tous les autres ouvrages de la bibliothèque, celui-ci n'offrait plus que des pages vierges lorsqu'un lecteur le consultait sans l'autorisation du propriétaire et de l'auteur. Les membres du Conseil, eux, étaient dispensés de l'autorisation expresse du propriétaire, mais pas de celle de l'auteur. Elle s'en voulut de n'avoir pas suivi le rituel habituel, perturbée par son entretien avec Winston

Brave.

Elle jeta un rapide coup d'œil sur la couverture et formula sa demande.

— Cher Billy Boyd, dit-elle avec toute la grâce possible, je vous serais très reconnaissante de me laisser lire vos lignes passionnantes, figurez-vous qu'elles nous seraient tout à fait précieuses. Je suis convaincue que Winston ne m'en tiendrait pas rigueur.

Elle attendit quelques instants, pria pour que l'auteur accède à sa requête et rouvrit le livre. Une fois de plus, les mots et les images s'évaporèrent comme par enchantement. Visiblement, Billy Boyd n'appréciait ni les manières ni la précipitation de Mrs Withers, aussi importante soit-elle au sein du Conseil.

La vieille dame était furieuse. Cela dit, elle avait tout de même eu le temps de lire le titre du chapitre : « Le déclin et la chute du Grand Pathologus » – et surtout, surtout, d'apercevoir une photo. Celle d'un jeune homme souriant, l'air victorieux, qui posait près d'une jolie femme, et qu'elle reconnut sans problème, alors que treize ans s'étaient écoulés.

Berenice Withers eut un pincement au cœur et referma le livre. Il ne fallait pas se laisser aller à la nostalgie, encore moins aux regrets. Maintenant, il fallait se tourner vers l'avenir, et cet avenir se matérialisait sous la forme d'un jeune garçon.

Elle reposa le livre, descendit de son perchoir et remit le fauteuil en place. Elle rajusta son foulard noué en lavallière et ses lunettes, et sortit de la bibliothèque au petit trot.

Il n'y avait plus une minute à perdre.



Une visite en pleine nuit

Oscar avait avalé son dîner en peu de temps et avait filé aussi vite.

— Hé, jeune homme, ton dessert !

Oscar devina le dessert comme il avait deviné le reste.

— Non, merci ! cria-t-il du haut de l'escalier. Pas envie de yaourt !

Il s'arrêta un instant avant d'entrer dans sa chambre et se pencha par-dessus la rampe.

— C'était très bon, maman !

Il n'attendit pas la réaction satisfaite de sa mère – il avait trop peur qu'elle lui promette le même menu le reste de la semaine – et s'enferma à double tour.

Il avait à peine eu le temps de grimper sur son lit qu'il entendit la sonnette de la porte d'entrée. En un quart de seconde, il fit le bilan de sa journée : à part la bataille en pleine cour d'école, il n'avait rien à se reprocher. Sa sœur avait probablement recommencé son initiation à la plongée sous-marine dans les profondeurs du lavabo, elle

n'avait rien pu faire qui fâche un voisin ou quiconque. Alors qui cela pouvait-il être, à cette heure-ci ?

Le visage de *ce* crétin d'Huxley traversa l'esprit d'Oscar, qui s'empessa de l'éloigner.

L'idée même de *ce* type qui tournait sans cesse autour de sa mère le rendait dingue. À ses yeux, Barry Huxley n'était qu'un gros lourdaud qui jouait de ses muscles dans des T-shirts d'adolescent, et qui cherchait à épater sa mère avec sa Porsche et ses lunettes Ray Ban qu'il portait même lorsqu'il faisait nuit noire ou qu'il se trouvait à l'intérieur d'une maison.

Violette et Oscar ne l'avaient vu qu'à trois reprises. La première fois, Violette l'avait regardé avec des yeux écarquillés sans piper mot. La deuxième, elle avait chantoné en observant le plafond pendant tout le dîner, malgré les regards et les coups de pied sous la table de sa mère, et la troisième, elle était rentrée avec deux heures de retard, après que sa mère eut alerté tout le quartier. Pour une fois, Oscar l'avait soupçonnée d'avoir fait exprès. Quant à lui, dès la première minute, il avait détesté *ce* type qui lui avait demandé d'emblée :

— T'aimes le baseball, p'tit gars, hein ? Forcément, si t'es un homme, un vrai, t'aimes le baseball, hein ? Hein ?

Lors de leur deuxième entrevue, ce fut pire. Celia avait cette fois organisé un pique-nique dans le parc Montgomery. Barry – baptisé « Mister Hein » par les deux enfants – était arrivé avec une demi-heure de retard, les enfants étaient affamés et tout ce que *ce* type avait trouvé à leur dire, c'était :

— Alors ? Toujours carotte, les mioches, hein ? C'était

pas une perruque ?

Oscar avait été plus clair que Violette avec sa mère : il l'avait prévenue qu'il n'y aurait pas de troisième fois, et il s'y était tenu. À peine avait-il entendu le rugissement de la voiture de sport devant la maison qu'il avait filé par la porte de derrière, malgré les menaces et les cris de Celia, et s'était réfugié devant une pizza chez les Golino.

À son retour, la table était débarrassée, il n'y avait pas trace du passage de « Mister Hein », et sa mère détournait le regard. Il avait fait sa toilette puis s'était couché sans traîner, le cœur un peu gros. Il avait sorti la photo de son père et l'avait longuement regardée, mais elle ne lui avait été d'aucun secours ; comme si son père lui-même n'avait pas approuvé son attitude. Il avait très mal dormi et, le lendemain, sa mère l'avait accueilli avec le sourire. Il l'avait serrée contre lui, sans un mot, et ça avait suffi pour tout effacer.

Mais ce soir, il n'avait pas pour autant envie de voir Mister Hein débarquer à l'improviste : il avait beau aimer sa mère, il lui était impossible de trouver cet homme sympathique.

Il sauta au bas de l'échelle et entrouvrit la porte de la chambre : il ne reconnut pas la voix du visiteur – ou plutôt *une* visiteuse. Très vite, celle de sa mère couvrit la première : Celia s'était mise à crier.

— Il n'en est pas question, vous m'entendez ? Pas question !

— Celia, je sais ce que vous éprouvez, dit la voix féminine, mais...

— Et comment pourriez-vous savoir ? coupa Celia.

Vous ne savez rien, rien de ce que j'ai vécu depuis douze ans.

— Si, répondit calmement la femme, je le sais et nous le savons tous. Nous avons nous-mêmes été bouleversés. J'étais très proche de votre mari, Celia.

— Et vous n'avez rien fait pour lui ! s'écria Celia. Ni pour nous ! Et aujourd'hui, vous venez me demander...

Oscar fit un pas sur le palier pour mieux entendre la conversation. Son pied droit se prit dans l'ourlet défait de son pyjama et il se rattrapa in extremis à la porte du placard, dans le couloir. À l'intérieur, les vases s'entrechoquèrent.

Celia s'interrompt. Elle sortit du séjour et jeta un œil dans l'escalier. Oscar se colla au mur, dans un recoin entre la chambre et la salle de bains, et cessa de respirer. Celia attendit un instant avant de retourner dans le séjour.

La dame reprit la parole.

— Celia, vous ne devez plus penser au passé. Des moments très difficiles s'annoncent pour nous tous, et il faut unir nos forces.

— Je vous arrête, répondit Celia. Je vous ai déjà donné l'homme de ma vie. Si vous croyez une seule seconde que je vais encore vous confier quiconque de ma famille, vous perdez votre temps.

La dame se leva.

— Réfléchissez, Celia, il en va de l'avenir du monde, mais aussi de votre propre famille. Si vous pensez être à l'abri du danger qui nous guette tous, vous vous trompez.

— C'est tout réfléchi : ma réponse ne changera pas.

La dame sortit du séjour. Oscar n'aperçut qu'un bout

de tissu gris clair, un chapeau et des lunettes rouges.

Celia ouvrit la porte.

Au moment de sortir, la dame lui tendit une carte.

— Gardez mes coordonnées et réfléchissez tout de même, je vous en prie. Personne ne sera épargné lorsqu'il aura retrouvé sa puissance. C'est une question d'années, mais peut-être de mois, qui sait ?

Celia prit la carte sans répondre.

Elle referma la porte et s'y adossa, tremblante, les yeux fermés. Quand elle les ouvrit, Oscar s'était faufilé dans sa chambre en silence et la maison avait retrouvé son calme.

Elle monta les marches, hésita puis poussa la porte de la chambre de son fils. Pieds nus, elle s'approcha du lit et caressa la tête d'Oscar. Elle déposa un baiser sur son front et éteignit la lampe de chevet.

Quand elle eut quitté la chambre, Oscar se dépêtra des draps et se précipita à la fenêtre. Il scruta aussi loin qu'il put le faire, mais non : au milieu des habitués de la rue, installés sur de petites chaises pliantes jusqu'à la tombée de la nuit, et de l'animation continue de Kildare Street, ni la moindre dame ni le moindre chapeau à l'horizon.

Les deux s'étaient mystérieusement volatilisés.

Oscar sursauta et ouvrit les yeux. Il fut étonné mais soulagé d'être dans son lit, et seul.

Un cauchemar, sans doute : il avait encore à l'esprit des images de vieille dame avec des lunettes rouges qui se transformaient en menottes et en une arme redoutable, puis son père en train de se battre contre elle, enfin son père mourant. Il s'était éveillé à cet instant, en nage, et

son pyjama était trempé.

Il descendit du lit et ouvrit son armoire pour se changer. Il bâilla et lorsqu'il fut remonté sur le matelas, il se rendit compte que sa porte était restée entrouverte. Il avait horreur de s'endormir avec la porte ouverte. Il soupira et se laissa glisser jusqu'au sol, trop fatigué pour emprunter une nouvelle fois l'échelle, et sans lâcher le petit album photos de famille qu'il serrait toujours en main pour s'endormir. Il allait fermer la porte quand il remarqua la lumière dans le couloir. Elle venait de la chambre de sa mère.

Il sortit et fit quelques pas : la chambre était vide, le lit n'était même pas défait. Alors seulement il entendit quelque chose qui ressemblait à un gémissement très faible. Il se rapprocha de l'escalier : le son venait d'en bas.

Il descendit les marches sans bruit et se laissa guider par la voix jusqu'à la porte de la cave, que sa mère maintenait toujours fermée. Évidemment, Oscar avait vite trouvé la cachette de la clef en voulant dissimuler un magazine dans le placard à balais. Il avait rapidement visité la cave sans éprouver le besoin d'y retourner.

Ce soir, la porte était ouverte, et Oscar sentit son cœur se serrer : la voix était celle de Celia, qui pleurait. Au même instant, il sentit une chaleur, presque une brûlure dans la main droite : celle qui tenait l'album. Oscar l'ouvrit sur la photo de ses parents, et à sa grande surprise il remarqua que quelque chose avait changé : son père levait la tête vers sa mère. Était-ce un message ? Son père lui demandait-il de faire ce qu'il ne pouvait pas faire, à savoir veiller sur elle ? Ou tout simplement d'aller

la retrouver, tout de suite ? Peut-être cela signifiait-il les deux, mais Oscar ne réfléchit pas plus longtemps : il descendit les quelques marches.

Ses yeux s'habituaient vite à la pénombre. Il évita les cartons empilés un peu partout, les vieilles tables, les bibelots démodés, les lits de bébé. Il reconnut le sien. La cave formait un angle, et au fur et à mesure qu'il progressait, il devinait un rond jaune de lumière qui s'élargissait sur le plafond, vers la gauche. Il se cacha derrière une armoire recouverte d'un tissu poussiéreux et se pencha.

Celia était à genoux devant un grand coffre soigneusement dissimulé derrière quelques cartons et un tas de vieilles couvertures dans une housse. Elle pleurait doucement en caressant un long manteau en velours vert. Dans l'autre main, elle tenait une étrange ceinture faite d'une succession de petites sacoches – cinq, précisément. Elles étaient en cuir et fermées par une boucle dorée. Quatre semblaient vides, et de la cinquième dépassait un flacon ébréché.

Cella fixa sur la ceinture un regard troublé par les larmes.

— Vitali, j'aimerais que tu sois là, tu... tu me manques tellement. Ils nous ont oubliés, et maintenant ils reviennent. Qu'est-ce que je dois faire ? Je suis perdue. Si seulement tu étais là... Il est si jeune, je ne peux pas l'imaginer avec ça, dit-elle en soulevant le manteau et la ceinture, à courir les mêmes dangers que toi dans ces maudits Univers.

Oscar se pencha un peu plus pour distinguer ce que le

coffre recelait. Au même moment, la ceinture s'anima dans la main de Celia et les boucles se mirent à briller comme si elles s'étaient transformées en braises.

Celia sursauta.

— Vitali ! Vitali ?

Elle regarda autour d'elle, stupéfaite mais pleine d'espoir. Oscar recula, mais trop tard – et trop vite : il buta contre une caisse en bois et tomba à la renverse. Il entendit simplement le coffre qu'on refermait dans la précipitation et, quelques secondes plus tard, sa mère braquait une lampe torche sur lui.

Contre toute attente, elle ne le gronda pas. Ébloui, Oscar ne distingua pas les traits de Celia, mais il devina qu'elle passait la manche de son chemisier sur ses yeux. Elle essaya de sourire et, sans colère, elle lui dit :

— Pourquoi tu ne dors pas, mon Oscar ? Allez, monte maintenant.

Il ne lui posa aucune question, elle se contenta de l'embraser et il remonta les marches. Il n'avait pas franchi la dernière quand elle l'appela :

— Oscar.

Il se retourna sans un mot.

— Oscar, il ne faut pas revenir ici, tu me le promets ? Tout cela n'est pas pour toi.

Il acquiesça et remonta l'escalier.

Quand il fut dans son lit, l'album avait retrouvé sa température habituelle et son père, sur la photo, regardait à nouveau devant lui. Seul le sourire était plus discret...



Ultimatum

Le lendemain, Oscar s'était difficilement réveillé. Il avait longtemps retourné les bribes de phrases entendues sur le palier, la veille, avant de trouver le sommeil.

Sa mère avait dû l'arracher à son lit pour l'obliger à faire sa toilette, s'habiller et avaler un bol de céréales, puis il était parti en courant avec des gâteaux en poche pour la route.

Quand Oscar passa les portes de l'école, il était en retard, évidemment.

Le professeur Penguin le regarda d'un air sévère pendant qu'il s'installait au fond de la classe, près de la fenêtre.

— Pill ! Viens plutôt t'asseoir ici, devant mon bureau. Si tu le préfères, à la rentrée, on peut décaler le début des cours de dix minutes, ça te permettra de dormir un peu plus.

Toute la classe se mit à rire. Oscar rougit et vint s'installer au premier rang en évitant de croiser le regard

de ses camarades. Bien sûr, Moss rit plus fort que les autres, et sa bande l'imita. Oscar sortit ses affaires et attendit que le professeur Penguin reprenne le fil de son cours pour jeter un coup d'œil derrière lui : Tilla l'observait avec ce petit sourire ambigu qui semblait en même temps moqueur et amical. Oscar rougit de plus belle et se cacha derrière ses boucles rousses en bataille.

La matinée se déroula sans incident. Oscar n'avait pas pipé mot et s'était dépêché de finir son travail avant tout le monde. Le reste du temps, il songea à la mystérieuse dame et à la réaction explosive de sa mère. Oscar en avait retenu une chose essentielle : Celia avait parlé de son père et du fait qu'elle avait « déjà donné l'homme de sa vie », et qu'elle en avait vu « le résultat ». Cela signifiait-il que la dame aux lunettes rouges était responsable de la mort de Vitali ? Si c'était le cas, Oscar la détestait déjà.

Sa mère lui avait dit très tôt, bien sûr, que son papa était mort un an après la naissance de Violette et juste avant la sienne. Elle n'avait jamais été précise : elle avait parlé d'un grave accident d'avion, mais par la suite, elle avait toujours évité de donner des détails. Pour elle aussi, l'absence était difficile, Vitali devait lui manquer, et Violette et Oscar avaient vu leur mère pleurer en cachette. C'est à partir de là que Violette avait commencé à devenir bizarre, à rêvasser tout le temps et à être tellement étourdie. Depuis, elle n'avait plus parlé de son père, même avec Oscar.

Le petit garçon s'en était ouvert à Mr Dawesar, l'épicier indien, qui lui avait répondu une chose qu'il n'avait jamais oubliée : « Tu sais, Oscar, quand on a du

chagrin, certains pleurent, d'autres se taisent, et d'autres, enfin, se cachent dans les rêves. La vie y est plus douce, dans un rêve, on peut la voir comme on a envie qu'elle soit. » À partir de ce jour, Oscar ne s'était plus plaint de sa sœur. Il avait conclu que Mr Dawesar avait raison et que chacun avait sa façon d'embellir la vie : Violette rêvait à partir de tout ce qui l'entourait, et d'autres enfants conversaient avec des photos...

Oscar avait aussi cessé de poser des questions à sa mère. Il se rendait compte qu'il lui faisait de la peine, sans obtenir de réponse claire. Mais aujourd'hui, les choses avaient changé : s'il parvenait à retrouver la dame, il pourrait lui poser toutes les questions qui restaient sans réponse depuis toutes ces années. Et avec elle, il serait moins gentil, c'était sûr, et elle aurait intérêt à répondre !

La sonnerie de la fin des cours l'arracha à ses pensées. Pendant qu'il fourrait cahiers et trousse dans son cartable, Jeremy et Barth O'Maley, ses voisins de Kildare Street, se précipitèrent sur lui.

— Salut, Oscar, tu viens à la cantine avec nous ? demanda Jeremy, un garçon brun et maigre au regard pétillant.

Jeremy, le garçon le plus joyeux et malin du quartier, portait les cheveux rasés sur les côtés et ébouriffés sur le dessus du crâne, à la façon de leur père, un Irlandais pure souche émigré aux États-Unis dès son enfance. Il avait toujours une bonne idée, un jeu à proposer, une affaire à faire. D'ailleurs, en matière d'affaire, c'était un vrai businessman : à cinq ans, déjà, il organisait secrètement dans la cour de maternelle un troc de goûters entre les

enfants... et prélevait un petit bout de tous les goûters à chaque échange.

Son frère, Barth (en fait, c'était Bartholomus, le prénom de son grand-père et que Barth détestait : « Ça fait trop nul ! »), avait un an de plus. Barth était aussi grand et costaud que son frère était petit et maigre, il était couvert de balafres et de cicatrices en tout genre, et il était plus connu pour ses prouesses de casse-cou que pour son acharnement au travail. Il connaissait mieux les arbres de la cour que les salles de classe, et la salle de retenue que sa propre chambre, chez lui. Il s'en fichait complètement.

— De toute manière, plus tard, je serai cascadeur professionnel, répondait-il invariablement aux professeurs qui se plaignaient de lui. Alors la grammaire et les exercices de maths...

Au début, Celia s'était inquiétée de voir ses enfants fréquenter les O'Maley. Mais très vite, elle s'était rendu compte qu'ils avaient un très bon fond. Il leur suffisait de passer le pas de la porte pour devenir des agneaux. Espiègles et malins, d'accord, mais toujours polis et drôles avec elle. Quant à leur côté rebelle, elle savait que son propre fils n'avait rien à leur envier...

— Bon, tu te décides ? dit Barth. Je meurs de faim !

Oscar se joignit à eux pour déjeuner à la cantine.

Ils firent la queue aussi patiemment que possible – compte tenu de leur caractère. Oscar était plutôt soulagé : cette année, Moss ne mangeait jamais à l'école. Depuis qu'il avait quitté Babylon Heights, un chauffeur venait le chercher et le ramenait en début d'après-midi. Oscar

savait qu'il passerait avec lui deux heures de retenue après les cours, ça lui suffisait bien. Heureusement, le professeur Penguin serait là pour éviter que ça ne dégénère. Tant mieux : Oscar n'était pas patient et avec Moss ça pouvait dégénérer très vite, justement.

— Tiens, voilà notre rouquin préféré !

Oscar leva les yeux et reconnut le visage enjoué de Lina, la cuisinière qui les servait.

— Bonjour ! répondit Oscar avec un grand sourire.

Quand Lina était derrière le comptoir, Oscar savait qu'il aurait double ration de ce qu'il aimait pour remplacer ce qu'il n'aimait pas. Lina connaissait les goûts de presque tous les enfants de la cantine, même les nouveaux élèves de Babylon School – et Dieu sait qu'ils étaient nombreux –, et tous l'adoraient. C'était une grosse dame avec un immense sourire et de petits yeux aussi noirs que ses cheveux en chignon emprisonnés dans un filet. Les deux frères bousculèrent Oscar pour se planter devant Lina.

— Et si on n'est pas roux, tu ne nous aimes pas, Lina ?

— Bien sûr que je vous aime, mes petits voyous ! répondit Lina avec un rire qui la secoua tout entière. Alors, comment voulez-vous que je vous le prouve ?

— Avec des frites au lieu des courgettes, fit Jeremy avec une grimace. Ces trucs verts, c'est mauvais pour la santé, c'est sûr !

— Et pour ça, ajouta Barth en contractant son biceps, c'est pas bon non plus. Beaucoup de frites, Lina, s'il te plaît !

Lina et Oscar se mirent à rire, et la dame inonda de pommes de terre l'assiette du grand gaillard. Jeremy

fouilla dans sa poche. Il en sortit un badge en forme de cœur, avec l'inscription « sweet love » en lettres blanches sur fond rose, et l'épingla sur la blouse de Lina.

— Ah, celui-là, quel charmeur, dit Lina en admirant le badge. En voilà un qui sait parler aux femmes ! Allez, filez, les garçons, il y a encore du monde à nourrir !

Elle se pencha vers eux :

— Même si j'ai mes chouchous...

Oscar s'éloigna avec ses deux amis et se dirigea vers une table libre. Ils s'installèrent au milieu du vacarme. En face d'eux, trois filles pouffaient de rire et les observaient. Parmi elles, Tilla faisait semblant de ne pas regarder tout en glissant des mots à l'oreille de ses deux copines.

— Ça alors, dit Jeremy, un groupe de dindes ! On est dans une basse-cour !

Oscar hésita entre le rire et la gêne. Il avait beau se méfier de Tilla et de son jeu de cache-cache, il n'y était pas insensible, même s'il ne s'intéressait pas vraiment aux filles et ne se disait pas « amoureux ». Il se demandait si Tilla ne cherchait pas simplement à ce qu'on l'aime et qu'on la trouve jolie. Le problème, c'est que ça marchait : tout le monde recherchait sa compagnie, même les filles – et ce frimeur de Moss. Mais lui aussi, c'était juste pour qu'on puisse le voir avec la plus jolie fille de la classe. Il disait à tout le monde qu'elle était amoureuse de lui...

— Quelle allumeuse, celle-là, dit Barth, qui avait l'habitude des filles plus âgées.

Oscar ne comprenait pas très bien le sens du mot, mais il n'y fit pas attention. Quand il releva les yeux, Tilla le

fixait de ses grands yeux dorés aux longs cils, et détourna le regard comme si elle était brusquement très timide. Cette fois, Oscar sentit le feu prendre dans son ventre et monter jusqu'au visage. Il devait être rouge comme une tomate et tout le monde s'en apercevait certainement !

Heureusement, une voix derrière lui détourna l'attention de ses deux voisins.

— Je peux m'asseoir avec vous ?

Oscar leva la tête : c'était Ayden Spencer, le garçon qu'il avait défendu la veille contre Moss. Les frères O'Maley acquiescèrent et poussèrent leurs plateaux. Oscar continua à manger sans bouger d'un centimètre.

— Hé, ho, Oscar, c'est pas l'heure de regarder les filles et de rêver, dit Jeremy qui n'avait rien manqué du manège entre Tilla et Oscar, évidemment. Ayden voudrait s'asseoir !

Oscar haussa les épaules et tourna la tête.

— Ah oui ? Moi, j'ai pas vraiment envie de m'asseoir à côté d'un lâche.

Les deux frères le dévisagèrent, surpris par sa réaction. Spencer regarda ailleurs, gêné.

— Je... excuse-moi pour hier... pour ta retenue...

— Surtout fallait pas me défendre et dire la vérité à Penguin ! Merci ! J'aurais dû te laisser te débrouiller tout seul et te faire casser la gueule ! Ben non, je t'excuse pas, et j'ai pas envie de déjeuner avec toi, Spencer !

Oscar prit son plateau et s'installa à une autre table avant que ses camarades aient eu le temps de le retenir. Spencer fila à l'autre bout de la salle.

Oscar ne finit même pas son assiette de frites. Il était

effectivement furieux contre Spencer, mais de toute manière, il n'avait plus trop envie de rester avec Jeremy et Barth non plus : les deux n'allaient pas se priver de se moquer de lui au sujet de Tilla. Au fond, il n'en avait rien à fiche de cette fille, pas plus que de Spencer. Tout ce qu'il voulait, c'était retourner en classe, puis faire ses deux heures de retenue et rentrer à la maison. Décidément, la journée ne serait pas bonne...

Lorsque la sonnerie retentit, il en fut soulagé.

Les cours passèrent trop lentement, comme tout ce jour-là, et quand les enfants se levèrent avec précipitation pour sortir, Oscar ne bougea pas de sa place. Spencer partit sans le regarder, et les deux fils O'Maley lui firent un petit signe et un clin d'œil avant de disparaître.

Quand tous furent sortis, Oscar tourna la tête : deux rangs derrière lui, Ronan Moss était là, lui aussi, et le toisait avec un sourire moqueur. Oscar sentit une tension monter en lui. Heureusement, ils n'étaient pas seuls : le professeur de biologie était sorti pour laisser sa place à Mr Penguin. Ce dernier se tenait face à eux, devant le tableau.

— Bien, on va essayer de vous faire passer l'envie de vous battre comme des sauvages avec quelque chose d'intelligent. Vous avez deux heures pour réfléchir sur le sujet suivant et écrire le fruit de votre réflexion : « Pourquoi est-on violent ? Que faire contre ça ? » La note comptera autant qu'une autre et figurera sur votre bulletin de l'année.

Oscar fit une grimace : il détestait les rédactions, il préférait les mathématiques, même la grammaire, bref

les choses qui s'apprennent ou se comprennent, mais la rédaction n'était pas son fort. Décidément, une retenue avec Moss et une rédaction, il ne pouvait pas rêver pire.

— Je reste avec vous, précisa le professeur, j'ai du travail et tout mon temps. Je vous ai à l'œil je vous préviens !

Oscar recopia le sujet sur sa feuille et tenta d'oublier qui était derrière lui. Ce n'était pas facile : il sentait le poids d'un regard comme un doigt qui s'enfonce dans le dos. Il n'avait pas envie de l'avouer, mais le professeur Penguin avait vu juste : pourquoi le regard provocant de Moss donnait-il envie de se battre ?

Oscar se concentra un peu plus sur la phrase. Pourquoi est-on violent ? Des images se bousculèrent dans son esprit de manière très confuse. En quelques instants, ce fut comme si tout disparaissait autour de lui. Il ferma les yeux et vit sa rue, la maison, le lit de sa mère avec un seul oreiller et défait d'un seul côté, la photo de son père, Violette qui rêvait. D'autres images s'enchaînèrent comme un film.

Il eut l'impression que son « voyage » mental n'avait pas duré plus de trois minutes, pourtant la voix du professeur le fit sursauter :

— Il vous reste cinq minutes pour finir.

Paniqué, Oscar se retourna et jeta un coup d'œil sur la feuille de Moss : son ennemi avait écrit plus d'une page, alors que sa propre feuille était aussi blanche qu'il y a deux heures ! Il leva la tête : Mr Penguin était à côté de lui, le regard plongeant sur sa copie. Le professeur fronça les sourcils et s'éloigna.

Oscar tritura le papier et son stylo : il était incapable d'écrire quoi que ce soit, les mots lui semblaient bloqués dans son cerveau. Il crut entendre les secondes qui s'écoulaient ; c'étaient les battements de son cœur. Vite, il fallait trouver quelque chose à gratter sur la feuille avant que Mr Penguin ramasse les copies. Pris par le temps, envahi par les images qui étaient encore présentes à son esprit, Oscar répondit aux deux questions avec le cœur, sans même réfléchir. Les mots s'alignèrent, incontrôlables.

— Bien, conclut Mr Penguin en nettoyant les verres de ses lunettes, vous pouvez rentrer chez vous. Laissez vos copies sur la table, je les ramasserai en partant.

Oscar retourna sa feuille pour cacher les deux misérables phrases qu'il avait écrites et éviter les commentaires de Moss. Il se leva sans traîner et sans un regard pour son professeur. Il se précipita vers la porte en marmonnant vaguement quelques mots inaudibles pour le saluer et partit en courant.

Il était déjà dans la cour quand il entendit Moss l'interpeller dans son dos.

— Alors, Pill, t'as peur de moi, c'est ça ?

Oscar prit une grande inspiration et continua à marcher vers la sortie. *Ne pas s'énerver. Ne pas répondre.*

Moss accéléra le pas et le rejoignit.

— Tu préfères fayoter devant le prof ?

Oscar serra les poings et réussit à ne pas répondre. Il se souvint de la discussion qu'il avait eue avec sa mère, la veille : il avait promis de faire le maximum pour éviter les

ennuis.

— Normal, continua Moss. Normal pour un trouillard. Oscar se figea sur place. Cette fois, c'en était trop. Il se retourna. Moss sourit, content de lui.

— J'ai pas compris, dit Oscar. Tu répètes ?

— Si, t'as bien compris. T'es qu'un trouillard, reprit Moss. Je parie que ton père aussi, c'était un trouillard, et qu'il a paniqué dans son avion. C'est pour ça qu'il s'est écrasé... Pas étonnant que son fils soit peureux et qu'il ose pas se battre.

Oscar n'y tint plus. Il jeta son cartable par terre et s'apprêtait à bondir sur Moss quand une voix l'arrêta.

— Pill ! Moss ! Qu'est-ce que vous faites encore ici ? Ils levèrent les yeux : Mr Penguin les observait depuis une fenêtre de la salle de classe.

Moss, tu rentres tout de suite ! Pill, ne bouge pas. Moss haussa les épaules.

— Un trouillard, répéta Moss avant de s'éloigner.

Oscar le vit disparaître dans une voiture qui l'attendait. Alors seulement, la pression retomba un peu en lui. Il se tourna vers le bâtiment de l'école. Derrière la vitre, il devinait encore le profil sévère du professeur. Il ramassa son cartable et passa les grilles de l'école. Les paroles de Moss sur son père résonnaient encore en lui et il éprouvait un gros nœud dans la gorge.

— Tu n'as pas aimé ce que ton camarade t'a dit, n'est-ce pas, Oscar ?

Oscar n'avait entendu cette voix qu'une seule fois dans sa vie, mais cela lui suffit pour la reconnaître immédiatement. Il se retourna vivement.

Devant lui, avec son parapluie à dentelles, son petit chapeau avec une fleur sur le rebord et surtout, surtout, d'incroyables lunettes pour son âge, des lunettes rondes et rouges, se tenait la vieille dame qui leur avait rendu visite la veille.

Ils n'étaient pas seuls sur le trottoir, à l'ombre des marronniers, devant l'école, mais Oscar ne vit plus personne d'autre. Elle aussi le regardait fixement de ses petits yeux verts qui brillaient. Sans comprendre pourquoi, Oscar se sentit en confiance. Mais très vite, le souvenir de la conversation qu'avait eue la dame avec Celia prit le dessus. Il se souvint aussi de ses résolutions : la retrouver pour lui poser les questions qu'il n'avait jamais pu poser à sa mère, et comprendre ce qui était réellement arrivé à son père.

Mrs Withers l'observait attentivement. Ce garçon de douze ans ressemblait terriblement à Vitali Pill, qu'elle avait bien connu et dont elle n'avait jamais oublié le beau visage. Par-dessus tout, elle retrouvait l'énergie et la sincérité de Vitali dans le regard de son fils. Elle fut émue, mais très vite elle sentit la tension monter en lui.

Elle ne lui laissa pas le temps de réagir.

— Tu n'as pas apprécié ce que ce garçon a dit de ton père et tu as raison, répéta la vieille dame : ton père n'était pas un « trouillard ».

Oscar oublia sa colère en une seconde.

— Vous... vous l'avez connu ?

— Oui, dit Mrs Withers d'une voix douce, je l'ai bien connu. Nous avons travaillé ensemble. C'était un homme formidable et très courageux. Toi aussi, sans doute.

Oscar réalisa qu'il parlait avec une inconnue qui lui disait des choses étranges ; au lieu de l'écouter, c'était plutôt le moment de lui poser des questions.

— Vous faisiez quoi ? interrogea Oscar, qui se méfiait d'elle à présent.

Il l'imaginait assez mal en hôtesse de l'air...

Mrs Withers ne répondit pas tout de suite. Compte tenu de la réaction de Celia, elle aurait dû imaginer que son fils n'avait jamais entendu parler des Médecus et encore moins des pouvoirs de son père. Il fallait qu'elle soit prudente et qu'elle aborde le sujet en douceur.

— Ton père était médecin, en quelque sorte.

— Non, coupa Oscar. Ma mère m'a dit qu'il était pilote d'avion.

— C'était son métier officiel, mais à part cela, il avait le pouvoir de soigner les gens. D'une façon... particulière.

— Vous mentez ! s'emporta Oscar. Et j'ai entendu ce qu'a dit ma mère hier : c'est à cause de vous que mon père est mort !

Mrs Withers ne réagit pas. Décidément, rien ne serait simple, en tout cas pas plus avec la mère qu'avec le fils. Mais de la part d'une jeune veuve et encore plus d'un enfant de douze ans privé de père depuis la naissance, c'était tout à fait normal.

— Tu as beaucoup de choses à apprendre sur ton passé et sur ton père, Oscar. Sache que je l'aimais beaucoup. C'était un homme extraordinaire et tu l'es aussi, même si tu ne le sais pas encore.

Oscar recula spontanément. Maintenant, la vieille dame paraissait un peu folle. Mais Mrs Withers ne

comptait pas s'arrêter là.

— Tu as certainement déjà constaté que tu avais certains... pouvoirs. J'en suis convaincue. Non ?

Oscar ne répondit pas. Alors ça aussi, c'était lié à son père ? Ce n'était pas seulement un hasard ?

Au même instant, la vieille dame posa sa main sur lui. Une curieuse sensation apparut sur son bras gauche : elle ressemblait à celle qu'il avait éprouvée quand il avait passé la main sur la blessure de son cou ou sur les blessures de Violette. Comme une électricité sous la peau, un frisson, quelque chose de très froid mais qui ne se voyait pas.

Sans savoir pourquoi, il eut peur, ce qui n'était pas dans son habitude. Si cette dame disait vrai, alors il allait avoir la possibilité de découvrir certains secrets de sa propre existence et celle de sa famille. Il avait tellement désiré ce moment que maintenant qu'il en était très proche, ça l'effrayait.

Il se dégagea de la main de la dame et recula à nouveau.

— Je... je ne sais pas qui vous êtes, il faut que je rentre. Ma mère m'attend, il est tard.

Oscar aurait voulu partir en courant, mais son corps refusait de le faire. Ou plutôt son esprit lui ordonnait-il de rester, de ne pas perdre la chance qui se présentait.

Mrs Withers sourit.

— Je crois que j'ai raison : tu as les pouvoirs de ton père, Oscar. C'est une chance immense, et tu dois la saisir. Tu es assez grand pour le faire.

— COMMENT OSEZ-VOUS ?

La voix qui résonna derrière eux les fit sursauter.

Celia était venue chercher son fils à la sortie de l'école, après sa retenue, et son fils était en train de parler avec une femme qu'elle n'avait pas oubliée – forcément : elle avait passé une nuit blanche après la visite de Mrs Withers. Elle était sortie avec précipitation de la voiture et avait accouru.

Elle s'interposa entre eux, folle de rage.

— Qui vous permet de venir harceler mon fils à la sortie de l'école ? Je crois que j'ai été très claire hier, et je vais l'être encore aujourd'hui : si vous vous approchez encore une fois de mes enfants ou de chez moi, je porte plainte contre vous ! Vous et les vôtres ! ajouta Celia avec des flammes dans les yeux. Est-ce que vous m'avez comprise ?

Mrs Withers perdit son sourire. Pourtant, sa voix resta posée et elle garda son sang-froid.

— Je crois que c'est vous qui ne m'avez pas comprise, ma chère Celia...

— Je ne suis pas votre « chère Celia » ! Fichez-moi la paix ! Et je vous interdis de parler à mon fils !!

— Que cela vous plaise ou non, reprit la vieille dame sans paraître impressionnée le moins du monde, je vais vous expliquer la situation et vous allez m'écouter.

Elle se tourna vers Oscar. Le garçon eut l'impression qu'il ne s'agissait plus de la même personne, douce et inoffensive : Mrs Withers semblait plus droite, plus grande, et son visage était devenu dur, même s'il n'y avait aucune méchanceté.

— Oscar, tu veux bien nous laisser quelques instants ?

Ta maman et moi avons quelques mots à nous dire.

À contrecœur, il s'éloigna de quelques pas sans les quitter du regard ; il se faisait aussi un peu de souci pour sa mère.

La vieille dame saisit le bras de Celia avec fermeté et l'entraîna à l'écart.

— Mais enfin... lâchez-moi ! s'écria Celia, qui ne parvenait pas à se défaire de la poigne étonnamment forte. Vous forcez mon fils à écouter vos bêtises, maintenant moi, mais que voulez-vous à la fin ?

— Ce que je veux ? Mais vous protéger et protéger votre fils, vous ne le comprenez donc pas ?

Elle lâcha la jeune femme, qui se tut en massant son bras. Mrs Withers poursuivit.

— Je ne vous le dirai pas une fois de plus et je ne vous importunerai plus, mais vous allez cesser de mettre la tête dans la terre et m'écouter attentivement. Je sais ce que vous avez ressenti lorsque le drame est survenu, et je sais que ce n'est pas facile depuis, ni pour vous ni pour vos enfants. Mais il faut oublier tout ceci un instant et faire face à la réalité. Leur Prince est en liberté, comprenez-vous ce que cela signifie ? Il va retrouver ses anciens alliés, ses pouvoirs, et le combat sera terrible. Des maladies épouvantables vont déferler et le monde entier sera en danger. Alors vous pouvez décider de ressasser le passé et de nous en vouloir. Vous pouvez même décider d'être égoïste et de ne penser qu'à vous, mais vous aussi, vous êtes en danger.

— Mais je ne suis pas Médicus, et mes enfants ne le sont pas non plus. Nous ne pouvons rien pour vous ! Mon

mari a déjà lutté et donné sa vie, alors battez-vous, maintenant. Chacun son tour !

— Nous n'avons jamais cessé de le faire. Et vous oubliez une chose : le Prince des Pathologus veut bien sûr dominer le monde, mais il a probablement un autre projet en tête...

Celia attendit avec angoisse la suite sans oser poser la question.

— Il voudra se venger, Celia. Se venger de celui qui l'a mis à terre et qui l'a fait emprisonner pendant treize longues années : votre mari.

— Mais mon mari est mort, vous le savez comme moi ! Elle jeta un œil sur Oscar qui semblait trop loin pour entendre. Mrs Withers parla plus bas malgré tout.

— Justement. Selon le Prince Noir, il faut donner une leçon à tous ceux qui voudraient lui tenir tête, pour montrer qu'on ne s'oppose pas à lui impunément, dorénavant. Il frappera ceux qui restent : vous, Celia. Vous et vos enfants, bien sûr. Même si votre fille, comme vous, n'est pas Médicus.

— NON ! s'écria Celia, désespérée. Vous dites ça pour me faire peur, pour me convaincre ! Je ne vous crois pas !

Autour d'eux, les gens se retournaient, surpris. Mrs Withers l'entraîna derrière les arbres.

— Pensez-vous que je m'en réjouisse ? C'est la réalité. Il voudra se venger, comme je vous l'ai dit, mais il va aussi craindre que le fils de Vitali Pill ait le même pouvoir que son père dans quelques années. Il ne sera tranquille que lorsqu'il l'aura éliminé. Peut-être que je me trompe et que ce n'est pas le dessein du Prince Noir, mais vous ne

pouvez pas courir ce risque.

Celia se prit la tête entre les mains. Elle ne savait plus quoi penser, quoi faire. Elle voulait oublier tout ça, tirer un trait sur cette période terrible, effacer ces histoires de Médicus et de Pathologus, mais c'était peine perdue : tout revenait en force.

Mrs Withers enfonça le clou.

— Vous pouvez continuer à croire que je suis responsable de votre malheur et refuser de voir la réalité, mais vous mettez votre propre famille en péril. Et personne ne viendra vous défendre. À part moi, peut-être. À vous de choisir.

Celia sentit les larmes rouler sur ses joues.

— Je... je ne veux pas le mettre en danger. J'ai peur pour lui, vous comprenez ?

La vieille dame posa cette fois une main réconfortante sur l'épaule de Celia.

— Bien sûr que je comprends. Mais si vous le mettez à l'écart de tout cela, vous ne le protégez pas, bien au contraire : vous mettez Oscar en danger.

Celia releva la tête brusquement et essuya son visage. Derrière eux, Oscar s'était rapproché et observait sa mère, inquiet.

— Ce n'est rien, mon chéri, rien du tout. Juste un peu d'émotion, dit-elle en essayant de rire. Mrs Withers me raconte des choses tristes.

Il essaya de sourire, lui aussi, en pensant à ce que lui avaient dit sa mère et la vieille dame : il était courageux comme son père. Il fallait qu'il soit à la hauteur de cette comparaison.

— C'est quoi, ce... danger ?

Celia fut incapable de parler. Elle adressa un regard suppliant à Mrs Withers, qui sourit à Oscar.

— Ce n'est pas le meilleur endroit pour en parler, dit-elle en regardant tout autour d'elle, mais puisqu'il le faut... Et puis le temps presse.

Elle se tut un instant pour mettre de l'ordre dans ses idées. Oscar n'entendit même plus le bruit de la rue, des gens, des voitures qui freinaient ou accéléraient. Il tenta de discipliner ses cheveux bouclés qui volaient dans tous les sens.

— Il y a treize ans, un homme a voulu dominer le monde et a mis toute l'humanité en danger. Pour cela, lui et les siens, qu'on appelle les Pathologus, entraient dans le corps humain et le détruisaient en déclenchant des maladies contre lesquelles les médecins ne pouvaient rien. Un seul homme a réussi à stopper l'ascension du Grand Pathologus, Oscar : ton père.

— Est-ce que c'est à cause de cet homme que mon père est mort ?

— Contente-toi d'écouter, gronda Mrs Withers. Il rongea son frein et se tut. Elle poursuivit.

— Ton père était ce que l'on appelait un Médecus. Seuls les Médecus sont capables d'entrer dans le corps, comme les Pathologus, de les affronter et de combattre leurs terribles maladies, contrairement aux humains « normaux ».

Oscar ouvrit tout grand les oreilles et les yeux : il avait du mal à croire ce que la curieuse petite dame lui racontait. Entrer dans un corps ? Les questions lui

brûlaient les lèvres, mais il préféra se taire et écouter la suite.

— Le Prince Noir a été jeté en prison, dans un endroit secret. Malheureusement, il vient de s'en échapper.

Elle se tut et laissa Oscar enregistrer cette avalanche d'informations invraisemblables. L'idée que l'homme que son père avait vaincu était maintenant en liberté le remplissait d'effroi. Il comprenait vaguement ce que Mrs Withers avait voulu dire quand elle avait parlé de danger pour sa famille.

Celia s'approcha de son fils et le prit contre elle. Pour la première fois, il la repoussa : il fallait qu'il soit autre chose qu'un petit garçon, et qu'il écoute ce que cette femme avait à lui dire.

Mrs Withers sourit discrètement et reprit la parole.

— Il faut que tous les Médecins du monde, même s'il n'en reste plus beaucoup, se préparent à lutter, car cet homme va vouloir reconquérir le monde. Tu me comprends ?

Oscar n'était pas sûr de tout comprendre, mais certaines choses devenaient beaucoup plus claires. S'il ressemblait tant à son père, peut-être avait-il les mêmes pouvoirs...

— Le Prince des Pathologues ne va pas forcément s'en prendre à toi, mon garçon, mais il faut que tu puisses te défendre, et que tu participes à notre combat.

Cette fois, Oscar ne parvint pas à retenir une question :

— Vous croyez que je suis...

— ... Un Médecin, oui, Oscar. Je le crois, confirma

Mrs Withers. En tout cas, tu en as tous les signes et la sensibilité. Un Médecin peut guérir les plaies superficielles en y posant la main, simplement. Pour soigner des maladies internes, il faut plus qu'une main sur le corps, bien sûr : il faut apprendre à entrer dans un corps et ses cinq Univers. Et tout un tas d'autres choses fascinantes.

La vieille dame inspira profondément.

— C'est le moment pour toi d'apprendre, comme l'a fait ton père. Personne ne peut t'en empêcher, dit-elle en regardant Celia, mais personne ne peut te forcer non plus. C'est à toi de choisir, de savoir ce que tu veux faire – et ce que tu veux être, Oscar.

Oscar passa de la vieille dame à sa mère. Il était totalement perdu. Il n'avait que douze ans, on venait de lui révéler l'impensable et on lui demandait de faire un choix encore plus incroyable. En plus, beaucoup d'éléments manquaient dans les explications de Mrs Withers concernant son père. Mrs Withers ne voulut pas insister.

— Tu n'as pas à me répondre maintenant. Mais si tu acceptes de devenir le Médecin que tu es certainement, il te faudra de la patience, du courage et de la force. Je ne me fais pas de souci : je sais que tu y parviendras.

Celia, qui avait respecté le discours de Mrs Withers, décida d'intervenir.

— Si nous acceptons ce que vous proposez, que se passera-t-il pour Oscar ?

— Il passera l'été à Cumides Circle, la demeure du Grand Maître des Médecins. Dans le plus grand secret, évidemment.

Le seul nom de Cumides Circle fit frémir Celia.

— Chez... chez Winston Brave ? Oscar ? Mais... comment est-ce possible ? Et pourquoi ?

— Parce que tout y est réuni pour que l'apprentissage s'y déroule dans les meilleures conditions et en toute discrétion, répondit Mrs Withers sans donner plus de détails.

Oscar répéta dans sa tête le nom qu'il venait d'entendre : Winston Brave. Le Maître des Médecins. Il lui sembla, curieusement, que ce nom lui était familier, comme si on lui en avait parlé toute sa vie.

— C'est où ? demanda Oscar.

— Tu le sauras en temps voulu, trancha Mrs Withers. Demain, c'est ton dernier jour d'école, n'est-ce pas ? Samedi matin, je viendrai chez vous et tu me donneras ta réponse. Si tu es d'accord pour me suivre à Cumides Circle, il faudra que ta valise soit prête.

— Sa valise ? s'écria Celia. Mais enfin, vous allez un peu vite, tout de même ! Pourquoi sa valise ? Oscar peut s'y rendre pour y travailler, et rentrer le soir.

— La nuit, Oscar va y apprendre autant que le jour, vous le savez, dit-elle d'un air mystérieux. Et pour finir, non, je ne vais pas trop vite, car il y a urgence.

Mrs Withers se tourna vers Oscar.

— Samedi, Oscar : samedi matin, à 9 heures, je viendrai à Kildare Street et tu me donneras ta réponse.

Oscar regarda la vieille dame trotter puis disparaître au coin de la rue. Il se sentit brusquement seul au monde, seul avec tout ce qu'il venait de découvrir et une terrible décision à prendre. Celia lui prit la main et il se sentit tout

de suite mieux.

— On rentre, mon Oscar.

Ils se dirigèrent vers la Twingo verte toute cabossée, un modèle rarissime ici. Elle constituait l'unique héritage d'une lointaine tante française de Celia émigrée en Amérique. Elle savait que Celia ne roulait pas sur l'or et avait insisté pour la lui offrir. La jeune femme l'avait baptisée Toinette, comme l'ancienne propriétaire. Violette l'avait mise au goût du jour – ou plutôt à son goût : elle avait plaqué des autocollants de toutes les couleurs du sol jusqu'à la planche de bord, vaporisé des paillettes jusque dans la boîte à gants, et noué des rubans fluo et des guirlandes lumineuses un peu partout. Toinette faisait plutôt pitié de l'extérieur, mais quand on y prenait place, on se croyait au beau milieu d'un sapin de Noël – mais sans le sapin. Celia et Oscar avaient adoré, Violette était aux anges et sa mère avait dû lutter pour qu'elle n'y dorme pas la première nuit.

Oscar prit place à l'arrière et claqua la portière. Il ouvrit la fenêtre et, au même moment, il vit démarrer une longue berline noire qui était restée garée près de la sortie. Malgré les vitres fumées, il n'eut pas de mal à reconnaître le profil aiguisé de l'occupant, à l'arrière. La vitre glissa vers le bas et Oscar croisa le regard glacé de Moss. Ce n'était plus de la moquerie, mais de la méchanceté, comme si Moss préparait un sale coup. C'était le regard d'un ennemi.

Heureusement, il ne restait plus qu'un jour d'école. Ensuite Oscar et lui ne se verraient plus de tout l'été.

Mais bien avant cela, Oscar devait prendre une

décision. Une décision qui ne changerait pas seulement le déroulement de l'été, mais sans doute le cours de sa vie.

La balle était dans son camp.



Un choix décisif

Le lendemain matin, dans la cuisine du 6897 Kildare Street, Violette était la seule à être en pleine forme. Elle chantonnait en se balançant sur sa chaise en paille, les coudes sur la table en bois.

En face d'elle, Oscar tournait lentement une tranche de pain dans son chocolat froid sans réussir à avaler quoi que ce soit. Celia, elle, se déplaçait nerveusement dans la cuisine, passait du réfrigérateur à la cuisinière, de la cuisinière à la table, de la table aux placards, et ainsi de suite. Pour la première fois, elle avait appelé au bureau pour dire qu'elle était souffrante et qu'elle ne viendrait pas ce matin.

Elle et son fils avaient des cernes qui descendaient jusqu'aux joues. Ils n'avaient pas plus dormi l'un que l'autre. Ils avaient évidemment remué tout ce qui s'était dit avec Mrs Withers la veille, mais n'en avaient pas encore parlé. Celia ne voulait pas bousculer le garçon : il était trop jeune pour encaisser un tel choc concernant son

père et ce qu'il était lui-même, et pour prendre une décision aussi importante. Elle avait décidé d'attendre son retour de l'école. Ils déjeuneraient, et ensuite seulement elle aborderait le sujet avec lui, au calme, en tête à tête.

Lorsque le pain fut parti au fond du bol en mille miettes gorgées de lait, Oscar renonça à son petit déjeuner et se leva pour prendre ses affaires. Dehors, le soleil promettait une belle journée d'été. Lui se sentait angoissé et tout gris à l'intérieur.

Violette papillonna jusqu'à sa chambre et redescendit avec deux baskets miraculeusement identiques – et un parapluie à pois jaunes, mais ce n'était qu'un détail.

— Violette, qu'est-ce que tu as sous le bras ? demanda sa mère qui cherchait désespérément un emplacement pour caler une nouvelle photo des enfants parmi celles, innombrables, agglutinées sur les murs de l'entrée.

— Ça ? dit la fillette en soulevant une sacoche noire en vinyle. Rien, des pots de yaourt vides pour les colibris.

Son frère et sa mère ouvrirent de grands yeux. Décidément, Violette parvenait encore à les étonner.

— J'ai lu que les colibris n'ont pas toujours de quoi fabriquer un nid lorsqu'ils vivent en ville, s'expliqua Violette. Alors je vais mettre ces pots dans les arbres, sur le chemin du retour.

— Des pots de yaourt pour les colibris dans les arbres de Babylon Heights, répéta sa mère, songeuse. Oui, bien sûr, ma chérie. Bon, prends tes pots, je n'ai pas le temps de discuter, vous allez être en retard. Je trouverai une explication plausible pour ton professeur, à midi, s'il se pose encore des questions à ton sujet.

— On s'en fiche d'être en retard, marmonna Oscar, c'est le dernier jour.

Celia les poussa dehors et ferma la porte.

— Allez, allez, remuez-vous, Toinette ne va pas nous faire du deux cents kilomètres à l'heure ce matin – ni un autre, tiens.

Ils firent le trajet en silence, Violette perdue dans le décompte de ses pots, Oscar dans ses pensées. Au fur et à mesure qu'il approchait de l'école, le nœud dans la gorge se resserrait. Il regrettait d'avoir gardé toutes ses questions pour lui et de ne pas avoir parlé à sa mère depuis hier. Et plus que tout, la proposition de Mrs Withers lui faisait peur.

En fait, tout au fond de lui, Oscar savait ce qui l'angoissait : il redoutait l'échec. Que penserait son père de lui ? Et comment se défendrait-il, comment défendrait-il sa mère et sa sœur, qui n'en étaient pas, si lui-même ne parvenait pas à devenir un Médecin ?

— Allez, les enfants, filez !

Il leva les yeux : il n'avait pas vu le temps passer et ils étaient arrivés devant les grilles de l'école. Au moment de sortir de la voiture, alors que Violette courait déjà, il se retourna et regarda sa mère d'un air affolé :

— Maman, je veux pas y aller.

— Comment ça ? Mais c'est la dernière matinée !

— À Cumides Circle : je ne veux pas y aller, maman... Je ne suis pas un Médecin, j'en suis sûr ! Je préfère passer l'été à la maison, avec Violette et toi.

Celia lui sourit. Elle paraissait soulagée par les mots de son fils.

— Si tu ne veux pas, mon chéri, tu n'iras pas, quoi qu'en dise cette dame. D'accord ? *Tu n'iras pas.* Ne te fais pas de souci pour ça.

Oscar eut le sentiment qu'on lui retirait l'immense poids qui l'écrasait depuis la veille. Il sourit tant bien que mal à sa mère, lui aussi, et claqua la portière. Toinette couina et Celia démarra.

Oscar jeta un œil au fond de la cour : Mr Penguin entrait avec sa classe dans le bâtiment. Pour son dernier jour d'école, Oscar se dit qu'il pourrait peut-être essayer d'être à l'heure et il se mit à courir.

Arrivé devant la porte, il se faufila avec maladresse dans le rang et bouscula le professeur. Mr Penguin se rattrapa in extremis pour ne pas tomber, ce qui déclencha l'hilarité de toute la classe. Oscar vira au rouge pivoine.

— Tiens, Pill, dit le professeur en rajustant ses lunettes rectangulaires qui s'étaient mises en travers de son visage. Il aura fallu attendre les vacances pour te voir arriver en courant en classe !

Oscar était partagé entre l'embarras et l'envie terrible d'éclater de rire.

— Pardon, monsieur, je... je voulais juste... bafouilla Oscar sans parvenir à terminer sa phrase.

— Tais-toi et entre, ordonna le professeur. Et c'est pareil pour vous, dit-il d'une voix forte à l'intention de l'ensemble de la classe.

Tous s'installèrent dans un brouhaha total. Les enfants sentaient la fin des cours proche et ne tenaient pas en place. Seul Oscar tentait de se faire tout petit. Jeremy O'Maley, à côté de lui, se retournait de tous côtés et

abreuvait Oscar de commentaires.

— Génial ! s'écria Jeremy. Dans quatre heures, c'est les vacances ! Et qui dit vacances dit besoins en tout genre ! Et qui dit besoins en tout genre dit... Alors, tu vois pas ? Oh, tu me déçois. Bon, allez, qui dit besoins en tout genre, dit « Le Bazar de Jeremy » !

Oscar finit par s'intéresser au bavardage de son copain.

— Le Bazar de Jeremy ? Qu'est-ce que c'est que ça, encore ?

— Quoi ? Tu n'en as pas entendu parler ? murmura son voisin. Mais tu vis où, mon pauv' gars ? Le Bazar de Jeremy, c'est le nouveau magasin incontournable de Babylon Heights, ouvert tous les jours de 9 heures à 12 heures, pendant tout l'été, dans le garage de mes parents, à Kildare Street. Tu as besoin d'un seau ? D'un vélo en parfait état de marche ? D'un bob, de lunettes de soleil ? Tu viens me voir. J'ai tout.

— Tout ? demanda Oscar, amusé.

— Tout ! confirma le jeune garçon, sûr de lui comme toujours. Jeux, bricolage, DVD, CD vierges ou pas, même quelques MP3 ! Faut encore que je gratte la marque de café sur le boîtier, avoua le petit Irlandais, mais un MP3 à cinq dollars, même si c'est un MP3 publicitaire, c'est une affaire, non ? Et on parle pas des bonbons et des gâteaux : Mrs Dawesar me fait un prix sur les paquets un peu abîmés et Mrs Orfanoudakis me donne ses restes de la veille ! Arrivage *presque* frais, tous les jours !

Le professeur Penguin frappa avec une règle sur son bureau pour obtenir le silence, puis circula entre les

rangées de tables. Au fond de la salle, Moss et son clan chuchotaient en lançant des regards vers Oscar.

— Au fait, souffla Jeremy, je cherche des gens pour tenir le Bazar, ça t'intéresse ?

— Non, pas vraiment, merci, répondit Oscar à voix basse.

— C'est bien payé ! On peut négocier, je cherche des gars de confiance !

— Tu peux avoir confiance en moi, O'Maley, l'interrompit le professeur Penguin. Si tu continues à faire des affaires en classe, la fin des cours, pour toi, ce ne sera pas à midi. Je suis encore disponible cet après-midi pour une retenue. Compris ?

Le plus jeune des O'Maley se tut instantanément. Il avait vraiment mieux à faire que rester à l'école, tout à l'heure : dès 14 heures, il fallait distribuer dans tout le quartier les tracts que lui avait fournis l'imprimeur de Fawcett Street, Mr Downey, en échange de quelques livraisons... que Jeremy avait fait effectuer par son frère avec un vélo abandonné sur un trottoir et réparé pour l'occasion.

Le professeur ouvrit une pochette et déposa un feuillet sur la table d'Oscar puis celle de Moss : leur rédaction de la veille, notée. Oscar se souvint de sa prestation et préféra repousser à plus tard la lecture de la note certainement catastrophique et du commentaire de Penguin. Il n'avait pas envie de se ridiculiser devant tout le monde. Il voulut faire glisser sa copie dans son sac, mais Jeremy fut plus rapide que lui.

— Waou ! s'écria ce dernier. A+ ! Ben dis donc, dit-il en

s'emparant de la feuille, un A+ en rédaction avec Penguin, c'est pas tous les jours, quand même !

Jeremy plaqua la main contre sa bouche et leva les yeux sur le professeur.

— Oups, dit-il avec un sourire gêné, je veux dire : avec le *formidable professeur* Penguin.

Oscar se jeta sur lui pour lui arracher la feuille des mains. Jeremy évita son camarade, tendit la feuille à bout de bras et lut :

Pourquoi est-on violent ?

On est violent quand parler ne sert à rien.

Que faire contre la violence ?

Au lieu d'être violent, parfois, on peut rêver.

Jeremy se tut, surpris par ce qu'il venait de lire, et toute la classe en fit de même. Personne n'eut envie de rire ou de se moquer d'Oscar, bien au contraire. Mr Penguin lui-même oublia de réprimander le petit O'Maley.

Oscar ne savait plus où se mettre. Il se contenta de récupérer la feuille et de la fourrer dans son sac. Il eut juste le temps de lire le commentaire de Mr Penguin : « *Certaines phrases valent bien plus que de longs discours. Bravo, Oscar continue à rêver et un jour, tu trouveras les mots, même si tu crois qu'ils ne servent à rien.* »

Évidemment, ce fut Jeremy qui rompit le silence.

— Dis donc, c'est de toi, ça ? C'est trop bien ! s'écria-t-il, admiratif. On pourrait faire des affaires, toi et moi, tu sais ? On imprimerait ça sur des T-shirts ou des casquettes et on les vendrait dans toutes les cours d'école,

dans les quartiers riches ! On ferait fortune !

Tout le monde se mit à rire. Moss cria plus fort que les autres :

— C'est nul ! Il se prend pour qui, le rouquin ? Pour un écrivain ?

— Tais-toi, Ronan, dit Tilla en réservant son regard le plus intense à Oscar, moi j'ai trouvé ça très beau.

Oscar fit semblant de ne pas entendre et s'assura d'un coup d'œil que Moss était très jaloux.

Moss voulut répondre, mais Jeremy, vif comme l'éclair, avait pris sa copie et la brandissait avant même que Moss ait pu réagir :

— Hé, Moss, si je lis bien ta note, c'est un D, non ? Toi, au moins, on est sûr que t'es pas un génie !

Toute la classe s'esclaffa de plus belle malgré les regards furieux et les menaces de Moss ; c'était le dernier jour, tout le monde se vengeait de lui en sachant qu'il ne les martyriserait pas le lendemain. Même le timide Ayden Spencer avait osé rire.

Mr Penguin, amusé, fit mine de se fâcher pour mettre de l'ordre dans la classe. Le danger imminent d'une punition collective fit taire les plus agités, et la matinée, ensuite, se passa à peu près tranquillement – même si personne n'écoutait vraiment les paroles du professeur. S'il fallait retenir quelque chose du dernier jour de cours, c'était la rédaction d'Oscar, même si elle se résumait à deux phrases. Les garçons avaient en tête la première sur la violence, et les filles celle sur les rêves pour s'échapper de la violence.

De temps à autre, Oscar s'était retourné : Moss et les

siens, eux, rêvaient plutôt de vengeance, il en était certain.

Mais lui aussi finit par penser comme les autres : il ne reverrait plus Moss avant la rentrée.

— Je sais pas, chuchota Jeremy, mais j'ai comme l'impression que Moss ne viendra pas souvent au Bazar de Jeremy, cet été... Remarque, des clients comme lui, j'en veux pas : les nouveaux riches, ce sont les pires, ils n'aiment pas payer !

Lorsque la sonnerie retentit à midi, ce fut une explosion de joie dans la classe.

Tous les enfants se levèrent comme un seul, on aurait dit qu'ils étaient montés sur ressort. Les sacs, les feuilles, les stylos, tout volait en tous sens ; même le professeur Penguin ne pouvait rien contre l'ouragan. Au milieu de la cohue, Tilla se faufila entre les rangs et vint se planter devant Oscar. Ce dernier avait beau savoir qu'elle faisait en quelque sorte partie du clan Moss, il ne pouvait pas s'empêcher de constater que son cœur battait un peu plus fort que d'habitude. Il se concentra sur le rangement de son sac. Tilla ne renonça pas.

— Qu'est-ce que tu fais pendant l'été, Oscar ? demanda la jolie blonde.

Oscar ne sut que lui répondre. Depuis qu'il avait claqué la portière de Toinette et quitté sa mère ce matin, il avait presque oublié l'existence de Mrs Withers et des Médecus, et surtout la proposition de la vieille dame. La question de Tilla le plongea dans des souvenirs encore frais, et il réalisa qu'en fait il n'avait pas du tout pris sa décision, même si quelques heures plus tôt Celia l'avait assuré que

personne ne le forcerait à passer l'été à Cumides Circle. Cette fois, il ne bafouilla pas seulement à cause de Tilla.

— Cet... cet été ? Ben, euh...

— Où veux-tu qu'il aille ? Il va rester dans sa maison pourrie de Babylon Heights, avec ses copains du quartier, forcément : il aurait trop peur de me croiser.

La large silhouette de Moss était apparue derrière la jeune fille. Il se tourna vers elle et ajouta :

— Si tu veux, tu pourras venir chez nous, on a une piscine, maintenant.

Tilla hésita en surveillant Oscar du coin de l'œil.

— Peut-être, dit-elle, on verra. Bon, salut, Oscar.

— Salut, dit-il en les regardant s'éloigner.

Les frères O'Maley apparurent comme par enchantement. Barth, le plus grand, serra les dents en voyant Moss.

— On pourrait peut-être se faire inviter, comme ça on le noiera dans sa piscine...

Jeremy se mit à rire.

— « On a une piscine, maintenant »... Il nous casse les pieds avec ça, mais l'année dernière il n'aurait pas pu en dire autant ! Tu te souviens où ils vivaient, les Moss, avant de déménager à Blue Park ? Une ruine derrière Fawn Street, le pire endroit de Babylon Heights ! Beurk ! Elle a été démolie. Même *moi*, j'aurais été incapable d'en tirer quelque chose.

Il sourit, espiègle.

— Tout le monde se demande d'où sort leur argent, depuis un an... Je devrais peut-être proposer à Moss de m'associer à son père ?

— Pas la peine, tu es meilleur que lui, confirma Oscar. Un peu partout dans le quartier on s'était étonné de la subite fortune des Moss qui avaient acheté une maison dans les beaux quartiers, mais tout le monde savait que Rufus Moss, le père de Ronan, avait déjà eu pas mal d'ennuis avec la justice. « Je ne préfère pas savoir d'où vient son fric ! » avait marmonné Mr O'Maley. Oscar ne s'était pas posé de questions. Comme sa mère et sa sœur, il se fichait éperdument de l'argent des autres.

— Tu restes à Babylon Heights, cet été ? lui demanda Jeremy.

Décidément, il n'échapperait pas à la question.

— Je ne sais pas encore, on va peut-être partir chez mes grands-parents une semaine... Et vous ? s'empressa-t-il de demander pour faire oublier son mensonge.

— Nous, on reste, trancha Jeremy qui venait de les rejoindre. On a du boulot, hein, Barth ? Ma proposition tient toujours, si tu veux t'associer à nous dans le Bazar ou si tu as des idées...

— Merci, dit Oscar, l'esprit ailleurs.

— À plus tard, alors, dans le quartier !

Les deux garçons partirent en courant pour se mêler à une joyeuse bande d'écoliers qui hurlaient leur joie d'être en vacances. Un peu à l'écart, Oscar vit Ayden Spencer longer les murs pour quitter l'école : il marchait d'une façon bizarre, et semblait très raide. Il trébucha sur une marche et tomba. Son T-shirt se souleva et découvrit une sorte de coque rigide qui enveloppait son buste, comme un gigantesque plâtre autour du corps. Les deux frères O'Maley se précipitèrent pour l'aider. Spencer se releva

et baissa précipitamment son T-shirt. Un peu plus loin, les rires moqueurs en provenance de Moss et de ses acolytes fusèrent.

— Hé, Robocop, fais gaffe, tu vas casser ton armure !

Barth s'apprêtait déjà à aller à leur rencontre. Il était au moins aussi fort que Moss, et c'était sans doute un des seuls qu'il ne provoquait pas.

Jeremy retint son frère.

— Laisse tomber, Barth. Ça va, Spencer ?

Spencer acquiesça, tout rouge, et partit sans un mot, aussi vite qu'il put.

Les enfants finirent pas se disperser et Oscar quitta lui aussi l'école.

Il traîna dans Babylon Heights sans se décider à rentrer. Il passa par l'Oriatiki, le restaurant grec de Mrs Orfanoudakis qui lui fit goûter ses petites boulettes de viande. Comme il n'arrivait pas à avaler quoi que ce soit, la dame s'inquiéta :

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon Oscar ? Si tu n'aimes plus les boulettes de l'Oriatiki, il y a un problème...

Elle se pencha et lui souffla à l'oreille :

— Il y a quelqu'un que tu ne veux pas voir chez toi ?

Tout le monde savait que cet abruti de Barry – Mister Hein – tournait autour de Celia depuis des mois. Oscar préféra mentir.

— Oui, c'est un peu ça... Mais il faut que j'y aille, maintenant. Merci pour vos boulettes, Mrs Orfanoudalçis, elles sont toujours aussi bonnes, c'est juste que j'ai pas faim.

— Reviens les manger demain, alors !

Oscar s'échappa et fit une petite halte dans la blanchisserie de Mr Tin. L'avantage du petit monsieur chinois, c'est qu'il devinait tout, parlait très peu et se contentait de sourire. Oscar adorait s'installer entre les piles de linge propre qui sentaient bon la lessive pour lire ses magazines, certain que sa mère ne viendrait pas le chercher dans un endroit aussi improbable.

Deux heures s'écoulèrent sans qu'il s'en rende compte, et il décida de rentrer pour que sa mère ne s'inquiète pas. Mr Tin lui adressa un signe de la main sans poser de question et il fila à travers les rues de Babylon Heights.

Au bout de Kildare Street, Oscar reconnut la voix de Jeremy qui hurlait ses derniers slogans : « Au Bazar de Jeremy, vous allez passer votre vie ! » ou encore « Au Bazar de Jeremy, c'est tout à p'tits prix ! ». Il préféra éviter le nouveau businessman du quartier et fit un détour par des ruelles que peu de gens connaissaient.

Quelques minutes plus tard, il se retrouva à l'arrière de sa maison, côté jardin. Il traversa en catimini celui de Mrs Wings après s'être assuré qu'il n'y avait pas de bigoudis ni d'énorme voisine à l'horizon. Seule Peggy, le caniche nain, l'aperçut au milieu de l'impeccable pelouse et détala avec un glapissement d'effroi. Oscar se faufila sous la haie de thuyas, derrière l'abri de jardin qui avait presque plus d'allure que la maison des Pill, et entra chez lui par la porte de derrière.

Toinette n'était pas dans le garage, sa mère n'était pas encore arrivée. Il monta à l'étage et s'enferma dans sa chambre.

Cette fois, il ne pouvait plus éviter de se poser la

question cruciale. Et pour la première fois, alors que la décision qu'il devait prendre était directement liée à son père, il refusa de chercher la photo pour trouver une réponse. Il fallait qu'il décide lui-même, sans l'aide de personne.

Il regarda tout autour de lui : ses rollers, son Frisbee, la console de jeux que ses grands-parents lui avaient offerte pour Noël, ses posters... À l'instant précis, rien ne l'intéressait, pas même les revues qu'il avait lues chez Mr Tin et dont il n'avait rien retenu. Il s'accroupit dans un coin de sa chambre et repoussa du pied son ballon de foot. Il songea à Papypill et Mamypill, ces drôles de grands-parents qu'il n'avait connus qu'en photo – des hippies qui faisaient le tour du monde ! – mais qui leur écrivaient souvent et leur envoyaient des cadeaux.

Tous ceux qui comptaient dans son cœur lui apparaissaient alors qu'il devait faire un choix capital.

Comment décider ? Il avait peur d'aller à Cumides Circle, Mrs Withers l'impressionnait, même si elle lui inspirait confiance, et puis il y avait tant de mystères autour de la mort de son père ! Il était en même temps attiré par tout cela et songea à son père qui n'était plus là mais peut-être qu'au paradis ou ailleurs, là où il se trouvait, il serait fier de son fils si ce dernier suivait sa trace.

Une fois de plus, la question essentielle ressurgit : et s'il échouait ? S'il ne parvenait pas à devenir le Médecus qu'on attendait ?

Oscar regarda ses mains et perçut très brièvement ce courant électrique sous la peau, puis plus rien. Que faire ?

Demain, Mrs Withers viendrait et il faudrait lui donner une réponse.

Alors il se leva, ouvrit la porte de sa chambre et descendit l'escalier.

Quand Celia entra dans la maison, elle crut d'abord qu'elle était seule. Elle fronça les sourcils en consultant sa montre : il était 18 heures et, même si c'était le début des vacances, elle aurait aimé que ses enfants soient là. Dès leur retour, elle mettrait les choses au point pour que l'été ne soit pas un joyeux n'importe quoi.

Tout l'après-midi, elle avait été irritable, tendue, puis elle avait fini par ne plus vraiment écouter les gens autour d'elle. Une heure avant de quitter le bureau, elle n'avait même plus prêté attention au harcèlement de son patron, le détestable Mr Geldhof, qui s'acharnait tout particulièrement quand il la sentait contrariée. Cinq minutes avant l'heure, elle n'y tenait plus : elle avait commencé à ranger ses affaires et avait branché le répondeur. Évidemment, Franck Geldhof avait choisi ce moment pour sortir de son bureau :

— Vous prenez une autre demi-journée de congé ?

— Une demi-journée ? s'écria Celia. Mais il est 16 h55 ! Je finis mon travail dans cinq minutes, normalement.

— M'en fiche, grogna Geldhof, qui la regardait du haut de son petit mètre cinquante-neuf et perdu dans un costume toujours trop grand. Si vous partez plus tôt, je vous compte ça comme une demi-journée de congé.

Il avait sifflé les mots à travers ses dents jaunes et s'était approché d'elle. Elle baissa les yeux pour oublier le vilain visage creusé qui luisait par tout temps, comme les

cheveux.

— Tenez, lui dit-il en jetant sur le bureau de Celia une épaisse liasse de feuilles couvertes de pattes de mouche.

Sur la page de garde, on devinait même l'auréole d'une tasse de café.

— Il me le faut pour demain matin, bien sûr, précisa le patron avec un méchant sourire.

— Bien sûr, répéta Celia malgré sa furieuse envie de meurtre.

Elle avait tapé le document en une demi-heure sans mot dire, alors que Geldhof était parti à 17 heures, puis elle s'était ruée sur Toinette qui semblait s'impatienter sur le parking de la société. Pour une fois, la Twingo dut faire un effort : Celia roula avec le pied au plancher, écrasant la pédale d'accélérateur pendant tout le trajet. Elle qui voulait rentrer tôt pour passer un peu de temps avec Oscar, c'était fichu !

Elle pensa à la réaction de son fils, ce matin : *je ne veux pas y aller, maman*. En fin de compte, les mots d'Oscar l'avaient soulagée. Mais au fond d'elle, la mauvaise conscience la rongait. Vitali avait été fier d'être Médecus, et fier d'avoir mené le combat contre les forces du mal. Elle avait mauvaise conscience, en somme, de priver Oscar de ce destin s'il était écrit quelque part que c'était le sien.

Lorsqu'elle mit le pied dans la maison, un détail attira son attention. Ce n'était pas un détail insignifiant, mais capital, au contraire : la porte de la cave était grande ouverte.

Elle laissa tomber son sac sur le sol et s'approcha de la

porte.

Elle descendit les marches et suivit la lumière dorée, très vive, qu'elle avait appris à reconnaître avec le temps. Elle se glissa entre les cartons et les innombrables objets empilés dans le sous-sol de la maison et se laissa guider.

Quand elle arriva devant le coffre qu'on avait dégagé, elle inspira profondément et ferma les yeux quelques instants. Lorsqu'elle les rouvrit, Oscar s'était retourné et la regardait.

Elle eut presque du mal à reconnaître son propre fils. Il semblait plus grand, plus droit, plus fort. Et peut-être même un peu plus vieux, ou plus mûr. Pendant une fraction de seconde, elle crut revoir son mari.

Elle baissa les yeux sur les mains d'Oscar : entre ses doigts, la ceinture brillait de mille feux et se déployait dans l'air comme un serpent, ondulant dans l'espace. Le cuir ressemblait à de l'or, les cinq sacoches avaient repris forme au contact du jeune garçon.

Celia s'approcha de son fils.

— La ceinture des Trophées a une particularité, mon Oscar : elle se transmet de père en fils, et surtout, dit-elle avec émotion, elle reconnaît son propriétaire, celui qui doit la porter et pour lequel elle est faite.

Oscar contempla la ceinture avec fierté, le cœur battant.

— Je ne crois pas l'avoir vue briller si fort entre les mains de ton père, dit encore Celia.

La ceinture se mit à onduler avec plus d'intensité, au point qu'Oscar la laissa s'échapper. Il voulut la rattraper avant qu'elle ne tombe, mais ce ne fut pas nécessaire : elle

sembla flotter un instant, puis tournoya autour d'Oscar avant de s'enrouler autour de sa taille.

Oscar sentit un feu intérieur l'envahir, comme une force immense qui poussait en lui de la tête aux pieds et qui lui coupa la respiration.

L'air entra enfin dans ses poumons et il inspira profondément. Il tourna la tête vers le coffre, tendit la main et la passa sur le velours vert de la cape.

Celia s'approcha de lui, déplia la cape et la posa sur les épaules de son enfant, les larmes aux yeux. La ceinture avait parlé mieux que quiconque.

— Mon fils, dit-elle, mon fils, un Médecin.

Oscar leva les yeux sur sa mère et prononça enfin quelques mots qui sortirent de lui sans qu'il puisse les contrôler.

— J'irai chez Mr Brave, maman. J'irai à Cumides Circle. C'est décidé.

— Je sais, dit-elle tout bas. Je suis très fière de ta décision, mon Oscar.

Et comme elle lut dans le regard de son fils qu'il attendait d'autres mots, elle ajouta en le serrant contre lui :

— Oui, *Lui* aussi serait fier de toi. Très fier.

Elle se redressa et retira la cape des épaules du garçon. La ceinture sembla répondre au regard d'Oscar : elle se déploya et atterrit en douceur sur l'étoffe que sa mère venait de poser.

Celia referma le coffre.

— Et maintenant, jeune homme, dit-elle en tâchant de sourire, à table puis au lit. On se lève tôt, demain.



Cumides Circle

Oscar était debout dans l'entrée de la maison. Devant lui, Mrs Withers le fixait, armée de son indéfectible sourire qui donnait l'impression qu'elle avait toujours une idée amusante derrière la tête.

Il regarda tout autour de lui : les photos et les images accrochées allaient lui manquer. Son cœur se serra. Celia devina l'émotion et l'appréhension de son fils, et lui prit la main. Il tourna la tête vers elle et lui sourit courageusement.

Mrs Withers répéta sa question, comme si de rien n'était :

— Es-tu prêt à partir, Oscar ?

Le garçon lâcha la main de sa mère et répondit d'une voix claire :

— Oui, je suis prêt.

— Alors Jerry va pouvoir emporter tes affaires, répondit la vieille dame, heureuse de cette réponse.

Un homme microscopique et tout rond fit irruption

dans le hall comme par enchantement. Il était resté sur le palier, derrière Mrs Withers, et semblait avoir attendu sa consigne pour apparaître. Il portait un costume noir tendu sur son gros ventre et une cravate verte en velours. Oscar jeta un coup d'œil sur la valise rafistolée de partout que Celia avait remplie comme si son fils partait au bout du monde. Elle y avait tout mis : les T-shirts, les shorts et les baskets, mais aussi de gros pulls et même des moufles et des après-skis, sans réfléchir. Elle avait besoin de se convaincre que son fils n'allait manquer de rien jusqu'au week-end prochain, quoi qu'il advienne. Oscar savait qu'au fond de la valise il y avait aussi la cape de son père, de la même couleur que la cravate de Jerry.

Jerry s'inclina rapidement et leur adressa un sourire jovial qui découvrait de grandes dents très blanches au milieu d'un visage rose et barbu. Ses yeux brillaient avec malice. Malgré son petit gabarit, il souleva la valise comme s'il s'était agi d'une plume et disparut derrière la porte.

Mrs Withers se tourna vers Celia.

— Il est temps de partir, dit-elle. La journée sera longue pour Oscar.

Oscar s'apprêtait à suivre la dame, mais il rebroussa chemin et grimpa les marches quatre à quatre devant les deux femmes surprises.

Il s'approcha d'une porte et la repoussa sans frapper.

Il fit quelques pas vers le lit. Violette était assise, les genoux ramenés à elle, dos au mur, avec masque de plongée sur le visage, tuba en bouche et un livre en main. Oscar espéra qu'elle les avait quand même enlevés pour

dormir. Elle chantonait et semblait ne pas avoir remarqué la présence de son frère. Il lui prit le livre des mains et le retourna.

— Il était à l'envers, Violette.

Au lieu de répondre, Violette chanta un peu plus fort.

Oscar soupira et s'assit près d'elle. La couette rousse de sa grande sœur lui chatouilla le nez. Il la souleva pour écarter l'élastique du masque qui passait sur l'oreille.

— Je vais pas rester là-bas longtemps, dit-il. Je vais revenir tous les week-ends et à la fin de l'été c'est terminé. Et l'année prochaine, je partirai à la mer avec maman et toi.

La fillette s'arrêta de chanter et posa le livre sur les genoux. Elle plissa les yeux pour voir son frère à travers la vitre embuée du masque.

— J'aime bien lire à l'envers, dit Violette en essayant de ne pas pleurer. Ça raconte d'autres histoires.

Elle se tut un instant avant d'ajouter :

— Tu reviens quand ?

Oscar haussa les épaules.

— Bientôt, dit-il simplement. Samedi prochain.

Violette lui fit un grand sourire et reprit sa lecture. Il n'aimait pas la voir malheureuse. Il lui rendit son sourire et descendit du lit. Violette était à nouveau plongée dans son histoire.

Oscar ferma la porte derrière lui et descendit.

Sa mère s'approcha et le serra contre elle.

— Si tu changes d'avis, si tu n'es pas bien là-bas, tu reviens tout de suite. Et je vais t'appeler tous les jours – qu'on le veuille ou non, dit-elle plus fort à l'intention de

Mrs Withers, sinon je viens te chercher moi-même. Tu m'as bien comprise ? S'il y a quoi que ce soit, je viens te chercher.

— Je précise tout de même que je n'emmène pas Oscar en prison, répondit la vieille dame. Et tu pourras parler à ta maman tous les jours. Et à ta sœur aussi, bien sûr, ajouta Mrs Withers avec un regard vers le haut de l'escalier, comme si elle avait deviné le chagrin de Violette.

Elle jeta un œil sur sa montre.

— Bien, maintenant que tout est dit et que tout le monde est rassuré, il est grand temps de partir pour Blue Park Avenue.

Oscar quitta la maison sans se retourner : il avait peur de voir le visage de sa mère et de changer d'avis. Devant le trottoir, une longue voiture noire aux vitres fumées les attendait. Jerry en sortit et fit le tour pour leur ouvrir la porte.

— Je vous en prie, Mr Oscar.

Oscar se tourna vers Mrs Withers, impressionné et sans trop savoir quoi faire.

— Je crois que nous y serons plus vite si tu entres dans la voiture, lui dit-elle, amusée.

Oscar s'installa sur la banquette arrière et Mrs Withers prit place à son côté. Jerry ferma la portière. Oscar jeta un œil à l'extérieur : Celia s'était retournée et il la vit fermer la porte de la maison. Cette fois, c'était fait, il était vraiment parti pour Cumides Circle.

La voiture roulait silencieusement depuis quelques

minutes.

Oscar regarda autour de lui et reconnut une fois de plus les couleurs de l'intérieur : les sièges étaient recouverts de cuir vert, et les coutures sur les poignées, les accoudoirs et le volant étaient dorées comme le sigle qui apparaissait sur la cravate de Jerry. Le chauffeur, qui dépassait à peine du tableau de bord, était assis sur un énorme coussin. Il lui adressa un sourire dans le rétroviseur, et Oscar fut tout de suite plus à l'aise.

Le garçon reconnut le sigle sur l'arrière des appuie-tête et le levier de vitesse : un M majuscule entouré d'un cercle. Il n'eut pas de mal à imaginer ce que cela représentait, et éprouva une certaine fierté à se dire que cela le concernait : il était un Médecin, lui aussi.

— Où on va ? demanda-t-il pour la première fois.

— Est-ce que tu connais le quartier de Blue Park ? demanda Mrs Withers.

Oscar n'y avait jamais mis les pieds mais savait que les gens les plus riches de Pleasantville y vivaient. Il en avait surtout entendu parler par Ronan Moss, qui se moquait régulièrement de Babylon Heights maintenant qu'il n'y habitait plus. Tilla, qu'il emmenait souvent chez lui, racontait ensuite à ses copines tout ce qu'elle y avait vu : une immense maison, une piscine, un jardin grand comme un parc ! La chambre de Moss était aussi vaste que le salon de ses parents... Quand elle commençait à faire l'inventaire de ce que possédait Moss, Oscar et ses amis s'éloignaient, les yeux au ciel.

— Celle-là, disait toujours Jeremy, c'est sûr, elle n'est presque pas intéressée... À votre avis, elle est amoureuse

de lui pour sa piscine ou pour sa voiture ?

Le visage de Tilla vint chasser celui de Moss dans l'esprit d'Oscar. Il allait vivre à Blue Park, lui aussi ! Et peut-être que la maison de Mr Brave était encore plus grande que celle des Moss !

La voix de Mrs Withers le fit sursauter.

— Oscar, je t'ai posé une question, dit-elle avec sévérité. J'espère que tu es plus concentré lorsqu'on t'explique quelque chose...

— Excusez-moi, bafouilla Oscar. Non, non, je... je ne suis jamais venu à Blue Park. C'est loin de la maison ? demanda-t-il, pas tout à fait rassuré.

— Non, ne t'inquiète pas.

Oscar se tut pendant tout le trajet. Ce fut Jerry qui brisa le silence.

— Madame, où dois-je vous déposer ?

— Nous devons être très discrets, Jerry, vous le savez.

— Je peux faire ouvrir le portail et entrer avec la voiture jusqu'au perron.

— Non, on pourrait quand même nous voir descendre de la voiture et entrer dans Cumides Circle. Laissez-nous plutôt le long de Blue Park, près du kiosque, dit-elle en échangeant un regard complice avec le chauffeur. Et ayez la gentillesse de vous occuper de la valise d'Oscar, je vous prie.

— Très bien, Mrs Withers.

La voiture glissa le long de la chaussée et s'arrêta cent mètres plus loin, près d'un talus en bordure du parc municipal. Jerry sortit de la berline et inspecta les alentours : personne. Il ouvrit la portière arrière, toujours

vigilant.

Mrs Withers sortit elle aussi avec une étonnante agilité et entraîna Oscar.

— Dépêche-toi, Oscar, inutile de se faire repérer. Il y a toujours beaucoup d'yeux indiscrets à proximité de Cumides Circle.

Oscar sauta hors de la voiture, et Mrs Withers et lui s'éloignèrent pour se cacher dans l'épaisseur du feuillage. Il regarda autour de lui sans comprendre.

— Mais, je croyais que...

— ... que nous allions à Cumides Circle, oui, c'est bien ce que j'ai dit. Patience, Oscar, patience !

Elle progressa à travers les arbres en prenant soin de rester invisible depuis les allées du parc, et Oscar se précipita à sa suite.

Elle semblait connaître le chemin les yeux fermés, évitant tous les obstacles sur lesquels Oscar butait ou chutait. En quelques minutes, il fut couvert de feuilles mortes, d'écorchures et de brindilles, et il s'arrêta en plein milieu d'une végétation dense : il était seul, son guide avait disparu.

Il tourna sur lui-même, perdu.

— Mrs With...

Il n'eut pas le temps de prononcer le nom complet : une main sortit d'un buisson, l'agrippa par le bras et l'attira avec force.

— Pas un mot, chuchota la vieille dame. Il ne faut absolument pas nous faire remarquer.

Oscar acquiesça.

Ils étaient dans une petite trouée, au milieu des arbres

et à l'abri des regards. De l'autre côté des buissons très hauts qui les protégeaient, Oscar devinait difficilement le kiosque à musique, au milieu du parc.

Mrs Withers ne le laissa pas se distraire et l'entraîna en face d'un gigantesque tronc. Elle dénoua son foulard en soie et sortit un médaillon qui rappela à Oscar le symbole qui se répétait dans la voiture : un M encerclé.

La vieille dame passa le pendentif devant l'arbre et un symbole identique apparut, brillant, sur l'écorce. Elle posa la main droite sur la Lettre et récita à voix basse :

Devant moi, Médecus, tu t'ouvriras. Et dans l'ombre de la terre tu me guideras.

Elle attendit un court instant durant lequel il ne se passa rien.

— Je suis idiote, dit-elle enfin. Nous sommes deux et l'Arbre Passeur le sent. Prends ce pendentif et fais la même chose que moi, Oscar.

Oscar la dévisagea, désespéré.

— L'Arbre Passeur ? La... la même chose que vous ? Mais...

— Ne discute pas, coupa Mrs Withers, et passe la Lettre Originelle devant l'arbre, je t'expliquerai tout plus tard, nous n'avons pas le temps.

Oscar saisit la chaîne et le pendentif que Mrs Withers lui tendait et passa la Lettre devant l'arbre. Cette fois encore, elle apparut sur le tronc comme sur un miroir et Oscar imita la vieille dame : il posa la main sur la surface rugueuse.

— La main droite, Oscar. La main droite.

Oscar corrigea son geste.

— Et maintenant, tu répètes après moi :

Devant moi, Médecus, tu t'ouvriras,

Et dans l'ombre de la terre tu me guideras.

Oscar obéit sans discuter, contrairement à son habitude : il avait l'impression d'être dans un rêve éveillé.

— ... *Et dans l'ombre de la terre tu me guideras.*

Il avait à peine fini de prononcer l'incantation qu'un rectangle se découpa dans le tronc, s'encadra et glissa vers le haut pour ménager une ouverture de la taille d'un adulte. À l'intérieur, c'était trop sombre pour qu'Oscar distingue quoi que ce soit.

Mrs Withers lui sourit.

— Sauf ordre du Grand Maître des Médecus, un Arbre Passeur ne laisse passer qu'un Médecus, mon cher Oscar. Et depuis toutes ces années, celui-ci, le plus ancien de tous, ne s'est jamais trompé. Jamais.

Oscar sentit son cœur battre plus fort. Il leva les yeux sur l'immense tronc, fier d'avoir été reconnu. Mrs Withers ne s'était pas trompée non plus : il était un Médecus. Comme son père.

— Allons-y, dit la vieille dame, n'attendons pas que quelqu'un nous surprenne !

Ils entrèrent tous deux dans le tronc creusé, le panneau de bois retomba comme la lame d'une guillotine et ils furent plongés dans une obscurité absolue.

Mrs Withers le força à faire un pas en avant. Une lueur apparut au-dessus de leurs têtes et sous leurs pieds : deux M encerclés qui projetaient une lueur dorée. Oscar réalisa qu'ils se trouvaient dans une cabine logée au creux du tronc. Quelques secondes plus tard, la cabine se mit en

mouvement, et Oscar et Mrs Withers s'enfoncèrent dans les profondeurs de Blue Park.

Lorsqu'ils s'immobilisèrent, Oscar fut incapable de dire s'ils étaient descendus d'un mètre ou s'ils se trouvaient au centre de la terre. Un panneau de la cabine s'effaça pour les laisser sortir et Mrs Withers se servit de son pendentif comme d'une lanterne, qu'elle tendit à bout de bras : la lumière rayonnait assez pour éclairer un cercle de deux mètres tout autour d'eux. Oscar ouvrit grand les yeux et ébouriffa sa tignasse bouclée – c'était un tic qui survenait dès qu'il était nerveux ou qu'il se trouvait dans une situation extraordinaire. Et cette fois, c'en était vraiment une. Il apercevait avec peine les parois proches de lui, mais il lui sembla qu'ils se trouvaient au début d'un tunnel.

La vieille dame leva son pendentif et s'exprima d'une voix claire qui résonna :

— *Que la Lettre Originelle nous éclaire et nous mène où notre cœur veut aller !*

Au même instant, des pendentifs identiques à celui de Mrs Withers mais de grande taille s'allumèrent devant eux et flottèrent dans les airs pour tracer un chemin et réchauffer l'atmosphère humide.

La dame aux lunettes rouges s'engagea dans le tunnel ainsi illuminé, et Oscar la suivit. Mais très vite, il eut le sentiment que son guide prenait de la distance : elle disparaissait dans le tunnel, loin devant lui, alors que les M s'éteignaient progressivement. L'ombre l'enveloppa à nouveau et Oscar fut pris de panique. Il se mit à crier :

— Mrs Withers ! Attendez-moi !

Il la vit enfin, floue et faiblement éclairée par son pendentif qu'elle tenait toujours devant elle. Il se mit à courir pour la rejoindre mais un violent choc interrompit sa course et le projeta en arrière. Groggy, il mit quelques instants à se relever et avança avec prudence, mains en avant. Il venait de heurter de toutes ses forces une cloison invisible. De l'autre côté, Mrs Withers apparut, légèrement déformée. Même sa voix était lointaine.

— Oscar, as-tu entendu les mots que j'ai prononcés, tout à l'heure ?

Oscar ne répondit pas tout de suite. Il porta la main sur son front : une bosse poussait déjà... Mrs Withers n'attendit pas sa réaction.

— Sais-tu comment les Médecins nomment ce tunnel ? Le Scanner du Cœur.

— Et pourquoi on l'appelle comme ça ? demanda Oscar, toujours à la recherche d'une ouverture dans la paroi qui les séparait.

— Parce qu'il lit dans ton *cœur* : tu ne peux le suivre que si tu as vraiment l'envie et le courage d'aller là où il va. Si ce n'est pas le cas, le Mur des Angoisses se forme devant toi, transparent et infranchissable, et les lumières disparaissent de ton champ de vision tandis que pour moi, vois-tu, elles sont allumées. Alors pose-toi la question, Oscar : ce tunnel mène à Cumides Circle, tu le sais ; as-tu *sincèrement et profondément* envie d'y aller ?

Oscar sut qu'elle avait raison : il avait peur et au fond il n'avait plus vraiment envie de se rendre dans la demeure du Grand Médecin. Il leva les yeux sur Mrs Withers, qui se contenta de sourire et de hausser les épaules, puis il se

concentra.

Je n'ai pas à avoir peur, se dit-il. Non, je n'ai pas peur. Je suis un Médecin, comme papa. Il me voit, il est fier.

Le mur ne résista pas à la pensée : en une fraction de seconde, il se vaporisa et se dispersa dans l'air, et le corps du garçon fut libéré. Devant lui, au loin, les M lumineux s'étaient rallumés.

— Bien, dit Mrs Withers, satisfaite. Cette fois nous allons pouvoir y aller. Dépêchons-nous, Bones va s'inquiéter d'avoir vu arriver ta valise avec Jerry et personne au bout du tunnel !

Ils accélérèrent le pas. Oscar courait, devançant Mrs Withers qui trottait sans donner de signe de fatigue. Le tunnel serpenta un long moment jusqu'au moment où il se divisa en deux.

Oscar s'arrêta et hésita.

D'un côté, le tunnel illuminé se prolongeait certainement jusqu'à Cumides Circle, et de l'autre, une ouverture étroite laissait deviner un boyau plus sombre. Évidemment, la curiosité et l'indépendance reprirent le dessus : Oscar s'engagea dans le second. Il ignora la voix de Mrs Withers, quelques mètres derrière lui, et avança dans l'obscurité. Un immense M rouge apparut et lui barra le chemin en tournoyant. Oscar allait prendre son élan, mais la main de Mrs Withers le retint.

— Mon pauvre garçon, ne cherche jamais à emprunter ce tunnel, et encore moins à traverser la Lettre de Sang ! Tu n'y passerais pas un doigt sans être foudroyé sur-le-champ !

Oscar recula et contempla la Lettre menaçante. Où

menait ce tunnel ? Pourquoi était-il protégé de la sorte ? Il se tourna vers la vieille dame et devina sans mal que ce n'était pas le moment de poser une question.

Il rebroussa chemin et la suivit dans le premier tunnel jalonné par des M bien plus réconfortants, en jetant un dernier regard vers le mystérieux boyau qui retombait dans l'obscurité au fur et à mesure qu'ils s'en éloignaient.

Une trentaine de mètres plus loin, Mrs Withers et Oscar s'arrêtèrent devant une porte en pierre. Fermée.

La dame s'avança, pendentif en avant, et récita :

— *L'âme juste du Médecin tu reconnâtras*

Et au bout du tunnel tu t'ouvriras.

Oscar répéta les mots distinctement sans que Mrs Withers le lui demande, cette fois, et la porte pivota sur son axe pour laisser apparaître une statue. Elle représentait un homme de taille moyenne, en habit d'époque, debout sur un socle. L'homme serrait quelque chose dans la main droite contre sa poitrine. Mrs Withers monta sur le socle et posa sa main droite sur celle de la statue ; Oscar s'empressa de l'imiter. Il écarquilla les yeux : la sensation bizarre de courant électrique, qu'il connaissait bien, se manifesta sur sa paume, et le M des Médecins apparut sur le dos de sa main. Le bras gauche de la statue les enlaça, le socle pivota sur son axe et l'ombre du tunnel fit place à une lumière vive.

Quand l'étreinte se desserra, Oscar sauta du socle et Mrs Withers le suivit, presque aussi leste. Elle épousseta sa jupe plissée et sa veste d'été, et sourit à la statue.

— Merci, mon cher Sigismond, c'est toujours charmant d'être dans vos bras.

La statue s'inclina légèrement et retrouva sa position initiale sur son support de pierre.

— Oscar, bienvenue à Cumides Circle, la demeure de Winston Brave. Brillant avocat à la cour, précisa la dame... et Grand Maître des Médecins. La seconde fonction est tout aussi brillante, mais plus confidentielle...

Oscar, ébloui, regarda autour de lui.

Il se trouvait dans le hall d'entrée d'une maison comme il n'en avait jamais vu. C'était plus grand que sa maison de Kildare Street et tout le jardin réunis ! Il leva les yeux : le plafond s'élevait à perte de vue jusqu'à une verrière qui laissait passer le beau soleil d'été. Au fond du hall, deux escaliers s'enroulaient autour d'une double porte en bois fermée.

Il fit quelques pas et ses baskets couinèrent sur l'immense damier noir et blanc en marbre.

La voix de Mrs Withers l'arracha à sa contemplation.

— Oscar, je te présente Bones. Bones s'occupe de Cumides Circle... et de bien d'autres choses que tu découvriras plus tard.

Oscar leva les yeux sur un homme de grande taille qui se tenait tout près de lui. Fasciné par le lieu, il n'avait pas remarqué sa présence immobile. Bones était maigre, avec un visage très creusé, jaune comme de la cire et une couronne de cheveux gris-brun. Oscar n'aurait pas su lui donner un âge, mais il était beaucoup plus vieux que sa mère, et presque autant que Mrs Withers. Les paupières de Bones étaient légèrement fermées, et Oscar se demanda s'il dormait debout ou s'il se comportait comme ces animaux dans les reportages à la télévision qui font

semblant de somnoler en guettant leur proie.

Bones inclina la tête et continua à observer Oscar à travers ses yeux plissés. Le jeune garçon fut tout de suite gêné par son attitude. Il en était sûr, maintenant : le majordome était loin de dormir, il était simplement en train de l'examiner de la tête aux pieds.

— Bonjour, Mr Oscar, finit par dire Bones, avec un mélange de lenteur et d'ennui dans la voix. Bienvenue à Cumides Circle.

Sans savoir pourquoi, Oscar eut le sentiment qu'il n'était pas vraiment le bienvenu, justement. Peu importait : il était ici pour découvrir ses pouvoirs de Médicus et en apprendre plus avec Mrs Withers et Mr Brave.

— Votre valise est déjà dans votre chambre. Je peux vous y conduire.

Ça ressemblait plus à un ordre qu'à autre chose. Et les ordres, ce n'était pas ce qu'Oscar préférait. Il se retourna vers Mrs Withers et l'interrogea du regard.

— Je dois partir, répondit la vieille dame qui avait parfaitement compris ce que signifiait l'attitude du jeune garçon. J'ai quelques affaires urgentes à régler. Je te retrouve après le déjeuner. Bones va s'occuper de toi, n'est-ce pas, Bones ?

Bones répondit comme il avait manifestement l'habitude de faire : en s'inclinant sans mot dire.

Mrs Withers serra son sac à main contre elle, fit un petit signe à Oscar et s'éloigna d'un pas alerte.

Oscar était seul avec Bones, et le hall de la demeure lui parut encore plus grand. Il se redressa pour paraître plus

sûr de lui et n'attendit pas la proposition du majordome :

— Vous pouvez me montrer ma chambre, s'il vous plaît ?

Bones se dirigea en silence vers l'escalier gauche et Oscar le suivit.

Les marches étaient tapissées d'un velours vert sapin, et au milieu de chacune d'elles se dessinait la même lettre d'or encerclée : un M majuscule. Les deux escaliers se réunissaient sur un palier intermédiaire meublé d'une table très étroite collée au mur et surmontée d'un vase rempli de fleurs fraîches. Au-dessus, un grand tableau représentait une scène de guerre antique. Puis les escaliers se séparaient à nouveau en deux volées de marches qui s'enroulaient en suivant la courbure des murs pour conduire aux deux couloirs du premier étage.

Ils s'engagèrent dans le couloir de droite. Oscar eut tout juste le temps de déchiffrer le nom inscrit sur une petite plaque, à l'entrée du couloir : *Selenia Wing*. Au-dessus, le buste blanc d'une belle jeune femme reposait dans une alcôve. Il aurait voulu interroger Bones sur l'identité de cette Selenia, mais il n'en eut pas le temps. Il avait bien du mal à rattraper les longues enjambées de son guide et se prenait les pieds dans les tapis successifs.

Ils passèrent devant cinq portes fermées et Bones ouvrit la sixième — la dernière, tout au fond, avant que le couloir ne tourne vers la gauche pour rejoindre l'autre couloir, sans doute. Sur la porte, là encore, une plaque avec un nom : *Alfred Bowden*. Oscar se promit de mener son enquête sur tous ces personnages qui lui étaient inconnus, dès qu'il en aurait le temps et l'occasion.

Ils entrèrent dans une grande chambre très lumineuse. Sur la gauche, contre le mur, un beau lit au matelas très épais occupait l'angle, tout près d'une armoire massive. Dans l'angle opposé, sous une des deux fenêtres, un bureau en bois verni et un fauteuil attendaient les livres et les affaires d'Oscar. Plus près de la porte, de grandes étagères, vides, s'étiraient jusqu'au plafond. Près du lit, Oscar reconnut sa valise.

— Voici votre chambre, précisa Bones. Voulez-vous de l'aide pour déballer vos affaires ?

— Non merci, s'empressa de répondre Oscar, je vais le faire tout seul.

Il préférerait que personne ne voie ce que sa mère avait mis dans la valise, en l'occurrence la cape de Vitali Pill et la ceinture aux cinq sacoches.

— Bien, dit Bones. Je vous laisse.

Il consulta sa montre et ajouta :

— Vous êtes attendu à midi *précis* – il avait bien insisté sur le mot « précis » – dans la salle à manger.

— La salle à manger ? Mais où c'est ?

— En bas, répondit le majordome, à côté du séjour. Je vous y conduirai, ajouta Bones en sortant.

Oscar attendit que le majordome se soit éloigné et courut vers la porte. Il abaissa la poignée et son inquiétude disparut. Un instant, il avait cru que Bones l'avait enfermé. Il se retourna, observa cette immense chambre et s'approcha d'une fenêtre.

Dehors, le jardin de Cumides Circle s'étendait à perte de vue. Il semblait aussi grand que Blue Park, par lequel Mrs Withers et lui étaient passés pour accéder au tunnel.

Il se précipita sur sa valise et l'ouvrit à la hâte : heureusement, sa mère n'avait pas oublié d'y mettre son ballon de foot. Un instant, le visage de Celia lui apparut ; sa mère lui manquait déjà. Il chassa cette idée en serrant son ballon contre lui. Elle le lui avait dit, et Mrs Withers aussi : il n'était pas en prison et il pouvait choisir de rentrer à la maison quand il le voulait, sans attendre le week-end. D'un autre côté, avec un jardin comme celui-ci, d'immenses pelouses pour dribbler et une gigantesque maison à explorer – ce qu'il comptait bien faire le plus tôt possible –, il y avait tout pour passer un été très drôle et surtout de quoi satisfaire sa curiosité, par rapport à son quartier qu'il connaissait de fond en comble. Il prit son ballon sous le bras et décida d'aller jouer jusqu'à l'heure du déjeuner.

Il ouvrit la porte et se mit à courir dans le couloir. Pas longtemps : au bout de quelques mètres, Oscar trébucha et s'étala de tout son long. Il se retourna : le tapis, parfaitement plat quelques instants plus tôt, s'était soulevé pour faire une bosse. Le pli disparut lentement sous ses yeux ébahis.

— Vous ne vous êtes pas fait mal ?

Oscar leva la tête. Il avait reconnu la voix traînante de Bones, qui l'observait, immobile, sans bouger le petit doigt pour l'aider. Il se releva.

— Non, pas du tout, dit-il en se frottant les genoux.

— Il est préférable de ne pas courir dans les couloirs – ni ailleurs, précisa Bones avec froideur. Mr Brave n'aime pas qu'on coure.

— Les tapis non plus, ajouta Oscar en jetant un regard

fâché sur le coupable de sa chute.

— En effet, confirma le majordome. Ils ont pour consigne de rappeler aux invités les règles de Cumides Circle. Puis-je vous demander où vous comptiez vous rendre ? Je peux peut-être vous aider, demanda Bones, les yeux rivés sur le ballon de foot qui avait roulé au pied de l'escalier.

— Dans le jardin, répondit Oscar. J'ai le droit, non ? Je croyais que je n'étais pas dans une prison, dit-il avec agressivité.

Bones le dévisagea, surpris.

— Bien sûr que non, répondit-il avec flegme. Vous pouvez sortir où et quand bon vous semble. Je vais même vous y conduire.

Oscar le suivit.

Ils descendirent, traversèrent le hall et passèrent une porte encadrée par deux armures sur socle.

Ils entrèrent dans une grande cuisine où une femme s'activait dans tous les sens. Elle aperçut le garçon et lui adressa un sourire franc.

— Bonjour ! dit-elle d'un ton joyeux. Vous êtes Mr Oscar ? Je m'appelle Cherie, je suis la cuisinière de Mr Brave. Vous connaissez mon mari, je crois : Jerry, le chauffeur, qui vous a conduit ici ce matin.

Oscar acquiesça sans un mot, stupéfait d'apprendre que Jerry avait épousé une femme deux fois plus grande et dix fois plus mince que lui. Cherie ressemblait à un balai à l'envers : elle était filiforme dans une longue blouse de la même couleur que ses cheveux : jaune paille ! Elle ne cessait de cligner des paupières et les mots coulaient de sa

bouche comme l'eau d'un robinet. Oscar dut faire un gros effort pour retenir son rire. Cherie était lancée, il fut impossible de l'arrêter.

— Jerry vous a tout de suite aimé, Mr Oscar ! Et quand Jerry aime, vous savez, il ne se trompe pas ! Quant à moi, vous allez me voir tous les jours aux heures de repas, mais si vous avez une petite faim, vous savez où me trouver maintenant ! N'est-ce pas ? J'ai toujours quelque chose à vous mettre sous la dent. Qu'est-ce que vous aimez ? Parce que moi, j'aime tout faire ! Les gâteaux, les poissons, les...

Oscar aurait voulu répondre mais Cherie ne lui en laissait pas l'occasion : de manière générale, elle en était à la troisième question quand on tentait de répondre à la première. Ce fut Bones qui coupa court à la discussion – ou plutôt au débit incroyable de Cherie.

— Merci, Cherie, Mr Oscar a bien compris et vous remercie. Je lui montre comment accéder au jardin, et vous le reverrez pour le déjeuner. Mr Brave l'att...

— Dites donc, Bones, on vous a demandé quelque chose, à vous ? répliqua la cuisinière, les poings sur les hanches. Elle haussa les épaules.

— Bon, eh bien, à tout à l'heure, Mr Oscar, dit-elle, piquée.

Elle tourna les talons et plongea la tête dans le réfrigérateur sans plus leur porter attention. Oscar échangea un regard avec Bones sans trop savoir quoi faire. Le majordome leva les yeux au ciel et l'invita à emprunter la porte vitrée, au fond de la cuisine.

Ils descendirent trois marches et firent quelques pas

dans une allée de gravier.

— Voilà, dit Bones. Le jardin de Cumides Circle s'étend jusqu'à la voie principale qui longe Blue Park, le parc où se trouve l'Arbre Passeur. Le tunnel que vous avez emprunté avec Mrs Withers passe sous la rue puis sous notre jardin jusqu'à la demeure de Mr Brave.

Oscar n'écoutait déjà plus le majordome, trop heureux de pouvoir partir à la découverte. Bones le mit en garde.

— Le jardin est très grand et on s'y perd facilement quand on ne le connaît pas. N'oubliez pas : vous avez rendez-vous avec Mr Brave pour le déjeuner dans à peine plus d'une heure. Ne vous éloignez pas trop.

— Oui, oui, s'impacienta Oscar sans un regard pour le sévère majordome, j'ai bien compris.

Il se promena un long moment, poussant du pied son ballon, sans prêter attention au chemin. Le jardin ressemblait à tous les jardins du monde, finalement : des arbres, des pelouses, des parterres de fleurs de toutes les couleurs.

Au fond d'une allée, il devina un mur très élevé, fait de pierre et recouvert de lierre. Était-il au bout de la propriété ? Il s'approcha du mur, mais avant qu'il ne puisse l'atteindre, deux arbres se rabattirent pour lui couper la route. Il s'immobilisa, effrayé. Les branches se redressèrent, et il crut à un simple coup de vent — pourtant, pas un souffle d'air ne se faisait sentir.

Il contourna les arbres et décida de traverser un monticule fleuri. Dès qu'il posa le pied sur la terre, toutes les fleurs virèrent au rouge et dressèrent leur corolle vers lui, menaçantes. Il fit un pas en arrière. Devant lui, l'herbe

se mit à pousser à vue d'œil, montant jusqu'au niveau de ses genoux, puis sa taille. Au milieu, des orties et des ronces surgies de nulle part battirent l'air agressivement. Oscar rebroussa chemin et finit par se retrouver sur l'allée qui bordait la pelouse, stupéfait. Le gazon retomba aussi vite qu'il avait poussé et reprit son aspect lisse et impeccable.

Le message était clair : il ne devait pas s'aventurer vers le mur.

Finalement, le jardin n'était pas plus « normal » que le reste... Son ballon sous le bras, il repartit en direction de la maison.

Très vite, il regretta de n'avoir pas pris de repères. Il ne reconnaissait rien ou plutôt tout se ressemblait. Pourtant, il avait un excellent sens de l'orientation. Soudain, un mouvement attira son attention. Il tourna vivement la tête vers un parterre de rosiers et comprit enfin pourquoi il ne retrouvait pas son chemin : les fleurs changeaient discrètement de place, les arbres se déplaçaient avec lenteur et inversaient leur position, les allées se déformaient comme des serpents qui glissent sur le sol. Oscar observa le phénomène, bouche bée. Il ne restait plus qu'une chose à faire : apercevoir le toit et se diriger dans cette direction, en espérant que la maison n'avait pas bougé, elle !

Il s'approcha avec prudence d'un arbre et l'effleura du bout des doigts. Il n'y eut aucune réaction. Il posa alors le ballon sur la pelouse et entreprit de grimper dans l'arbre. Il s'accrocha à une branche haute qu'il pouvait atteindre et posa le pied contre le tronc. À peine avait-il réussi à se

hisser sur une branche plus élevée qu'il sentit la catastrophe venir : les branches ramollissaient sous ses pieds comme du chewing-gum ! Il voulut s'agripper à une autre qui coula elle aussi entre ses doigts comme de la colle, et un instant plus tard il se retrouva allongé sur le gazon, les quatre fers en l'air... Les branches, elles, s'étaient recomposées comme par enchantement.

Il se releva et renonça à grimper dans un quelconque arbre.

— De toute manière, dit-il, si on ne me voit pas rentrer, on finira bien par venir me chercher.

Il se pencha pour ramasser son ballon – trop tard : une branche du chêne balaya le sol et shoota avec vigueur. Oscar tourna la tête : un noisetier avait frappé la balle à la volée pour smasher dans le feuillage du chêne, qui fut incapable de la rattraper. Le ballon roula plus loin sur la pelouse dans un tonnerre d'applaudissements : toutes les fleurs frappaient de leurs feuilles devant le spectacle.

Oscar, qui commençait à s'habituer à ces étranges phénomènes, s'écarta docilement, sans trop savoir s'il devait interrompre le match entamé, ni même y participer. Au fond, à défaut d'une autre équipe, il se contenterait bien de ces curieux joueurs, et puis franchement, des arbres, dans un jardin comme ça, derrière ces hauts murs, ça devait sacrément s'ennuyer !

Il finit par faire quelques pas pour récupérer la balle. Il hésita un instant, sourit, dribbla sur la pelouse pour éviter quelques buissons qui s'étaient mis en travers de son chemin et tira à ras du sol pour faire décoller la balle dans les airs. Le chêne se déploya et renvoya le projectile

directement dans d'immenses rosiers. Les fleurs se courbèrent toutes ensemble et quand la balle émergea de la mêlée, elle était percée de toutes parts... et complètement dégonflée.

Oscar ramassa le cadavre plein d'épines et lança un regard furieux vers les roses, qui rougirent d'un seul coup et se recroquevillèrent.

— Le match est interrompu pour problème technique, dit le jeune Médicus. Les roses, carton rouge !

Il soupira et tourna sur lui-même, un peu désespéré.

— Et maintenant, comment je fais pour rentrer, moi ?

Ce fut le chêne qui répondit à la question de son jeune coéquipier en abaissant la branche la plus haute. Oscar hésita un instant, puis s'assit et s'agrippa au feuillage. Il s'éleva dans les airs et, quelques secondes plus tard, il dominait le jardin et les propriétés environnantes. Une maison très sombre, hérissée de tourelles et de créneaux et entourées de pins noirs, attira son attention. Elle semblait très éloignée de Cumides Circle, peut-être en dehors de la ville. Il n'eut pas le temps de mieux observer ce qui ressemblait à un château médiéval : le chêne agita ses branches avec impatience et Oscar dut se coucher sur son perchoir pour ne pas tomber.

— D'accord, d'accord, je me dépêche ! promit-il à son nouvel ami.

Il repéra la demeure de Winston Brave et réalisa qu'elle était beaucoup plus proche qu'il ne l'imaginait. Décidément, le parc et ses étranges habitants s'étaient bien joués de lui !

— Je crois qu'on peut descendre, précisa Oscar à

contrecœur. Oh, encore une toute petite minute !

Il venait de remarquer, sur sa droite, un petit étang et, un peu plus loin, derrière un talus épais, une sorte de labyrinthe dessiné par un assemblage étonnant de plantes de toutes sortes. Il aurait voulu prendre le temps de mieux le repérer, mais la branche s'était déjà abaissée pour toucher terre.

— Non, non, attends, je...

— Je crois que même une minute aurait été de trop, coupa une voix proche – et maintenant familière.

Oscar n'eut même pas besoin de lever les yeux pour deviner que Bones était venu à sa rencontre. Le majordome semblait fâché.

— Vous auriez pu vous blesser, dit Bones sur le ton du reproche. Et dites-vous que si vous voyez au loin, on peut aussi vous voir, ce qui n'est pas recommandé.

— Je me suis perdu et cet arbre m'a aidé à retrouver la maison, répondit Oscar.

— Ne vous laissez pas influencer par ces arbres, dit Bones en jetant un regard méprisant sur le chêne. Vous pourriez vous mettre en danger.

Il avait parlé comme le professeur Penguin, à l'école – sauf que Bones n'était pas le professeur Penguin, que c'était les vacances et que Cumides Circle n'était pas une école. Oscar faillit lui répondre sur le même ton, puis se ravisa. Il préférerait ne pas se le mettre à dos ; il aurait sans doute besoin de lui ici, le temps que Mrs Withers et Winston Brave l'initient à ses pouvoirs et à son rôle de Médecus.

Oscar fit un gros effort pour prendre un air désolé,

puis posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Comment se fait-il que ces arbres et ces fleurs bougent et vivent comme nous ?

— Parce que Mr Brave et la comtesse Lumpini sont entrés dans l'organisme de toutes les plantes du jardin de Cumides Circle. Ils ont très... *légèrement* modifié leurs gènes, et les arbres et les fleurs ont commencé à s'animer, jusqu'à comprendre les humains.

Bones secoua la tête : manifestement, il n'approuvait pas ce qui avait été fait.

— Mr Brave leur a confié la mission de protéger Cumides Circle – et les enfants imprudents qui s'y égarent, ajouta Bones en laissant tomber son regard miclos sur Oscar. Ce sont les meilleurs vigiles qui soient.

— C'est pour ça qu'ils m'ont empêché de m'approcher du mur, au bout du jardin ?

— Oui, répondit le majordome : pour qu'on ne vous voie pas et pour que vous ne courriez pas de danger. C'est sans doute une consigne de Mr Brave. Évidemment, cet arbre ne l'a pas respectée. Il faudra que j'en parle au Grand Maître. Je me demande s'il ne faut pas le déraciner, dit-il à haute voix, comme s'il voulait que le chêne perçoive la menace.

Au même instant, le regard d'Oscar fut attiré par une ligne sombre sur le gravier. Il se pencha, curieux : des fourmis marchaient en rangs serrés comme une armée en mouvement.

Bones soupira.

— La comtesse Lumpini a fait du zèle, dit-il. Elle ne s'est pas contentée des plantes. Elle s'est amusée à entrer

dans certains insectes du jardin, et voilà le résultat...

Pendant qu'il parlait, les fourmis avaient commencé à grimper les unes sur les autres. En quelques instants, une colonne s'éleva devant Oscar, qui finit par reconnaître ce que les insectes tentaient de reproduire.

— Mais... mais c'est une batte ! Une batte de baseball ! s'écria le garçon. Elles ont dû nous voir jouer au foot et elles veulent faire du sport, elles aussi !

Un bataillon de fourmis resté au sol se rassembla pour former une boule parfaitement ronde. Au même moment, la batte bougea et Oscar, sans faire attention au majordome et oubliant tout autour de lui, se mit en position pour rattraper le projectile. La batte prit son élan et frappa la balle improvisée, qui fusa. Le garçon tendit le bras et la saisit au vol. Elle explosa au contact de sa main et les fourmis s'éparpillèrent par centaines. Le garçon secoua ses vêtements en tous sens et lança un regard suppliant vers Bones.

Le majordome perdit son sang-froid.

— Ça suffit ! Descendez immédiatement de ce garçon ou vous aurez affaire à Mr Brave !

Les fourmis s'empressèrent d'obéir et en quelques secondes Oscar fut débarrassé de la colonie grouillante.

Le majordome consulta sa montre et fronça les sourcils.

— Il est presque midi et vous êtes déjà en retard. Veuillez me suivre, il ne faut pas faire attendre le Grand Maître.

Oscar le laissa s'éloigner et adressa un clin d'œil au chêne.

— Merci, dit-il à voix basse, et à bientôt !

Il comptait bien profiter plus tard de la mobilité du footballeur végétal... Le chêne frémit discrètement pour le saluer.

Oscar courut pour rattraper Bones et rejoindre celui qui l'intriguait et l'intimidait terriblement alors qu'il ne l'avait pas encore vu : Sir Winston Brave. Avocat célèbre, comme le lui avait dit Mrs Withers... et surtout Grand Maître des Médecins.



Le Grand Maître des Médicus

Dans le hall, au bas de l'escalier, Bones posa la main sur la poignée et inspecta Oscar de la tête aux pieds. Gêné, le garçon haussa les épaules et regarda ailleurs, mais tenta quand même de dompter sa tignasse rousse et glissa un pan de sa chemisette dans le jean.

Bones ouvrit alors la porte et Oscar entra dans le séjour de Cumides Circle.

Il marcha avec précaution sur le tapis qui couvrait presque tout le parquet, sous les canapés et jusqu'à la cheminée. Il se concentra sur les motifs : des hommes et des femmes en cape vert et or se battaient contre des gens vêtus de noir et rouge, au milieu des flammes, de l'eau et de la forêt. Sur tout le pourtour du tapis, il reconnut l'enchaînement de M encerclés. Le symbole se retrouvait aussi sur les capes des combattants, qui tournèrent la tête à son passage comme s'il s'était agi d'êtres vivants.

Oscar regarda autour de lui : les murs étaient tapissés

d'un tissu soyeux et clair sur lequel la même lettre apparaissait en léger relief. Le M, bien sûr. En fait, la maison entière et les gens qui y vivaient étaient frappés de ce même sceau. La Lettre avait quelque chose de rassurant et Oscar aimait déjà la retrouver tout autour de lui.

Bones l'avait suivi. D'un geste, il lui indiqua la direction de la salle à manger. Les deux grandes pièces étaient enfilade et formaient un angle droit, tel un L. Oscar devinait l'extrémité d'une table en bois. Il caressa le velours vert des canapés, passa devant une cheminée au feu étrangement vert, lui aussi, et entra dans la salle à manger.

La table semblait s'étirer à l'infini et, à l'autre extrémité, dans un fauteuil haut et large surmonté de la Lettre gravée dans le bois, était assis un homme imposant.

Oscar s'immobilisa et observa Winston Brave. Ses yeux sombres s'étiraient sous d'épais sourcils aussi noirs que la chevelure lissée vers l'arrière. Il était vêtu d'un costume dont les revers rappelaient le vert de la cravate et du gilet. Ses immenses mains étaient posées sur la table, et l'une d'elles jouait avec un pendentif similaire à celui de Mrs Withers – à une différence près, qu'Oscar remarqua très vite : au centre de la Lettre, une pierre verte brillait de mille feux.

— Bonjour, Oscar, dit-il de sa voix grave et profonde. Prends place, je t'en prie.

Le beau visage de Mr Brave n'était pas agressif, malgré les yeux noirs et la mâchoire carrée, mais on n'y

lisait aucune amitié non plus. Oscar suivit son regard : un fauteuil vide avait été placé à l'autre bout de la table. Le couvert était mis. Il s'assit et tenta de sourire, mais il ne prononça pas un mot : il était paralysé.

L'arrivée de Cherie le sauva. Elle entra par une porte qui communiquait avec la cuisine, juste derrière le fauteuil du Grand Maître.

— Oh, Mr Oscar ! s'écria la cuisinière en se précipitant vers lui avec une assiette.

Elle posa le plat devant Oscar et se lança dans un commentaire-fleuve avec un débit de mitraille.

— ... Et donc, vous allez adorer mon poulet en sauce, conclut-elle, c'est ma spécialité !

Oscar baissa les yeux sur le plat : ce qui ressemblait à peu près à une cuisse de poulet – mais ce n'était qu'une supposition – flottait dans un liquide orange, avec des flaques multicolores de-ci de-là, au milieu d'autres morceaux vert et brun méconnaissables. Le sourire d'Oscar se transforma en une grimace difficile à contenir.

— Mer... merci, Cherie, dit-il péniblement.

Il se souvenait de la réaction de la cuisinière avec Bones, une heure plus tôt, et ne voulait surtout pas la vexer une seconde fois. Elle semblait aussi gentille que susceptible. Il leva les yeux sur Winston Brave qui se contentait d'observer la scène sans cesser de manipuler son pendentif.

— Mangez, ordonna Cherie, et je vous en rapporte une assiette pleine !

Oscar regarda son plat avec terreur. Cherie ne bougeait pas, toute droite dans son tablier, impatiente de

constater l'effet de son « talent » sur le garçon.

Winston Brave vint au secours de son invité.

— Merci, Cherie, vous pouvez nous laisser.

— Mais...

— Si Oscar a encore faim, je vous promets que nous vous le dirons, trancha le Médecus.

Cherie s'éclipsa en marmonnant quelque chose et referma la porte sans bruit.

Le Grand Maître se pencha et scruta le sol.

— Rolls ! Royce ! Ici !

Un cliquetis de griffes sur le parquet résonna et Oscar sentit deux masses chaudes et poilues se faufiler entre ses jambes. Il souleva les pieds et plongea la tête sous la table : deux bassets hound qu'il n'avait absolument pas remarqués couraient ventre à terre vers leur maître, tels de gros saucissons motorisés.

Mr Brave les caressa et les deux chiens se posèrent sur leur arrière-train. Les yeux et les babines pendaient et tremblotaient au moindre mouvement, et le bout de leurs oreilles traînait sur le sol.

— Occupez-vous de l'assiette d'Oscar, mes beaux.
Maintenant.

Rolls et Royce se précipitèrent à l'autre bout de la table avec la grâce de deux éléphants dans un méli-mélo de pattes avant et arrière, l'un bousculant l'autre, et finirent par s'écraser contre les pieds du fauteuil. Le garçon s'agrippa au rebord de la table pour ne pas tomber et lança un regard interrogateur vers le Grand Maître.

— L'assiette, précisa simplement Winston Brave.

Oscar ne se le fit pas dire deux fois : il tendit le plat

vers les deux gueules baveuses qui plongèrent dans l'infâme mixture en léchant, mordant, croquant, avec des bruits aussi inquiétants que surprenants. Oscar fut d'autant plus heureux de ne pas avoir eu à y goûter. Lorsqu'il reprit son assiette, elle était nettoyée jusqu'à la dernière goutte.

Il la reposa devant lui et sourit aux chiens qui retournèrent à leur place. Le garçon n'espérait qu'une chose : qu'ils survivent au plat de Cherie. Mais de toute évidence, ce n'était pas leur première expérience.

— Soyons honnêtes, jeune homme, reconnut Winston Brave. Cherie est aussi dévouée et bavarde qu'elle est mauvaise cuisinière. Bien, il est temps de passer aux choses sérieuses. Nous ne déjeunons pas ensemble pour nourrir mes chiens mais pour parler de toi et de ton avenir.

La voix était devenue sèche. Oscar se redressa sur son fauteuil et se contenta d'acquiescer.

— Avant tout, reprit le Grand Maître, si j'ai accepté que tu sois ici, c'est uniquement parce que j'ai confiance en Mrs Withers. Elle est convaincue que tu possèdes les pouvoirs d'un Médecus.

Il se tut un court instant pour mettre de l'ordre dans ses idées.

— J'ai bien connu ton père, reprit Winston Brave avec un peu plus de douceur. C'était un Médecus intelligent et courageux qui a fait de grandes choses pour les siens et pour le monde.

Oscar éprouva de la fierté mais ses craintes reprirent le dessus : serait-il à la hauteur de ce qu'avait fait son

père ? Winston Brave plongea son regard dans celui du garçon. Un regard si intense qu'Oscar eut le sentiment qu'on creusait tout au fond de lui et devinait ses pensées.

— Si Mrs Withers ne s'est pas trompée à ton sujet et si tu vas au bout de ta décision, poursuivit le Grand Maître, tu auras l'occasion de te battre aux côtés des tiens pour sauver le monde. Aujourd'hui plus que jamais, hélas. Car c'est pour cela que tu es ici, tu le sais ?

Oscar acquiesça. Mais au fond, il ne savait pas exactement en quoi cela consistait. Mrs Withers avait parlé d'un danger, d'une urgence.

— Notre ennemi, là, le Grand je sais plus quoi...

— Le Grand Pathologus, Oscar, reprit Winston Brave. Il se fait aussi appeler le Prince Noir. Tu vas devoir retenir ce nom, et nous allons tous devoir nous en souvenir.

Les questions se bousculèrent dans la tête d'Oscar.

— Il est dangereux ?

— *Très* dangereux. C'est toute l'humanité qui est en danger.

Le monsieur laissa Oscar réfléchir et réagir.

— Qu'est-ce qu'on risque ? demanda Oscar. Qu'est-ce qu'il peut nous faire, ce Prince Noir ? Il est seul contre tous ? Comment fait-il pour...

Winston Brave stoppa d'un geste l'avalanche de questions. Oscar était manifestement curieux et intelligent.

— Non, il n'est pas seul : les Pathologus sont nombreux, répondit le Maître des Médecins. Maintenant que leur chef est libre, ils vont sans doute se retrouver

sous sa bannière. Il est un peu tôt pour tout expliquer, ce serait trop long et tu en apprendras bien plus en pratiquant l'Intrusion Corporelle, mais...

— En pratiquant quoi ?

— Peu importe, dit Brave d'une voix ferme qui imposait le silence. Ce que je peux te dire, c'est que les pouvoirs des Pathologus sont immenses. Ils ont la capacité d'entrer dans un corps et d'y déclencher des maladies contre lesquelles la médecine habituelle est impuissante. Seuls les Médecus peuvent lutter contre ces maladies et se battre contre les Pathologus.

— Ça veut dire que... que moi aussi, je peux entrer dans un corps ?

— Tous les Médecus peuvent le faire : c'est cela, l'Intrusion Corporelle. C'est pour elle que tu es ici, essentiellement : pour que nous t'accompagnions dans tes premiers pas dans le corps et ses cinq Univers. Si tu en es capable, précisa Mr Brave.

Oscar se redressa sur son siège, blessé dans son amour-propre. Il n'avait qu'une envie : prouver ce dont il était capable, justement. Il ouvrit la bouche mais le Grand Maître le coupa dans son élan.

— Non, pas de question sur tout cela : il sera bien temps pour toi d'apprendre, et plus vite que tu ne le crois. Et nous t'aiderons autant que possible, mais sache que beaucoup dépendra de toi et de toi seul.

Oscar acquiesça sans être sûr d'avoir bien compris.

— Et maintenant, dit le Grand Maître, si tu veux échapper au dessert de Cherie, suis-moi.

Winston Brave se leva et Oscar se rendit compte que

le corps et l'allure allaient de pair avec la voix : le Grand Maître des Médecins était physiquement impressionnant, il semblait remplir toute la salle à manger.

Le garçon le suivit à travers le salon jusqu'à un miroir Art déco sur pied, au fond de la salle. Brave fit glisser le miroir d'une seule main sur un rail et Oscar vit apparaître une porte plus étroite que les autres et moins haute. Le Grand Maître sortit son pendentif et l'incrusta dans le dessin creusé dans le bois. La Lettre et l'émeraude s'y emboîtèrent parfaitement et la porte s'ouvrit. Winston Brave fit un signe à Oscar et se pencha pour passer sous le cadre.

Ils entrèrent dans une pièce plus petite, intime, dont les murs étaient couverts de tableaux et de livres. Au centre, un bureau en bois verni des années 1930 occupait presque tout l'espace. Curieusement, il n'y avait aucune fenêtre et la lumière ne venait que d'une lampe posée sur la table, dont le pied était formé par un serpent enroulé autour d'une coupe. Une ampoule de faible intensité brillait et projetait tout autour le M majuscule imprimé sur le tissu de l'abat-jour.

Winston Brave referma derrière eux et appliqua la Lettre d'or contre une étrange serrure. Un bruit de verrou se produisit.

— Nous ne serons pas dérangés, précisa Winston Brave.

Il fit le tour de son bureau et s'approcha d'un buste dont la ressemblance avec Brave était frappante. Oscar se redressa : il n'avait pas rêvé, le visage s'était animé et les yeux s'étaient ouverts pour croiser le regard du Grand

Maître.

— Bonjour, oncle Charles.

Le buste fit un signe.

— Mon cher oncle, voici Oscar. Oscar, je te présente mon arrière-arrière-arrière-grand-oncle, Charles Brave, illustre Grand Maître des Médecus.

Winston Brave guetta la réaction de son ancêtre – ou plutôt ce qu'il en restait. Ce qu'il n'avait pas pu dire, c'était que Charles Brave, de son vivant déjà, était connu pour son horrible caractère, tout à fait imprévisible. S'il était de mauvaise humeur, autant parler à une chaise ou à un stylo. L'actuel Grand Maître craignait donc d'être tombé au mauvais moment, et sa crainte était justifiée : le buste retrouva sa posture initiale, comme s'il s'était toujours agi d'une simple sculpture inanimée, et ferma les yeux. Ce n'était vraiment pas le bon jour pour le déranger et lui présenter quiconque, visiblement, et encore moins une requête.

Mais Winston Brave n'avait pas joué toutes ses cartes.

— Vous le reconnaissez peut-être, poursuivit-il : Oscar est le fils de Vitali Pill.

Il avait insisté sur le nom. Cette fois, la tête de marbre se tourna vers le garçon et cligna les yeux. Les exploits de Vitali étaient encore gravés dans la mémoire de tous – même si l'oncle Charles était mort depuis trois cents ans et que seul son buste avait écouté le récit du combat de Pill contre le Grand Pathologus. Mais Charles avait sans doute eu vent, aussi, du sort de Vitali... Qu'est-ce qui l'emporterait ? Il fallait en tout cas profiter de son attention.

— Ce jeune garçon semble avoir hérité des pouvoirs des Médecins, dit Winston. Bientôt, il voyagera dans le corps et se battra à nos côtés pour les raisons que vous savez certainement. Il lui faut donc ce que possède tout Médecin, Charles.

Le buste dodelina du chef, fronça les sourcils, haussa les épaules et secoua la tête. Il semblait scandalisé.

— Mon cher oncle, nous devons faire confiance à Berenice Withers, que vous estimez beaucoup, je le sais. Elle en prend l'entière responsabilité et j'ai décidé de la soutenir.

Après une série de grimaces – heureusement, il ne pouvait pas parler... Charles finit par dire oui de la tête.

Oscar, soulagé, se pencha vers le Grand Maître des Médecins et murmura à son intention :

— Monsieur... Votre oncle Charles... il est vivant ? Winston Brave finit par sourire.

— Oui et non. Quand tu en sauras plus sur les Médecins, tu le comprendras. Les Médecins et les Pathologues ont un point commun : ils ne disparaissent complètement que s'ils sont tués lors d'un combat à *l'intérieur d'un corps*. Sinon, s'ils meurent de vieillesse ou de maladie, ou encore par accident, ou s'ils sont tués *en dehors du corps*, leur esprit persiste et migre selon leur volonté. Cela peut être dans une sculpture, un livre, un objet quel qu'il soit – ou plusieurs à la fois. Ou même dans un autre individu.

Le regard d'Oscar se mit à briller.

— Alors si mon père est mort dans un accident, peut-être...

— ... Oui, peut-être que son esprit persiste quelque

part, mais on ne peut pas en être sûr s'il n'a pas décidé de le faire savoir. Ce qui est certain, c'est que lorsqu'un Médecin meurt en dehors du corps humain, ses pouvoirs sont transférés à un autre individu. Attention : c'est également valable pour un Pathologus, et c'est pour cette raison qu'en dehors du corps, il vaut mieux emprisonner un Pathologus que le tuer. Pour détruire définitivement le corps, les pouvoirs et l'âme d'un Médecin ou d'un Pathologus, il faut l'éliminer dans un combat lors d'une Intrusion Corporelle.

Oscar baissa les yeux, déçu de ne pas savoir si l'esprit de son père se cachait quelque part. Et s'il s'agissait de sa précieuse photo ?

Winston Brave se pencha vers Oscar et le regarda avec intensité.

— Si tu es vraiment un Médecin, Oscar Pill, sache que tu es bien mieux qu'un apprenti médecin. Tu ne vivras pas dans un monde unique : tu vas voyager et accomplir ta mission à travers plusieurs mondes dont aucun ne ressemble à un autre. Tu devras en être fier et surtout t'en montrer digne. Et peut-être qu'un jour l'esprit de ton père se manifesterà à toi, qui sait ?

Un bruit étrange attira l'attention d'Oscar. Il se pencha sur le côté, juste assez pour apercevoir, derrière Mr Brave, le buste habité par l'esprit de l'oncle Charles : la bouche s'était ouverte, et les lèvres ne cessaient plus de s'écarter. En quelques secondes, le visage devint rouge, puis bleu foncé, et finit par virer au violet.

— Monsieur, s'écria Oscar, un peu gêné de l'interrompre. Votre oncle... je crois qu'il a un petit

problème !

Winston Brave se retourna vivement et se précipita sur le buste.

— Où avais-je la tête ? dit-il, confus.

Il plongea la main dans la bouche béante de son oncle, et la retira d'un geste vif. L'oncle Charles prit enfin une grande inspiration et se mit à cracher et à tousser, retrouvant progressivement sa couleur d'origine : celle du marbre.

— Tout va bien, oncle Charles ?

Le buste lança un regard furieux en direction de son neveu, puis ferma les yeux. L'esprit de l'oncle Charles s'était réfugié tout au fond de la sculpture, il n'y avait sans doute plus rien à en tirer.

— Bien, je crois qu'il est judicieux d'en rester là, dit le Grand Maître, embarrassé.

Oscar fit preuve de prudence, lui aussi, et préféra s'éloigner du buste au cas où l'esprit de l'oncle Charles déciderait de revenir pour piquer une colère noire. Winston Brave prit place dans son fauteuil.

— Approche, Oscar, dit-il.

Le garçon obéit et contourna le bureau pour se placer face au Grand Maître. Winston Brave tendit la main qu'il avait retirée de la bouche du buste quelques instants plus tôt et l'ouvrit. Oscar écarquilla les yeux, stupéfait.

— Tu devrais fermer la bouche, tu me fais penser à quelqu'un, dit le Grand Maître à voix basse, le regard dirigé vers l'oncle Charles.

— C'est... c'est pour moi ? bafouilla Oscar.

— Oui, c'est pour toi. Prends-le et serre-le quelques

instants dans la main.

— La main droite, précisa Oscar pour devancer le Grand Médecus.

— Oui, confirma Brave, la main droite, « celle que l'on pose sur le cœur et qui ouvre le corps », tu le sauras bientôt.

Oscar prit alors ce qui brillait dans la paume de son hôte : un pendentif. Il referma les doigts sur la Lettre Originelle et sentit une chaleur naître au creux de sa main puis remonter le long du bras droit, traverser la poitrine et se concentrer dans le cœur avant de monter à la nuque puis à la tête.

Winston Brave observa l'enfant, surpris. Berenice aurait-elle eu raison à son sujet ? Il saisit alors la chaîne accrochée au pendentif et la passa autour du cou d'Oscar. Il posa ensuite sa main droite sur le M majuscule, contre la poitrine du garçon.

— L'oncle Charles est le Gardien de la Lettre depuis des générations et des générations, Oscar. Seul son esprit peut délivrer aux Médecus, dans ce buste ou ailleurs, le pendentif de l'Ordre, et lui conférer ses pouvoirs. Cette Lettre est maintenant tienne puisque tu es le premier à la porter contre ton cœur ; ne t'en sépare jamais. Personne d'autre que toi ne pourra s'en servir, sauf si tu le lui permets. C'est *ta* Lettre, et si tu en es digne, insista Winston Brave, elle t'accompagnera tout au long de ta vie de Médecus. Elle te guidera, elle sera ton repère et ta force, elle sera ta lumière dans les ténèbres, elle te redonnera courage lorsqu'il n'y aura plus d'espoir, elle sera ton rempart contre le mal et l'ennemi.

Winston Brave retira sa main et Oscar contempla le symbole des Médecus.

Le Grand Maître hésita un instant. Ce qu'il s'apprêtait à faire l'engageait personnellement et s'opposait à la décision qu'il avait prise treize ans plus tôt à l'encontre des Pill. Il croisa le regard bleu qui le fixait maintenant. Il finit par approcher le pendentif d'Oscar du sien. Au même instant celui du garçon brilla d'un éclat vert puis reprit sa couleur dorée.

— En les joignant dans ma main, ajouta Mr Brave, je lis ma Lettre à la tienne. Où qu'elles soient, elles sauront toujours se retrouver. De cela aussi tu devras te souvenir.

Il repoussa Oscar sans brutalité.

— Maintenant, dit-il, tu vas rejoindre Mrs Withers ; j'ai du travail, et toi aussi.

Oscar ne quitta pas son pendentif des yeux et s'éloigna vers la porte. Le Grand Maître le rappela.

— Une dernière chose, dit-il. Pour les raisons que je t'ai expliquées, nous sommes tous en danger – et toi plus qu'un autre, peut-être.

— Pourquoi ? demanda Oscar, intrigué.

Brave hésita un court instant. Il voulait sensibiliser le garçon au péril que représentaient maintenant les Pathologus, mais il n'était pas nécessaire de l'inquiéter.

— Parce que tu n'es pas encore prêt pour te défendre. En attendant, il te faut être prudent, comme tous ceux qui ne savent pas encore utiliser leurs pouvoirs de Médecus. Prudent et discret, aussi : je ne veux pas que l'on soit au courant de ta présence ici. De toute manière, plus tu seras discret, plus tu seras en sécurité. Tu m'as bien compris ?

Oscar acquiesça.

— Tu passeras dorénavant les week-ends chez toi, à Babylon Heights, mais en semaine, lorsque tu es ici, tu ne dois pas sortir de l'enceinte de Cumides Circle sans m'en informer ou informer Bones, même pour une heure. Même pour une *minute*... Et quoi qu'il advienne, tu dois être de retour *avant* l'heure du dîner. Si tu n'es pas de retour à temps, Oscar, la porte de Cumides Circle te sera fermée. *Pour toujours*. En tout cas, il en sera ainsi tant que tu ne seras pas un Médecus confirmé et tant que tu résides ici.

La voix du Grand Maître s'était durcie. Même s'il n'aimait pas les règles et qu'il avait toujours eu des difficultés à les respecter, Oscar savait qu'il n'aurait pas le choix. Il suivrait les consignes mot à mot.



La page blanche

Oscar quitta le bureau puis le séjour. Bones l'attendait.

— Mrs Withers ne va pas tarder à vous rejoindre dans la bibliothèque, dit le majordome.

Ils traversèrent ensemble le hall jusqu'à une double porte et entrèrent dans une pièce immense dont les fenêtres donnaient sur l'entrée de Cumides Circle.

— Vous pouvez vous asseoir sur la chaise, tout au bout de la table de réunion, précisa Bones. Mais ne touchez à rien si vous ne voulez pas avoir d'ennuis. Tout le monde ne veut pas jouer au foot ou au baseball avec vous, ici.

Bones ferma la porte et Oscar lui fit une horrible grimace à travers le bois. Il préféra cependant être prudent : à Cumides Circle, visiblement, même les plantes avaient des yeux et des oreilles, et on pouvait très bien répéter au majordome ce qu'Oscar disait ou faisait dans son dos. Il oublia les consignes et fit quelques pas dans la pièce.

D'un côté, les murs étaient tapissés d'étagères croulant

sous le poids de vieux livres poussiéreux, et de l'autre côté, en face des fenêtres, d'immenses portraits sombres de gens au regard sévère recouvraient l'espace libre, jusqu'au plafond.

Intrigué, Oscar longea la série de tableaux pour se rapprocher de la bibliothèque, près de la porte. Il contourna une longue table ovale en bois sombre entourée de six fauteuils capitonnés et recouverts de velours vert. Sur chaque dossier, Oscar reconnut la Lettre qu'il portait maintenant au bout d'une chaîne sur la poitrine. L'un des fauteuils, en bout de table, était plus haut et le dossier était surmonté du M majuscule serti d'une pierre. Sans doute était-ce le fauteuil du Grand Maître.

Au moment d'atteindre les premiers livres, il trébucha et s'étala de tout son long sur le parquet. Il jeta un coup d'œil derrière lui juste à temps pour apercevoir le pied d'un fauteuil qui se retirait du passage. Après le tapis du premier étage, voilà qu'un fauteuil lui faisait un croche-patte !

Il s'apprêtait à examiner de plus près son agresseur, quand un claquement retentit et le fit sursauter. Il bondit sur ses pieds et se tourna vers les étagères. Le même bruit se produisit un instant plus tard : un livre s'était soulevé pour retomber aussi sec sur le bois. Un troisième se distingua plus discrètement en s'ouvrant puis se refermant.

Oscar s'approcha du premier livre qui manifestait à nouveau sa présence. Il hésita puis s'en saisit – un gros volume avec une couverture en carton cornée et tachée. Il le posa sur la table et, avant même qu'il ait eu le temps de

l'ouvrir, la couverture se souleva et dévoila une première page toute blanche. Le jeune Médecus se pencha sur le livre sans en croire ses yeux : un point noir apparut et les lettres commencèrent à se former comme si une main invisible s'était mise à écrire. Le trait se fit de plus en plus rapide, et Oscar put enfin déchiffrer l'écriture brouillonne au milieu des coulures d'encre :

— *T'es qui, toi ?*

Oscar recula, surpris, et regarda autour de lui. Il était seul. Il passa la main au-dessus du livre, et leva les yeux au plafond : pas de fil, pas de stylo dans les airs, pas de trucage.

— Un livre qui me « parle » ? s'étonna Oscar à haute voix.

Les lignes s'enchaînèrent à nouveau sur la page vierge.

— *Banane, va ! Depuis quand un livre parle ? C'est l'auteur qui t'écrit, pas le livre ! Moi, l'auteur, Billy Boyd !!*

Oscar ouvrit des yeux immenses, stupéfait.

— Je... je ne vous connais pas, excusez-moi.

— *Pfff... Tu ne me connais pas, tu ne tiens pas debout, mais qu'est-ce que tu sais faire ?*

Oscar allait répondre à ce Billy Boyd quand les deux autres livres se manifestèrent à nouveau au milieu de la bibliothèque. Il ignora les moqueries de l'auteur et tendit le bras vers les ouvrages qui semblaient l'appeler. En vain : ils étaient hors de portée.

Il hésita et s'approcha d'un fauteuil, près de la table. Il se souvint de la manière respectueuse dont le Grand Maître s'était adressé au buste de son oncle ; il décida

d'en faire de même avec le fauteuil, au cas où l'esprit d'un Médecus s'y serait réfugié...

— Euh, bafouilla le garçon, bonjour, monsieur. S'il vous plaît, est-ce que je peux monter... euh... sur vous une petite minute ? J'aimerais bien prendre ces livres, mais ils sont trop haut...

Il ne sut pas trop comment il fallait s'y prendre ni quelle réponse attendre du fauteuil, mais il n'avait rien à perdre. Il fit un pas vers le siège, qui fit un petit saut en arrière. Un pied en bois s'avança vers celui d'Oscar qui comprit enfin ce qu'on attendait de lui.

— Oh, vous voulez que j'enlève mes chaussures, c'est ça ?

Le fauteuil inclina son dossier. Oscar obéit immédiatement et se retrouva en chaussettes. Le livre de Boyd s'agita à nouveau et Oscar ne put s'empêcher de lire les mots qui apparaissaient.

— *Au secours ! Bonjour les odeurs ! Remets ça tout de suite !*

— N'importe quoi ! s'emporta Oscar, furieux.

Boyd ricana de plus belle sur sa page, en majuscules. Le jeune garçon aurait bien jeté le livre par la fenêtre, mais sur l'étagère, les deux autres ouvrages tapaient tout ce qu'ils pouvaient contre le bois pour se faire remarquer. Le fauteuil finit par glisser vers la bibliothèque, écarta légèrement les accoudoirs et Oscar monta avec prudence sur l'assise. Il prit appui sur le haut du dossier et tendit enfin le bras vers le plus insistant des deux livres. Il s'agissait d'un ouvrage assez robuste, épais, dont la couverture était plastifiée et en bon état.

Il le posa sur la table, à côté de celui de Boyd, qui réagit immédiatement.

— *Ah non, hein, pas elle ! s'exclama-t-il d'un seul trait. Madame se croit tellement plus intelligente que tout le monde, elle va encore nous assommer avec ses connaissances !*

Oscar s'empressa d'ouvrir le nouveau livre, ravi de contrarier Boyd. Les premiers mots défilèrent, simples et sans rature.

— *Tiens, Boyd ! On a eu la charité – ou la bêtise – d'ouvrir ton livre et de te laisser écrire...*

Le livre pivota ensuite vers Oscar.

Vous qui avez eu le bon goût de me retirer de cette étagère poussiéreuse, qui êtes-vous ? Je ne vous ai jamais vu ici !

Oscar aurait voulu répondre, mais le troisième livre menaçait de faire craquer l'étagère : il était bien plus volumineux que les deux précédents et ne cessait de cogner contre le mur. Il allait ameuter toute la maison, et Bones risquait de débarquer d'un instant à l'autre.

Le garçon grimpa en vitesse sur le fauteuil resté devant la bibliothèque et dut se servir des deux mains pour sortir l'exemplaire. La couverture en cuir était lustrée par endroits et sentait un peu le moisi, mais elle était très belle. Au moment où le jeune Médecin s'apprêtait à descendre, un quatrième livre frémit légèrement. En réalité, il s'agissait d'un dossier, une pochette beige fermée par un ruban en tissu qui passait dans une boucle métallique. Les pages s'écartèrent discrètement puis se resserrèrent sans bruit, et un petit

nuage de poussière s'éleva. Oscar posa avec soin le volume en cuir, hésita et remonta une dernière fois pour prendre la pochette.

Il aligna les quatre livres sur la table et ouvrit les deux derniers.

La page de garde de l'ouvrage recouvert de cuir était légèrement jaunie, mais les mots, calligraphiés de manière fine et harmonieuse, s'enchaînèrent avec élégance, accompagnés d'un bruit de grattement bizarre.

— Bonjour, jeune homme.

— *Ça y est, maintenant c'est l'ancêtre qui s'y met, se plaint Boyd. Hé, le fossile, la plume d'oie sur le papier, ça me file la chair de poule !*

— Et bien, tant mieux ; répliqua le livre en cuir en s'appliquant pour former de jolies lettres et en redoublant de bruit, ça vous apprendra à vous adresser avec respect à vos aînés !

— *Dites donc, mon garçon, reprit la dame du livre à la couverture plastifiée, il me semble vous avoir posé une question, il y a quelques instants...*

— Je m'appelle Oscar, répondit le jeune garçon. Oscar Pill.

— *Tiens, ce nom me dit quelque chose, mais quoi ?* se demanda la dame.

Oscar allait répondre quand un trait apparut sur la page de la pochette, en bout de table. L'écriture était toute fine, presque transparente, on aurait dit que les mots étaient tracés à l'aide d'un cheveu, tous timidement regroupés dans un coin de page.

— *Est-ce que... est-ce que vous seriez le fils de Vitali*

Pill ? Le fameux Vitali Pill ?

Il y eut un grand blanc sur toutes les pages, puis Boyd se mit à noircir la sienne. Cela se résuma en un immense éclat de rire.

— *HA, HA, HA ! Le fils de Vitali Pill ! s'esclaffa Boyd. Et moi, je suis la sœur de Madonna !*

— *Tais-toi, Billy Boyd, s'emporta la dame très sûre d'elle. Enchantée, mon garçon, je suis Estelle Fleetwood, et je suis aussi célèbre – peut-être même plus ! – que votre père : j'ai écrit un livre éblouissant intitulé Traité extraordinaire, tout à fait fascinant et infiniment complet des pouvoirs des Médecins. C'est pour cela que j'ai décidé de faire migrer mon esprit dans l'exemplaire original de Winston Brave, le jour où je suis morte : un Grand Maître le méritait bien, et moi, il me fallait au moins ça.*

Oscar soupira. Entre les remarques désagréables de Boyd et la prétention d'Estelle Fleetwood, il n'avait qu'une envie, c'était de remettre les livres à leur place. Mais la réaction de la timide pochette avait captivé son attention.

— *Oui, c'est mon père ! dit-il en se tournant vers elle. Vous l'avez connu ?*

— *J'ai surtout lu beaucoup de choses sur lui... Je m'appelle Julia Jacob, Mr Oscar. Mais moi je ne suis pas grand-chose, vous savez, écrivit-elle tout timidement, j'étais juste la secrétaire de Mr Brave avant de mourir et de me réfugier dans cette pochette. Alors que votre père, c'était un héros ! Je l'admirais beaucoup ! Qui d'autre a jamais osé affronter le Grand Pathologiste ?*

— *Quoi ? Qu'est ce que vous dites ?* rédigea avec grâce

le vieux monsieur du livre en cuir. Soyez plus aimable que ce grossier Boyd et approchez-vous : j'ai mal entendu. Vous êtes le fils de... ?

— ... de Celia et Vitali Pill, monsieur.

— Vitali Pill ?! s'étrangla sur papier l'auteur. Vous avez entendu, vous autres ! Mon garçon c'est un grand honneur, j'ai bien connu votre père...

— ... *Son arrière-grand-père, oui !* marmonna Boyd entre deux lignes mal effacées.

— Mon nom est Adolphe de Saint-Larynx, duc de Bréviaire, marquis de Carabin, repris le vieux monsieur. J'ai commis quelques modestes ouvrages d'histoire des Médecins dont celui-ci, auquel Wiston Brave me fait l'honneur de tenir infiniment. Auriez-vous l'obligeance de vous pencher sur cette feuille, jeune homme ? Je vous verrais bien mieux.

Alphonse de Saint-Larynx venait de faire apparaître un cadre où il avait fait couler une encre argentée. Le visage d'Oscar y miroita comme dans de l'eau.

— Fichtre ! s'exclama le marquis en pleins et déliés sous le cadre, la ressemblance est stupéfiante ! Sachez que je serais ravi de m'entretenir avec vous, quand vous le souhaiterez.

— *Ah, mais moi aussi,* intervint Estelle Fleetwood en grandes et larges lettres, *d'autant que si vous êtes un jeune Médecin, je ne vois absolument pas comment vous pourriez vous passer de mes connaissances, mon garçon !*

— *Et... et si je peux vous aider, même avec mes petits moyens...* osa Julia avec une encre toute claire, *ce sera un*

grand honneur pour moi, Mr Oscar.

Oscar ébouriffa sa tignasse et souffla. Il n'arrivait pas à lire assez vite et passer d'une page à une autre !

— Merci, Julia, merci à vous, dit-il, mais je crois que Mrs Withers va s'occuper de moi, elle va me montrer comment on entre dans un corps, et... et tout ça, quoi, résuma difficilement Oscar qui n'en savait pas encore beaucoup.

— *Withers ! s'écria Boyd au milieu d'une grosse coulure d'encre. Cette vieille pie ! Mon pauvre gars, tu es mal barré ! Pour t'en sortir, t'as plutôt intérêt à lire mon livre : je révèle tout sur les pouvoirs et les secrets des Pathologues... Enfin, si je le veux bien.*

Oscar se sentit plutôt mal à l'aise en lisant les lignes de Boyd. Et les mots que ce dernier avait écrits au sujet de Mrs Withers le fâchèrent.

— Je suis sûr que si elle était là, s'écria Oscar, vous ne feriez pas le malin comme ça ! Pour qui vous vous prenez ? Vous avez une écriture de cochon et vos pages sont déchirées !

— *Je te répondrais bien, petit morveux, griffonna Boyd, mais je n'ai plus de place. Si tu te sens à peu près capable de tourner une page, ça m'arrangerait – à moins que tu aies peur de mes réponses ...*

Oscar ne se le fit pas dire deux fois : *Peur, lui ? De Boyd, en plus ? Sûrement pas !*

— *Non, petit, non, n'écoute pas ce...*

Estelle Fleetwood n'eut pas le temps de finir sa phrase. Une fraction de seconde plus tard, le jeune Médecus poussa un cri de douleur. Le livre de ce sale type de Boyd

— parfaitement capable de tourner une page, bien sûr, mais comment Oscar aurait-il pu le savoir ? — s'était refermé de toutes ses forces sur les doigts du jeune Médecus. *L'Anthologie des Pathologus* fut secouée de rires.

— Aie ! griffonna Julia en repliant sa page.

— Malotru ! s'écria Alphonse en lettres gothiques.

Oscar retira ses doigts, fou de rage. De sa main valide, il saisit le livre de Boyd et s'apprêtait à l'envoyer valser à travers la bibliothèque quand une voix le paralysa.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Oscar reposa le livre.

Devant lui, Mrs Withers se tenait toute droite et semblait beaucoup plus grande que d'habitude. Sa voix avait résonné avec force et il n'y avait pas l'ombre d'un sourire sur son visage, pour une fois.

— Qui t'a autorisé à sortir ces livres ? dit-elle sèchement.

— Je... j'ai juste...

Oscar ne sut par quel bout prendre son explication. Il préféra se taire et se tourner vers les ouvrages posés sur la table.

Mrs Withers passa devant lui et jeta un rapide coup d'œil sur les dernières lignes. Surprise, elle dévisagea Oscar.

— Je vois que tu es devenu très populaire parmi ces auteurs, finit-elle par dire. Ta curiosité t'a bien guidé : ces livres traitent des sujets essentiels qu'un Médecus doit maîtriser... Sauf peut-être cette pochette, là, qui ne devrait pas t'être d'une grande utilité ; ce sont des

archives, de vieilles coupures de presse.

Julia Jacob, accablée, fit disparaître les rares lignes écrites sur sa page de garde et la pochette frissonna. Oscar s'en approcha et put lire les mots suivants, tracés de façon presque imperceptible :

— *Refermez ma pochette, Mr Oscar, je vous en prie,* venait d'écrire Julia.

Oscar exauça son souhait mais se pencha discrètement pour murmurer :

— Merci pour ce que vous m'avez dit, je reviendrai vous voir.

Il eut encore le temps de voir apparaître un sourire dessiné d'un trait rapide au coin de la couverture, puis plus rien.

Mrs Withers rajusta ses lunettes rouges et trotta vers la table.

— Suis-moi. Nous allons nous installer à la table du Conseil. Il faut que tu saches certaines choses avant de pouvoir envisager l'Intrusion Corporelle.

Oscar attendit qu'elle prenne place dans un fauteuil et resta à bonne distance des autres, prudent.

— Ces sièges sont ceux des membres du Conseil suprême des Médecus, Oscar. Ils sont tous vivants, en quelque sorte – peut-être t'en es-tu rendu compte ?

— Oh, vaguement, répondit Oscar, dont la cheville se soulevait encore du pied de ce fauteuil agressif, sur le côté droit de la table.

— Voici Titus, mon fidèle fauteuil. Titus, je te présente Oscar.

Titus inclina le haut du dossier. Oscar reconnut son

sauveur et lui répondit par un sourire de connivence.

— De l'autre côté de la table, voici Sissi, le fauteuil de la comtesse Anna-Maria Lumpini, et à droite Machiavel, dans lequel prend place Fletcher Worm.

Oscar prit soin de retenir le nom du dernier fauteuil. Sans en savoir plus, il sentit qu'il lui faudrait se méfier du fauteuil comme de son propriétaire, à l'avenir. Quant à Sissi, elle froufrouta de tous ses rubans pour le saluer ; au bout d'un certain temps, son parfum empesta au point que Mrs Withers et Oscar s'éloignèrent discrètement d'elle.

— Voici enfin Gavroche, enchaîna Mrs Withers, le fauteuil d'Alistair McCooley, et à son côté, Ginger Rogers, celui de Maureen Joubert. Ne t'inquiète pas, dit-elle à Oscar qui s'emmêlait les pinceaux avec tous ces nouveaux noms, tu auras bientôt l'occasion de les rencontrer.

— Et au bout, le plus grand ? demanda le jeune Médecin.

— Tu l'as certainement deviné, répondit Mrs Withers : il s'agit de Carolus Magnus, le fauteuil du Grand Maître. Personne d'autre ne peut s'asseoir sur Carolus Magnus, Oscar. *Personne.*

Oscar acquiesça sans mot dire, le regard rivé sur le M sculpté dans le bois, au sommet du dossier. La pierre verte enchâssée dans la Lettre scintilla, et Oscar sentit une chaleur passagère traverser son propre pendentif.

— Assieds-toi sur cette chaise, conseilla la vieille dame, là, à l'autre bout de la table du Conseil.

Titus glissa et se positionna juste à côté de la chaise, afin que Mrs Withers puisse prendre place près de son

protégé.

— Oscar, tu auras l'occasion de découvrir une infinité de choses sur les Médecus et...

— *Oui ? On parle de moi ? Vous parlez sans doute de mes connaissances sans bornes dont cet enfant pourrait profiter, compte tenu de mes inestimables qualités de professeur ?*

Le livre d'Estelle Fleetwood s'était crânement redressé pour être à portée de regard d'Oscar et de son chaperon, en bout de table.

Mrs Withers soupira.

— Pas exactement, Estelle, mais merci encore de proposer vos services, vous êtes TRÈS charitable. Où en étions-nous ?

— *Mais vous l'assommez avec des détails sans importance, Berenice, alors que l'essentiel est ici, dans MON livre !* renchérit Estelle.

Mrs Withers s'adressa avec douceur à son élève.

— Excuse-moi un instant, Oscar.

Elle se leva et fit le tour de la table à petits pas rapides sans se départir de son petit sourire, mains sagement jointes. Estelle Fleetwood s'était lancée dans un texte à sa propre gloire, qu'elle n'eut pas le loisir de terminer : d'un claquement, Mrs Withers referma le livre et le coucha sur la table. Pour plus de sécurité, elle posa dessus le gros volume relié d'Alphonse de Saint-Larynx, lui-même ravi de clouer le bec – et la plume – de cette prétentieuse.

— Bien, dit-elle en reprenant place au côté d'Oscar, nous allons enfin pouvoir parler tranquillement.

Oscar se concentra, soulagé d'être débarrassé d'Estelle

et surtout heureux de pouvoir écouter ; il aimait lire, certes, mais la lecture à la vitesse de la lumière sur plusieurs livres, c'était épuisant.

— Ce que tu dois comprendre, reprit la vieille dame, c'est que tout ce que tu pourrais apprendre dans les livres ou de la bouche de quiconque ne vaudra jamais ce que tu découvriras dans le corps. C'est pour cela que je vais te livrer le strict minimum nécessaire à l'Intrusion Corporelle, et dans le corps seulement tu apprendras tout ce qui fait un Médecin.

— Vous voulez dire que vous allez m'apprendre à entrer dans un corps, et qu'ensuite je me débrouillerai tout seul ? demanda Oscar, un peu inquiet.

— En partie, oui. Mais sois tranquille. D'abord, « apprendre » n'est pas le bon mot : tu es Médecin, tu as déjà en toi ce pouvoir unique et formidable de pénétrer dans les Univers du corps. Mon rôle est de t'aider à mettre en pratique et exploiter cette faculté. Quand ce sera fait, tu pourras pratiquer l'Intrusion Corporelle tout seul, ce sera pour toi un jeu d'enfant.

— Mais une fois que j'y serai, où je vais aller ? Qu'est-ce que je vais y faire ?

— Patience, Oscar, patience ! Je n'ai pas l'intention de te laisser te perdre. Sache deux choses : on n'entre jamais dans un corps sans prévenir un membre du Conseil. Ensuite, le Grand Maître est toujours capable de localiser un Médecin dans un corps, grâce au Détecteur de Lettre.

— Le Détecteur de Lettre ? répéta le garçon en posant la main sur son pendentif.

— Peu importe, dit Mrs Withers. Sache enfin qu'on

n'entre pas dans un être pour une petite promenade ou quand on s'ennuie : un Médecin n'y voyage que lorsqu'il doit y exercer ses pouvoirs, soigner, se battre... Tu m'as bien comprise ? demanda Mrs Withers en le fixant de ses yeux verts. Tu dois respecter ces règles élémentaires : elles t'assureront la sécurité et te sauveront si tu te trouves en danger. Et cela se produira, dit-elle avec une ombre dans la voix, crois-moi. Ceux qui n'ont pas voulu y croire ne sont pas revenus.

Oscar songea à son père et ne put s'empêcher de penser que ce dernier aurait certainement préféré mourir avec noblesse durant un combat plutôt que dans un minable accident d'avion – même si, bien sûr, il n'y avait jamais de « bonne » raison de mourir. Il sentit la tristesse et la colère le gagner, et chassa ces idées noires.

— Je suis pressé d'entrer dans un corps, affirma fièrement Oscar.

— Tu y iras bien assez tôt, je t'assure, et pas toujours pour ton plaisir, répondit la vieille dame.

— On commence quand ? insista le jeune Médecin.

Mrs Withers capitula.

— Dans une semaine, dit-elle.

— Dans une semaine ? répondit Oscar, déçu. Mais pourquoi pas aujourd'hui ?

— Parce qu'il te faut tout de même des notions générales, je te l'ai dit. Tu vas lire certaines choses aujourd'hui, je t'en dirai d'autres les jours qui suivent, et tu seras prêt pour ton baptême. À moins que tu ne préfères patienter un peu plus, dit-elle pour le taquiner.

— Non ! s'écria Oscar. Non, je serai prêt, c'est promis,

je vais tout lire dès maintenant !

— Alors, avant que tu ne dévores tous les livres de cette bibliothèque jusqu'à la semaine prochaine, montons dans ta chambre. Ce que j'attends doit être arrivé.



« Si tu as de la mémoire réponds sans surseoir... »

Oscar et Mrs Withers quittèrent la bibliothèque et traversèrent le hall. Bones adressa un signe de connivence à la vieille dame et celle-ci monta les marches vers le premier étage.

Ils longèrent le couloir – Oscar prit soin de ne pas courir, cette fois – jusqu’à la chambre et s’y enfermèrent.

Le jeune Médecin se tourna vers Mrs Withers, surpris.

— On attend quelqu’un ?

— Non, personne. On attend *quelque chose*, en revanche, et qui ne devrait pas tarder à arriver.

Au même instant, les branches d’un arbre vinrent caresser une des fenêtres, tout près d’Oscar. Comme il ne réagissait pas, les branches frappèrent assez franchement contre le verre.

— Je crois qu’on te demande, Oscar, précisa Mrs Withers.

Oscar se retourna vivement : le chêne du parc prenait

un dernier élan pour heurter la vitre, qui ne résisterait certainement pas au choc. Le jeune Médecus s'empressa d'ouvrir la fenêtre et de croiser les mains au-dessus de sa tête.

— Hé, stop, stop, temps mort, arrêt de jeu ! dit-il à l'arbre qui contrôlait mal sa force. Tu sais, le verre, c'est moins solide qu'un ballon, vaudrait peut-être mieux...

Il ne finit pas sa phrase : le chêne déploya son feuillage jusqu'à lui avec délicatesse, cette fois. Au bout de la branche, un paquet oscillait dangereusement et menaçait de tomber. Oscar saisit ce qui ressemblait à une grosse enveloppe matelassée qui portait son nom :

À l'attention de Mr Oscar PILL, CUMIDES CIRCLE

Elle était fermée par un cachet en cire vert centré par le M de l'Ordre.

Oscar croisa le regard de Mrs Withers.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-il, sans trop savoir quoi faire. C'est pour moi ?

— Elle t'est adressée, il me semble, non ? Alors c'est pour toi, tu peux l'ouvrir. C'est sans doute important, puisqu'on l'a confiée à Zizou.

— Zizou ? C'est ton nom ? demanda le garçon au chêne. C'est pour ça que tu aimes jouer au foot !

— Disons que c'est l'inverse, précisa Mrs Withers. Zizou a envoyé tant de projectiles et cassé tant de vitres à Cumides Circle qu'on a fini par lui attribuer ce nom. Quand il frappe, c'est toujours en plein dans le mille !

Elle se pencha pour parler plus discrètement à Oscar.

— Nous avons une autre raison de le nommer ainsi : il a donné un mémorable coup de tête à un noisetier qui

avait pris sa place dans le jardin ! Et crois-moi, un coup de tête, quand il s'agit d'un tronc d'arbre, ça fait mal !

Elle se redressa et poursuivit à voix haute :

— Zizou est un formidable gardien et on peut lui confier les objets précieux qui doivent rester à l'abri de tous, comme ce paquet. Il attendait que tu sois de retour dans ta chambre pour te le remettre. Alors, tu l'ouvres ?

Oscar se précipita sur le lit, y posa le paquet et se mit à déchiquter l'emballage. Il en sortit un objet qu'il porta à bras tendus pour le montrer à Mrs Withers : un livre carré recouvert de velours vert. Au centre de la couverture, un fil d'or traçait un M majuscule dans un cercle. Il le reposa et s'apprêtait à l'ouvrir quand Mrs Withers l'arrêta.

— Oscar, voici, avec la Lettre, un des attributs fondamentaux de tout Médecus : le Grimoire du Médecus. Avant de l'ouvrir, il faut que tu le fasses tien et qu'il te reconnaisse à l'avenir. Pour cela, tu sais certainement ce qu'il faut faire...

Oscar réfléchit un court instant et défit la chaîne qu'il portait autour du cou. Il posa son pendentif sur le livre et colla la paume de sa main droite à la Lettre pour l'appliquer contre le velours.

— Non, cette fois, c'est la main gauche, Oscar. La main droite représente la force, le courage et les pouvoirs ; la gauche, c'est celle du cœur, de l'esprit et de la connaissance.

Oscar s'exécuta et la Lettre apparut sur le dos de sa main, comme si la lumière qui irradiait de mille feux traversait sa paume.

— Maintenant, dit la vieille dame, ce Grimoire est celui d'Oscar Pill et de personne d'autre.

Le jeune Médecin l'ouvrit avec précaution : le livre ne contenait qu'une seule page — blanche, totalement blanche. Oscar leva la tête vers la vieille dame, surpris et déçu.

— Mais... il est vide !

Mrs Withers sourit.

— Le Grimoire se remplit de ce que tu lui demandes, c'est là toute sa force. Dans ce Grimoire, tu as tous les livres du monde. Il suffit que tu lui poses une question, et la réponse apparaîtra. Attention, Oscar, précisa la dame : *deux* questions par jour. Pas plus. Au-delà de deux réponses, le Grimoire se taira et tu n'en tireras rien.

Il acquiesça.

— Je peux essayer ?

— Pourquoi pas ? répondit Mrs Withers, mais sache qu'on ne s'adresse pas n'importe comment à son Grimoire pour lui poser une question. La formule convenue est la suivante :

Grimoire,

Si tu as de la mémoire,

Réponds sans surseoir

Et ne me laisse pas croire

Ce qui est sans espoir.

Oscar répéta scrupuleusement les paroles de la dame et les contours de la page s'illuminèrent.

— Maintenant, dit Mrs Withers, tu poses la main gauche sur la page, au milieu, et le Grimoire n'attend plus que ta question.

Oscar hésita. Mrs Withers sourit.

— Bien sûr, si ta question est très personnelle, tu peux te contenter de la formuler *en pensée*, pas à haute voix, dit-elle pour le mettre à l'aise.

Oscar se concentra et posa silencieusement sa question au Grimoire :

Quel âge a Mrs Withers ? Il retint son rire et retira sa main de la feuille. Sa joie disparut en constatant que la feuille était restée vierge, parfaitement vierge.

— Ben... ça ne marche pas ! s'écria Oscar, déçu.

— Bien évidemment, ton Grimoire ne répondra qu'aux questions qui *t e* concernent, d'une manière ou d'une autre. Il refusera de répondre si ta curiosité s'intéresse aux autres... ou si elle est mal placée, ajouta la dame.

Oscar rougit jusqu'aux oreilles ; décidément, il était convaincu que Mrs Withers parvenait à lire dans ses pensées.

— Essaie encore, proposa-t-elle.

Oscar se concentra à nouveau, la main gauche sur le Grimoire, et formula la question qui le rongait depuis que la vieille dame lui en avait parlé :

Vais-je réussir à entrer dans un corps ?

Il retira sa main et cette fois, une image se forma dans un cadre. Floue, d'abord, elle s'éclaircit et Oscar reconnut un des chiens de Mr Brave, sans pouvoir distinguer Rolls de Royce, qui courait lourdement dans le hall de Cumides Circle. Un instant plus tard, Bones apparut dans le cadre.

Le majordome tourna la tête comme s'il voyait Oscar de l'autre côté du Grimoire. Oscar recula, instinctivement. Mrs Withers le rassura.

— Tu es seul à voir ce qui apparaît sur la page, Oscar. Et ceux que tu vois dans le livre ne peuvent pas te voir.

Oscar se mit à nouveau face à la page : Bones regardait vers lui comme on regarde l'objectif d'une caméra, il haussa les épaules d'un air moqueur et s'en alla. L'image s'effaça progressivement.

— Alors ? demanda Mrs Withers. Satisfait de la réponse ?

— Je n'ai rien compris ! répondit Oscar, déçu. Ça n'était pas la réponse à ma question !

— Avec le Grimoire, on ne choisit pas ses réponses comme avec certaines personnes : le Grimoire dit la vérité, et surtout il ne dit que ce qu'il veut dire, et comme il a envie de le dire. Tu apprendras à mieux le connaître, à mieux poser tes questions, et ses réponses te sembleront plus claires, tu verras.

Oscar referma le Grimoire et le rangea précieusement dans sa valise, dans les plis de sa cape.

— Nous en avons fini pour aujourd'hui, décréta Mrs Withers. Je crois que ton repos est bien mérité...

— Mais... il faut que je me prépare pour la semaine prochaine ! J'aimerais retourner à la bibliothèque, s'obstina le garçon.

— Bon, si tu le désires, tu peux y rester encore un peu, capitula Mrs Withers. Et nous deux, on se retrouve demain. Repose-toi quand même, il faut que tu sois en forme !

Ils sortirent de la chambre et descendirent dans le hall.

Mrs Withers le quitta au seuil de la bibliothèque, tandis que Bones lui tendait sa veste et son sac à main.

— Tu peux fouiller dans les livres qui consentiront à t'aider. Mais méfie-toi des auteurs, Oscar. Ils te parleront aussi bien qu'ils écrivent, mais tout ce qu'ils disent n'est pas à prendre pour argent comptant, insista Mrs Withers. Certaines informations ne sont pas bonnes à lire quand on n'a pas les connaissances nécessaires pour les comprendre.

— Oui, oui, répondit Oscar, pressé de s'y remettre. C'est promis, je ne lirai pas trop.

Oscar attendit qu'elle disparaisse derrière la porte d'entrée de la demeure pour se précipiter dans la bibliothèque. Bones le suivit.

— Mr Brave ne dînera pas avec vous, dit le majordome, plus austère que jamais.

— Pas grave, s'empressa de répondre Oscar qui préparait déjà sa requête auprès de Titus pour grimper vers les plus hautes étagères. De toute manière, je n'ai pas faim.

— Mr Brave insiste pour que vous dîniez quand même, dit Bones.

Oscar se souvint du plat de midi et s'inquiéta.

— Seul ? Et Cherie préparera le dîner ?

Le jeune garçon crut voir un sourire se dessiner sur le visage creusé de Bones, mais cela ne dura pas.

— Jerry s'est proposé de vous préparer quelque chose de plus... traditionnel.

— Ouf ! soupira Oscar, soulagé. D'accord, je peux dîner ici ?

Le majordome souleva un sourcil, horrifié.

— Ici ? Dans la bibliothèque ? Vous n'y pensez pas. Le

dîner sera servi dans la salle à manger à 19 heures...

— ... précises, oui, je sais, enchaîna Oscar.

Il n'insista pas. Tout ce qui l'intéressait, c'était qu'on le laisse tranquille afin de pouvoir consulter les livres comme bon lui semblait. Bones haussa les épaules et se retira.

Oscar se jeta sur Titus. Après quelques mots polis, il eut le droit de monter sur le fauteuil et touchait déjà une étagère élevée quand un bruit sourd retentit sur la table : *l'Anthologie des Pathologus* s'était ouverte brutalement et l'écriture irrégulière de Boyd se déversa sur la page blanche.

— *Alors, mini-Médecus, encore ici ? L'après-midi avec la vieille, ça ne t'a pas fait dormir ?*

— Quand elle était là, vous n'avez pas osé écrire le moindre mot, espèce de trouillard !

— *Ouh, mais c'est que ça mordrait, en plus, ce petit gamin poil de carotte ! Je m'en fiche, moi, tu peux bien faire le fier, mais quand tu auras besoin de moi, on en reparlera !*

— Besoin de vous ? Ça m'étonnerait : Mrs Withers en connaît plus que vous, et les autres membres du Conseil m'aideront ! De toute manière, on ne comprend rien de ce que vous écrivez !

— *Tiens, cette arrogance me dit quelque chose... Tu es aussi fier que ton père, sale gosse !*

Oscar était perché sur Titus. L'évocation de son père le rendit fou de rage. Il sauta à terre et se précipita vers le livre. Sissi s'interposa entre le jeune Médecus et le livre de Boyd, et Oscar s'écrasa contre le dossier. Un nuage

parfumé à la rose s'en dégagea. Oscar tenta de faire le tour de Sissi, en vain : elle était toujours plus rapide que lui et protégeait le livre.

— Je vais t'attraper et te déchirer en mille morceaux, sale livre ! hurlait Oscar. Tu verras, je dirai à Mrs Withers de te brûler !

Titus s'en mêla lui aussi et écarta Oscar de la table en douceur mais avec fermeté. Sissi passa ses rubans sur le visage d'Oscar pour l'apaiser. Au même instant, la porte s'ouvrit à la volée et Bones fit son apparition.

— Que se passe-t-il, ici ?

Les deux fauteuils glissèrent sans bruit sur le parquet et retrouvèrent leur place. Oscar passa nerveusement la main dans ses cheveux. Sissi et Titus l'avaient empêché de commettre une grosse bêtise : le Grand Maître ne lui aurait certainement pas pardonné d'avoir détruit un de ses livres.

— Rien, dit-il en retrouvant son souffle, je voulais ranger les livres et j'ai eu un peu de mal à le faire, c'est... c'est trop haut.

— Laissez, dit sèchement Bones, je le ferai. Pourquoi ne pas vous reposer avant le dîner ? Je viendrai vous chercher.

Cette fois encore, ce n'était pas le moment de s'opposer au majordome. Mrs Withers avait raison : il allait devoir faire preuve de patience – pour tout.

Il lança un regard chargé de haine vers le livre de Boyd qui s'était discrètement refermé, et sortit de la bibliothèque sans un mot.

Il monta et s'apprêtait à s'engager dans le couloir qui

menait à sa chambre quand des voix retentirent, en provenance du second étage. Depuis qu'Oscar avait mis les pieds à Cumides Circle, ce matin, il lui avait semblé qu'en dehors de la présence à peine perceptible du personnel et du Grand Maître, la demeure était déserte et parfaitement silencieuse. Il s'approcha en catimini de la rampe d'escalier et tendit l'oreille.

Deux personnes parlaient assez fort, puis un silence s'installa. Il reconnut ensuite la voix grave de Winston Brave, qui fut coupée par celle, plus lente, d'un autre homme. Le timbre de voix était acide, les mots hachés.

Oscar monta les trois premières marches en se concentrant sur la voix, puis quelques marches supplémentaires à pas de loup, le cœur battant, jusqu'au second palier. Là encore, la décoration reprenait les codes des Médecus : vert et or, partout. Il se laissa guider par les voix, de plus en plus nettes, à l'entrée d'un couloir sombre. Il hésita et sortit son pendentif, qu'il tendit devant lui. La lueur rayonna dans le corridor, et les M qui parsemaient le tissu mural brillèrent du même éclat.

— *Qui êtes-vous ?* demanda une voix de femme.

Oscar fit un bond sur place et regarda autour de lui. Personne. Il s'immobilisa et avala sa salive avec difficulté.

— *Qui êtes-vous ?* répéta la femme.

Cette fois, Oscar leva les yeux et comme au premier étage, il remarqua la présence d'une tête en plâtre encastrée dans une alcôve, au-dessus du cadre en bois, à l'entrée du couloir. Sous l'alcôve, Oscar parvint à déchiffrer les mots gravés sur une plaque dorée : *Rhoda wing*. Rhoda avait des traits plus durs que ceux de

Selenia, et semblait plus âgée.

— Bonsoir, dit-il d'une voix mal assurée. Je suis Oscar, Oscar Pill.

En même temps, il brandit son pendentif et la Lettre prit un court instant un éclat émeraude.

— *Votre Lettre est liée à celle de Winston*, dit Rhoda. *Vous pouvez y aller.*

Oscar remercia la dame d'un signe de tête et s'engagea dans le couloir vers une double porte. Derrière les panneaux de bois sculptés, il devina la présence du Grand Maître et de son invité.

Il rangea son pendentif sous son Tshirt et le corridor se trouva plongé dans la pénombre. Oscar colla l'oreille à la porte et tenta d'en savoir un peu plus sur l'inconnu.

— ... L'évasion et la liberté retrouvée du Prince Noir sont une terrible nouvelle, Winston.

— J'en suis convaincu, répondit le Grand Maître des Médecins sans insister. Et c'est pour me dire cela que vous êtes venu me voir ?

— Non. Depuis la tenue du dernier Conseil suprême, j'ai appris que vous aviez eu le bon sens de mobiliser toutes les forces de notre Ordre, y compris les jeunes Médecins qui formeront les troupes de demain. Car nous ne sommes pas éternels, Winston, vous le savez comme moi – même si je suis plus jeune que vous.

L'inconnu avait prononcé ces mots avec plus d'acidité encore que le reste. Oscar lui-même ressentit un mal-être.

— Vous êtes bien informés : je compte en effet sur les efforts de tous les Médecins, même les plus jeunes,

répondit Mr Brave d'une voix neutre. Et je me charge de les solliciter, ne vous en faites pas.

Un court silence coupa la conversation, puis son interlocuteur reprit la parole.

— Vous savez que j'ai toujours œuvré pour le bien de l'Ordre, et que je mets mes humbles compétences à son service... et au vôtre, Winston, puisque vous en êtes le Grand Maître.

La voix avait traîné sur les derniers mots, comme si elle tâchait de contenir une rancœur.

— Merci, Fletcher, je n'ai jamais douté de votre engagement au sein des Médicus et de notre combat. Ni de votre loyauté envers moi.

L'inconnu profita d'un court silence pour poursuivre.

— Avez-vous... une idée précise de ceux que vous comptez recruter ? Je peux vous aider à les identifier, et je vous propose même de superviser leur initiation. Je maîtrise un Univers où peu s'aventurent, vous le savez...

— Je le sais, et votre talent me sera précieux en temps voulu. Rien ne presse, mentit Mr Brave : le Prince Noir n'est pas encore en mesure de nous inquiéter...

— En êtes-vous si sûr ? demanda l'homme avec une assurance moqueuse, une fois de plus.

— Espérons que je ne me trompe pas. Pour vous, pour nous... pour tout le monde.

La voix du Grand Maître était devenue plus rauque encore qu'à l'habitude, plus profonde, elle avait rempli la pièce derrière la porte au point qu'Oscar crut qu'il était près de lui. Il entendit du bruit, le mouvement d'un fauteuil : Winston Brave s'était levé pour mettre un

terme à l'entretien. Oscar recula. Il était temps de partir, avant que la porte ne s'ouvre.

Trop tard : une main glaciale sur son épaule le fit sursauter.

Oscar fit volte-face et tomba à la renverse. Une silhouette longiligne et effrayante se pencha sur lui et l'obligea à se relever.

— Retournez *immédiatement* dans votre chambre, dit Bones sans autre précaution. Vous n'avez rien à faire ici, ce sont les appartements privés de Mr Brave.

Cette fois, Oscar obéit sans attendre. Il se releva et courut jusqu'à l'escalier qu'il dévala en quelques secondes. Il traversa en trombe le couloir de *Selenia wing*, poussa la porte de sa chambre et la referma aussi sec, haletant.

Il eut besoin de quelques instants pour retrouver son souffle et s'assit sur son lit.

Avec qui s'entretenait Winston Brave ? À qui appartenait cette voix cassante, et pourquoi était-ce si secret ?

Mais au fond, peut-être se trompait-il : si Bones l'avait contraint à filer dans sa chambre, c'était peut-être simplement pour que la mystérieuse personne présente dans les appartements du Maître ne le voie pas... Le jeune Médecus se souvint des mots du Grand Maître et d'une des consignes qu'il lui avait données : la discrétion. Il était impératif que sa présence à Cumides Circle reste secrète. Il en allait de sa sécurité et de celle de sa famille, selon Mr Brave.

Oscar pensa alors à sa mère et sa sœur ; elles lui manquaient déjà, surtout à l'approche de la nuit. Un peu

perdu au milieu de cette immense chambre, il se sentit très seul, brusquement. Il s'assit sur sa valise et se prit la tête entre les mains. Tiendrait-il le coup ? Le prochain week-end lui sembla infiniment lointain, il avait déjà envie d'y être pour retrouver les siens, ses amis et l'ambiance simple, vivante et chaleureuse de Babylon Heights.

L'image de son père lui apparut également, ainsi que les mots de Billy Boyd. *Tu es aussi fier que ton père, sale gosse !* Qu'en savait ce maudit Boyd ? Qui allait enfin lui dire la vérité ?

La vérité... Bien sûr ! Le Grimoire ! Comment n'y avait-il pas pensé tout de suite ? Il ne l'avait interrogé qu'une seule fois aujourd'hui, et Mrs Withers le lui avait dit : il avait droit à deux questions, donc deux réponses par jour.

Il se précipita sur sa valise qu'il n'avait toujours pas défaits, éparpilla autour de lui les vêtements qui se trouvaient en surface et sortit la cape avec précaution. Il la déplia sur le lit et dévoila le Grimoire glissé entre les plis de velours. Il en caressa la couverture, effleura son pendentif pour se donner du courage et ouvrit le livre avec hésitation.

Il était très proche de ce qu'il avait attendu depuis des mois, des années peut-être, et brusquement la peur le tiraillait. Déterminé, Oscar posa la main gauche sur la page blanche et se concentra. Quelle était la formule, déjà ? Ah, ça y est, les mots lui revenaient, et il les récita à voix haute et sans trembler.

Grimoire,

Si tu as de la mémoire,

*Réponds sans surseoir
Et ne me laisse pas croire
Ce qui est sans espoir.*

Il énonça alors la question qui le travaillait depuis tant de temps et dont on lui avait probablement caché la réponse :

— Grimoire, peux-tu me dire ce qui est arrivé à mon père ? Il s'appelle Vitali Pill et il était un célèbre Médecin, ajouta Oscar avec émotion et fierté.

Oscar retira sa main et observa la page fébrilement.

Il vit alors apparaître les traits d'un homme dont il regardait la photo tous les soirs : son père, grand, fort, roux comme lui, les mêmes yeux bleus.

Vitali Pill courait, sa cape flottait au vent, il portait sa ceinture des Trophées et Oscar remarqua le rayonnement qui émanait des cinq sacoches.

Une ombre s'abattit sur les images qui défilaient comme un film, et Vitali brandit son pendentif : la lumière jaillit et dans la nuit apparut un homme dont on ne distinguait pas les traits. Il était aussi grand que son père et vêtu de noir de la tête aux pieds, hormis un col rouge. Des larmes de sang s'échappèrent de ses yeux et l'homme porta la main à son visage. Quand il la retira, elle s'était transformée en torche. La main enflammée ne cessa de grandir. L'image s'effaça et Vitali réapparut, le bras tendu. Deux serpents enroulés se dénouèrent de son bras et se jetèrent sur l'homme en noir, qui s'effondra.

L'ombre envahit encore l'image, et quand elle se reforma, Vitali était debout, sans sa cape et sans sa ceinture, face à six personnes qu'Oscar ne vit que de dos.

L'image s'effaça à nouveau pour faire apparaître le père du jeune garçon allongé dans un endroit sombre.

Quelques secondes plus tard, Oscar reconnut sa mère, Celia, en larmes, vêtue de noir. Le visage de Mrs Withers, en retrait, et celui de Winston Brave, tristes, traversèrent la page.

La dernière image fut celle d'un cercueil recouvert de velours vert et frappé de la Lettre d'or, et d'une femme, Celia, qui arrachait l'étoffe d'un geste brutal. Il n'avait jamais vu sa mère dans cet état : elle semblait folle de rage et de désespoir.

Puis la page retourna à sa blancheur initiale.

Oscar réalisa qu'il avait retenu sa respiration pendant tout le temps où les images déferlaient sur son Grimoire. Il referma le livre et se laissa tomber sur son lit.

Oscar fit le lien entre les premières images et ce qu'il avait appris sur son père depuis son arrivée à Cumides Circle : il s'agissait du combat entre Vitali et celui qui n'était autre que le Grand Pathologus, sans doute. En revanche, il n'était parvenu à reconnaître ni la salle où Vitali affrontait six adversaires, ni l'endroit sale et poussiéreux où s'était ensuite retrouvé son père. Mais il avait vu le cercueil et le chagrin de sa mère. Enfin, on lui avait dit que son père était mort dans un accident d'avion, mais pas une seule fois le Grimoire n'avait évoqué la chose...

Même si tout n'était pas clair et si les choses ne s'étaient pas déroulées comme on avait tenté de le lui faire croire jusqu'ici, il était certain, maintenant, que la mort de son père était liée à ses pouvoirs de Médecus.

Quelle avait été sa mission ? Avait-il été fait prisonnier par l'ennemi, à son tour, comme le Prince Noir ? Était-ce là-bas qu'il avait trouvé la mort ?

Oscar se redressa. Il fallait qu'il interroge à nouveau son Grimoire, qu'il revoie ces images, qu'il formule sa question autrement ! Il voulait absolument en savoir plus... Il ouvrit le livre en vain. La page resta muette, comme le lui avait dit Mrs Withers : *deux réponses par jour, Oscar. Pas plus.*

Il se résigna à ranger le livre et la cape dans la valise. Il effleura la ceinture, qui se souleva pour retomber sagement dans le fond. *Bientôt, se dit-il. Bientôt, je te porterai, ceinture.*

À peine avait-il refermé la valise que l'on frappa à sa porte. Bones n'attendit pas l'autorisation d'Oscar et entra.

— Le dîner va être servi.

Oscar mangea très peu, malgré les soupirs et les regrets de Jerry qui s'était donné un mal fou pour faire le plus gros sandwich du monde : steak haché, concombre, tomates, cornichons, sauce, feuilles de salade, fromage, ainsi qu'une foule d'ingrédients qu'Oscar avait du mal à reconnaître. L'ensemble était délicieux, mais les bouchées ne passaient pas.

— Bon, vous êtes d'accord, Mr Oscar, finit par dire Jerry pour se consoler : ce serait dommage de laisser perdre un si bon sandwich, non ?

— Oui, répondit Oscar en poussant son assiette en direction de Jerry, je suis tout à fait d'accord. Allez-y, c'est vraiment délicieux mais j'ai pas faim, c'est tout.

— Je vous en ferai d'autres, promis, dit le chauffeur

dont la bouche débordait déjà de feuilles de laitue.

Oscar se leva. Bones le retint.

— Vous ne pouvez pas garder votre Grimoire dans votre chambre. Il faut le laisser dans la bibliothèque avec les autres livres pendant la nuit. C'est ainsi qu'il se nourrit d'informations pour mieux répondre à vos questions.

— Non, répondit Oscar sans entrain, je préfère le garder avec moi.

Il comptait bien attendre la première heure du jour suivant pour pouvoir interroger son Grimoire.

Bones insista.

— Je ne fais que vous transmettre les ordres de Mr Brave, bien sûr.

Oscar croisa le regard mi-clos du majordome. Il n'en croyait pas un mot, mais il n'avait pas le choix : Bones l'avait surpris en train d'épier le Grand Maître, il n'était pas vraiment utile d'en rajouter et de lui tenir tête.

— D'accord, dit enfin Oscar, dépité. Mais c'est moi qui range mon Grimoire dans la bibliothèque.

Il espérait ainsi le dissimuler suffisamment pour que personne ne puisse y avoir accès cette nuit, et le récupérer très tôt le lendemain. Bones accepta d'un signe de tête et se retira de la salle à manger.

Oscar monta dans sa chambre, récupéra le livre et descendit en le serrant contre lui.

Il se faufila jusqu'à la bibliothèque et grimpa sur Titus. Au moment de placer le livre sur une étagère, il eut une idée. Il tira la pochette de Julia Jacob, descendit de son perchoir et s'éloigna avant de l'ouvrir.

— Excusez-moi de vous déranger, Julia, mais je crois

que j'ai besoin de vous.

Un coin de la page de garde se remplit d'une écriture fine et précise.

— *Bonsoir, Mr Oscar, vous ne me dérangez pas, au contraire ! Que puis-je pour vous ?*

— Est-ce que je peux vous confier quelque chose ? C'est assez important, même très important pour moi, précisa Oscar à voix basse, en gardant un œil sur les autres livres de l'étagère et notamment celui de Boyd.

— *Me confier quelque chose ? Mais quoi ?*

— Je voudrais ranger mon Grimoire à côté de votre pochette pour que vous puissiez le surveiller. Ça ne vous embête pas ?

— *Pas du tout, avec grand plaisir, c'est même un honneur de côtoyer le Grimoire du fils de Vitali Pill !*

Oscar eut l'impression que la page elle-même rougissait.

— Merci, Julia ! Je le récupérerai demain matin, dès que possible en tout cas, dit-il en refermant la pochette.

Il s'empressa de la remettre à sa place et glissa discrètement le fin Grimoire contre les articles de Julia Jacob.

Alors qu'il quittait la bibliothèque, un bruit l'obligea à se retourner : *l'Anthologie des Pathologues* s'agitait sur son étagère.

Oscar était décidé à l'ignorer, mais il commençait à connaître Boyd : ce dernier ferait un raffut du diable si Oscar partait sans lui parler. Le jeune Médecin soupira et se résigna.

Il s'empara du livre cartonné et taché et l'ouvrit, les

yeux ailleurs.

— *Tu peux jouer les agacés, petit, mais j'ai bien vu ton manège !* s'écria Billy Boyd avec de grosses lettres mal formées.

— Ah oui ? répondit Oscar, l'air de rien. Et c'était quoi, mon manège ?

— *Va savoir ce que tu faisais, mais je t'ai vu fouiller parmi les livres, là, plus bas.*

Oscar haussa les épaules.

— Et alors ? J'ai le droit de lire autant que je veux !

— *N'essaie pas de m'embobiner, on ne la fait pas à Billy Boyd !*

— Eh bien, s'il est si malin que ça, qu'il s'amuse à deviner tout seul, sans poser de question ! répondit Oscar en refermant le livre d'un coup sec.

Il remit sur l'étagère l'ouvrage qui se démenait comme il pouvait, et s'éloigna en courant, plutôt content de lui avoir cloué le bec pour une fois.

Il sortit de la bibliothèque en trombe, courut sur le marbre... et heurta de plein fouet un homme au beau milieu du hall. Il tomba à la renverse et releva la tête.

— Excusez-moi, monsieur, je ne vous avais pas vu...

L'homme se pencha et le dévisagea. Oscar, assis sur le sol, croisa son regard et sentit immédiatement une tension en lui, comme si ce regard lui rappelait quelque chose de très désagréable.

— Tiens, tiens, dit l'homme de sa voix acide, un jeune garçon à Cumides Circle, voilà qui est étrange.

Bones accourut et releva Oscar d'une poigne de fer. Pour la première fois, Oscar décela une nervosité extrême

chez le majordome.

— Montez, vite, souffla-t-il à l'oreille d'Oscar.

Mais cette fois, Oscar n'obéit pas. Il avait reconnu la voix de celui qui s'entretenait avec Mr Brave, juste avant le dîner. Maintenant, il pouvait associer un visage à cette voix. Des yeux effilés sombres, une peau livide, des cheveux ras et gris : rien de rassurant.

— Vous n'êtes pas blessé, Mr Worm ? demanda Bones en s'intercalant autant que possible entre Oscar et l'homme. Ce garçon est maladroit, il travaille ici depuis peu de temps.

Fletcher Worm écarta le majordome d'une main pour mieux observer Oscar.

Une voix emplît l'espace du hall et vint prêter mainforte au jeune garçon.

— Que me vaut le plaisir d'une seconde visite, Fletcher ?

Winston Brave descendit les dernières marches pour les rejoindre.

— Ma sacoche, mon cher. J'ai oublié ma sacoche, répondit l'homme avec un léger sourire, sans quitter Oscar du regard. Je ne le regrette pas : cela m'a donné l'occasion de faire la connaissance de ce jeune homme qui n'a pas encore eu le temps de se présenter... Auriez-vous changé d'avis en une petite heure, Winston, et ce garçon ferait-il partie d'un recrutement précoce ?

— Mon neveu, répondit Brave sur un ton cassant. Il passe quelques jours chez moi.

Fletcher Worm leva enfin les yeux sur l'imposant Grand Maître. Brave le dépassait d'une tête.

— Votre frère a eu un fils ? Heureux — et surpris — de l'apprendre. Je ne le savais pas marié. Pour tout vous dire, ajouta Worm, je ne le savais même pas *vivant*.

Winston Brave le foudroya du regard.

— Un lointain neveu, si vous voulez tout savoir.

Pour la première fois, le propriétaire des lieux se tourna vers Oscar. Le jeune garçon eut le sentiment qu'un bloc de béton s'écrasait sur lui, tant le regard du Grand Maître était lourd de reproches et de colère.

— C'est sans doute pour cela qu'il ne vous ressemble pas, et à dire vrai il me fait penser à quelqu'un d'autre, mais qui ? Allez savoir.

— Effectivement, répondit Brave d'une voix glaciale, allez savoir.

Worm allait répliquer, mais Bones intervint :

— Votre sacoche, Mr Worm.

L'homme saisit brusquement le sac en cuir et inclina la tête.

— À très bientôt, Winston.

Il tourna la tête vers Oscar, lui adressa un petit sourire et s'éloigna, raccompagné par Bones.

Quand Winston Brave entendit le claquement de la porte, il baissa le regard sur le jeune Médecus.

— Que faisais-tu ici à cette heure ?

— Je suis désolé, je sortais de la bibliothèque, j'y ai rangé mon Grimoire et...

— Ce n'est pas à toi de ranger ce Grimoire ! tonna Brave.

Il se tourna vers le majordome.

— Bones, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous

me décevez beaucoup !

Bones lança un regard sombre en direction d'Oscar, qui avait insisté pour porter lui-même son Grimoire dans la bibliothèque.

— Je suis désolé, monsieur, se contenta de dire le majordome. Ça ne se reproduira pas.

— Fletcher Worm est tout sauf idiot, il saura très vite qui tu es, Oscar. Pourtant, il m'a semblé avoir été clair ce midi : je ne voulais pas que quiconque ait vent de ta présence à Cumides Circle, pas même un membre du Conseil. Et tu ne l'as pas compris.

Oscar acquiesça, mortifié.

— Si, monsieur, mais...

— Il n'y a pas de « mais », rugit Brave. Il y a des règles, et tu dois les respecter, un point c'est tout ! Est-ce que je suis clair ?

Oscar se tut. Un silence de mort régnait dans la demeure.

Brave s'éloigna sans un regard pour Bones et Oscar. Au pied de l'escalier, sans se retourner, il rompit le silence : — Tu ne toucheras plus à ce Grimoire jusqu'à ce que je décide du contraire, Oscar. Et cela aussi, c'est un ordre. Quelque chose se serra en Oscar, mais il n'eut pas d'autre choix que d'accepter.

— Maintenant, au lit, décréta le Grand Maître.



La sphère des univers

La première nuit d'Oscar à Cumides Circle fut particulièrement agitée. Les images du Grimoire envahirent ses rêves, des cercueils peuplèrent l'obscurité, et le désespoir de Celia revint inlassablement dès qu'il fermait les yeux.

Le lendemain, il lui fallut faire beaucoup d'efforts pour ne pas bâiller toutes les minutes, pour se concentrer sur les mots de Mrs Withers et pour que son esprit ne vagabonde pas ailleurs...

— Mon garçon, s'impatienta la dame, je me demande si nous n'allons pas reporter notre leçon. Tu me sembles épuisé.

— Non, non, s'écria Oscar d'une voix d'outre-tombe, je suis en pleine forme, je vous assure. Je veux pouvoir entrer dans le corps le plus tôt possible ! Il faut que je sache comment on se transforme en miniature !

Mrs Withers se mit à rire : la naïveté d'Oscar l'amusait. Le jeune Médecus se raidit, un peu vexé.

— Mais qui a parlé de miniature, Oscar ? Cela n'a rien à voir. Le corps n'est ni ce que tu crois, ni ce qu'on t'apprend à l'école, et l'Intrusion Corporelle, ça ne revient pas à devenir tout petit pour y entrer !

La dame se leva et s'empara avec soin du livre en cuir d'Alphonse. Elle l'ouvrit et s'adressa à l'aristocrate :

— Cher ami, permettez que je vous sollicite déjà pour l'éducation de ce jeune homme.

— Mais avec joie, Berenice, avec joie. Que puis-je pour vous ? Mes humbles connaissances historiques sont à votre service, dit le marquis avec une certaine émotion dans la voix.

— J'aimerais révéler à Oscar les cinq Univers intérieurs, et un schéma vaut mieux que tous les discours. Voudriez-vous montrer à ce jeune homme la magnifique représentation du XIXe siècle qui illustre votre livre, je vous prie ?

En guise de réponse, *L'Épopée fabuleuse des Médecins du Moyen Âge à nos jours* se referma pour se rouvrir à la volée, comme si un courant d'air avait balayé ses pages. Le mouvement s'arrêta enfin sur une feuille plus épaisse que les autres qui se déplia une fois, deux fois, puis tant de fois qu'elle se déploya, immense, sur plus de la moitié de la table.

Oscar s'approcha, surpris – et presque déçu – par la simplicité de la gravure : la carte ne comportait qu'une grande sphère vert sombre, une lettre en son centre et cinq noms inconnus tout autour d'elle.

Peu à peu, cependant, lumière et couleurs apparurent.

Le jeune garçon se concentra alors sur les détails : la

sphère s'était mise à scintiller, et elle était si bien dessinée qu'elle donnait l'impression d'être en relief et qu'en passant la main sur la feuille, on en sentirait l'arrondi. En premier plan, devant la sphère, Oscar n'eut aucun mal à reconnaître le M des Médecins cerclé d'or. Le pendentif était bien plus beau et plus travaillé que le sien, celui de Mrs Withers ou même celui du Grand Maître. Il semblait, lui aussi, plus réel qu'un véritable pendentif et brillait d'un éclat incomparable.

Mrs Withers effleura le parchemin et la sphère se mit à tourner sur elle-même, un peu à la façon du globe qui trônait sur le bureau d'Oscar à Kildare Street, et sur lequel il avait pointé tous les pays qu'il avait l'intention de visiter lorsqu'il serait plus âgé. Il admira la carte, subjugué.

— Alphonse, dit la vieille dame, j'avais oublié combien cette représentation des cinq Univers était belle ! Quel chef-d'œuvre...

Le marquis, qui n'osait pas écrire sur l'œuvre d'art pour répondre à son amie, se contenta de faire bouger son livre pour acquiescer.

— Oscar, dit Mrs Withers, cette carte va te faire découvrir les cinq Univers intérieurs et certaines passerelles qui permettent aux Médecins – et aux Pathologues, hélas – de passer d'un Univers à l'autre.

Oscar leva des yeux étonnés.

— Mais... je ne vois qu'un globe vert qui brille un peu, Mrs Withers.

La dame sourit. Plutôt que de répondre, elle saisit son pendentif et le plaça juste au-dessus du M au centre de la

sphère. Un faisceau lumineux naquit entre les deux Lettres, et MrsWithers fit lentement glisser le symbole des Médecins du centre vers un des noms inscrits autour de la sphère.

Celle-ci cessa de tourner et s'anima : des paysages, des peuples et des mouvements lui donnèrent vie en quelques secondes sous le regard fasciné d'Oscar.

— Voici le premier Univers, commenta la vieille dame, celui d'Hépatolia, centré par la montagne qui lui donne son nom. C'est un univers essentiellement souterrain, fait d'usines, de tunnels, de canaux, de galeries et d'immenses grottes profondément enfouies où des milliers d'êtres travaillent sans jamais voir le jour. C'est un univers rude et pesant, Oscar.

— Ils travaillent ? Mais qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils transforment la nourriture en énergie pour l'ensemble des cinq Univers. Hépatolia, sa montagne et ses mines gigantesques sont d'indispensables sources de vie pour le monde intérieur.

Elle plaça à nouveau son pendentif au-dessus du M dessiné sur la carte et le fit glisser à droite, jusqu'au deuxième nom. Sur la sphère, Hépatolia disparut alors comme un mirage pour laisser la place à de grandes étendues de terre et des mers agitées.

— Voici maintenant l'Univers des deux royaumes, Oscar. Le premier, c'est le royaume des Souffles et ses plaines immenses et velues balayées par les vents contraires, dit-elle en pointant du doigt les vastes contrées sur la carte. On s'y aventure rarement, certains affirment que les vents rendent fous – il est vrai que

beaucoup de Médecus y ont perdu la tête. Bon, pour certains, on peut se demander si ce n'était pas déjà le cas avant qu'ils s'y rendent, mais enfin... Il faut traverser les plaines pour accéder au second royaume, celui de Pompée, la grotte sous-marine du Battement Universel.

— Pompée ? répéta Oscar sans comprendre.

— C'est ce que tu caches ici, répondit Mrs Withers en posant l'index sur le torse d'Oscar : le cœur.

Oscar longea la table pour mieux voir les gravures qui mettaient en images les mots de Mrs Withers. Un rayon traversa la fenêtre de la bibliothèque, illumina la sphère et fit scintiller la surface des flots. Le jeune Médecus songea à la mer en vacances, lorsqu'il y partait avec Cella et Violette. Celle qu'il découvrait sur la sphère avait une particularité : elle battait régulièrement, créant ainsi à sa surface des vagues qui se propageaient dans toutes les directions comme lorsqu'il s'amuse à jeter des cailloux dans l'eau. Elle ne lui semblait pas aussi amusante, cette mer, elle paraissait même plutôt dangereuse et mystérieuse, comme tout dans les cinq Univers, mais tout l'attirait. Comme d'habitude chez lui, la curiosité l'emportait sur la peur.

— Le royaume des Souffles et Pompée forment ensemble le deuxième Univers ? demanda Oscar, fasciné par ces révélations.

— Oui, confirma la dame. Et c'est au-delà de Pompée et de la mer Pourpre que se trouve la passerelle vers Embrye, le troisième Univers.

Oscar saisit précipitamment son pendentif.

— Je peux le faire apparaître, s'il vous plaît ?

Sans attendre de réponse, il superposa son pendentif à la Lettre sur la carte. Il déchanta aussi vite : impossible de faire glisser la Lettre vers le troisième nom inscrit autour de la sphère. Il se tourna vers Mrs Withers, dépit.

La dame sourit.

— Inutile, dit-elle, tu n'y arriveras pas. Seuls les Médecins qui ont déjà voyagé dans un Univers peuvent le faire apparaître sur la carte.

Oscar rangea son pendentif, déçu. Mrs Withers en profita : d'un geste, les grandes plaines et les océans du deuxième Univers se désagrégèrent et le troisième Univers se matérialisa.

Oscar se pencha avec attention sur la carte et son nouveau décor et comprit qu'il n'était pas au bout de ses surprises : cette fois, la sphère en contenait une autre, plus petite, entourée des mêmes cinq noms. La sphère intérieure semblait flotter dans un monde opaque comme si on l'observait à travers un verre embué.

— Les cinq Univers dans *un seul* ? s'étonna le garçon.

— Très juste, Oscar, le complimenta Mrs Withers. Embrye est le monde mystérieux de la naissance et de la procréation... C'est pour ça que la carte représente le corps d'un enfant avec ses cinq Univers *dans* l'Univers d'Embrye de sa mère. Et pour cette même raison, Embrye est un Univers complexe, avec ses passerelles intérieures. Un jeune Médecin comme toi, inexpérimenté, ne pourrait pas s'y rendre ou s'y perdrait...

— Mais alors, Embrye n'existe pas chez les hommes ?

— Eh bien, euh, disons qu'il en existe un autre un peu

plus complexe, comment dire... il est un peu tôt pour entrer dans les détails, Oscar. Plus tard, plus tard, un peu de patience !

Mrs Withers, mal à l'aise, se dépêcha de déplacer le M et de faire apparaître le quatrième Univers avant que la curiosité d'Oscar ne l'oblige à entrer dans les fameux « détails ».

— Voici Génétys, dit-elle avec un intérêt plus marqué encore. Un univers technologique de pointe, un centre d'informations ultra-perfectionné, immense, aux connexions multiples, qui rayonne vers les quatre autres Univers. Il s'agit du centre névralgique de l'information, un peu comme un gigantesque ordinateur central qui aurait des antennes un peu partout ailleurs. C'est, je l'avoue, l'Univers qui me captive le plus, et j'en ai fait ma spécialité. Au sein du Conseil suprême des Médecins, j'en suis responsable.

— Vous, s'exclama Oscar, experte en informatique ? Il se mit à rire, mais se reprit aussitôt devant la mine un peu pincée de Mrs Withers.

— Pardon, dit-il, je veux dire, non, ça n'est pas vraiment étonnant, il n'y a pas de raison, hem... Mais... ça signifie qu'il y a un expert pour chaque Univers, parmi les membres du Conseil ?

Mrs Withers accrocha son petit sourire à son visage, l'œil en coin vers Oscar et sans rancune.

— Absolument. Tu auras d'ailleurs l'occasion de les rencontrer pour qu'ils t'en parlent : Maureen connaît Hépatolia comme sa poche, l'intrépide et révolutionnaire Alistair McCooley a traversé plusieurs fois les Plaines des

Vents Contraires et plongé jusqu'à la grotte de Pompée, et enfin Embrye et ses Univers dans l'Univers maternel n'ont pas de secret pour Anna-Maria Lumpini.

Oscar se tourna vers Machiavel, le fauteuil agressif.

— Et celui qui occupe ce fauteuil, quel est l'Univers qu'il connaît le mieux ?

Mrs Withers déplaça la Lettre de la carte jusqu'au cinquième et dernier nom, au sommet de la sphère, qui passa du vert au noir. Mais cette fois, il n'y eut pas de métamorphose : aucun paysage, pas la moindre âme qui vive. De temps à autre, un éclat apparaissait telle une étoile filante.

— Fletcher Worm est certainement celui qu'il faut suivre pour s'aventurer dans le cinquième Univers, Oscar : Cérébra. Celui du cerveau.

La voix de la vieille dame était plus grave, comme si des souvenirs compliqués et douloureux étaient venus assombrir sa pensée. Oscar préféra poser la question qui le préoccupait avant que Mrs Withers ne change de sujet.

— Pourquoi la sphère est-elle restée noire, madame ?

— Parce que Cérébra est un Univers secret et inconnu pour bon nombre de Médecus, qui n'y sont allés qu'une fois pour la plupart. À l'époque où cette carte a été tracée, on en savait trop peu de choses pour les dessiner. C'est à peine mieux aujourd'hui...

— Moi, j'aimerais bien aller dans ce cinquième Univers... dit Oscar en passant ses doigts sur la sphère sombre.

Au même instant, il ressentit un picotement qui l'obligea à retirer sa main. Mrs Withers semblait n'avoir

rien remarqué et il se garda bien de le lui dire : il craignait qu'elle s'oppose à son voyage dans le corps, alors qu'il n'attendait que cela.

— Mais il veut aller partout, ce jeune homme ! s'amusa la vieille dame. Il va falloir freiner tes ardeurs : sache qu'il y a un ordre à respecter et qu'on ne peut passer pour la première fois dans un monde qu'en étant déjà allé dans le précédent.

— Il faut emprunter la passerelle, c'est ça ?

— C'est bien ça, oui, mais il faut surtout être en possession du Trophée de l'Univers précédent...

— Qu'est-ce que c'est, un Trophée ?

— C'est ce que tu dois rapporter de chaque Univers et conserver sur toi.

— La ceinture ! s'écria Oscar, qui comprenait enfin à quoi servait celle qui avait appartenu à son père. Cinq sacoches pour cinq Trophées !

Mrs Withers confirma d'un signe de tête.

— Ta maman a bien fait son travail, je vois : tu connais la ceinture des Trophées.

— Celle de mon père est dans ma valise, dit Oscar avec fierté. La cape aussi.

— Parfait, dit Mrs Withers, mais le plus dur reste à faire : compléter cette ceinture, justement. Cinq Univers, donc cinq Trophées qui feront de toi un Médecus à part entière. C'est la condition incontournable pour être en pleine possession de tes pouvoirs, Oscar.

Oscar ouvrit la bouche et Mrs Withers l'empêcha de prononcer le moindre mot supplémentaire.

— Assez, monsieur le curieux, avec vos questions ! Tu

ne peux pas tout savoir le premier jour, forcément. Et je te l'ai dit : tu connaîtras la réponse à de nombreuses questions à l'intérieur du corps.

Oscar se résignait déjà lorsqu'il sentit une brûlure traverser le tissu de son T-shirt. Sans qu'il fasse le moindre mouvement, la chaîne quitta son cou, et son pendentif s'éleva lentement pour venir se placer au-dessus de la Lettre, qui glissa vers le cinquième nom. Machinalement, Oscar tendit la main pour rattraper son pendentif ; le contact fit jaillir une lumière aveuglante. Le jeune Médecus tourna la tête : Mrs Withers lui parlait, mais la voix lui sembla lointaine, et bientôt ce fut le silence le plus parfait.

Plus rien n'existait autour de lui : il n'y avait plus que la sphère, qui laissa alors des images se former à sa surface. Des visages qui lui semblèrent familiers apparurent une fraction de seconde avant de s'évanouir dans un désert gris à perte de vue. Des tours menaçantes montèrent, immenses, et s'effacèrent, des stries lumineuses rayèrent la carte. Puis des voix traversèrent les terres arides pour parvenir à son oreille, mais ce ne furent que des sons incompréhensibles.

Puis plus rien.

Une forte douleur dans le dos l'obligea à ouvrir les yeux. Tout près de lui, il reconnut les yeux verts de Mrs Withers à travers les lunettes.

— Oscar ? M'entends-tu, Oscar ?

— Oui, bafouilla le garçon. Qu'est-ce... qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je crois que le cinquième Univers t'attire plus

encore que tu ne le crois... Heureusement qu'Alphonse a refermé la carte, sinon nous ne t'en aurions pas détaché ! Du coup, tu es tombé à la renverse.

Elle se tut un court instant avant de poser la question qui la travaillait. Elle espérait qu'Oscar ne retiendrait rien de ce moment étrange, et elle ne voulait ni l'inquiéter ni attirer son attention. Oscar se releva.

— Qu'est-ce que tu as ressenti ? demanda-t-elle comme si de rien n'était.

— Je... je ne sais pas vraiment, en fait. J'ai vu des images bizarres, un désert, des tours, j'ai même entendu des voix mais je n'ai rien compris...

Oscar se pencha sur le livre du marquis, intrigué.

— Je croyais que je ne pouvais pas faire apparaître un Univers avec mon pendentif !

— C'est sans doute parce que le Grand Maître l'a associé au sien, répondit Mrs Withers sans s'étendre sur la question. Bon, restons-en là pour nos leçons, aujourd'hui.

Elle referma délicatement le traité d'histoire et se tourna vers son protégé.

— Il est bientôt l'heure de déjeuner. Et si tu montais te reposer ? Nous reprendrons cet après-midi, tu seras plus en forme.

Malgré les révélations passionnantes de la sphère, Oscar était trop fatigué pour s'opposer à Mrs Withers. Il se contenta d'acquiescer et quitta la bibliothèque.

À peine eut-il fermé la porte que le livre du marquis Alphonse se manifesta. Mrs Withers se pencha sur la page de garde.

— Ma chère, vous l'avez remarqué comme moi : le cinquième Univers s'est presque imposé à cet enfant.

— Je sais, Alphonse.

— Cela ne vous inquiète-t-il pas ?

Mrs Withers réfléchit un court instant avant de répondre.

— Non, mon ami, non, ça ne m'inquiète pas. Pour tout vous dire, je me demande presque si cela ne doit pas me conforter dans mes opinions. Bonne journée, Alphonse, dit-elle en rangeant le livre sur son étagère.

La semaine se passa sans autre incident. Oscar veilla à respecter scrupuleusement — non sans difficulté, cependant — les consignes du Grand Maître, et même le personnel de la maison eut du mal à l'apercevoir. Quant à la privation du Grimoire, elle passa presque inaperçue pendant les premiers jours : en fin de compte, Oscar aurait presque préféré n'avoir jamais posé cette question au livre. Il était épuisé de se réveiller plusieurs fois par nuit et il n'attendait qu'une chose : le week-end, qui lui donnait le droit de rejoindre sa famille et ses amis dans son quartier.

Vendredi après-midi fut une véritable bénédiction : il se jeta dans les bras de sa mère qui l'attendait devant les grilles de la demeure. Elle n'avait pas voulu entrer, afin de ne pas revoir Mr Brave et remuer les souvenirs péniblement enfouis en elle. Elle savait que peu de choses suffiraient à tout raviver et elle ne voulait pas souffrir.

Oscar balança sa valise sur la banquette arrière de

Toinette et demanda à sa mère de démarrer en trombe et de ne pas s'arrêter avant d'être arrivés à Kildare Street.

Il passa une heure à tenter de raconter à la petite famille sa semaine à Cumides Circle, mais trop de choses se bousculaient et tout devenait confus. Violette finit par chantonner gentiment en regardant ailleurs, sa mère lui conseilla de se reposer et de reprendre son récit un peu plus tard, et lui-même y renonça très vite.

Il enfourcha son vélo et sillonna les rues de Babylon Heights en respirant à pleins poumons les mille odeurs qui avaient parfumé son enfance. Il réalisait combien tout ce qui l'avait entouré jusqu'ici, au-delà de sa famille et de sa maison, comptait pour lui.

Lorsqu'il fut passé par la cuisine ou le jardin de tous leurs voisins, Oscar atterrit au milieu d'un attroupement qui l'obligea à descendre de vélo. Il se faufila jusqu'au devant de la foule et découvrit Jeremy en train d'haranguer la population amusée et captivée malgré tout.

— Encore une nouveauté au Bazar de Jeremy, mesdames, messieurs : l'espace jardinage avec service à domicile ! Vous rêvez des mêmes fleurs que votre voisin ? Les siennes sont plus belles, vous avez envie de changer ? Faites appel aux bras de Barth et au goût de Jeremy !

Avant les vacances, le petit Irlandais avait déjà évoqué sa nouvelle idée en présence d'Oscar. Jeremy et Barth s'infiltraient en douce dans un jardin et y plantaient quelques fleurs – les mêmes que celles du voisin. Ce dernier, furieux d'être copié, faisait appel à Jeremy pour changer ses fleurs. Le petit malin les déterrait pour en

mettre d'autres mais les conservait précieusement... pour les planter dans un autre jardin, et ainsi de suite ! La moitié de Babylon Heights avait fini par faire changer les fleurs de son jardin par les deux frères, qui s'étaient fait payer pour le travail sans déboursier un sou pour les fleurs qu'ils déterraient ici et replantaient là...

Oscar secoua la tête et se mit à rire. Jeremy l'aperçut et lui fit signe d'approcher.

— J'ai en même temps le plaisir de vous annoncer qu'Oscar Pill, le plus brillant élève de l'école, se joint à nous pour tenir le Bazar et réfléchir aux meilleures affaires que vous pourriez faire !

Quelques personnes applaudirent avant de se disperser, et Oscar n'eut même pas le temps de protester.

— Ben alors, t'étais où cette semaine ? s'écria Jeremy, sincèrement content de retrouver son copain de classe.

— Chez un... un oncle, mentit Oscar, qui n'avait pas oublié les consignes.

Il aurait aimé partager son expérience avec ses amis, mais Oscar connaissait Jeremy : contrairement à son frère, il n'aurait pas pu garder le secret, surtout s'il s'agissait de Cumides Circle. Jeremy aurait été capable de se glisser dans le jardin et de couper les branches de Zizou pour les replanter et les vendre comme gardiens de maison – ou gardiens de but !

— Et j'y retourne la semaine prochaine et les semaines suivantes. Je travaille avec lui, ajouta Oscar. Donc pour le Bazar, ça ne va pas être possible...

— Ah, mince, j'avais quelques idées pour nous, répondit Jeremy, déçu.

— Et aller faire du roller, ça te dit ? proposa plus simplement Barth.

Les trois gamins filèrent et Oscar rentra juste pour l'heure du dîner, épuisé et heureux.

Cette fois, Celia ne lui reprocha pas son retard. Elle savait que son fils avait besoin d'être à nouveau un garçon de son âge, et en vacances : il fallait qu'il se dépense, qu'il joue et oublie Cumides Circle et son initiation difficile, ce qu'il fit toute la journée du lendemain.

Oscar consacra cependant son dimanche à sa mère et à sa sœur. Ils piqueniquèrent dans le square et finirent par faire un tour de barque sur le lac. Ils en sortirent trempés et joyeux. Quand ils furent de retour, ils découvrirent sur la table de la cuisine un empilement de boîtes en plastique avec une grosse étiquette sur laquelle on pouvait lire « OSCAR », et un petit mot signé par tout le voisinage :

Tu as maigri, mon garçon !

Voici donc ton goûter pour la semaine à venir.

Grosses bises,

Mrs Orfanoudakis, Mrs Dawesar et la signora Golino.

Oscar se pencha sur les boîtes : boulettes de viande, spécialités au fromage de brebis, gâteaux de toutes sortes et de tous pays... Il y avait là de quoi tenir un mois, même sans les sandwiches de Jerry, c'était certain.

Il monta faire son sac tandis que Violette restait près de lui, l'air d'être ailleurs et présente malgré tout. Le week-end était passé très vite, et à force de devoir cacher l'existence de Cumides Circle à ses amis, il avait fini par l'oublier lui-même. Mais en rangeant ses affaires, tout lui était revenu, et curieusement, malgré les révélations du

Grimoire, Oscar n'était pas mécontent de reprendre l'initiation avec Mrs Withers. Il se réjouissait presque de retrouver la demeure du Grand Maître. Bien sûr, une perspective dominait tout : demain, il pratiquerait sa première Intrusion Corporelle.

À 18 h30, il embrassa sa mère et sa sœur et courut presque trop vite vers la voiture noire qui l'attendait. Jerry l'accueillit avec un grand sourire au milieu de son visage barbu et tout rose.

— Vous nous avez manqué, Mr Oscar. En route ! Il faut être à Cumides Circle avant 19 heures, vous le savez.



Premier voyage

La voiture glissa dans la circulation et Oscar reconnut bientôt les abords de Blue Park.

Au fur et à mesure qu'il approchait de la belle demeure, son excitation montait.

À peine la voiture eut-elle dépassé les grilles et freiné devant le perron qu'il ouvrit la portière avec précipitation. Il courut sur le gravier et grimpa les marches avant même que Bones ait ouvert la porte.

— Vous auriez pu attendre que je vienne à vous avec le parapluie, lui reprocha d'emblée le majordome.

Oscar soupira. Les mots aigres de Bones ne lui avaient pas manqué, c'était le moins qu'on puisse dire.

— Un parapluie ? Mais il fait très beau !

— C'est pour vous protéger des regards indiscrets. Il est inutile qu'on vous voie sur le perron, répliqua Bones d'une voix traînante.

Oscar ne prit même pas la peine de répondre et traversa le hall vers l'escalier avec son sac sur le dos. Le

majordome l'interpella et le jeune Médecus ne lui laissa pas le temps de parler.

— Oui, Bones, je sais : à 19 heures *précises* dans la salle à manger !

Après le repas, Oscar sollicita le majordome pour l'accompagner dans la bibliothèque. Il n'avait pas du tout envie de se retrouver seul avec le livre de Billy Boyd, or il tenait absolument à lire un chapitre de l'histoire des Médecus que Mrs Withers lui avait recommandé. Malheureusement, le marquis Alphonse avait eu un peu de mal à le retrouver dans sa mémoire défaillante avant qu'Oscar rentre chez lui...

Il passa ensuite une nuit mouvementée, non pas à cause des cauchemars, comme la semaine précédente, mais parce que l'excitation était trop forte et qu'elle l'empêchait de trouver le sommeil.

Il finit par se lever avec une heure d'avance, fit sa toilette, s'habilla et descendit sans faire de bruit. Il poussa la porte de la cuisine : Cherie s'affairait devant ses fourneaux.

— Mr Oscar ! Quelle bonne surprise, mais qu'est-ce que vous faites ici, à cette heure ? Même Mr Brave n'est pas encore descendu ! Bon, bien sûr, il est levé depuis plusieurs heures et j'ai déjà monté son café dans son bureau – Bones veut toujours s'en charger mais pas touche, hein, la cuisine c'est mon territoire, on ne s'en mêle pas et c'est moi qui m'occupe du petit déjeuner de Mr Brave. Ah non, mais ce Bones, quand il veut faire du zèle, figurez-vous...

Oscar fit une petite grimace ; de bon matin, il ne s'était pas préparé aux interminables discours de Cherie.

Elle interrompit le flot elle-même, inquiète.

— Qu'est-ce que vous avez ? Quelque chose ne va pas ? Je sais ! Vous avez faim !

— Oui, c'est ça, confirma Oscar. J'ai un peu faim.

Il était conscient du risque qu'il courait en avouant une chose pareille à l'épouvantable cuisinière, mais un mauvais petit déjeuner ne pouvait pas être pire que le moulin à paroles.

Cherie abandonna immédiatement le fil de son discours et se précipita vers le réfrigérateur. Elle s'empressa de déposer lait frais, céréales, une miche de pain dorée et une ribambelle de confitures, pour le plus grand soulagement d'Oscar.

— Désolée, dit-elle, ce ne sont pas mes confitures. Je n'ai vraiment pas eu le temps...

— Aucune importance, s'empressa de répondre Oscar, qui voyait l'ultime danger s'éloigner. Ça m'ira très bien.

— Mais la prochaine fois, mon petit Oscar, c'est promis, j'en ferai, et... Oh ! s'écria-t-elle, la main sur la bouche.

Cherie rougit comme une tomate et se tut, miraculeusement pétrifiée par ses propres mots.

— Je suis désolée de vous avoir appelé comme ça, dit-elle en bafouillant.

Si elle avait pu, elle se serait cachée sous la table. Oscar eut envie de rire. Visiblement, l'embarras était la seule chose susceptible de rendre Cherie silencieuse, et pour cette seule raison, Oscar l'aurait bien laissée se

morfondre, mais il n'en eut pas le cœur.

— Vous savez, Cherie, je préfère que vous m'appeliez juste par mon prénom, c'est plus simple, dit-il.

— C'est vrai ? souffla la grande Cherie. Oh, merci, mon petit Oscar, c'est tellement plus simple pour moi aussi, voyez-vous, parce que finalement vous pourriez être mon fils, à part la couleur des cheveux, et on vous aime déjà comme un fils, Jerry et moi, d'autant que...

Cherie se tut à nouveau et une larme apparut au coin de l'œil. Elle préféra se retourner.

— Voulez-vous du cake ? dit-elle en reniflant sans discrétion. J'en ai fait hier...

Visiblement, Cherie avait évoqué un sujet qui la touchait beaucoup. Oscar allait refuser puis se ravisa.

— Oui, avec... euh... plaisir, répondit-il avec un immense effort, craignant le pire.

Cherie courut à ses placards et sortit un plat recouvert d'une cloche qu'elle posa sur la table. Sous la cloche, Oscar découvrit avec stupeur une énorme barre violette, un peu affaissée au centre et brûlée sur les côtés.

— À la betterave, précisa Cherie, très fière. On... on n'a pas eu d'enfant Jerry et moi, alors forcément, comme c'est la première fois qu'il y en a un ici, à Cumides Circle, on a envie de vous gâter ! Enfin, jamais eu d'enfant ici, répéta Cherie en penchant sa petite tête et en clignant les yeux plus intensément que d'habitude, c'est ce que Bones affirme, mais dans le voisinage on dit autre chose...

— Oscar leva les yeux : des enfants ? À Cumides Circle ? Il se demanda si Mr Brave en avait eu, et s'il avait été marié.

— ... Mais c'est une autre histoire, poursuivit Cherie, qui avait fait une courte pause pour avaler un peu d'air tout en coupant une tranche de la taille d'un cartable. En tout cas Jerry et moi, on va prendre soin de vous, c'est certain ! Les gâteaux, il y en aura d'autres, réjouissez-vous !

— Ben, je me réjouis, alors, répondit Oscar, mortifié par la nouvelle.

Il observa avec terreur son assiette et se demanda comment s'en sortir. Il fouilla le sol en priant pour que Rolls ou Royce ait eu la même (stupide) idée que lui au même moment : venir en cuisine. Hélas, ce n'était pas le cas.

— Mon cher Oscar, je vois que tu es aussi matinal que moi.

La voix résonna derrière lui comme une sirène d'ambulance qui annonce l'arrivée des secours quand vous faites un accident. Oscar se retourna avec joie et sourit à Mrs Withers, toute pimpante dans une robe bleu électrique à manches courtes et col en dentelle. Ses lunettes rouges ressortaient bien plus qu'un autre jour, et elle semblait reposée après une semaine plutôt fatigante.

— Mon garçon, nous avons du pain sur la planche. Aujourd'hui est un grand jour...

Oscar acquiesça, les yeux brillants.

— Je m'en veux un peu, ajouta la vieille dame, mais je vais devoir t'arracher à ton petit déjeuner.

Elle s'approcha de la table, intriguée.

— Cherie, c'est très joli cette brique sur la table, ça met de la couleur. Vous faites de la poterie ?

Cherie changea elle aussi de couleur. Oscar répondit pour elle.

— Euh... Hem, c'est un cake que Cherie vient de cuire, Mrs Withers. Vous en voulez ? dit-il en poussant l'assiette vers la dame.

Mrs Withers ouvrit des yeux étonnés puis retrouva son sourire poli.

— Ah, quelle charmante attention, Cherie. Et originale, surtout. Non, merci, Oscar, dit-elle avec un regard perçant en direction du jeune Médecus. Mais si tu préfères, je te laisse finir ta dégustation et on se retrouve dans la bibliothèque...

— Non, non, s'écria Oscar en quittant sa chaise précipitamment, on va être en retard. Cherie, vous croyez que je pourrai monter cette part de cake dans ma chambre, plus tard ? Je ne voudrais pas que Bones...

— Bones n'en saura rien, promet Cherie sur le ton du secret, ne vous en faites pas, mon petit ! Ça reste entre nous !

— Merci ! souffla Oscar en sortant à la suite de Mrs Withers.

Les deux traversèrent le hall à grands pas et s'enfermèrent dans la bibliothèque. Alors seulement Mrs Withers pointa un doigt menaçant sur Oscar.

— Dis donc, mon garçon, nous allons nous mettre d'accord dès aujourd'hui : si tu me mets une nouvelle fois en danger avec un morceau de gâteau confectionné par cette malheureuse, je ne te sauverai plus jamais de ses griffes, même si j'arrive plus tôt que prévu !

Oscar se mit à rire, présenta ses excuses et jura

fidélité à la dame.

— Et bravo pour l'habile façon de t'en sortir, reconnut-elle, amusée. L'astuce du cake dans ta chambre et surtout celle de détourner l'attention de Cherie sur ce pauvre Bones alors qu'elle s'apprêtait à se vexer, j'avoue que je n'y aurais pas pensé.

— Merci, répondit Oscar, plutôt fier de lui.

— Bien, dit-elle en consultant sa montre, alors si tu es prêt...

— Oui, je suis prêt, répondit le jeune garçon, le cœur battant.

D'un mouvement de la tête, elle l'invita à ressortir.

Ils poussèrent les portes du séjour, foulèrent le tapis moelleux, contournèrent les canapés et se dirigèrent droit sur la cheminée. Mrs Withers s'enveloppa dans sa cape, sortit le gant ignifugé de la commode et plongea son pendentif dans les flammes pour l'incruster dans l'encoche. Lorsqu'elle retira la main, le salon Jaune avait apparu.

— Bien sûr, dit-elle en rangeant le gant, ce n'est pas pour mon bras, mais pour ma robe, à laquelle je tiens. On peut soigner une brûlure d'un simple geste, nous autres, mais j'ai peur de ne rien pouvoir faire pour du tissu brûlé... Suis-moi.

Ils entrèrent dans la pièce circulaire et le mur glissa sur son rail pour les enfermer.

Au centre, dans sa cage, Victor se balançait nerveusement depuis qu'il avait sans doute reconnu Mrs Withers.

— Oscar, je te présente Victor, le canari du Bengale de

Winston Brave. Il y tient beaucoup, précisa la vieille dame à voix basse. C'est même un de ses lieux de rendez-vous préférés. Pour ma part, je suis terriblement allergique aux oiseaux et particulièrement à celui-ci.

Pour en attester, elle éternua dans un petit mouchoir brodé qu'elle glissa ensuite dans sa poche. Elle adressa un sourire de politesse à l'oiseau, qui se mit à piailler de plus belle.

— Je suis allergique à Victor et je crois qu'il me le rend bien, marmonna Mrs Withers. Victor, dit-elle d'une voix normale, permettez-moi de vous présenter Oscar Pill qui va pratiquer avec moi sa première Intrusion Corporelle. Je vous remercie de lui accorder votre meilleur accueil, si je puis m'exprimer ainsi.

Oscar passa du canari aux lunettes rouges, incrédule.

— On va entrer... là-dedans ? Dans un *canari* ?

Mrs Withers lui fit de gros yeux.

— Tu veux dire « dans ce cher Victor », n'est-ce pas ? dit-elle avec insistance.

— Oui, bafouilla Oscar, c'est ça, dans... dans ce cher Victor.

— Absolument. Les oiseaux ont eux aussi cinq Univers – certains sont moins développés que d'autres, évidemment. Elle se pencha vers Oscar et lui souffla à l'oreille :

— Je ne te cache pas que Cérébra, l'Univers de l'esprit, ne prend pas trop de place dans le crâne de cette chose à plumes. Quand on s'y rend, on comprend beaucoup mieux l'expression « avoir une cervelle d'oiseau » pour désigner un abruti. Mais c'est un excellent terrain pour une

première Intrusion ; c'est bien plus simple qu'en l'humain.

Elle se redressa et rajusta sa robe.

— Le jaune ira à ravir avec ma tenue, c'est parfait. Voici maintenant les principes fondamentaux d'une Intrusion réussie, Oscar. Tu m'écoutes ?

Pour ce qui était d'écouter, Oscar écoutait, et mieux qu'il ne l'avait jamais fait de toute sa vie. Il hocha la tête vigoureusement et Mrs Withers se lança.

— Avant toute chose, on n'entre pas dans un corps sans son pendentif.

Oscar posa la main sur son T-shirt et sentit le métal tiède contre sa peau.

— Je l'ai, dit-il d'une voix surexcitée qu'il avait du mal à contrôler.

— Parfait. Deuxième principe : la cape. Elle n'est pas obligatoire, mais elle est une arme précieuse dans le corps, tu t'en rendras compte lorsque nous tenterons une nouvelle Intrusion. Enfin, la ceinture : elle aussi te sera nécessaire, notamment pour passer d'un Univers à un autre. Nous reverrons ce dernier point plus tard. Pour l'instant, concentrons-nous sur la façon d'entrer dans le corps. Les maîtres mots sont : *détermination* et *concentration*.

Mrs Withers avait pris soin de prononcer avec insistance chaque syllabe. Oscar ouvrit de grands yeux.

— Euh... Ça veut dire quoi, exactement ?

— Cela signifie que tu dois déterminer clairement où tu veux te rendre, et te concentrer avec force sur cet endroit au moment d'entrer. Sinon, tu peux te retrouver tout à

fait ailleurs, et dans des endroits qui te sont parfaitement inconnus. Il n'est pas rare qu'un Médecin confirmé soit obligé d'aller récupérer un Médecin moins expérimenté et égaré on ne sait où...

— Donc il suffit de penser très fort à un Univers pour s'y retrouver ?

— En quelque sorte, mais ce n'est pas si simple. N'oublie pas ce que nous avons appris la semaine dernière, Oscar : il n'y a pas d'Univers plus important qu'un autre, mais il y a malgré tout un ordre à respecter. Pour pénétrer pour la première fois dans un nouvel Univers, il faut être passé par le précédent et en avoir rapporté le Trophée. Alors seulement tu peux te présenter sur une passerelle et pénétrer dans le suivant.

— Mais si on y est déjà allé une fois, on peut se rendre directement dans un Univers sans passer par les précédents, précisa Oscar, fier de sa mémoire.

— Très juste, répondit Mrs Withers. Dernière question avant le voyage : te souviens-tu de l'ordre des Univers, justement ?

Oscar ferma les yeux. Il avait mémorisé tant de choses en huit jours que tout s'était mélangé dans sa tête, mais au fur et à mesure qu'il parvenait à se calmer, ses connaissances lui revenaient.

— Le premier Univers est Hépatolia, celui de la digestion ; il fournit l'énergie nécessaire pour tout le corps. Le deuxième est celui des royaumes des Souffles et de Pompée au fond des mers ; le troisième : Embrye ; le quatrième est Génétys – le vôtre, précisa Oscar. Vous êtes la spécialiste de Génétys, l'Univers des gènes !

La vieille dame sourit, plutôt satisfaite des connaissances de sa recrue.

— ... Et le dernier Univers est Cérébra, conclut Oscar.

— Bien, dit Mrs Withers. Ne traînons plus et en route pour le premier : Hépatolia. Sors ta Lettre Originelle, Oscar, et fais exactement ce que je vais te dire de faire.

Oscar imita les gestes de Mrs Withers au millimètre : il tendit sa Lettre droit devant lui et fixa le canari qui voletait dans tous les sens dans la cage. La vieille dame avait raison : le volatile y était allergique, il tentait d'échapper à l'Intrusion.

— Maintenant, Oscar, tu te concentres sur l'Univers dans lequel tu désires te rendre : Hépatolia. En même temps, tu fixes ton regard sur l'organe le plus représentatif de l'Univers. Pour Hépatolia, c'est la bouche, bien sûr, puisque c'est l'entrée du tube digestif. Tu m'as bien comprise ?

— Je me concentre sur Hépatolia et je fixe la bouche... enfin, le bec de Victor, corrigea Oscar, très motivé – et tremblant comme une feuille.

La peur, qui l'avait quitté pendant les explications rassurantes de Mrs Withers, venait de ressurgir avec force. Il se souvint alors des mots de son « professeur » lorsqu'ils étaient dans le tunnel, le fameux Scanner du Cœur, et que le Mur des Angoisses s'était matérialisé entre lui et son guide : dans le tunnel comme ailleurs, un Médecin ne peut avancer et agir que s'il en a *vraiment* l'envie et le courage.

Oscar tenta d'enfouir sa frayeur au fond de lui et se concentra.

— Et maintenant ? demanda le jeune Médicus.

— Et maintenant, répondit Mrs Withers, tu cours vers ce bec et tu ne t'arrêtes pas !

Mrs Withers prit son élan comme un coureur de sprint sous le regard éberlué d'Oscar, et se jeta contre la cage et le malheureux Victor, Lettre en avant. Un éclair lumineux éblouit le garçon et, lorsqu'il ouvrit les yeux, il était seul avec un Victor un peu groggy sur son perchoir.

Oscar s'approcha des barreaux.

— Mrs Withers ? Vous... vous êtes là ? Vous y êtes ?

Aucune réponse. Oscar regarda autour de lui : personne. Il n'y avait pas de trucage, on n'était pas dans un jeu de PlayStation, Mrs Withers était bien *entrée dans le canari* !

Ce n'était plus le moment de réfléchir, ni d'avoir peur.

Oscar prit lui aussi de l'élan, tendit son pendentif droit devant lui, et fixa avec difficulté le bec de Victor qui s'agitait comme un dément.

Il inspira profondément, fonça sur la cage... et pour finir la renversa allègrement par terre, le nez contre la moquette ! La cage avait roulé contre le mur et Victor piaillait de plus belle, affolé. Oscar se releva, rouge de honte et de colère, et remit la cage sur son socle. Il avait lamentablement échoué sa première tentative...

Détermination et concentration, se répéta le jeune Médicus. *C'est quand même pas compliqué !*

Il ramassa son pendentif et se mit à nouveau en position. Il n'avait plus qu'une chose en tête : entrer dans le corps de ce satané canari et rejoindre Mrs Withers, qui l'attendait certainement de l'autre côté de ces plumes. Il

compta à rebours dans sa tête et à « zéro », il se jeta contre les barreaux.

Cette fois, une explosion se produisit et il eut l'impression qu'un souffle de vent le soulevait pour le déposer sur une surface toute molle.

Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui.

Face à lui, un mur gigantesque s'élevait. Il se retourna et constata avec effroi qu'un autre mur se dressait dans son dos, tout aussi haut. Les deux murs, parallèles, se prolongeaient à droite et à gauche ; il n'en voyait pas les limites. Il était pris en sandwich ! Au-dessus de lui, un ciel laiteux couvrait ce décor sinistre. Il baissa la tête : sous ses pieds, il ne trouvait que de la poussière, des morceaux de bois décomposés, des pointes de métal et un tas d'autres éléments indéfinissables qui s'amoncelaient comme un tapis. Il eut le réflexe de toucher son pendentif, mais n'eut pas besoin de s'en servir : la lumière venait en transparence depuis le mur derrière lui. Au-delà de la couche opaque, il lui semblait deviner un fond pâle et de grands traits sombres, sans reconnaître quoi que ce soit.

Il se leva, le cœur battant, et se mit à longer le mur en marchant avec précaution.

Très vite, un poteau blanc et lisse lui barra la route : il semblait planté de biais en travers des murs. Oscar se baissa pour se faufiler entre le sol et le poteau ; de longs poils jaunes, qui ressemblaient à des branches de sapin mais assez doux, lui caressèrent les cheveux. Il poursuivit sa marche et sursauta lorsqu'il vit une masse arrondie, hérissée de piquants, bouger puis retomber mollement sur le sol dans un grand soupir. Il la contourna avec

précaution et continua à marcher dans la même direction.

L'espace entre les murs paraissait identique sur des dizaines, des centaines de mètres. Et il était seul. Enfin, une brèche apparut dans le mur de gauche. Il hésita un court instant puis se glissa dans l'interstice. Là encore, il tomba sur un troisième mur parallèle à celui qu'il traversait.

— Mrs Withers ? Vous êtes là ? MRS WITHERS !

Personne ne répondit à part l'écho qui propagea ses mots le long des parois translucides. Où pouvait-il bien être ? Ça ne ressemblait pas du tout à la description d'Hépatolia que lui en avait faite Mrs Withers, et encore moins au dessin sur la sphère du livre d'Alphonse. Pourquoi ?

Il se mit à réfléchir pour savoir *ce* qu'il avait bien pu faire pour s'égarer ainsi dans le corps de Victor. La solution lui vint très vite : l'explosion et le flash l'avaient sans doute ébloui lors de l'Intrusion, et il avait fermé les yeux ! Alors que la consigne était claire, pourtant : il fallait fixer le bec de Victor... Comment allait-il s'en sortir ? Mrs Withers allait devoir venir le chercher, et cela signifierait pour elle qu'il n'était capable ni d'écouter ni de se concentrer. Mais parviendrait-elle à le retrouver ?

Cette dernière question le préoccupait encore plus et la panique commençait à monter en lui quand une voix impérieuse résonna.

— Qui va là ? Ne bougez plus !

Oscar s'immobilisa. Il n'arrivait pas à savoir d'où pouvait provenir la voix.

— J'ai dit : qui va là ? répéta la voix avec nervosité.

— Je m'appelle Oscar Pill, répondit Oscar en fouillant l'espace du regard.

Il finit par lever les yeux et aperçut enfin une drôle de tête surmontée d'un casque qui sortait d'une ouverture creusée dans le mur, quelques mètres plus haut.

— Ne bougez pas, j'arrive, ordonna le type.

Un instant plus tard, une étrange créature en uniforme militaire, entre l'humain et le shamallow, traversa le mur comme par enchantement et se matérialisa devant Oscar qui fit un pas en arrière, pas rassuré.

— Et vous, vous êtes qui ? demanda le jeune garçon en ébouriffant nerveusement sa tignasse rousse.

— Moi, je suis Langer Hans 24²⁰, je surveille la troisième muraille d'Épiderma et je dois attaquer tous les intrus... Et puis, de quoi je me mêle ! demanda Langer Hans 24²⁰, qui réalisait qu'il était en train de discuter gentiment avec un ennemi potentiel. L'intrus, c'est toi, alors ne bouge pas ! dit-il en braquant sur Oscar deux tentacules surgis de son corps mou et translucide.

— Je ne suis pas un intrus, s'empessa de répondre Oscar, je suis un Médecus !

Oscar fouilla sous son T-shirt pour arborer son pendentif.

— C'est quoi le problème, mon frère ? s'écria-t-on de là-haut.

Oscar leva les yeux pour la énième fois et aperçut cette fois une tête sombre qui faisait penser à un corbeau.

Quelques secondes plus tard, le mur s'ouvrait pour laisser passer un long type noir comme du charbon, avec un jean baggy, un T-shirt avec des strass, un blouson en

cuir avec un col en fourrure, des lunettes de soleil miroitantes et une casquette pour retenir quelques dreadlocks à l'arrière du crâne.

— Il n'y a pas de problème, Mélano Man 34⁰², répondit Langer Hans 24²⁰. D'abord, qu'est-ce que tu fiches ici ? Tu devrais être derrière les murailles, avec les autres, tout au fond ! Tu es censé arrêter les rayons lumineux à la frontière !

— Cool, mec, cool ! Je faisais un petit tour, et j'ai bien fait, non ? Y a des têtes nouvelles ici. Salut, mon frère, dit-il sur un ton jovial à Oscar. Comment t'as fini dans ce trou ? T'es paumé, c'est sûr...

— C'est un Médecin, intervint Langer Hans 24²⁰. Enfin, c'est ce que dit ce gamin.

— Un Médecin ? s'exclama Mélano Man. *Cool*, ça fait une paye que j'en ai pas vu ! Faut fêter ça !

— Ah non, s'emporta Langer Hans, tu vas pas commencer avec ton reggae, là...

Mélano Man fit une grimace.

— Qui te parle de reggae ? Oublie, *man*, je suis passé à autre chose depuis longtemps. T'as pas remarqué ? Fini, le bonnet tricoté et les couleurs de la Jamaïque ; maintenant, c'est la classe, style Usher ou Timbaland !

Mélano Man posa son appareil de musique d'un autre temps sur le sol, appuya sur un bouton, et une musique rap assourdissante ricocha sur les murailles. Pouce et petit doigt dressés, mains agitées ou frappées contre la poitrine. Le grand gars se mit à déclamer :

Si tu as la ffff force

si tu as la rrrrage

*si tu as la Llllettre sur le ttttorse
mon frrrrère c'que tu fras est sage*

Mélano Man 34⁰² serra le poing, fier de lui.

— T'en penses quoi, *man* ? demanda le type à Oscar.

— Cool, très cool, confirma Oscar qui ne savait pas s'il devait s'inquiéter ou rire.

Mélano Man s'approcha de lui et se pencha sur son pendentif.

— Ça jette ce truc, je le kiffe grave, ton *jewel* !

Il fouilla parmi les breloques clinquantes qui pendaient à son cou et en saisit une.

— On échange, *man* ?

Oscar recula.

— Ah non, c'est pas possible, désolé, je suis le seul à pouvoir m'en servir...

— Allez, fais pas le rat, s'énerva Mélano Man, comment il est, lui ! Tu te prends pour qui ? Ces Médecins, ils m'énervent ! Langer Hans, je sais pas ce que t'en penses...

— J'en pense que tu devrais retourner à ton poste et me laisser m'en occuper, répliqua Langer Hans.

Mélano Man regarda Oscar avec mépris.

— T'as de la chance que je puisse pas rester ici, y a trop de lumière, je vais encore bronzer. De toute manière ça sent le mec qui se la pète, dans le coin... Vas-y, Langer Hans, fais-lui sa fête, il m'a l'air chelou...

Mélano Man 34⁰² disparut entre les briques décollées de la muraille de gauche et Oscar resta en présence de Langer Hans 24²⁰.

— C'était qui ? demanda Oscar.

Un Mélano-type, il est censé stopper la lumière derrière la dernière muraille pour protéger les Univers des rayons qui les abîment. C'est pour ça qu'il est tout noir. Bon, dit le surveillant sur un air menaçant, maintenant tu vas me dire pourquoi tu es là, ou tu vas rejoindre les briques de la muraille...

Oscar observa le mur proche, intrigué par les mots de Langer Hans.

— Rejoindre les briques ? Mais pourquoi vous dites ça ?

— Tu es Médecin et tu ne sais pas que les murailles sont construites avec les cadavres de mes camarades ?

Là, par exemple, il y a Langer Gretel ³⁴²⁰⁰², ma grande sœur.

— Des cadavres ? ! Non, je... je ne savais pas, je suis désolé pour Gretel 38 machin... enfin, votre sœur, se reprit Oscar, qui comprenait enfin pourquoi les murailles étaient translucides : le corps du gardien l'était aussi.

Langer Hans s'avança vers Oscar. Son corps ne cessait de se déformer et les bras se multipliaient pour l'encercler. En quelques instants, les tentacules se nouèrent autour du garçon ; Oscar étouffait.

— Non ! Attendez ! Je suis vraiment un Médecin, ne me tuez pas !

— Tu es identifié comme corps étranger, désolé, répondit Langer Hans en serrant plus fort, je dois t'éliminer !

— Et moi, je confirme ce que vous dit ce jeune homme,

dit une voix derrière Langer Hans 24²⁰, alors vous allez le relâcher, mon cher.

Oscar parvint à redresser la tête et à voir par-dessus l'épaule de son agresseur : il reconnut les boucles blanches et la paire de lunettes rouges.

Langer Hans se retourna et desserra immédiatement son emprise. Devant lui, Mrs Withers, drapée dans sa cape de Médecin, brandissait son pendentif dans la main droite, qui brillait d'une étrange façon, et un petit flacon dans la gauche. Son regard perçant ne prédisait rien de bon pour le gardien, qui retrouva sa forme initiale.

— Ah, c'est vous... Mais alors, si ce garçon est vraiment un Médecin, qu'est-ce qu'il fait ici ?

Mrs Withers rangea ses armes et fit signe à Oscar de la rejoindre.

— Petite erreur d'aiguillage, dit-elle. Nous devons nous rendre en Hépatolia.

— Hépatolia ? répéta Langer Hans, surpris. Ah, pour une erreur d'aiguillage, c'est une erreur d'aiguillage ! Vous n'y êtes pas du tout : ici, ce sont les Grandes Murailles de la peau !

— Je sais, je sais, répondit Mrs Withers, agacée. Nous partons, au revoir.

Elle se tourna vers le jeune Médecin.

— Prêt ?

— En fait... je ne sais pas comment on fait pour « rentrer » à Cumides Circle !

— Laisse-moi faire, cette fois.

Elle noua son pendentif autour de celui d'Oscar et enveloppa le garçon dans un pli de sa cape.

Un instant plus tard, ils étaient au milieu du petit salon Jaune.

Oscar sentit ses jambes trembloter. Il avait eu sacrément peur, et se rendait compte que l'Intrusion Corporelle n'était pas aussi simple qu'il l'avait imaginé. Mrs Withers devina son désarroi et le consola.

— Pour une première fois, ce n'était pas mal du tout. Beaucoup foncent sans cesse dans la cage et Victor fait de jolis vols planés avant que certains Médecus débutants ne parviennent à pratiquer l'Intrusion.

Oscar regarda ses baskets, pas vraiment fier. Il s'estimait heureux de n'avoir été qu'en présence de Mrs Withers. Qu'en aurait pensé Mr Brave ?

Oscar ne l'avait pas revu depuis qu'il avait heurté Fletcher Worm dans le hall de Cumides Circle, et révélé sa présence là-bas. Entretemps, le conseiller s'était certainement renseigné et savait sans doute qui était Oscar. La colère du Grand Maître lui était restée à l'esprit. L'échec d'Oscar aujourd'hui n'aurait rien arrangé : il n'aurait pas remonté dans l'estime de Winston Brave. Il pensa à son père, qui n'aurait pas non plus été très fier de lui.

Mrs Withers reprit, encourageante.

— Écoute, tout ne sera pas un jeu d'enfant, autant que tu le saches tout de suite. Et puis tu as découvert les Grandes Murailles d'Épiderma qui forment la peau, et ses gardiens. C'est une bonne expérience. Maintenant, arrête de te morfondre et allons de l'avant. Que veux-tu faire ? On enchaîne ou on en reste là pour aujourd'hui ?

Oscar releva la tête avec défi.

— On continue, répondit le garçon sans hésiter.

— Très bien, alors changeons peut-être de terrain de jeu. Qui sait, peut-être l’Intrusion te sera-t-elle plus facile.

Elle approcha son pendentif de la porte et l’ouverture apparut dans le mur. Elle se contenta de frapper dans les mains, et une cavalcade des plus gracieuses, digne d’un pachyderme en talons aiguilles, annonça l’arrivée des deux bassets de Mr Brave. Mrs Withers laissa entrer les chiens et le mur coulissa pour enfermer à nouveau tout ce petit monde dans le salon Jaune.

— Bien, dit Mrs Withers, Rolls et Royce vont se dévouer pour la bonne cause. Au moins, ils ne sortiront pas du salon Jaune avant qu’on soit de retour. La dernière fois que le Conseil s’est réuni en toute discrétion dans l’un des deux, lorsque nous en sommes sortis, nous nous sommes tous retrouvés entassés dans leur niche, au fond du jardin. Lequel des deux préfères-tu pour tenter une nouvelle Intrusion, demanda la vieille dame, Rolls ou Royce ?

Oscar était bien incapable de les distinguer : même air ballot et endormi, mêmes oreilles qui traînent – comme le ventre – sur le sol.

Mrs Withers trancha.

— Bien, nous allons demander à Royce de bien vouloir nous accueillir – c’est celui-ci, Oscar, dit-elle en pointant un index vers le chien de gauche. Tu remarques tout de suite la différence, non ? Ne cherche pas : l’œil gauche est plus fermé que le droit et c’est l’inverse chez Rolls. Peu importe, allons-y. Maintenant que tu sais ce qu’il faut

faire, nous pouvons « partir » en même temps. Royce, si tu le veux bien...

Le chien les dévisagea vaguement, la larme à l'œil (celui qui était plus tombant que l'autre) et, en guise de réponse, mâchouilla avec nonchalance. Le vorace cabot avait certainement trouvé son bonheur derrière une plante ou un meuble : un biscuit ou les restes d'un repas de Cherie que Mr Brave aurait fait passer sous la table ou caché derrière un pot...

— Royce est d'accord, décréta Mrs Withers.

Les deux prirent ensemble leur élan, échangèrent un regard et tendirent droit devant eux le M majuscule cerclé d'or.

Et n'oublie pas, Oscar, répéta la dame. *Détermination et concentration.*

— Oscar tourna la tête vers Royce qui semblait beaucoup moins inquiet que Victor à l'idée d'être pénétré par deux Médecins. Il s'affaissa lourdement sur le sol, la gueule sur les pattes avant, et la vieille dame et son novice n'eurent pas à fournir un gros effort pour fixer les babines du basset.

Ils s'élancèrent et dans un éclair décuplé ils disparurent, tandis que Royce s'endormait sans plus d'embarras que cela.



Haché menu

Oscar se redressa et regarda autour de lui. Il se trouvait dans une pièce carrée remplie d'écrans et de matériel électronique et aux murs totalement nus. L'un d'eux avait été remplacé par une vitre, mais Oscar ne voyait pas ce qu'il y avait de l'autre côté. De toute manière, il ne s'en préoccupait pas : à sa grande joie, Mrs Withers se tenait près de lui, souriante, et c'était la meilleure nouvelle qui soit.

— Mon cher Oscar, bienvenue dans l'Univers d'Hépatolia, et bravo : Intrusion parfaitement réussie.

— Merci, dit-il, fier comme un paon, et en oubliant toute modestie : finalement, c'était facile... On est où ?

— Sous terre, des dizaines de mètres sous terre. Je te l'ai dit : Hépatolia se compose en grande partie de tunnels, d'immenses grottes creusées en profondeur, de rivières souterraines... Nous nous trouvons actuellement dans une salle de commandes, au-dessus de l'unité de transfert des aliments. Approche, Oscar.

Mrs Withers s'était elle-même collée à la baie vitrée et Oscar la rejoignit.

Depuis la salle de commandes, derrière le verre, ils surplombaient une gigantesque grotte où grouillaient des milliers d'ouvriers qui s'affairaient en tous sens pour remplir des wagons d'une substance brune, gluante et assez dégoûtante. Plus loin, d'autres ouvriers déchargeaient le contenu des wagons sur des tapis roulants qui déversaient ensuite la bouillie à travers trois ouvertures ménagées dans les murs, au fond de l'usine. Oscar fit une grimace.

— Ne sois pas dégoûté ! dit Mrs Withers. L'unité de broyage des aliments des humains est similaire, tu sais... Ce sont des croquettes, de l'eau et, surtout, tout ce que Royce trouve à avaler en dehors des repas.

Elle plissa les yeux et ajusta ses lunettes.

— C'est curieux, ajouta la vieille dame avec un petit sourire, il me semble reconnaître les couleurs intéressantes des préparations de Cherie...

Oscar se retourna : il avait entendu un bruit d'eau assez tumultueux.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Sans doute une rivière souterraine. Il y en a partout, le sous-sol d'Hépatolia est rempli de galeries, c'est une vraie fourmilière. Ces rivières sont importantes : elles servent à transporter et à se déplacer. Viens, dit-elle en ouvrant la porte, je vais te présenter Bianca, elle doit être dans la salle suivante.

— Il y a des gens, ici ? demanda Oscar, étonné.

Mrs Withers se mit à rire.

— Évidemment qu'il y a des « gens », Oscar ! Et bien plus que tu ne l'imagines. Comment ce gigantesque univers fonctionnerait-il, sinon ?

Au même instant, une sirène retentit et une voix résonna depuis des enceintes dissimulées dans les parois.

Attention, attention ! Stimulation du nerf vague, tremblement de terre imminent ! Veuillez-vous stabiliser, je répète : veuillez-vous stabiliser !

Les murs de la salle se déformèrent et des anses apparurent tous les mètres, à hauteur de la main.

— Pourquoi ils disent ça ? demanda Oscar en criant pour couvrir la sirène assourdissante. Qu'est-ce qui est imminent ?

— Accroche-toi aux poignées ! Vite !

MrsWithers n'eut pas le temps d'en dire plus : une onde de choc se propagea. Oscar fut projeté au loin et rebondit sur les parois molles avant de retomber sur le sol. La vieille dame le rejoignit en courant et l'aida à se relever.

— Ça va reprendre dans quelques instants !

Cette fois, Oscar ne chercha pas à en savoir plus et s'agrippa fermement aux anses sorties des murs ; la secousse fut encore plus forte. Une troisième suivit qui déstabilisa même Mrs Withers, pourtant habituée et solidement ancrée. La sirène diminua alors en intensité puis disparut. Une voix plus calme s'échappa des haut-parleurs :

Menace éloignée. Vous pouvez reprendre le travail.

Oscar massa son épaule gauche, douloureuse, tandis que les poignées disparaissaient dans l'épaisseur des murs

élastiques. Il interrogea Mrs Withers :

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que c'était ?

— Rien de bien méchant, répondit la dame : ce brave Royce a eu le *hoquet*, tout simplement. Viens par ici et lève les yeux vers la voûte de cette grotte.

Oscar se rapprocha de la baie vitrée et se rendit compte que le toit de cette étrange usine était totalement transparent, comme un immense plafond en verre.

Au-delà, il put admirer le ciel profondément noir. Mrs Withers avait dit vrai : Hépatolia était un monde plongé dans une nuit éternelle... À une exception près : des éclairs parcouraient constamment le ciel comme des déchirures lumineuses qui inondaient l'Univers d'une lumière pâle. C'était magnifique.

— Tu vois ces éclairs ? poursuivit la dame. C'est de l'électricité qui court dans les milliers de câbles qui traversent le ciel. On les appelle les Racines Vagues. De temps en temps, quand la dose d'électricité est trop importante, un éclair touche le sol qui se contracte et tout l'Univers d'Hépatolia est secoué.

— C'est ça, le hoquet ?

— Oui, confirma Mrs Withers, c'est un peu ça, le hoquet, Oscar. Bon, allons-y, on ne va pas passer la journée dans ce basset !

Ils quittèrent la salle et s'engagèrent dans un boyau qui zigzagait sous terre.

Ils s'arrêtèrent devant une porte blindée découpée dans l'épaisseur du mur. Mrs Withers sortit son pendentif et le colla contre la porte qui s'ouvrit sur une seconde plate-forme ultra-sophistiquée. Elle ressemblait elle aussi

à une salle des commandes dans une usine de haute technologie. En revanche, elle n'était pas fermée par une baie vitrée : la plateforme était conçue comme un balcon au-dessus d'un espace qu'Oscar ne parvenait pas à voir.

— Bienvenue dans la salle de commandes de l'unité de broyage de Royce, Oscar, commenta Mrs Withers.

Une femme en blouse et chaussons leva la tête, sourit aux nouveaux venus et se mit à aboyer, à la stupéfaction du garçon.

— *Bonjour, Mrs Withers.*

Le plus surprenant fut la réaction de la vieille dame qui répondit par des jappements tellement proches de ceux d'un chien qu'Oscar ne put s'empêcher de rire.

— Vous parlez le langage des chiens ? demanda le garçon qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Oh, disons que je me débrouille. Tu sais, quand on voyage beaucoup, il faut pouvoir demander son chemin et baragouiner deux trois mots, dit-elle avec un clin Oscar se tourna vers la femme qui les avait rejoints. Son visage était étrange, avec un nez sombre et assez pointu, de petits yeux ronds et des frisottis bruns tout autour du crâne.

— Oscar, je te présente Bianca Niche, dit Mrs Withers. *Bianca, voici Oscar, un jeune Médecus.*

Oscar observa encore son visage et comprit mieux pourquoi il lui paraissait si bizarre. Elle portait parfaitement son nom, Bianca Niche : elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à Peggy, le caniche nain de Mrs Wings, leur voisine à Babylon Heights !

— *Bonjour et bienvenue, dit Bianca.*

— Bonjour, répondit poliment Oscar qui n'avait rien compris aux aboiements de Bianca.

— *C'est sa première Intrusion ?*

— Oui, répondit Mrs Withers.

— *Winston Brave m'avait prévenue, dit la femme-caniche. J'ai cru comprendre que vous alliez accélérer la formation des jeunes Médecus et rafraîchir celle des plus anciens, dit-elle. L'avenir est sombre, n'est-ce pas ?*

— *Hélas, se contenta de répondre la vieille dame. Mais ne pensons pas à ces terribles événements, je suis ici pour Oscar. Puis-je m'approcher avec lui de la balustrade ? J'aimerais qu'il voie d'ici les cuves de l'unité de broyage puis le canal d'évacuation.*

— *Bien sûr !* répondit Bianca. *Allez-y.*

MrsWithers rajusta ses lunettes rouges et Oscar la suivit jusqu'au bord de la mezzanine. De là, ils dominaient une seconde grotte à peine moins grande que la précédente. Au fond de cette grotte, pas le moindre ouvrier, cette fois, mais d'immenses cuves hautes de plusieurs mètres dans lesquelles on broyait la fameuse bouillie qui provenait de l'unité précédente. Le bruit des turbines et des lames était assourdissant. Oscar eut un mouvement de recul : l'odeur était encore pire que l'aspect !

— Les tapis roulants que tu as vus dans l'unité de transfert déversent les aliments dans ces cuves, expliqua Mrs Withers. Quand tout y est broyé, le contenu s'écoule dans un gros entonnoir pour passer en salle suivante : la zone AA.

— AA ? demanda Oscar, intrigué.

— L'Attaque Acide. On y jettera un œil plus tard. Oscar se pencha, fasciné. Mrs Withers voulut l'en empêcher mais au même moment, un craquement inquiétant se fit entendre. Le jeune Médecin n'eut pas le temps de reculer : la barrière de sécurité céda et avant même que la vieille dame puisse tendre le bras vers lui, il bascula dans le vide.

Le grondement des moteurs couvrit son cri. Il fit une chute vertigineuse avant d'atterrir lourdement dans une cuve remplie de bouillie nauséabonde et épaisse. Pris dans le tourbillon, Oscar s'enfonça dans la purée écœurante et ferma la bouche pour ne pas avaler le dernier repas de Royce en cours de digestion. Il se souvint alors des terribles lames qui tournaient pour broyer le contenu et se débattit pour rester en surface. S'il touchait le fond, il finirait dans le même état que les croquettes de Royce !

Bianca se précipita dans la zone de commandes et appuya sur le bouton d'arrêt d'urgence. Les moteurs ralentirent progressivement et Oscar cessa de tourner dans sa cuve. Le danger d'être broyé par les lames était écarté, mais il s'enfonçait comme dans des sables mouvants. Il leva la tête vers la salle des commandes et lança un regard désespéré à Mrs Withers.

La dame ne perdit pas une seconde : elle se défit de sa cape en un tour de main et la jeta dans la cuve où Oscar pataugeait lamentablement, puis se précipita devant un micro. Sa voix résonna dans toute l'unité.

— Grimpe sur la cape, Oscar ! cria-t-elle. Elle est étanche et elle flotte sur tous les liquides.

Oscar se débattit dans le bain collant et finit par

atteindre la cape qui s'était déployée à la surface. Il se hissa péniblement sur le velours vert et reprit son souffle. Il baissa les yeux, dégoûté : il dégoulinait de purée brunâtre qui sentait l'œuf pourri. Il aurait voulu se cacher sous la cape tant il avait honte, mais une seule chose importait, pour l'instant : qu'on le sorte de là.

La porte de la salle s'ouvrit à la volée et deux hommes entrèrent à la façon d'un commando d'intervention. Ils se penchèrent par-dessus la balustrade et lancèrent une corde en direction d'Oscar.

— Attrape la corde et ne te soucie pas de ma cape, ordonna Mrs Withers.

Il tendit la main et agrippa la corde qui balançait au-dessus de lui. Les hommes aboyèrent et Mrs Withers traduisit.

— Enroule-la autour de ta taille, Oscar !

Oscar s'exécuta et quelques secondes plus tard, son corps fut soulevé avec précaution dans les airs.

La vieille dame se contenta de sortir son pendentif et la cape se décolla de la masse gluante pour monter et s'enrouler autour de ses épaules, sans la moindre trace de l'horrible mixture.

Tandis qu'Oscar flottait encore entre la cuve et la balustrade, la voix dans les haut-parleurs résonna à nouveau.

— *Attention, attention, fermentation en zone d'attaque acide. Bulle de gaz en progression vers la salle des cuves. Degré sur l'échelle de Cocker : 6 sur 7 ! Enclenchez immédiatement la fermeture des sas et mettez vos masques !*

Bianca se précipita vers la rambarde.

— *Mettez-vous à l'abri*, aboya-t-elle furieusement à l'intention des hommes venus secourir Oscar. *La poche gazeuse est en progression.*

— *Quelle importance ?* s'énerva Mrs Withers. *Sortez tout de suite ce garçon de là, gaz ou pas !*

— *Mais voyons, nous ne...*

Les derniers mots de Bianca se perdirent dans un fracas terrible. Les soupapes de sécurité de la salle des cuves s'ouvrirent avec violence sous l'effet de la pression et un nuage s'engouffra dans l'espace, telle une tornade soulevant des fragments de bouillie. Oscar, suspendu dans les airs, se trouvait exactement sur sa trajectoire. Sous l'effet du souffle, la corde se déroula et il tourna sur lui-même comme un yoyo avant d'être emporté. Le volet qui protégeait l'arrivée des aliments dans la salle, au bout d'un des tapis roulants, se souleva et Oscar fut projeté dans le boyau.

Il survola le tapis en sens inverse à la vitesse de l'éclair et tournoya dans les airs sous le regard médusé de milliers d'ouvriers de l'unité de transfert chargés de remplir les wagons et qui s'étaient couchés sur le sol. Suffoqué par les odeurs et la chaleur, terrifié, Oscar fut emporté par la bourrasque.

Son corps heurta les parois élastiques et rebondit comme une boule de flipper. Ses oreilles bourdonnèrent dans le hurlement du gaz, l'écho des aboiements et les cris de Mrs Withers au loin, et en une fraction de seconde, tout devint noir.

C'est une sensation tiède et râpeuse qui l'obligea à

ouvrir les yeux.

Il vit d'abord une grosse truffe marron puis des babines blanches tachetées de brun qui s'agitaient autour de son visage.

Oscar redressa la tête au moment où la langue de Royce passait une dixième fois sur son visage pour déposer une épaisse couche de bave. Le garçon se releva d'un bond et s'essuya avec son T-shirt.

— Bien, je crois qu'on en a assez vu et fait pour aujourd'hui. Qu'en penses-tu, Oscar ?

Le jeune Médecus se retourna. Mrs Withers était sagement assise sur la chaise du petit salon Jaune. Victor les observait, immobile sur son perchoir pour se faire oublier, et Rolls ronflait, affalé sur le sol.

Oscar se remémora les derniers instants dans l'Univers d'Hépatolia de Royce. Son corps tout entier s'en souvenait : il avait l'impression qu'on l'avait roué de coups !

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda le garçon. J'étais accroché à la corde et une tornade m'a emporté !

— La tornade n'était rien d'autre qu'une poche de gaz sous pression, Oscar. Elle provenait de la salle suivante, celle de l'AA.

— L'attaque acide, précisa Oscar, qui avait retenu les mots de la vieille dame.

— Tout à fait. En salle d'AA, on déverse de l'acide sur les aliments broyés pour les décomposer. Ça produit du gaz qui peut remonter et faire le chemin inverse des aliments, comme tu t'en es rendu compte...

Oscar osait à peine comprendre ce qu'on lui disait.

— Ça veut dire que Royce a... roté ? ? !

Mrs Withers regarda les plis de sa robe, embarrassée.

— J'ai peur que ce soit ça, oui, mon cher Oscar. Hum... désolée.

Oscar posa un regard dégoûté sur le chien, qui venait d'entreprendre un nettoyage minutieux des baskets d'Oscar. Expulsé dans un rot ! Quelle horreur ! Oscar préféra ne plus y penser.

— Quand est-ce qu'on retourne en Hépatolia ? demanda le garçon sans enthousiasme.

— Demain, répondit la vieille dame en se levant.

Malgré son sourire en toute circonstance, Mrs Withers était préoccupée... Pourquoi la rambarde de la mezzanine sur laquelle Oscar avait à peine pris appui avait-elle cédé ? Ça n'était jamais arrivé, et voilà que le jour où le garçon pratiquait sa première Intrusion, un accident se produisait... Elle finit par se rassurer et se dire qu'elle s'inquiétait pour rien. Depuis l'évasion du Prince Noir, elle voyait certainement le danger et le mal un peu partout ; ce qui s'était produit aujourd'hui aurait pu se passer avec n'importe qui, à n'importe quel moment ! Bianca allait faire le nécessaire pour tout réparer, voilà tout. De toute manière, il était essentiel de ne pas inquiéter Oscar.

Elle approcha le pendentif du mur qui coulisssa pour les libérer.

— Suis-moi, Oscar. Il est temps de te présenter certaines personnes.

Ils traversèrent le salon, les deux chiens sur les talons, et sortirent dans le hall pour rejoindre la bibliothèque.

Mrs Withers referma la porte derrière elle et ils se

dirigèrent au fond de la pièce, loin des livres et des oreilles indiscrètes des auteurs vers le mur couvert de tableaux.

Mrs Withers apposa son pendentif sur le portrait de Sigismond en récitant la formule et le mur de portraits disparut pour laisser apparaître la salle secrète, identique à celle où ils se trouvaient. Oscar s'approcha, stupéfait. De l'autre côté, tous les personnages qu'il venait de voir en peinture étaient présents, en chair et en os mais légèrement transparents, et lui souriaient.

— Oscar, voici la salle des Éternels et ses éminents membres. Ils te font l'honneur d'être tous présents pour t'accueillir aujourd'hui.

Elle les salua d'un sourire, Oscar en fit de même pour ne pas paraître impoli.

— Les Éternels ? répéta le garçon. Ce sont les gens qui...

— Qui figurent sur les tableaux, oui. D'illustres Médecins disparus qui ont tous fait partie du Conseil, de leur vivant, et qui ont choisi d'apparaître sous leur propre forme, dans une salle identique à celle où nous sommes.

— Ça existe... vraiment ? C'est une vraie salle ? s'interrogea Oscar qui tendit le bras et s'attendait à toucher un miroir ou un écran.

— Oui, en quelque sorte, confirma Mrs Withers. Ce sont des esprits qui reprennent leur ancienne apparence pour qu'on puisse les voir. Leur mémoire est intacte, c'est une fenêtre sur le passé – et même sur le futur, ajouta la dame en observant le bouquet de Sigismond sur la table.

— Un peu comme l'oncle de Mr Brave, répondit Oscar.

— Oui, c'est un peu ça... Ils nous font savoir qu'ils sont

présents dans cette salle d'une façon très simple : sur le mur, leur portrait s'illumine.

— Et on peut quand même leur parler ?

Mrs Withers sourit.

— Ils ne répondront pas avec des mots, mais leur avis est précieux, et on trouve ici des indices qui en disent bien plus long que les discours.

Elle jeta un rapide coup d'œil sur le bouquet de lys. Les feuilles avaient retrouvé un beau vert et le parfum délicat embaumait.

Elle sourit discrètement, soulagée.

— Sois toujours très respectueux à leur égard, Oscar, dit-elle à voix basse : toutes ces personnes ont accompli de très grandes choses dans le passé.

Oscar fouilla la pièce du regard. La vieille dame devina ce qu'il cherchait. Le garçon recula, déçu.

— Évidemment, dit-elle pour le consoler, certains très grands Médecins ne sont pas ici : il n'y a pas assez de place pour tous.

Elle força le garçon à faire un nouveau pas en arrière et tendit son pendentif en récitant la formule : le mur réapparut, couvert de tableaux, et il n'y eut plus trace de la salle des Éternels.

Ils prirent place autour de la table et Mrs Withers s'empressa de changer de sujet.

— Félicitations, Oscar, dit-elle. Formidable première Intrusion, même si ta sortie d'Hépatolia n'était pas tout à fait celle que j'espérais. Tu n'es tout de même pas responsable des « troubles digestifs » de Royce, dit-elle sans ajouter de détails. Nous travaillerons ensemble une

sortie plus... *classique*, la prochaine fois.

Demain ?

— C'est ça. Mais on passera à l'étape suivante : l'être humain.

Oscar bondit sur ses pieds.

— L'homme ! s'exclama-t-il. Je vais entrer dans un homme ! Mais... qui nous laissera entrer ?

— Je ne sais pas encore, il faut que j'en parle avec le Grand Maître. Quelle impatience !

Oscar s'assombrit. Mr Brave était-il encore en colère contre lui ? S'opposerait-il à ce que le jeune Médecin pratique l'Intrusion Corporelle dans le corps d'un être humain, lorsque Mrs Withers lui en parlerait ?

— Tu me parais soudainement bien soucieux, Oscar.

Oscar préféra garder ses interrogations pour lui.

— Bien, dit la vieille dame, c'est l'heure de déjeuner. Tu as bravé de nombreux dangers ce matin, je te propose donc de t'épargner celui du repas de Chérie.

Oscar lui adressa un regard reconnaissant. Elle baissa la voix :

— Que dirais-tu d'un bon hamburger avec une montagne de frites et de la sauce barbecue ? J'adore ça et personne ne veut m'accompagner, parmi les membres du Conseil suprême. Je cherche un partenaire !

Oscar acquiesça, ravi.

— Moi, dit-il avec empressement, je veux bien être votre partenaire hamburger tous les jours !

— Bon, peut-être pas tous les jours, mais c'est bon à savoir. Je file passer commande !

Oscar fit une mine dépitée.

— On ne peut pas y aller ?

— Non, Oscar, tu sais bien qu'il faut éviter qu'on soit vus ensemble... Mais Jerry sera certainement partant, lui aussi. Il va nous chercher tout ça, ça ira plus vite ! Et on pique-niquera dans le jardin.

Elle tendit une main ferme vers Oscar, qui hésita, se mit à rire puis tapa la main en rougissant. Décidément, cette Mrs Withers n'avait pas fini de l'étonner !

Une demi-heure plus tard, la vieille dame, assise sur une jolie couverture écossaise, Jerry et Oscar avalaient leurs burgers et leurs frites à l'ombre de Zizou, qui veillait sur eux et les protégeait des regards indiscrets – y compris de celui de Bones. Le majordome avait bien essayé de retrouver Oscar, mais Zizou avait tourné en même temps que lui autour du petit groupe qui pouffait de rire au fur et à mesure que Bones s'égosillait dans le jardin. Ils finirent tranquillement leur déjeuner avec glaces et milk-shakes et Mrs Withers se leva.

— Il faut que je parte, Oscar. Je reviendrai plus tard pour m'entretenir avec Winston Brave. Toi, tu pourrais réviser la géographie d'Hépatolia ; ce sera toujours utile pour ton prochain voyage, demain.

Oscar n'osait toujours pas lui faire part de son inquiétude au sujet de Mr Brave. Mrs Withers allait sortir puis ajouta :

— Ne te fais pas de souci. Je crois savoir ce qui te tracasse, et la réponse est dans ta chambre. Je te suggère d'y monter...

Un dernier petit sourire complice et Mrs Withers

s'éclipsa.

Jerry et Oscar lui emboîtèrent le pas quelques minutes plus tard.

Les mots énigmatiques de la vieille dame avaient aiguisé sa curiosité. Parvenu dans le hall, le jeune Médecin jeta un coup d'œil à gauche et à droite pour s'assurer que Bones n'était pas dans les parages et se mit à courir jusqu'à l'escalier, qu'il grimpa sans ralentir.

Il entra en trombe dans sa chambre et tourna sur lui-même, déçu : rien n'avait changé !

Il allait redescendre pour rattraper Mrs Withers afin qu'elle lui en dise plus, quand il remarqua le carré de velours vert sur son lit. Oscar se précipita pour saisir le livre, fou de joie. Mr Brave avait accepté de lui rendre son Grimoire ! Mrs Withers avait raison : le Grand Maître n'était plus en colère, et sans doute accepterait-il le nouveau voyage d'Oscar le lendemain.

Pour l'instant, Oscar était trop content d'avoir récupéré son Grimoire pour se poser des questions sur la prochaine Intrusion. Une seule chose importait : interroger le livre.

Il l'ouvrit avec angoisse et, après la formule nécessaire, posa sa question :

— Grimoire, comment mon père est-il mort ?

Quelques instants plus tard, ce furent des mots qui apparurent sur la feuille vierge du livre.

Tu m'as déjà posé cette question, et j'y ai déjà répondu.

— Mais... tu n'es pas allé jusqu'au bout ! J'ai juste vu mon père dans un endroit sombre et sale !

Le Grimoire hésita, puis se décida :

Ce que le Grimoire ne révèle pas

N'est pas connu du Grimoire.

Oscar eut beau insister, s'énervé, supplier, rien n'y fit : la réponse du Grimoire fut la même, immuable :

Ce que le Grimoire ne révèle pas

N'est pas connu du Grimoire.

Oscar referma le livre avec rage. Comment était-ce possible ? Mrs Withers avait été formelle : le Grimoire répondait toujours, tant qu'il s'agissait d'une question qui concernait la vie d'Oscar.

Il s'assit et tenta de se calmer pour réfléchir. Que s'était-il passé depuis la dernière fois qu'il avait consulté son Grimoire ? Il se leva d'un bond : la bibliothèque ! Le Grimoire avait passé la semaine dans la bibliothèque. Si quelque chose s'était passé, c'était là-bas. Et pour en savoir plus, Oscar savait sur qui compter.

Il sortit de sa chambre sans bruit. Un mouvement sur le sol attira son attention : le tapis, habitué aux sprints d'Oscar, ondulait comme une vague, prêt à faire tomber quiconque oserait courir. Oscar fit un immense effort pour se contrôler et marcha aussi lentement que possible. Arrivé devant l'escalier, il dévala les marches comme une pente de ski et fila dans la bibliothèque.

Il entra, retint la porte de justesse avant qu'elle ne claque tant il était pressé, et se rua sur la pochette de Julia Jacob. Il l'ouvrit à la va-vite et faillit déchirer la page de garde.

— Julia, qu'est-ce qui s'est passé ? !

La page resta vierge et tenta même de se plier. Oscar

comprit qu'il avait été un peu trop brutal avec la timide Julia, et se reprit.

— Pardon, Julia, je voulais dire... Bonjour.

Une ligne apparut dans un angle de la feuille. C'était si fin et l'écriture était si tremblante qu'Oscar eut du mal à déchiffrer les mots.

— *Bonjour, Mr Oscar... Oh, je suis tellement, tellement désolée pour le Grimoire !*

Oscar prit une grande inspiration. Alors il avait vu juste : quelque chose s'était produit ici la semaine dernière. Il essaya de parler avec douceur.

— Julia, mon Grimoire ne veut pas répondre à mes questions. Est-ce que vous pouvez me dire ce qui s'est passé sur cette étagère ?

Une tache transparente et humide apparut sur la feuille : Julia ne pouvait pas retenir ses larmes.

— *Vous... vous m'avez demandé de prendre soin de votre Grimoire et je n'ai rien pu faire, je suis vraiment malheureuse. Ça s'est passé samedi matin, alors que vous n'étiez plus là...*

— Racontez-moi, Julia, s'il vous plaît.

Julia retrouva un peu de courage et les mots furent plus lisibles.

Il était tôt et un vacarme terrible nous a tous réveillés : un livre tapait contre l'étagère sans arrêter. Au bout d'un moment, à force de s'agiter, le livre en question avait tellement glissé qu'il est tombé par terre. Il s'est ensuite déplacé sur le sol, juste en dessous de ma pochette et du Grimoire. Vous vous en souvenez ? Il y a un peu de place à côté de moi, parce que les autres livres

n'aiment pas trop...

— Continuez, dit Oscar avec impatience.

La porte s'est ouverte au même moment et Bones est entré en robe de chambre et il a trouvé le livre par terre. On n'y voyait pas très clair, il l'a ramassé et l'a rangé juste au-dessus, là où il y avait de la place...

— À côté du Grimoire ! enchaîna Oscar.

— *Tout à fait, confirma Julia. Le Grimoire s'est retrouvé entre ma pochette et ce livre, qui a commencé à lui parler. Hélas, je n'ai pas réussi à entendre ce qu'ils se disaient...*

— Ils parlaient ?

— *Il parlait comme on peut parler, nous, les livres : on écrit, mais on est les seuls à entendre les mots écrits, vous le savez bien, Mr Oscar. J'étais de l'autre côté du Grimoire, j'étais trop loin. En tout cas, l'échange a duré longtemps et j'ai bien senti que le Grimoire n'était plus le même, ensuite : j'ai essayé de lui adresser la parole, de savoir ce que l'autre livre lui avait dit, mais rien à faire, je n'ai pas réussi à lui soutirer le moindre mot !*

Ce qu'Oscar craignait se confirmait : on avait convaincu le Grimoire de se taire !

— Julia, quel était le livre qui a changé de place pour être près de mon Grimoire ?

La feuille frémit et Julia n'osa rien écrire.

— Vous pouvez me le dire, Julia, ça restera entre nous, c'est promis !

La secrétaire hésita puis la feuille finit par pivoter sur la table et se redressa en direction de la plus haute étagère. Oscar se retourna et l'inspecta sans rien

remarquer d'anormal. Il se pencha sur la feuille de Julia Jacob, et quatre lettres apparurent :

— BOYD

Elles s'effacèrent une seconde plus tard, mais Oscar avait eu le temps de les lire.

Furieux, il s'approcha de l'étagère, passa les doigts sur les tranches de livres jusqu'à un espace vide : c'était l'emplacement exact du livre de Boyd, qui ne s'y trouvait plus. Oscar entendit alors du bruit à l'autre extrémité de la bibliothèque, là où la pochette de Julia était habituellement rangée et où il avait placé son Grimoire la semaine dernière. Il reconnut immédiatement la couverture cartonnée, tachée et cornée : *l'Anthologie des Pathologus* s'agitait comme si elle était prise d'un fou rire. Boyd était en train de se moquer de lui !

Oscar faillit s'emporter, mais il préféra prendre un instant pour réfléchir. Il commençait à connaître Boyd : on n'obtiendrait rien de lui par la violence et la colère. Au contraire, rien ne faisait plus plaisir à l'auteur... *Et pas question de lui faire plaisir !* se dit Oscar.

Il posa le livre sur la table et l'ouvrit.

— *Tiens, s'écria Boyd en grosses lettres, alors, encore en train de fouiner dans la bibliothèque ? Ou on est simplement venu dire bonjour à son bon ami Boyd ?*

Oscar fit l'effort de sourire.

— Bonjour, Mr Boyd. Oui, je viens vous dire bonjour... et vous demander quelque chose.

Boyd se mit à rire, fier comme un paon et ravi de pouvoir enfin se venger.

— *Ha, ha, ha ! Me demander quelque chose ! Mais je*

croyais que je ne savais « même pas écrire », que ma page était « dégoûtante » ! Ah, maintenant qu'on a besoin de Billy Boyd, on est tout doux, tout gentil, c'est ça ?

— Je... je suis désolé pour ce que j'ai dit la dernière fois, je ne le pensais pas, dit Oscar en essayant de se rattraper.

— C'est ça, oui... Et qu'est-ce que le petit morveux voudrait savoir ? Comment on écrit ? Comment on fait de grosses taches sur ses feuilles ? Ou comment trébucher sur tout ce qui traîne ? Non, ça, tu sais le faire tout seul, ha, ha, ha !

Oscar ferma les yeux et se mordit la joue pour ne pas répondre comme il avait envie de le faire.

— Non, je voudrais vous poser une question concernant le Grand Pathologus.

Boyd s'arrêta de rire et effaça tout ce qu'il venait d'écrire sur sa feuille. Il mit quelques secondes avant de répondre.

— Tiens donc, écrivit-il avec méfiance, une question sur le Grand Pathologus. Mais qu'est-ce que tu veux savoir, exactement ? Et pourquoi ?

Oscar ne se laissa pas impressionner par l'air subitement sérieux de Boyd.

— Je voudrais savoir ce qui s'est passé quand on l'a arrêté, dit-il sans plus de précision.

Évidemment, il voulait obtenir de Boyd ce que son Grimoire lui refusait : connaître le récit du combat de son père avec le Prince Noir, son incarcération et, avec un peu de chance et d'habileté, soutirer des informations sur la

suite des événements et ce qu'il était advenu de Vitali après le combat... Mais Boyd n'était pas dupe.

— *Pourquoi ne poses-tu pas la question à ton Grimoire, petit ?* Oscar trouva heureusement la bonne répartie.

— Parce que ce n'est pas un sujet qui me concerne, dit-il, mon Grimoire ne répondra pas. Mrs Withers m'a conseillé de lire votre livre pour apprendre ce que je dois savoir sur les Pathologus, tenta Oscar pour flatter l'auteur. Elle a dit que c'était excellent.

— *Ah oui, elle a dit ça ? De moi ? Comme c'est aimable... NE ME PRENDS PAS POUR UN IDIOT !* griffonna Boyd en majuscules. *Tu crois que je n'ai pas entendu votre conversation, à toi et cette Julia Jacob ? En tout cas, j'ai entendu l'essentiel au milieu des pleurnicheries de cette gourde : ton Grimoire ne veut pas te répondre, alors tu viens me voir !*

— C'est votre faute, explosa Oscar. Je ne sais pas ce que vous lui avez dit samedi, mais maintenant il ne veut plus me répondre !

— *Ha, ha ! Bien fait ! Ha, ha ! Absolument, et si tu continues à me parler comme ça, ton Grimoire sera muet toute ta vie !*

Oscar serra les poings. Il parvint à se taire et à laisser Boyd déverser ses méchancetés. Comme il n'avait plus rien à perdre, il tenta le tout pour le tout.

— Bon, ce n'est pas grave, je dirai simplement à Mr Brave que vous n'avez pas voulu m'apprendre ce que vous savez, alors qu'il m'avait permis de consulter les livres de sa bibliothèque.

La page de Boyd resta vierge quelques instants, comme s'il prenait le temps de réfléchir. Oscar, le cœur battant, se demanda si c'était bon signe, et Boyd se décida à lui répondre.

— *D'accord, finit par écrire Boyd après une vilaine rature, je vais t'aider.*

Oscar sourit ; mais le soulagement ne dura pas.

— *Je vais t'aider... reprit Boyd, mais c'est donnant, donnant.*

— Donnant, donnant ? répéta Oscar à haute voix. Mais comment ? Qu'est-ce que vous attendez de moi ? Une réponse à une question ? Vous connaissez bien plus de choses que moi !

— *Bien sûr que je connais plus de choses que toi, répondit Boyd avec mépris, mais toi, tu peux sortir de cette maudite bibliothèque, pas moi ! Alors si tu veux que je rende sa langue à ton Grimoire et si tu veux une réponse à ta question, il faut que tu fasses quelque chose pour moi.*

— Quoi ? demanda Oscar, méfiant.

— *Attention, petit morveux, pas de coup fourré ! Si le Grand Maître apprend quoi que ce soit de notre pacte, tu pourras dire adieu à ton Grimoire et à tes réponses, tu m'entends ?*

Oscar acquiesça vaguement. Il ne savait toujours pas ce que Boyd allait exiger de lui et il entendait des pas dans le hall. Il bouscula le livre, impatient.

— Vite ! Dites-moi ce que vous voulez ! chuchota Oscar, effrayé à l'idée qu'on les surprenne.

Ne me secoue pas comme ça ! Je n'arrive plus à

écrire !

La porte s'ouvrit au même moment. Oscar referma le livre de Boyd et posa précipitamment la pochette de Julia dessus. La pauvre Julia, effrayée d'être au contact du détestable auteur, dessina en vitesse une forêt sur sa page vierge pour s'y cacher.

Bones s'approcha et tenta de jeter un œil sur ce qu'Oscar cachait dans son dos. Le garçon serra les deux textes contre lui en espérant que le livre de Boyd ne dépasserait pas de la pochette.

— Je lisais, précisa Oscar.

Il va falloir arrêter, répondit Bones. Nous devons faire le ménage dans la bibliothèque. Peut-être pouvez-vous monter dans votre chambre pour y travailler, suggéra le majordome.

Oscar longea les étagères et rangea pochette et livre ensemble, à l'emplacement habituel de la pochette de Julia.

— Désolé, Julia, je reviens vous séparer de ce type dès que possible ! murmura Oscar en entrouvrant la pochette.

À plusieurs reprises, durant l'après-midi, Oscar tenta une incursion dans la bibliothèque. En vain : Rosa et Inès, les deux femmes de chambre, ne décollèrent pas de la salle, récurant le moindre coin, sous la table, entre les livres, sur le dessus des tableaux...

Après le dîner, Oscar fit une ultime tentative mais Bones rôdait en permanence, méfiant, et le jeune Médecin n'eut pas un seul moment de tranquillité pour parler à Boyd.

Tout ce qu'il parvint à faire, comme il l'avait promis à Julia, fut d'éloigner d'elle *l'Anthologie des Pathologus* qu'il remit à sa place habituelle, sur l'étagère la plus haute, loin de la pochette. Sur la page de garde, Julia soupira et la forêt qu'elle avait dessinée disparut, mais avec prudence, arbre par arbre...

Oscar remarqua bien vite le manège de Bones, qui l'épiait l'air de rien ; il finit par prendre son Grimoire sous le bras et s'enfermer dans sa chambre. Très vite, la fatigue et les émotions de la journée eurent raison de lui : il s'endormit en se promettant d'éclaircir ce nouveau mystère dès que possible.



Le grand plongeon

Le lendemain matin, lorsqu'il descendit prendre son petit déjeuner, Oscar se dirigea vers la cuisine, qu'il préférait à la salle à manger, trop grande. Curieusement, les lieux étaient déserts et l'absence de Cherie donnait l'impression que la maison entière s'était vidée. Cependant tout était prêt sur la table : le chocolat chaud fumait, le pain frais l'attendait et les confitures semblaient provenir d'ailleurs que des chaudrons de la cuisinière.

Au même moment, il vit apparaître des cheveux en pétard couleur paille dans l'entrebâillement de la porte qui communiquait avec la salle à manger : Cherie passait la tête avec un grand sourire d'une oreille à l'autre.

— Je voulais juste m'assurer que le petit déjeuner de mon Oscar se passait bien ! Ah, je vois que vous avez déjà réglé le sort des croissants ! Parfait, se réjouit la cuisinière. À tout à l'heure !

Oscar se contenta d'acquiescer, bouche pleine, sans trop savoir à quoi Cherie faisait allusion.

Elle disparut aussi vite qu'elle était venue et lorsque Oscar eut avalé presque tout ce qui se trouvait dans son assiette, ce fut Bones qui fit irruption dans la cuisine. Son visage était particulièrement sinistre ce matin, et à le voir, le jeune garçon eut du mal à finir sa dernière tartine.

— Mrs Withers vous attend dans la bibliothèque, dit-il sans prendre la peine de lui dire bonjour.

Oscar se leva et devança Bones.

Lorsqu'il entra dans la pièce, Mrs Withers admirait les portraits. Elle était vêtue d'un tailleur blanc, d'un chemisier léger et d'un foulard en soie vert pâle noué autour du cou. Les boucles de ses cheveux avaient pris elles aussi un léger reflet vert. Elle tourna la tête et sourit.

— Bonjour, Oscar. As-tu passé une bonne nuit ? Un beau voyage t'attend, aujourd'hui, tu n'as pas oublié ?

— Bonjour, Mrs Withers. Bien sûr que je n'ai pas oublié ! s'écria Oscar.

Le jeune Médecus se retourna : Bones avait fermé la porte et se tenait immobile devant eux. Il n'avait pas l'habitude d'assister aux séances d'initiation que Mrs Withers prodiguait à Oscar, et sa présence gênait ce dernier.

Oscar se pencha vers la vieille dame.

— J'espère qu'il ne va pas rester ici trop longtemps, dit-il à voix basse, qu'on puisse commencer...

— J'ai peur que si, justement, répondit Mrs Withers évasivement, toute à sa contemplation des peintures.

Oscar fixa la tête d'enterrement du majordome, dont le regard mort se perdait dans le vide, puis celle de la vieille dame, et fit plusieurs allers-retours avant de

comprendre.

— Quoi ! s'exclama-t-il, horrifié. Vous voulez dire que je vais... je vais... *Lui ? ? !*

Il s'accrocha à la manche de Mrs Withers, suppliant.

— Oh non, pas lui, s'il vous plaît !

La dame détacha enfin son regard des toiles et le posa avec sévérité sur Oscar.

— Bones a la gentillesse de se prêter à l'Intrusion Corporelle pour ton bien, Oscar. Je suis *certaine* que tu lui en es reconnaissant.

Oscar soupira bruyamment et finit par acquiescer, sans un regard pour le majordome. Entrer dans le corps de ce croque-mort ! Il n'aurait pas pu imaginer pire pour la première Intrusion dans le corps humain. Il allait certainement faire tout noir et tout serait mou, là-dedans, c'était sûr ! Mais Mr Brave et Mrs Withers en avaient décidé ainsi et il n'avait pas le choix. Il prit son courage à deux mains, sortit son pendentif de l'encolure de son T-shirt et s'approcha de Bones. Mrs Withers interrompit son élan.

— Jeune homme, vous oubliez quelque chose, il me semble.

Elle se tourna vers la chaise, en bout de table, et Oscar reconnut immédiatement la cape de son père. Le majordome l'avait probablement récupérée dans la chambre du garçon, et ce dernier éprouva une sensation désagréable à l'idée que Bones ait fouillé dans ses affaires. Il s'approcha et remarqua les ondulations qui animaient la cape ; il la souleva et fit alors apparaître la ceinture aux cinq sacoques, la ceinture des Trophées, qui n'attendait

que cela pour s'élever.

Elle ondoya dans les airs, fit le tour de la salle sous le regard satisfait de Mrs Withers, et finit par s'enrouler en douceur autour de la taille d'Oscar.

Le jeune Médicus la contempla un instant : pour la première fois, il portait la ceinture des Trophées de son père ! Il aurait voulu que Vitali soit ici, près de lui, pour le prendre dans ses bras et lui dire qu'il était heureux et fier. Il pensa à sa mère qui l'avait serré contre elle dans la cave de Kildare Street, lorsqu'il avait pris sa décision d'aller à Cumides Circle ; elle aussi serait fière de lui et heureuse, peut-être, de voir que son fils reprenait le flambeau de son mari.

Oscar leva les yeux sur Mrs Withers et sourit. La vieille dame saisit la cape et la posa avec délicatesse sur les épaules du garçon.

— Je crois que tu es prêt, cher Oscar. Tu fais là un magnifique Médicus et je sais que tu ne t'en contenteras pas, dit-elle un ton plus bas en se penchant vers lui. Tu réaliseras de grandes choses pour nous et pour le monde, j'en suis certaine.

Oscar la dévisagea, surpris.

— Un peu de patience, dit Mrs Withers, le regard ailleurs, comme si elle s'adressait à elle-même. Un peu de patience...

Elle se redressa et leva les yeux sur Bones, qui n'avait pas bougé d'un millimètre, à l'autre bout de la table.

— Bones t'attend.

— M'attend ? Mais... et vous ? D'ailleurs, précisa-t-il en observant la tenue de Mrs Withers, vous n'avez ni

votre cape ni votre ceinture !

— C'est exact, car je n'en ai pas besoin.

— Ah, répondit Oscar, pas très rassuré, mais je croyais que ça nous protégeait, en cas de danger, et...

— C'est encore exact, mais je ne cours aucun danger : je reste ici.

Le jeune Médecus fit un pas en arrière, effrayé.

— Vous ne venez pas ? Vous ne m'accompagnez pas ? Mais comment je vais faire ? Je... je ne sais pas où aller ! Je...

— Tu t'en sortiras parfaitement, trancha Mrs Withers d'une voix apaisante. Tout s'est bien passé durant tes deux premières Intrusions et cela se passera très bien cette fois-ci.

— Mais là, répondit Oscar avec un regard inquiet en direction de Bones, c'est pas la même chose, c'est dans un corps humain...

Il avait envie d'ajouter : *et dans celui de Bones, en plus !* Il avait un peu le sentiment qu'on s'apprêtait à le lâcher dans une jungle inconnue et hostile.

Mrs Withers le rassura.

— Au moindre problème, où que tu sois, tu as la possibilité de revenir. Nous en avons parlé : pour quitter le corps, il faut que tu trouves le Caducée des Médecus, ce symbole fait d'une coupe surmontée d'un M et entourée d'un serpent, et que tu te concentres pour revenir dans notre monde. Et si malgré ça tu n'y parviens pas, je viendrai te chercher.

— Mais qu'est-ce que je dois faire, une fois que j'y suis ?

— Ce que doit faire tout Médecus, se contenta de répondre Mrs Withers, énigmatique. Bon voyage, mon garçon.

— Peut-être pourriez-vous vous décider, dit Bones, raide comme un piquet, et qui ouvrait la bouche pour la première fois. Du travail m'attend.

Oscar se retourna vers lui.

— Vous pouvez vous asseoir, Bones, conseilla la vieille dame. Vous allez faiblir, à rester ainsi...

Le majordome consentit à prendre place sur la chaise à l'autre bout de la table, près d'Oscar. Il évita soigneusement de croiser le regard du garçon et soupira.

Oscar échangea un dernier signe avec Mrs Withers et sortit son pendentif qui brillait de façon inhabituelle.

Il fixa la bouche pincée de Bones, se concentra en pensant à Hépatolia, et s'élança.

Lorsque l'éblouissement se dissipa, Oscar reconnut la première salle de commandes souterraine dans laquelle il avait atterri lorsqu'il s'était rendu dans l'Univers d'Hépatolia de Royce. La seule différence était qu'il était plus grand et encore mieux équipé.

Il s'approcha de la baie vitrée : là encore, il reconnut l'unité de transfert qui s'étendait ici à perte de vue, avec ses innombrables wagons et ses ouvriers qui déposaient le petit déjeuner mâché de Bones sur plusieurs tapis roulants. Les tapis convergeaient tous vers des orifices au travers desquels ils déversaient leur charge pour la faire passer dans la salle suivante : sans doute l'unité de broyage avec ses cuves. Oscar était stupéfait de constater que l'Hépatolia d'un homme était presque le même que

celui d'un chien !

Il allait repartir quand il aperçut le contenu d'un wagon qu'on venait de pousser vers le tapis : des morceaux de croissant presque intacts débordaient de toutes parts. Les mots de Cherie lui revinrent à l'esprit et il en comprit le sens, enfin.

— Ça alors ! s'écria Oscar. Bones, sale voleur de petit déjeuner !

Cherie avait dû le surprendre alors qu'il dévorait le croissant destiné à Oscar, et il l'avait sans doute avalé avec précipitation, car les bouchées étaient énormes !

Furieux, Oscar quitta la salle de commandes et se mit à courir. Il ne perdait rien pour attendre, cet hypocrite...

Il ne s'arrêta que lorsque le tunnel qu'il avait emprunté se divisa en une multitude de galeries plus étroites. Où devait-il aller ? Quelle galerie emprunter ? De plus, il n'avait pas oublié ses déboires lors de sa précédente Intrusion et il craignait à tout moment que Bones ait le hoquet, comme Royce ; le majordome était bien capable de le faire exprès, juste pour secouer Oscar.

Il ne savait même pas ce qui l'attendait, ce qu'il devait trouver ou faire avant de rentrer à Cumides Circle. Cette fois, Mrs Withers avait vraiment exagéré !

Il se souvint alors des mots de son père que Celia lui répétait régulièrement : « *Quand tu crois que tout t'échappe et que tu ne peux plus rien faire, c'est que tu ne t'es pas posé la bonne question.* » Ou encore : « *Lorsque le temps te manque, prends celui qu'il te reste pour réfléchir !* » Oscar les connaissait par cœur, ces principes : bien qu'ils viennent de son père, son caractère était tel

qu'il ne les appliquait jamais, et sa mère s'obstinait à les lui répéter. Pour une fois, et parce qu'il n'avait pas d'autre solution sous la main, il décida de suivre ces conseils... Et comme par miracle, la solution lui vint : puisqu'il était ici pour faire « ce que doit faire tout Médecus », comme avait dit la vieille dame, peut-être la Lettre Originelle des Médecus le guiderait-elle !

Oscar sortit le pendentif et un faisceau de lumière jaillit du M pour éclairer l'un des tunnels.

Pas très rassuré, il s'y engagea à la lueur de son pendentif jusqu'à ce qu'il se trouve face à une porte en métal, ronde, qui ressemblait à celle d'un sous-marin. Il tenta sans succès de faire tourner la manivelle, puis en approcha le M : le volant en acier pivota sans effort et la porte s'ouvrit.

Il posa le pied sur un ponton en bois et entra dans une gigantesque sphère sans aucune fenêtre.

Devant lui, un lac translucide et mousseux s'étendait, limité par un ponton qui faisait le tour de la sphère. Tout le long de ce ponton, de grandes femmes en combinaison de latex s'affairaient par centaines. Elles fixaient des ventouses sur les milliers de tétines qui dépassaient des parois, et à leurs pieds, de grosses machines pompaient et aspiraient sans cesse le liquide qui en sortait, comme on aurait trait une vache. Dès qu'une machine était pleine, une femme vidait le réservoir dans le lac et le remettait en place. Toutes portaient des gants et des masques transparents qui protégeaient leur visage, et pas un centimètre carré de leur peau n'apparaissait.

Oscar en salua quelques-unes sans obtenir de réponse.

Il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il avait atterri, et visiblement ce n'était pas ici qu'on le renseignerait.

Il s'apprêtait à faire demi-tour et à repartir vers la salle de commandes de l'unité de transfert, quand il entendit un ronronnement différent de celui des machines. Le bruit ressemblait à celui d'un moteur qui se rapprochait. Il scruta l'horizon et devina un point sombre qui grossissait. Bientôt, le discret clapotis du liquide contre le ponton s'intensifia et de vraies vagues léchèrent le bois. En se retirant, elles laissèrent de longues traces gluantes, et Oscar, peu rassuré, préféra reculer.

Très vite, il identifia un bateau qui se dirigeait droit sur lui. Au dernier moment, le petit hors-bord prit un virage assez serré et une gerbe de liquide s'abattit sur le jeune Médicus, qui eut tout juste le temps de s'abriter derrière sa cape.

— Oups, s'excusa une voix féminine, je suis désolée, Oscar ! Je ne maîtrise pas bien cet engin !

Oscar rabattit le col de sa cape et aperçut une femme blonde aux cheveux courts qui lui souriait. Ses yeux pétillaient comme si elle s'apprêtait à raconter une plaisanterie. Il secoua sa cape et enleva les dernières traces de liquide du bout des doigts avec une mine écoeurée.

— Non ! le prévint la femme. Pas sans gants !

Oscar s'essuya immédiatement sur son T-shirt, et à l'endroit précis où s'était déposé le liquide, un crépitement se produisit et un petit trou apparut dans un nuage de fumée. L'étrange substance venait de dissoudre

le tissu ! Ses doigts commençaient à brûler et Oscar les frotta énergiquement contre la cape. Il leva des yeux stupéfaits sur la femme dans le bateau.

— Bienvenue sur les plages de Sialine, Oscar. Et ce que tu vois là, c'est de la salive.

— De la salive ! ? répéta Oscar avec une moue dégoûtée. Mais pourquoi ça pique comme ça ?

— Parce qu'elle est très concentrée. Il faut bien ça pour décomposer un repas ! Sans elle, on ne sentirait pas le goût de tout ce qu'on mange...

La salive permettait de percevoir le goût des aliments ! Oscar se promet de tout faire pour ne plus saliver la prochaine fois qu'il aurait à avaler les plats de Cherie.

La dame soupira d'aise.

— J'adore cet endroit, dit-elle. Le lac, ces femmes en combinaison, on dirait presque des maillots de bain, il ne manque plus que les palmiers et un coucher de soleil !

Oscar s'approcha de l'embarcation. Cette curieuse personne le connaissait, visiblement, alors qu'il ne l'avait jamais rencontrée.

— Excusez-moi, mais... vous êtes une sorte de... Bianca ? Bianca Niche ?

La femme pencha la tête sur le côté, songeuse, et contempla son reflet dans le liquide poissonneux.

— Tu trouves *vraiment* que je ressemble à un caniche ? Dites donc, jeune homme, où est-ce qu'on vous a appris à parler aux femmes ?

— Non, je veux dire... J'ai cru que c'était comme dans Royce, dans la salle des machines... enfin... pardon. En plus, ajouta Oscar pour se rattraper, vous n'aboyez pas.

— Non, confirma la dame, amusée, je n'aboie pas, mais si on m'énervé je mords, parfois.

Elle ouvrit ce qu'Oscar avait pris pour un ciré et rabattit sur ses épaules les pans d'une cape en velours vert. Le jeune garçon découvrit avec soulagement le M tissé avec un fil d'or.

— Allez, monte, qu'on fasse les présentations.

Oscar sauta dans le hors-bord et eut à peine le temps d'y poser les deux pieds avant que la femme démarre en trombe. Il se redressa tant bien que mal et s'assit à côté d'elle alors que le bateau fendait déjà les flots.

— Je t'attendais, Oscar Pill, dit la femme en criant pour couvrir le bruit du moteur et des vagues. Mon nom est Maureen Joubert.

— Alors je sais qui vous êtes, finit par dire Oscar, confiant.

— Ah, s'amusa Maureen, je suis si célèbre ?

Il acquiesça.

— Mrs Withers m'a parlé de vous, répondit le garçon : vous êtes membre du Conseil suprême et vous êtes spécialiste d'Hépatolia. Et votre fauteuil, ajouta le jeune Médecin, c'est Ginger Rogers !

Maureen lâcha le volant et joignit les mains.

— Moi qui rêvais d'être une star, grâce à Berenice Withers, c'est chose faite !

Oscar ne rit pas de la plaisanterie : il avait le regard rivé sur le volant livré à l'abandon. Maureen remarqua l'anxiété du jeune garçon et reprit les commandes du bateau, qui fendait maintenant les flots avec vigueur. Leurs capes volaient au vent, comme les boucles rousses

d'Oscar, et tous deux larmoyaient sous la voûte rosâtre de la Sialine, cette immense usine à salive.

Maureen lança un regard vers son jeune voisin.

— Tu ressembles beaucoup à ton papa. On te l'a déjà dit, je suppose.

Oscar acquiesça avec fierté. Maureen, elle, semblait émue : il y avait bien longtemps que Vitali Pill était mort, mais son beau visage ne s'était pas effacé des mémoires.

— Je suis ravie de faire ta connaissance. Ça te dirait de conduire ce bolide ? demanda-t-elle pour chasser l'émotion. Moi, je ne suis pas très douée, je crois. L'accélérateur est ici, le volant, c'est ça, et pour le reste, eh bien, tu te débrouilles !

Oscar la regarda avec des yeux tout ronds et se dépêcha de prendre sa place avant qu'elle change d'avis. Il poussa sur le manche à sa droite et le bateau fit un bond au-dessus des flots, manquant de faire basculer Maureen Joubert par-dessus bord.

Très vite, Oscar maîtrisa l'engin et Maureen lui indiqua du doigt un petit port où ils accostèrent en douceur. Les jeunes femmes qui travaillaient dans la bulle attrapèrent la corde que Maureen leur avait lancée et l'attachèrent à un plot.

Les deux navigateurs mirent pied à terre devant une bâtisse qui ressemblait à une maison de pêcheur. Oscar se rendit compte qu'il s'agissait d'une façade dessinée sur la paroi, tandis que l'intérieur de la maison s'étendait en profondeur. Il remarqua l'empreinte du M des Médecins sur la porte.

— En réalité, avoua Maureen, cette Sialine est le plus

joli coin d'Hépatolia, du coup j'y installe une petite résidence d'été avec vue imprenable sur le lac. C'est pas beau, ça ? Bon d'accord, les sialines de Bones ne sont pas les plus belles qui soient, mais c'est ici qu'on m'a demandé de venir te rejoindre, alors...

Oscar acquiesça poliment en se souvenant des paysages de bord de mer, lorsqu'il s'y rendait avec Violette et sa mère. Si la pauvre Maureen aimait passer son été dans une gigantesque bulle remplie de salive, c'est qu'elle n'avait jamais vu la mer, la vraie !

— Viens, dit-elle, suis-moi — et dis bonjour aux Parotides, elles sont toujours aimables et elles aiment qu'on le soit aussi.

Oscar s'empressa de faire de grands signes de la main aux dames en latex. Elles lui répondirent gentiment, puis il suivit Maureen dans la maison d'été et ferma derrière lui.

Elle se tenait debout, derrière une table au centre de la pièce, et son pendentif irradiait une belle lumière jaune. Elle fixa Oscar et lui demanda d'approcher.

Lorsqu'il fut en face d'elle, de l'autre côté de la table, elle tendit la main : au creux de sa paume, un petit flacon en cristal brillait de mille feux. Il était fermé par un bouchon dans lequel était incrusté un M majuscule au centre d'un cercle parfait. Le symbole tournoyait dans le bouchon comme s'il était libre de ses mouvements.

— Oscar, je ne suis pas venue faire un tour de bateau avec toi, ni même te faire de longs discours, mais te remettre ceci : voici une *Firole d'Hépatolia*.

Oscar n'osa pas se saisir de l'objet qu'il se contenta

d'admirer dans la main de Maureen.

— Elle est à toi, insista Maureen, prends-la.

Il hésita un court instant et le prit des deux mains avec soin. À cet instant, il sentit un mouvement autour de sa taille : la ceinture des Trophées s'anima et une sacoche, la première en partant de la gauche, se dénoua. Oscar regarda la flasque en transparence.

— Elle est vide, confirma Maureen. Et c'est bien le but de ton Intrusion, aujourd'hui : tu dois remplir ta Fiole d'Hépatolia, Oscar, pour la garder toujours sur toi et construire petit à petit le Médecus que tu es et que tu vas devenir. La Fiole est le premier Trophée, nul ne peut s'en passer pour accéder au deuxième Univers, et toi non plus.

Oscar détacha son regard de la Fiole et interrogea la femme.

— Mais où dois-je remplir ce flacon ? Et avec quoi ?

— C'est au cœur de la montagne d'Hépatolia, qui a donné son nom à cet Univers, que tu trouveras le précieux Nectar dont tu rempliras ta Fiole. On ne le trouve que là-bas : les Hépatoliens ont le secret de sa fabrication. C'est ce qu'on appelle la bile dans notre monde.

— Mais c'est où ? demanda Oscar, affolé. Je ne connais rien ici, moi !

Maureen posa son pendentif sur la table qui se transforma en une carte lumineuse où les différents éléments bougeaient et vivaient comme s'il s'agissait d'un film.

— Voici une carte récente d'Hépatolia, Oscar. Ici, cette immense tour qui pointe vers le ciel, c'est la grotte de la

Mâchouille, dit-elle, la bouche, en somme. Quand Bones mange, les aliments la traversent, sont mastiqués et tombent cent mètres plus bas, sous terre, dans l'unité de transfert. Tu vois ces boules blanches autour de la grotte de la Mâchouille ? Ce sont les Sialines, qui produisent la salive. Et ces deux petits M qui brillent dans l'une d'elles, c'est nous, Oscar. Ici.

Oscar se concentra sur la trajectoire de l'index de Maureen, qui glissait sur la carte.

— L'unité de transfert, dit-elle, ça, tu connais. Puis l'unité de broyage — que tu connais aussi, si j'ai bien compris ce que m'a raconté Mrs Withers...

Oscar n'avait vraiment pas envie de revenir sur sa chute dans la cuve et encore moins sur la façon dont il avait été expulsé de l'Hépatolia de Royce. Il en voulut à Mrs Withers d'avoir raconté ses mésaventures. Tout le Conseil devait être au courant, maintenant !

Maureen sourit en voyant sa mine déconfite : elle aimait taquiner les gens, mais jamais les blesser. Elle s'empressa de le rassurer.

— Je sais juste que lorsque tu es tombé dans la cuve, ça n'était pas ta faute et surtout que tu t'en es très bien sorti, dit-elle avec gentillesse. Et bravo pour tes Intrusions réussies, Oscar : le Grand Maître et moi avons été très impressionnés de savoir que tu y étais parvenu presque du premier coup !

Oscar oublia son embarras et se pencha avec attention sur la carte avec un sourire reconnaissant. Maureen poursuivit l'itinéraire.

— Sous les cuves, c'est le départ d'un long boyau qui

emporte la bouillie vers l'unité AA. Fais très attention à l'attaque acide : si tu as trouvé que la salive concentrée était irritante, ça n'est rien comparé aux acides puissants de cette unité. Ils décomposeraient n'importe quoi en un rien de temps !

Oscar frémit à cette idée. Il se doutait bien que si Maureen lui expliquait tout cela, c'était parce qu'il devrait y passer pour parvenir à la montagne.

Il posa le doigt sur une masse imposante qui bombait à la surface de la terre, cette fois.

— C'est la montagne d'Hépatolia ? demanda le garçon, peu rassuré.

Maureen confirma d'un signe de tête.

— Deux façons d'atteindre cette montagne : le boyau sous l'unité AA, justement, ou le GRIU.

— Le quoi ? demanda Oscar, intrigué.

— Le Grand Réseau Inter-Universel. Tu aimes l'eau ? La mer, les lacs, les rivières ?

Oscar acquiesça sans trop savoir où Maureen voulait en venir.

— Tant mieux, reprit Maureen avec un sourire. Le Grand Réseau est fait d'un nombre incalculable de ruisseaux, de rivières et de fleuves impétueux qui courent sous terre ou à sa surface. Ils relient lacs et mers mais aussi différents endroits d'Hépatolia, et même différents Univers entre eux. C'est ce qu'on appelle les veines et les artères, dans le monde extérieur. Sois prudent, Oscar, prévint Maureen. Le GRIU est certes très utile, mais il faut bien connaître le réseau, ses directions et ses courants pour y naviguer ! Et j'oubliais, ajouta la femme.

Il faut aussi connaître les embarcations et leurs pilotes...

— Leurs pilotes ? demanda Oscar, intrigué. Vous voulez dire qu'il y a des gens qui travaillent dans ce réseau ?

— Non seulement ils y travaillent, mais ils y vivent ! Je ne t'en dis pas plus, Oscar, ce serait trop long et tu ne retiendrais rien. Rappelle-toi une chose : tu n'es jamais seul dans cette aventure.

— Vous serez là ? tenta Oscar sans trop y croire.

— Tu as mieux que moi avec toi, dit-elle.

Maureen leva son pendentif et un pan de la cape d'Oscar se souleva comme s'il était tiré par un fil invisible. D'une poche intérieure, l'angle d'un livre dépassait. Oscar reconnut le velours vert de la couverture : son Grimoire ! Mrs Withers y avait pensé en même temps qu'elle avait fait préparer sa cape et sa ceinture de Trophées. Oscar craignit le pire, pourtant : depuis que le Grimoire avait refusé de répondre aux questions concernant Vitali, le jeune Médecus pensait que le livre serait dorénavant muet et ne lui serait plus d'aucune utilité. Le M brodé sur le Grimoire brilla un court instant comme s'il s'agissait de rassurer son maître.

— Attention, Oscar, l'avertit Maureen. Tu connais la règle du Grimoire lors d'une Intrusion Corporelle...

— Oui, dit-il. Je ne peux pas lui poser plus de deux questions par jour.

— Ça, c'est lorsque tu es en *dehors* du corps, rectifia Maureen. Mais lorsqu'il s'agit d'une Intrusion, tu n'as droit qu'à *une seule* question et donc *une seule* réponse pendant tout le voyage. Alors pèse bien le pour et le

contre quand tu décideras d'interroger ton Grimoire. Essaie de résoudre les choses par toi-même, et n'utilise ta seule chance qu'en dernière limite, surtout si tu n'es qu'au début de ton voyage, car un problème plus compliqué pourra survenir plus tard, et cette fois tu ne pourras plus te servir du Grimoire.

Oscar posa le regard sur son livre. Une seule question pendant tout le voyage... Il s'en souviendrait.

Maureen allait lui faire les dernières recommandations quand une sirène retentit. L'écho se propagea dans toute la Sialine et les deux Médecins se précipitèrent à la porte.

Les Parotides, jusqu'ici actives mais calmes, s'affolèrent : elles se mirent à courir en tous sens sur le ponton sans jamais s'effleurer. Leurs gestes, précis, étaient si rapides qu'Oscar crut qu'il s'agissait d'un film qu'on passait en vitesse accélérée ! Elles avaient à peine le temps de poser les ventouses sur les tétines qui débordaient brusquement de liquide, comme si leur fonctionnement, lui aussi, s'était emballé. La salive ruisselait sur les murs, coulait sur les lattes de bois et se déversait dans le lac avant même que les Parotides aient eu le temps de la récolter. Le niveau du lac augmenta dangereusement dans la Sialine. Dans quelques instants, il atteindrait celui des planches.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Oscar, inquiet.

— Bones ! Ce crétin de Bones a dû manger quelque chose ! Les Sialines se mettent en route pour produire de la salive !

Maureen poussa Oscar vers le rivage.

— Vite, Oscar, dans le bateau !

Oscar sauta dans l'embarcation et se retourna vers Maureen, restée sur le ponton.

— Mais... et vous ? cria le garçon pour couvrir le bruit tout autour de lui.

— Je reste ici ! La pression monte dans la sphère, Oscar, les vannes vont bientôt s'ouvrir et le niveau baissera à nouveau, ne te fais pas de souci pour moi ! Mets le moteur en marche, vite !

Maureen leva les yeux et regarda tout autour d'elle. Les parois de la sphère tremblaient et se distendaient au fur et à mesure qu'elle se remplissait de salive. Le bip se transforma en sirène qui transperça les tympans d'Oscar, tétanisé sur le bateau. Ce fut la voix impérieuse de Maureen qui l'arracha à la paralysie.

— Oscar, mets le moteur en marche, et dès que les vannes s'ouvriront pour laisser jaillir la salive de la Sialine, fonce dans le sens du courant !

Cette fois, Oscar obéit. Il se précipita sur le contact et fit un premier essai. Le moteur refusa de répondre. Oscar tourna la clef une seconde fois d'une main tremblante, guettant ce qui allait se produire sur le bateau comme à l'extérieur. Le moteur ronronna, toussa et s'éteignit à nouveau.

Le jeune Médecus tenta de garder son sang-froid. Au même instant, un claquement déchira l'espace et la sirène s'arrêta : un grondement terrible se fit entendre. La sphère s'était tellement remplie que les vannes venaient de s'ouvrir et la salive se déversait hors de la Sialine dans un bruit terrifiant. Le courant emportait déjà le fragile bateau, dont le moteur ne voulait pas démarrer avec

Oscar à son bord, impuissant.

— ENCORE, OSCAR, ESSAIE ENCORE ! hurla Maureen.

Oscar serra les dents, enfonça la clef et tourna une troisième fois. Le moteur cracha deux nuages sombres et le moteur vrombit enfin.

Il s'agrippa au volant et tenta de lutter contre le courant. Maureen, qu'il apercevait encore au loin, lui faisait signe de naviguer vers la vanne d'évacuation, dans le sens du courant. Il évita alors les tourbillons qui se formaient ici et là et s'éloigna dans ce qui ressemblait maintenant à des rapides.

Très vite, Oscar aperçut l'ouverture béante au bout de la sphère. Dans les flots et l'écume, il lui était impossible de voir au-delà de cette ouverture, mais il pensait déjà au pire. Le grondement ne cessait de s'amplifier et bientôt le moteur fut inutile : il était emporté comme un brin d'herbe dans un torrent.

Ce n'est que lorsque le bateau bascula dans le vide qu'il comprit que la réalité était pire encore que ce qu'il avait imaginé : la salive se déversait de la Sialine comme les chutes du Niagara !

L'embarcation plongea et entraîna Oscar dans un nuage fait de milliards de gouttelettes de salive pulvérisées. Il tombait comme une pierre et son cri se perdit dans le fracas épouvantable de la cascade.



Étranges rencontres

Après ce qui sembla durer une éternité pour le jeune Médicus, un choc terrible se produisit : le bateau venait de heurter une surface liquide. Oscar crut que son corps entier s'était disloqué et cassé en mille morceaux. Malgré cela, il s'était accroché de toutes ses forces au volant pendant la chute et il ne lâcha pas prise.

Par miracle, le bateau ne coula pas. Comble de tout, le moteur ne s'était pas éteint et le hors-bord chemina dans les remous et les vagues. Aveuglé par la brume de salive et assourdi par le fracas des chutes, Oscar poussa à fond sur le manche d'accélération. Le bateau bondit et finit par émerger du tumulte pour arriver dans une zone plus calme. Il ralentit sa course et accosta en douceur sur le rivage.

Il mit une bonne minute pour se remettre de ses émotions et prit le temps d'inspecter son corps : il était entier ! Il leva enfin les yeux pour explorer l'endroit où il avait échoué.

Il réalisa alors qu'il avait chuté devant l'unité de transfert. Voilà pourquoi Maureen lui avait conseillé de suivre le courant et de se laisser conduire jusqu'en bas des chutes... Il leva les yeux : cent mètres plus haut, les Sialines semblaient flotter dans les airs. Elles s'étaient refermées, et les cascades s'étaient taries après avoir formé un lac de salive souterrain devant l'unité.

Une nuée d'hommes couverts de latex, comme les Parotides, sortirent alors de l'unité de transfert et se mirent à pomper la salive dans le lac avec d'énormes machines. À l'intérieur de l'unité, les ouvriers arrosèrent les wagons remplis de nourriture qui défilaient devant eux jusqu'aux tapis roulants.

Oscar s'approcha d'un homme.

— Excusez-moi, pouvez-vous me dire s'il y a un autre moyen d'aller dans l'unité de broyage ?

L'homme s'essuya les mains dégoulinantes de salive, retira son masque et le dévisagea.

— Dis donc, petit, tu te crois à l'office du tourisme d'Hépatolia, ou quoi ? Et d'abord, qu'est-ce que tu veux y faire ?

— Je voudrais juste la traverser pour atteindre la montagne...

L'homme se raidit.

— Y a rien à faire là-bas, gamin, tu m'entends ? Rien à faire dans la montagne. Et en plus, c'est dangereux pour un môme de ton âge. Allez, retourne chez toi et laisse-moi travailler.

Oscar n'insista pas. Visiblement, ce n'était pas ici qu'il trouverait de l'aide pour se rendre à la montagne

d'Hépatolia. Il finit par se dire que les indications de Maureen étaient précieuses et qu'il lui faudrait s'en souvenir à la lettre.

Il se faufila sans se faire remarquer parmi les ouvriers qui remplissaient les wagons et les poussaient, et longea le tapis roulant principal jusqu'au bout.

Arrivé devant l'ouverture, il leva la tête : tout en haut, près de la voûte, il aperçut le balcon de la salle des commandes de l'unité de broyage. Il pria pour qu'on ne le voie pas depuis ce poste d'observation, et se pencha avec précaution : les cuves se trouvaient dix mètres plus bas. Si par miracle il parvenait à sauter sans se tuer, il finirait dans une cuve et cette fois il n'y aurait personne pour appuyer sur le bouton d'urgence et le sauver des lames tranchantes. Il fallait trouver un autre moyen d'accéder à l'unité et de contourner les cuves.

Oscar se mit à la recherche d'une autre issue, quand un homme le bouscula.

— Hé ! cria le type. C'est toi, le dépanneur pour la cuve 9 ?

Oscar n'eut pas le temps de répondre.

— C'est pas trop tôt ! Bones se demande pourquoi il digère mal, tu penses, les lames de la cuve ne hachent plus rien ! C'est celle-là, dit-il en montrant par une ouverture vitrée la cuve la plus éloignée de toutes.

Il se pencha sur la cape d'Oscar et fronça les sourcils.

— Tiens, c'est quoi, *ce* M ? On a changé de société de dépannage ?

Oscar bafouilla.

— Euh, oui, c'est... c'est le M de... de... de Minute-dépanne !

Le type haussa les épaules.

— « Minute » ? Tu parles : ça fait trois jours qu'on attend ! Tu passes par l'escalier de sécurité, comme toujours, hein ! cria-t-il en s'éloignant, le doigt pointé vers une porte qu'Oscar n'avait pas vue.

Le jeune Médecus acquiesça et se dépêcha de rejoindre la porte en priant pour que l'ouvrier ne se rende pas compte de son erreur. Il s'engagea avec précipitation dans le sas de sécurité et dévala l'escalier. Deux étages plus bas, il se trouvait face à une autre porte. De toute manière, il n'avait pas le choix : c'était la seule issue. Il poussa sur la barre horizontale de la porte qui s'ouvrit, et fit un pas dans l'immense salle. Il s'arrêta, interdit.

Devant lui, les cuves paraissaient gigantesques, en tout cas bien plus grandes que celles qu'ils avaient vues dans l'Hépatolia de Royce, et plus nombreuses. Il y en avait dix, disposées en cercle sur un sol blanc et luisant, et maintenues en l'air par d'épais poteaux en acier comme des chaudrons sur un feu. Sauf qu'il n'y avait pas de feu sous les cuves, mais simplement ce sol clair et huileux.

Oscar marcha avec précaution pour ne pas glisser et se cacha sous l'une d'elles. Il essaya de se rassurer : depuis la salle des commandes, il devait avoir la taille d'une fourmi et passerait sans doute inaperçu. Il remarqua la présence de passerelles tendues d'une cuve à l'autre. Elles servaient certainement à enjamber le rebord de ces cuves et réparer celles qui le nécessitaient, comme aujourd'hui. D'ailleurs, il aurait volontiers bloqué les lames de toutes

les cuves pour apprendre à Bones à dévorer les croissants qui ne lui étaient pas destinés...

Depuis son point d'observation, il explora la pièce : il n'y avait aucune autre sortie que la porte de secours par laquelle il était venu. Il suivit du regard les passerelles : elles formaient une boucle autour de chaque cuve, mais ne conduisaient nulle part ailleurs. Oscar se demanda alors comment atteindre l'étape suivante : l'unité AA par laquelle il devait passer pour se rendre dans la montagne. Pour se rassurer, il passa la main sur la couverture de son Grimoire. Il fut tenté de l'interroger, puis se ravisa. Non, il était trop tôt pour utiliser sa seule chance ; il fallait qu'il réfléchisse et tente de trouver une solution avant d'y faire appel.

Il n'eut pas le temps d'y songer : la réponse s'imposa d'elle-même et de la pire façon.

Le sol se mit à vibrer et une ligne de séparation apparut en plein milieu. En fait, le plancher était constitué de deux plaques qui étaient en train de s'écarter l'une de l'autre, comme si on poussait les volets d'une fenêtre, mais vers le bas.

Oscar, debout sur l'une des plaques, glissait inévitablement. Il essaya de s'agripper à la cuve la plus proche, mais elle était aussi lisse que le sol : il n'y avait aucune poignée ni même un crochet pour s'y retenir. Les plaques s'inclinaient de plus en plus, Oscar n'allait pas tarder à tomber. Dans un effort ultime, il sauta, tendit tout son corps et parvint à s'accrocher à la barre d'une passerelle, entre deux cuves.

Il baissa la tête et regarda sous lui : le sol avait disparu

puisque les plaques étaient maintenant à la verticale, et il était suspendu au-dessus d'un énorme entonnoir en métal. À quoi servait cet entonnoir ? Qu'y avait-il au fond et qu'allait-il se passer ?

Il se mit à crier pour appeler à l'aide, mais ce fut trop tard : le bruit de moteur des autres cuves s'intensifia puis les lames cessèrent de tourner. Un ronronnement remplaça le grondement du moteur, et sous les yeux effarés d'Oscar, chaque cuve se renversa dans l'entonnoir.

Une avalanche de bouillie gluante et épaisse déferla en même temps des dix cuves. Le jeune Médecin, pris dans la coulée, tenta de résister et serra les mains autour de la barre, mais le choc fut trop fort et il lâcha prise. Dans sa chute, il eut l'ultime réflexe de s'envelopper dans sa cape avant d'être entraîné dans un tourbillon poisseux qui s'enfonça dans l'entonnoir.

Tout devint noir et chaud. Oscar tournoya dans tous les sens avec l'effroyable impression que ça ne s'arrêterait jamais.

Ce fut un nouveau choc qui mit fin à la descente.

Il venait d'atterrir lourdement sur un sol dur et sentait au-dessus de lui la masse collante des aliments broyés qui continuait à tomber. Il avait mal partout et le vertige. Il réunit toutes ses forces pour rouler sur les côtés avant d'être totalement enseveli.

Il ne risqua pas encore un regard hors de la cape. Il palpa et remua chacun de ses membres pour s'assurer que tout fonctionnait, puis se décida à montrer le bout de son nez.

Il se trouvait à l'extrémité d'une salle rectangulaire

très longue dont les murs étaient couverts de métal miroitant comme de l'aluminium. À gauche, le long du mur, plusieurs portes étaient alignées. Devant chaque porte, un trou était percé et un rayon rouge en sortait pour traverser la pièce.

Brusquement, Oscar sentit le sol bouger sous lui : il était sur un tapis roulant qui s'était mis en marche.

Dès que le tas d'aliments coupa le premier rayon infra-rouge, le contour de la première porte s'illumina et le panneau de métal coulisssa dans l'épaisseur du mur. Il en sortit un homme dont on devinait à peine le visage derrière la visière d'un casque intégral. Son corps était protégé par un scaphandre qui faisait penser à la tenue d'un cosmonaute. Il tenait en main une sorte de tuyau d'arrosage. Il ouvrit la bouche et sa voix, déformée par le micro intégré à son casque, résonna comme celle d'un robot :

— *Présence d'aliment détectée par le rayon. Projection d'acide enclenchée.*

L'homme appuya sur un bouton et un jet mousseux sortit de l'extrémité du tuyau pour arroser la masse gluante, à deux mètres d'Oscar. Le tas d'aliments broyés qu'on venait d'asperger crépita comme de la neige qu'on écrasait, et une épaisse vapeur s'en dégagea. En quelques secondes, il fut réduit à un petit monticule brunâtre dix fois plus petit qui fumait encore. Le tas continua à progresser et chaque fois qu'il coupait le rayon devant une porte, un homme dans la même tenue en sortait et le tuyau crachait son produit acide qui désintégrait tout sur son passage.

Oscar tenta désespérément de se redresser pour courir en sens inverse jusqu'à la sortie de l'entonnoir et de remonter vers la salle des cuves. Mais ses pieds s'enfonçaient dans la glue infecte et puante, et le sol avançait trop vite : il finit lui aussi par couper le premier rayon rouge.

Une voix de synthèse résonna dans l'espace :

— *Détection d'une masse mouvante dans la cargaison. Aliment probablement mal digéré en amont. Doubler la dose d'acide.*

Un voyant s'alluma au-dessus de la porte et un deuxième homme apparut dans la même tenue. Les deux individus échangèrent quelques mots qu'Oscar parvint à entendre.

— *Bones a encore mangé quelque chose de vivant et le boulot a été mal fait au broyage, à tous les coups ! Ils sont vraiment pénibles, là-haut ! Je les entends déjà : « On a eu un problème technique avec les cuves » !*

L'autre tourna la tête vers lui.

— *Quelque chose de vivant là-dedans ? Qu'est-ce que tu veux que ce soit ?*

— *J'en sais rien, moi ! Peut-être que Bones aime les huîtres !*

— *Des huîtres ? Au petit déjeuner, avec son café au lait ! ?* répondit l'autre avec une mine dégoûtée derrière la visière.

— *En tout cas, le rayon a détecté un mouvement, dit le premier en armant sa rampe d'arrosage. Tiens, regarde ! Ce gros truc vert, là, au milieu du chargement, je l'ai vu bouger ! Mais c'est pas croyable, s'écria le type,*

Bones gobe des choses entières, ma parole ! Dépêche-toi, aide-moi, on double la dose, faut que tout fonde !

Oscar était à quelques centimètres du premier homme et de son jet mortel. Quand le deuxième type était apparu, il avait tout juste eu le temps de s'accroupir dans la bouillie en se bouchant le nez et de rabattre la cape sur lui. Il sentit les giclées d'acide sur son dos, et la fumée traversa même le tissu qui le protégeait miraculeusement. Oscar remercia Mrs Withers d'avoir prévu cette cape pour le voyage. *Après ça, songea Oscar en priant pour qu'elle résiste à l'acide jusqu'au bout de l'unité AA, elle sera tout juste bonne à servir de serpillière !*

Quelques instants plus tard – qui lui semblèrent une éternité –, il sentit qu'on ne l'aspergeait plus. Il espéra être arrivé au bout de l'unité et souleva prudemment un angle de la cape pour jeter un coup d'œil à l'extérieur.

Il était effectivement parvenu à l'extrémité de la chaîne d'attaque acide. Face à lui s'ouvrait une grosse canalisation. Comment savoir où elle menait ?

Maureen n'avait pas eu le temps d'expliquer précisément à Oscar ce qui l'attendait au-delà de cette salle, mais il n'était pas question de quitter le corps de Bones : la montagne ne devait plus être très loin. Il n'avait pas perdu de vue sa mission : remplir sa Fiole et rapporter son premier Trophée. Il passa la main sur la première sacoche de sa ceinture. Une lueur fugace, dans l'obscurité de la cape, l'encouragea.

Sans réfléchir plus longtemps, il se dépêtra aussi vite que possible du tas d'aliments carbonisé et se retourna :

les types postés le long des murs pour l'arrosage acide avaient tous disparu et la dernière porte était encore ouverte. Oscar prit ses jambes à son cou et se mit à courir alors que le panneau de métal glissait déjà sur son rail. Lorsqu'il l'atteignit, il restait tout juste assez de place pour qu'il s'y glisse en biais. Il plongea et retomba sur le sol, de l'autre côté, juste avant que la porte se referme.

Il se releva et regarda autour de lui. Sur sa gauche, au loin, les hommes de l'unité AA s'éloignaient en rang serré. Il se cacha dans un renforcement et attendit qu'ils disparaissent avant de se mettre à découvert.

Un bruit familier l'attira : celui de l'eau. Il semblait venir de la droite. Il avança prudemment dans cette direction et découvrit l'ouverture d'un tunnel plongé dans la pénombre.

Il fit un premier pas, puis un autre ; la paroi du tunnel était élastique et striée, elle bougeait sous ses pieds. Il progressa tant bien que mal et aboutit au bord d'un cours d'eau. Il se souvint des mots de Maureen : il s'agissait sans doute d'une rivière souterraine du fameux GRIU, ce réseau de communication entre les différents lieux de l'Univers...

Oscar s'aventura sur une sorte de quai et se pencha avec prudence. De près, cette rivière était très différente de celles qu'il connaissait en dehors du corps. D'abord, l'eau progressait par à-coups : elle avançait, puis se figeait, puis avançait à nouveau, et ainsi de suite. La seconde différence était plus marquante encore : ce n'était pas de l'eau... Le liquide était *rouge* – rouge comme du sang !

Il leva les yeux sur un écran placé au-dessus de sa tête : il y lut une succession d'horaires et, à côté de chaque horaire, un code curieux : DR5, DR2, DR4... Il se demandait à quoi cela pouvait bien correspondre quand une voix le fit sursauter :

— *Prochaine navette à l'approche. Reculez derrière la bande de sécurité.*

Oscar fit un bond en arrière au moment où surgit à la surface ce qui ressemblait à un petit sous-marin ovale. Le submersible sauta comme un dauphin et fit une culbute dans les airs.

Oscar entendit une voix de femme – ou plutôt de fille – pousser un cri de joie.

— Yeeeeehaaa !

Il se serait cru dans un rodéo, face à un cow-boy qui parvenait à dompter un cheval difficile.

Une seconde plus tard, l'engin retomba sur les flots en soulevant des gerbes rouges tout autour de lui. Oscar n'eut pas le temps de se protéger : il fut éclaboussé de la tête aux pieds. L'engin s'arrêta pile devant lui et une sorte de cockpit se leva automatiquement pour laisser apparaître un visage de fille encadré par deux couettes aussi rouges que l'eau.

— Hello ! Euh... pardon, se reprit-elle avec un grand sourire. Je voulais dire : navette de 10 h35. Je vous dépose où ?

Oscar s'approcha, ruisselant et bouche bée. Comme il ne répondait pas, la jeune conductrice se mit debout, poings sur les hanches.

— Youhou ! Allô, le quai, tu m'entends ? Où tu veux

aller ?

— Euh... Je sais pas vraiment...

La fille leva les yeux sur le panneau électronique.

— Va falloir te décider, parce que la prochaine navette arrive dans quatre minutes !

Oscar trouva la nouvelle venue un peu culottée. Non seulement elle venait de l'asperger jusqu'aux oreilles sans lui présenter ses excuses, mais elle l'engueulait. Il ne comptait pas se laisser faire.

— Eh ben, je vais attendre la suivante, au moins j'aurai le temps de sécher ! Je suis trempé à cause de toi ! Où tu as appris à conduire ?

La fille éclata d'un rire joyeux.

— Oh, ça va, fais pas la tête et monte, tu me diras où tu veux aller quand tu seras à l'intérieur !

Elle se poussa pour permettre à Oscar de s'installer. Il hésita un instant puis se décida. De toute manière, il n'avait pas le choix : pour une fois qu'il rencontrait quelqu'un prêt à l'aider, il n'allait pas refuser.

Il posa le pied dans le petit engin où il y avait tout juste de la place pour deux, et la fille l'arrêta :

— Eh, tu vas tout salir ! C'est quoi, ces vêtements ? Elle est bizarre ta cape, mais surtout elle est vraiment sale ! Et puis alors, bonjour les odeurs ! dit-elle en se pinçant le nez. Tu peux la secouer avant de monter ?

Oscar obéit en marmonnant dans sa barbe. Décidément, cette fille l'énervait...

Lorsque la cape fut un peu plus présentable et débarrassée des traces d'aliments attaqués par l'acide, elle l'autorisa à la rejoindre.

Dès qu'Oscar prit place à bord, le cockpit s'abaissa. Oscar toucha les parois du sous-marin : il avait cru à du verre, mais c'était une étrange matière transparente.

— Bienvenue dans mon Globull DR5 à injection ! clama la fille en démarrant en trombe. Les parois sont élastiques, c'est hyper-pratique pour passer dans un ruisseau très étroit ou un canal encrassé !

Le sous-marin bondit dans le liquide rouge et Oscar fut scotché au dossier de son fauteuil. Le Globull se mit à zigzaguer au milieu de centaines d'autres véhicules sous-marins de toutes sortes et de toutes les couleurs. Certains circulaient en groupe, d'autres de manière isolée. Devant eux surgit une série de machines compliquées qui clignotaient de partout, reliées entre elles par des barres de métal.

La fille donna un coup de volant brutal pour les éviter.

— Oh, ces PI, c'est pénible, ça se balade n'importe où sans prévenir !

— PI ? Qu'est-ce que c'est ? demanda Oscar en oubliant qu'il était fâché contre son chauffeur.

— Prot & In, une marque d'ordinateurs et de machines aquatiques qui marche très bien ici – il y en a plein dans le Grand Réseau –, mais franchement, ils ne savent pas s'y diriger ! Bon, tu t'es décidé ? Faudrait quand même me dire où on va !

— Tu fais le taxi dans le Grand Réseau ?

— En fait, avoua la fille, je suis censée transporter essentiellement des bonbonnes d'oxygène un peu partout dans l'Univers : je charge celles qui sont vides et je débarque celles qui sont pleines. Mais parfois, quand il y a

des gens sur le quai, je propose de les déposer quelque part, comme ça les trajets sont moins ennuyeux ! Normalement, dit-elle sur le ton de la confiance, on n'a pas le droit de monter à deux dans un DR5, mais on s'en fiche, non ?

Oscar la regarda de biais. Il n'était pas tout à fait rassuré et il ne s'en fichait pas du tout, mais c'était de toute façon mieux que se retrouver seul, lui aussi, pour se déplacer dans cet Univers qu'il ne connaissait pas. Il finit par se dire que la chance lui avait souri : c'était peut-être l'occasion de se faire guider, même si c'était par une drôle de fille aux cheveux rouges qui devait avoir son âge, pas plus.

— Tu pourrais me déposer à la montagne d'Hépatolia ? demanda Oscar.

— Ah, répondit la fille, embarrassée, la montagne... Je suis pas sûre de savoir vraiment où c'est, mais on peut essayer...

Oscar se redressa.

— Quoi ? Mais je croyais que tu transportais l'oxygène dans tout l'Univers !

— Bon, en fait, c'est pas vraiment moi qui le fais, précisa-t-elle, c'est mon père... Mais il trouve que je conduis très bien, tu sais ! Il le dit à tout le monde !

Oscar bondit sur son siège.

— Tu veux dire... tu veux dire que c'est le sous-marin de ton père ? Tu n'as pas le permis ? ? !

— Oh, ça va, on se calme ! répondit la fille, agacée. D'accord, j'ai pas le permis, mais je me débrouille beaucoup mieux que pas mal d'adultes ! Et puis c'est pas

sorcier, j'ai un GPS, on va la trouver, ta montagne !

Oscar ferma les yeux. Qu'est-ce qui lui avait pris de monter dans cet engin avec une gamine qui lui mentait depuis le début !

Elle se moqua de lui.

— Non mais, qu'est-ce que t'es chochette, toi ! Relax, respire, prends un peu d'oxygène dans une bouteille derrière toi si ça va pas ! Pfff... Tout ça pour un permis que j'aurai sans problème quand je le passerai...

— Le problème, s'emporta Oscar, c'est que tu ne l'as pas encore passé, justement !

— C'est la preuve que c'est pas la peine de le faire, puisque je sais très bien conduire ! répliqua la fille sans se démonter. Au fait, t'es qui, toi, à part un trouillard avec de drôles d'habits ?

— Je ne suis pas trouillard, d'abord !

— Okay, alors t'es qui avec tes drôles d'habits ?

Oscar sortit son pendentif et le brandit sous le nez en trompette de la jeune conductrice.

— Je m'appelle Oscar Pill et je suis un Médecus. La fille fit des yeux tout ronds.

— Quoi ? Toi, un Médecus ? Mais mon père m'a dit qu'ils étaient grands, forts et courageux !!

Oscar croisa les bras, vexé comme un pou.

— Mais je suis courageux ! Je suis un *jeune* Médecus, c'est tout !

— Ah, t'es débutant, comme moi ! Alors pourquoi tu t'énerves quand je te dis que j'ai pas encore le permis ? Toi non plus t'as pas encore ton permis de Médecus !

Elle se mit à rire. Oscar, lui, n'avait pas du tout envie

de rire : il l'aurait bien étranglée, plutôt.

— Et toi, t'es qui, alors ? demanda le garçon.

— Je suis une Érythrocyte de la république indépendante de la Moelle, et je m'appelle Érythra 34 – 46 – 352°.

— Mais... c'est pas un nom !

— « Mais... c'est pas un nom ! », l'imita la fillette sur un ton moqueur. Pourquoi, tu trouves que c'est mieux, Oscar Pill ? 34, c'est ma famille, 46, c'est la génération, et 352°, c'est mon rang d'arrivée parmi mes frères et sœurs. Mais si tu préfères, tu peux m'appeler Valentine, c'est comme ça qu'on m'appelle chez moi.

Valentine donna un nouveau coup de volant et le Globull DR5 fit un bond de côté pour éviter un autre Globull qui semblait plus vieux. La fillette se coucha précipitamment.

— Mince ! Ma tante ! J'espère qu'elle ne m'a pas vue ! Prends le volant !

Oscar obéit et tenta de s'en sortir dans les eaux rouges où le sous-marin les propulsait.

— On l'a dépassée ? demanda Valentine.

— Oui, elle est loin, répondit Oscar sans trop savoir où était passée la tante en question.

La fillette se redressa, encore plus rouge que d'habitude.

— Ouf, de justesse ! Elle aurait tout raconté à mon père, je la connais, cette peste !

— Tu veux dire que ton père ne sait même pas que tu conduis ce Globull ?

— Tu ne vas pas recommencer, non ? Quel casse-

pieds ! Cette montagne, tu veux y aller ou pas ?

Oscar acquiesça. La fillette joua avec une de ses couettes.

— Le problème, c'est que je ne peux pas trop m'éloigner d'ici, et l'entrée de la montagne, ça doit pas être tout près... Je crois qu'il faut sortir à la surface de la terre.

Oscar secoua la tête. Cette fille n'arrêtait pas de frimer depuis le début et maintenant elle faisait marche arrière et lui annonçait qu'elle ne pouvait pas l'accompagner ! Il en avait vraiment marre d'elle.

— Bon, si tu n'es pas capable d'y aller, remonte à la surface et laisse-moi sur un quai, dit-il, je vais me débrouiller.

Cette fois, ce fut au tour de Valentine de se vexer.

— J'ai pas dit que je n'étais pas capable, j'ai dit que je ne pouvais pas partir trop loin, sinon mon père va remarquer que j'ai pris son Globull ! En plus, finit-elle par avouer, pour atteindre l'entrée de la montagne d'Hépatolia, il faut passer par l'autoroute.

— Quelle autoroute ? demanda Oscar qui ne comprenait plus rien.

— Le fleuve Porte, répondit Valentine. Et mon père me l'a interdit.

Elle haussa les épaules comme si son père avait vraiment perdu la tête.

— Il dit qu'il y a trop de circulation et que c'est dangereux pour une petite fille. Mais ça ne me fait pas du tout peur, moi, la circulation !

Oscar n'était pas très intéressé par les commentaires

de Valentine sur son père ; ce qu'il voulait, c'était sortir d'ici et trouver un autre moyen de se rendre à la montagne.

— Bon, alors fais-moi remonter à la surface ! dit-il.

— Attends, j'ai peut-être une autre solution.

— Laquelle ? demanda Oscar, impatient.

— Je ne sais pas où se trouve l'entrée de la montagne, mais je sais où est la sortie !

— La sortie ?

— Ben oui ! s'exclama la fillette. Dis donc, tu ne sais rien à rien, toi, hein ! Il faut bien qu'on sorte ce qu'on extrait des mines de la montagne !

Oscar se remémora tout ce qu'il avait lu sur Hépatolia : on y parlait de mines qui fournissaient des substances précieuses pour décomposer certains aliments, mais aussi l'énergie et le carburant pour tous les Univers. C'est pour cela que Mrs Withers avait décrit Hépatolia comme l'Univers le plus sombre et le plus dur, mais aussi un des plus utiles pour les autres.

— Si, bien sûr que je sais, répondit Oscar, blessé dans son amour-propre. Bon, alors emmène-moi là-bas et je me débrouillerai !

Oscar ne savait pas trop ce qu'il ferait lorsqu'il serait arrivé à la sortie de la montagne, mais il trouverait bien le moyen d'y entrer. Il avait déjà eu de la chance en rencontrant cette Valentine, même si elle l'énervait avec son côté sûre d'elle et « je décide tout ». Peut-être que la chance lui sourirait encore une fois. Et il avait toujours la possibilité d'interroger son Grimoire. Oscar écarta le bord de sa cape : le livre était bien à sa place dans la poche

intérieure.

Valentine brancha son GPS et accéléra d'un coup.

— Et c'est parti pour la montagne d'Hépatolia ! Pendant tout le trajet, Oscar préféra s'agripper à son siège plutôt que parler ou même écouter Valentine. Elle avait encore menti : elle était très loin d'obtenir son permis de conduite de Globull, même la toute première génération à pédales ! Il souffla enfin lorsque le sous-marin remonta à la surface façon Valentine, c'est-à-dire en faisant un vol plané dans les airs avant de retomber dans la rivière, et qu'il accosta sur une rive.

Il réalisa avec un immense soulagement qu'ils n'étaient plus sous terre : la rivière avait jailli du sol pour continuer son chemin à l'air libre. Le cockpit se souleva et Oscar sortit en titubant. Il avait l'impression que ses deux pieds ne touchaient plus vraiment le sol. Valentine lui emboîta le pas et sauta joyeusement à terre. Visiblement, le voyage ne l'avait pas perturbée.

— Ah, ça fait du bien, un peu d'air frais ! s'écria la fillette, ravie.

Oscar fit quelques pas sur le rivage. Au-dessus de sa tête, très haut dans le ciel, les éclairs baignaient la terre d'une lueur lunaire. Il leva alors les yeux sur une masse sombre et inquiétante qui se dressait devant eux : ils étaient arrivés au pied de la montagne d'Hépatolia.



Dans les profondeurs de la montagne

La montagne lui sembla gigantesque. La roche était brune, lisse, percée de trous ici et là, et rien n'y poussait. Une lumière blanche tombait sur elle et la vallée.

Oscar se demandait par quel bout la prendre ; mais il y était, c'était déjà ça. Un sifflement d'admiration retentit derrière lui. Il se retourna : Valentine était toujours là, et le spectacle semblait l'impressionner.

— Waouh, dit-elle, le nez en l'air, quand je pense que je ne l'ai jamais vue ! J'ai bien fait de t'accompagner ! C'est drôlement beau, mais c'est un peu angoissant, non ?

Oscar la dévisagea, méfiant.

— Bon, eh bien, merci de m'avoir accompagné, justement, et au revoir, dit-il avec insistance pour être certain qu'elle reparte au plus vite.

Il n'avait pas le moins du monde l'intention d'avoir cette fille dans les pattes pendant qu'il tenterait d'entrer dans la montagne, mais Valentine ne semblait pas disposée à s'en aller.

— Ne t'occupe pas de moi, dit-elle en admirant la façade abrupte, fais ce que tu as à faire comme si je n'étais pas là...

— Ton père va s'inquiéter, insista Oscar en poussant Valentine vers le Globull. Allez, va-t'en maintenant !

La jeune Érythrocyte voulut résister, mais Oscar était plus costaud.

— Mais... pourquoi est-ce que je ne pourrais pas rester ? demanda la fillette. Je m'ennuie toute seule dans cet engin, et puis on ne me laisse pratiquement jamais mettre le pied à terre ! Je ne te dérangerai pas, je t'assure !

— C'est toi qui l'as dit : tu ne dois pas trop t'éloigner, rappela Oscar en la forçant à monter dans le sous-marin. Et puis j'ai des choses importantes à faire, ajouta le jeune garçon avec prétention, et ça peut être dangereux, tu ne peux pas rester !

Valentine se dégagea rageusement des mains d'Oscar et fit démarrer son Globull.

— Bon, ça va, ça va, j'y vais ! Merci, c'est sympa ! Je t'aide et voilà comment tu me remercies ! Je m'en souviendrai...

Elle effectua une marche arrière musclée et manqua de renverser un vieux Globull DR2, pendant qu'Oscar examinait le flanc de la montagne. Soudain, il réalisa qu'il ne savait pas où se trouvait l'endroit dont elle lui avait parlé et la rattrapa in extremis.

— C'est où, déjà, cette sortie de la montagne ? demanda le jeune Médicus.

— Ah ah ! cria la fillette au volant. Maintenant qu'on a

besoin de moi, on me retient, hein ? Eh bien, tu n'as qu'à la trouver toi-même, ta sortie !

Sans attendre la réponse d'Oscar, elle ferma le cockpit et démarra en trombe. Oscar haussa les épaules. Il se débrouillerait, un point c'est tout : s'il y avait une sortie, il la trouverait forcément.

Il se mit en marche en décidant de faire le tour de la montagne par la gauche.

Au bout d'une heure, il lui semblait qu'il avait fait du surplace, tant la montagne d'Hépatolia lui apparaissait grande et large au fur et à mesure qu'il s'en rapprochait. Sur son trajet, il n'avait remarqué aucune ouverture dans la roche, ni rien qui en sorte. Le paysage était infiniment monotone : devant lui se dressait la montagne et s'étirait la rivière qui la longeait, sous le ciel profondément sombre parcouru par les éclairs du Diaphragme.

Oscar perdait courage. Il finissait par croire qu'il faisait fausse route et se demandait s'il n'était pas temps d'interroger son Grimoire, quand un grondement se fit entendre. Ça semblait venir d'un peu plus loin sur le chemin. Il se mit à courir dans cette direction, contourna un dernier rocher et s'arrêta net.

Il grimpa sur un monticule tout proche pour mieux voir ce qui s'offrait à lui.

La montagne formait en réalité deux énormes pics séparés par une vallée. Au creux de la vallée courait une sorte de toboggan géant où circulait une masse poisseuse et épaisse. Oscar reconnut sans effort la bouillie d'aliments dans laquelle il avait baigné quelques heures plus tôt. Il se souvint alors des mots de Maureen : il

s'agissait probablement des aliments en provenance de l'unité AA.

Il se souvint aussi de ce qu'il avait appris : la montagne fabriquait des substances qu'elle déversait dans les aliments, donc dans le toboggan.

Il le suivit des yeux dans un sens comme dans l'autre, mais à aucun moment, le toboggan n'entrait dans la roche. Alors d'où pouvait bien sortir ce que la montagne fabriquait ? Où était cette fameuse sortie ?

Un vrombissement dans l'air l'arracha à ses pensées : au-dessus de sa tête, un, puis deux, puis plusieurs avions survolèrent la zone comme des rapaces qui repèrent leur proie sur le sol. L'un d'eux finit par piquer dans la vallée et les autres le suivirent. L'escadron plongea, rassa la terre, et au moment où il survolait la canalisation ouverte, les avions déchargèrent leur cargaison sur les aliments : une pluie jaune-vert s'abattit sur la bouillie circulant dans le toboggan. Oscar pensa aux canadiens, ces avions qui ramassaient de l'eau à la surface des lacs et qui passaient ensuite au-dessus des forêts en feu pour les arroser et éteindre les incendies.

Lorsqu'ils eurent largué toute leur charge, les avions reprirent de l'altitude et Oscar les suivit attentivement du regard. D'où pouvaient-ils bien venir et qu'avaient-ils déversé sur les aliments ?

Un à un, les appareils se dirigèrent vers le flanc droit de la montagne et volèrent à basse altitude. Ils finirent par ralentir et frôler la roche de si près qu'Oscar craignit qu'une aile ne soit arrachée. Le premier avion exécuta un virage à cent quatre-vingts degrés et piqua droit sur la

montagne ! Mais qu'est-ce qui pouvait bien se passer ?

Avait-il un problème technique ? Lorsque l'appareil fut tout proche des rochers menaçants, Oscar préféra fermer les yeux plutôt qu'assister au drame.

Mais rien ne se produisit : ni choc, ni crash, ni explosion. Oscar rouvrit les yeux : le premier avion avait purement et simplement disparu !

Il fouilla le ciel noir des yeux et aperçut les taches claires : il restait cinq autres avions.

Le suivant exécuta précisément la même manœuvre que le précédent : virage à cent quatre-vingts degrés puis piqué sur la montagne. Cette fois, Oscar observa attentivement le ballet aérien pour suivre ce qui allait se produire... Et une fois de plus, l'avion disparut du ciel, avalé par la montagne !

Oscar descendit alors de son rocher et choisit un autre poste d'observation qui lui permettait de voir la montagne selon un autre angle. Il ne lâcha pas du regard le troisième avion et, cette fois, ce fut très clair : l'avion ralentit à quelques mètres et plongea dans un trou creusé dans la paroi.

Une grotte ! Bien sûr !

Oscar fit enfin le lien entre les avions, la montagne et ce qu'il cherchait. Voilà comment les substances fabriquées dans la montagne d'Hépatolia quittaient les mines : par avion ! Les aliments n'avaient pas besoin de traverser la montagne pour être aspergés de produits : les avions emportaient les produits fabriqués dans les mines et les larguaient au-dessus des aliments dans la vallée !

Le jeune Médecus comprit alors qu'il s'agissait du précieux liquide qu'on ne trouvait qu'au cœur de la montagne et dont il devait remplir sa Fiole : le Nectar d'Hépatolia.

Il se mit à courir pour pouvoir observer le spectacle avec plus de précision. S'il parvenait à savoir d'où les avions étaient sortis et où ils retournaient, il pourrait remonter jusqu'au fameux Nectar.

Lorsque le quatrième et le cinquième avions s'engouffrèrent dans la grotte, Oscar la repéra très précisément. Elle était située assez bas, et en grimpant par un chemin qu'il avait remarqué sur le côté, il atteindrait sans problème l'ouverture. Il retrouva son énergie et s'élança à l'assaut de la montagne.

Il commença à escalader la paroi. Au début, il courait et sautait d'un rocher à un autre comme un petit cabri. Puis, très vite, il s'essouffla et l'ascension fut de plus en plus difficile. Ses jambes lui semblèrent lourdes, il trébucha sur tout ce qui dépassait, tomba puis se releva, empêtré dans sa grande cape qui lui avait tant servi et qui la gênait plus qu'autre chose, maintenant.

Il pensait y arriver en un petit quart d'heure, il mit plus de deux heures.

Lorsqu'il posa le pied sur la dernière pierre, à quelques mètres de la grotte, il se laissa littéralement tomber pour reprendre sa respiration.

Dès qu'il se sentit mieux, il s'approcha de l'ouverture et jeta un coup d'œil.

C'était encore plus grand que tout ce qu'il avait pu voir jusqu'ici dans l'Univers d'Hépatolia. Ce qu'il prenait pour

une simple grotte était en fait un immense hangar creusé dans la roche où on avait tracé trois pistes d'atterrissage. Des dizaines de personnes s'affairaient en tous sens autour des avions. Certaines les ravitaillaient en carburant, d'autres les inspectaient à la loupe pour détecter le moindre problème technique avant de les laisser repartir.

Quand tous ces gens eurent fini, alors seulement apparurent des hommes assez forts, à la peau toute jaune et luisante. Ils portaient de grosses bouteilles transparentes où brillait un liquide de la couleur de leur peau : celle de l'ambre, un jaune aux reflets orange. Le Nectar ! Au même moment, Oscar sentit une chaleur se diffuser depuis la première sacoche de sa ceinture, comme si la Fiole vide reconnaissait le liquide qu'elle devait contenir.

Il observa avec attention les ouvriers qui remplissaient les réservoirs avec le contenu de leurs grands flacons. C'était peut-être l'occasion ou jamais de les suivre pour qu'ils le guident jusqu'au cœur de la montagne, là où il trouverait le liquide et remplirait sa Fiole !

Il hésita un instant, puis profita de la concentration des techniciens pour sortir de sa cachette et se faufiler jusqu'aux Hépatoliens qui repartaient. Malheureusement, son pied se prit dans la cape et il trébucha. Le bruit attira l'attention des hommes et il eut tout juste le temps de se plaquer contre la paroi, dans un renfoncement, à l'abri des regards. Il sentit au même instant qu'il posait le pied sur quelque chose de mou.

— Aïe !

La voix avait résonné juste derrière lui. Oscar fit un bond et se retourna, terrifié. Il posa la main droite sur son pendentif qui diffusa une faible lueur à travers son T-shirt, et demanda à voix basse :

— Qui est là ?

Il n'entendit qu'un souffle saccadé en guise de réponse. Il sortit le M d'or pour y voir plus clair, au risque de se faire surprendre par les techniciens.

Au fond de sa cachette, il découvrit un jeune garçon blond à la silhouette toute ronde qui le regardait fixement. Comme les Hépatoliens qui avaient apporté le liquide de la montagne, il avait la peau jaune et le teint cireux. Ses petits yeux cachés derrière des lunettes rondes en métal semblaient inquiets mais déterminés.

— Ne leur dis pas que je suis là, finit-il par demander. Sinon, je vais me faire punir.

La voix était plutôt douce et le garçon n'avait pas l'air bien agressif.

— D'accord, promet Oscar, je ne dirai rien. Mais parle plus bas, alors, sinon on va se faire punir tous les deux !

— Impossible, répondit calmement le garçon : nous sommes dans un renforcement dont l'angle, aigu, est de trente-sept degrés environ. Compte tenu de la forme du hangar et de la réflectivité des parois rocheuses, personne ne peut nous entendre, à moins que nous augmentions, disons... que nous doublions l'intensité en décibels de nos voix.

Oscar le dévisagea. Il avait l'impression qu'un professeur de mathématiques et physique venait de parler.

— Euh... Si tu le dis, on va te croire ! En tout cas, j'irai pas vérifier, pour les angles...

Il continua à observer le jeune garçon qui restait silencieux. Oscar se décida à faire les présentations.

— Je m'appelle Oscar, et toi ?

— Lawrence.

— Laurence ? Mais c'est...

Oscar retint son commentaire. Il allait évidemment préciser que ce prénom était celui d'une fille, pas d'un garçon. Le garçon semblait habitué à ces considérations, puisque sans qu'Oscar finisse sa phrase, il y répondait.

— Lawrence avec un « w » est un prénom masculin attribué à beaucoup de mâles dans le monde anglo-saxon, précisa Lawrence comme s'il récitait l'article d'une encyclopédie. Lawrence d'Arabie, l'officier anglais, par exemple, ajouta le garçon avec une certaine fierté et une lueur d'envie dans les yeux.

Oscar acquiesça, histoire de ne pas le vexer.

— D'accord, Lawrence, je ne vais pas leur dire que tu es ici, mais... qu'est-ce que tu fais ici ?

Lawrence baissa la tête, puis son regard perçant sonda Oscar avant de répondre avec franchise.

— Je ne veux pas rester. Je ne veux pas travailler dans les mines de la montagne, comme mon père ou mon frère. Je veux sortir et voyager.

— Mais... tu veux aller où ?

— Je voulais me cacher dans un avion et sauter quand il vole au ras du sol, affirma Lawrence, très sûr de lui.

— Sauter d'un avion ? s'étonna Oscar, qui surveillait du coin de l'œil les derniers Hépatoliens qui quittaient le

hangar.

— Absolument, répondit Lawrence. J'ai fait un petit calcul : sachant qu'ils volent à moins de cent vingt kilomètres à l'heure au moment où ils frôlent la Grande Canalisation du Jéjunum, ils sont obligés de réduire leur vitesse de quatre-vingts pour cent, et si au même moment les vents contraires leur opposent une force au moins égale à celle de la gravitation, je...

— Oui, oui, coupa Oscar, assommé par les calculs de Lawrence, on est d'accord, mais là, moi, je dois partir !

Il se retourna et se pencha pour risquer une tête hors de sa cachette. S'il ne se décidait pas maintenant à suivre les mineurs, l'occasion ne se représenterait peut-être plus !

— Tu... tu es un Médecin ?

Oscar se retourna, intrigué par ce que son compagnon venait de dire.

— Oui, comment tu le sais ?

— Le M sur ta cape, là... et ton pendentif ! Je sais tout sur vous ! Quelle chance, s'exclama Lawrence. Tu peux quitter ton monde et voyager dans le corps !

— Dis donc, tu en sais des choses, tu as avalé un dictionnaire ou quoi ?

— Je lis beaucoup, confirma Lawrence. Mon père n'aime pas trop, il préfère que je l'accompagne à la mine, mais je le fais en cachette dès que je le peux. C'est ma façon de voyager, dit-il avec une ombre triste sur le visage.

Oscar sortit carrément de son abri. Le hangar était désert, il ne risquait plus rien : c'était le moment d'y aller.

— Bon voyage, se dépêcha-t-il de souhaiter à Lawrence, il faut que je parte ! Salut.

Sans attendre de réponse de Lawrence, il traversa l'espace en courant jusqu'au couloir où il avait vu disparaître les hommes jaunes. Il s'y engagea mais ne fit pas longue route : au loin, le couloir se divisait en deux, puis chaque branche se divisait également, et ainsi de suite. Impossible de savoir quel chemin ses guides avaient pris !

Il revint sur ses pas, déçu.

— Où veux-tu aller ? dit Lawrence.

Oscar leva la tête. Le jeune garçon rondouillard à la peau jaune se trouvait de nouveau face à lui, immobile, et le fixait de ses drôles d'yeux ronds comme des billes. Le problème, c'est qu'Oscar avait d'autres chats à fouetter plutôt que faire la causette. Il venait de laisser bêtement s'échapper la seule occasion d'atteindre le cœur de la montagne et le Nectar, et il s'en voulait. Ce Lawrence était un peu responsable, en un sens. Dans un mouvement d'humeur, Oscar écarta sa cape et attrapa sa Fiole vide dans la ceinture.

— Je dois aller dans cette montagne pour remplir ça, et si tu parlais un peu moins, j'aurais pu le faire ! s'emporta le jeune Médecin. Alors maintenant, laisse-moi tranquille, il faut que je réfléchisse.

Lawrence ne bougea pas d'un millimètre et continua à fixer Oscar. Ce dernier décida de ne plus faire attention à son voisin et sortit son Grimoire ; cette fois, il ne voyait pas d'autre solution pour se frayer un chemin dans cette montagne mystérieuse.

La voix de Lawrence résonna à nouveau dans le hangar.

— Je peux t'y emmener, dit le jeune Hépatolien.

Oscar leva la tête, étonné.

— Toi ? Tu sais comment y aller ?

Lawrence haussa les épaules.

— Réfléchis un instant, répondit le garçon sans prétention. Comment me trouverais-je ici si je ne connaissais pas le chemin ? Je te rappelle que j'y vis avec toute ma famille. Je peux te guider et t'aider à remplir ta Fiole avec le liquide que tu recherches : le Nectar d'Hépatolia, qu'on appelle aussi la Bile, et que mon peuple fabrique dans la montagne.

Une lueur d'espoir se mit à briller dans les yeux d'Oscar. Décidément, Maureen Joubert avait raison : ne jamais se précipiter et envisager toutes les solutions possibles avant de consulter son Grimoire. Il avait hésité avec la fille aux couettes rouges et au petit nez, cette Valentine, et finalement, il avait fait le bon choix en acceptant puisqu'elle lui avait permis d'atteindre la montagne.

— D'accord, dit Oscar en se levant. Je te suis.

— Mais avant ça, j'ai quelque chose à te demander en échange.

Oscar soupira. Décidément, depuis qu'il avait mis le pied à Cumides Circle, il ne pouvait rien attendre de quiconque sans devoir faire quelque chose en retour. Un jour, sa mère lui avait dit une chose qu'il avait vite oubliée : « *Dans la vie, mon Oscar, on n'a rien sans rien. C'est triste : les gens attendent toujours quelque chose*

de toi en retour. Tu l'apprendras vite, mais toi, tu dois essayer d'être différent. Tous les jours, force-toi à donner sans qu'on te rende, et au bout du compte, c'est toi qui seras le plus heureux. On est tellement plus heureux quand on n'attend rien des autres, tu sais. » Elle s'était tue, puis elle s'était approchée de lui et l'avait serré contre elle : *« Sauf l'amour, mon Oscar : il faut donner l'amour et l'attendre, parce qu'on en a besoin. »* Celia s'était empressée d'ajouter : *« ... Et quand je parle de donner sans qu'on te rende, je ne pense pas à la bagarre, on est d'accord ? »* Ils avaient ri et Oscar avait oublié cette conversation.

Celia, Babylon Heights, sa maison... Tout cela lui paraissait bien loin d'ici, à cet instant précis, dans cet Univers mystérieux, mais y penser lui fit un peu de bien. Finalement, Celia avait raison sur tous les plans, il s'en rendait compte aujourd'hui : non, les gens ne font rien sans attendre un retour, même ceux qui ont l'air gentils comme Lawrence, et oui, c'est très triste. Il se promit d'essayer de suivre le conseil de sa mère : donner sans attendre quoi que ce soit en retour, au moins une fois par jour... bon, non : par semaine, ça suffirait bien pour commencer.

En attendant, il fallait faire un choix, et vite : Lawrence attendait une réponse, immobile comme une statue.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Oscar, méfiant. Le visage de Lawrence s'illumina d'un grand sourire.

— Que tu m'emmènes avec toi dans ton monde ! Je ne veux pas rester dans cette montagne !

— Quoi ! s'exclama Oscar. Mais je ne peux pas ! Je ne

suis même pas sûr de savoir comment rentrer tout seul !Écoute, c'est pas grave, laisse tomber, finit par dire le jeune Médecus, je vais me débrouiller sans toi.

Il se tourna vers le début du labyrinthe de couloirs et prit son Grimoire en main. Il l'ouvrit et récita l'incantation :

*Grimoire,
Si tu as de la mémoire,
Réponds sans...*

Oscar ne finit pas sa phrase : Lawrence venait de passer devant lui et s'engageait dans le sombre tunnel d'un pas déterminé.

— Eh ! s'écria Oscar. Où tu vas ?

Lawrence répondit sans cesser de marcher.

— Je rentre, dit-il. Tu n'as qu'à me suivre.

Oscar ferma en vitesse son Grimoire, le fourra dans sa poche intérieure et se lança à la suite de Lawrence.

— Tu sais, dit-il en courant pour le rattraper, si j'avais pu t'emmener, je l'aurais fait, mais je ne peux pas.

— J'ai compris, répondit Lawrence d'une voix grave. Tu peux quand même me suivre.

Oscar sourit. Celia s'était peut-être trompée : visiblement, il y avait des gens qui aidaient les autres sans rien attendre en retour. En tout cas, si les grands ne le faisaient pas, certains enfants comme Lawrence en étaient capables, eux. Oscar lui emboîta le pas.

Au bout de quelques minutes de marche dans le tunnel, les yeux d'Oscar s'habituaient à la pénombre et il n'eut pas besoin de se servir de son pendentif pour progresser.

— Où on est ? demanda-t-il à son silencieux guide.

— Ça s'appelle le col Hédoc.

— Le col quoi ?

— Le col Hédoc. Ça vient d'un vieux mot que vous employez, vous autres, les humains, dans la médecine classique, qui lui-même vient du grec *kholê* et *dokhos*, et...

Oscar leva les yeux au plafond et laissa Lawrence déballer ses explications. Il sentait bien que son compagnon ne cherchait pas à impressionner qui que ce soit. Simplement, Lawrence devait aimer ce qui s'explique. Oscar était un peu comme lui : il aimait lui aussi que les choses aient un sens, une raison, qu'on puisse les expliquer. C'est pour ça qu'il avait du mal à se plier aux ordres et aux règles : il avait besoin de comprendre et d'accepter avant d'obéir.

Du coup, ça ne le déranger pas tant que ça d'écouter les commentaires scientifiques et les calculs précis de son guide. D'accord, il était bien un peu jaloux de ses connaissances, mais Lawrence devait sacrément s'ennuyer dans sa montagne ; il avait le temps de lire, c'était normal qu'il sache autant de choses...

Lawrence cessa son discours et ralentit leur progression.

On approche du canal Cystic, dit-il en montrant du doigt un tunnel sur leur gauche.

— Et qu'est-ce qu'il y a, de l'autre côté de ce canal ?

— Le grand barrage, au bord du...

Oscar lui mit la main sur la bouche pour l'obliger à se taire. Il se pencha vers son guide et chuchota :

— J'ai entendu un bruit. Pas toi ?

Lawrence secoua la tête pour dire non.

— Ça venait de là, précisa Oscar en pointant le doigt derrière eux.

Ils restèrent silencieux un instant, mais ils n'entendirent que le bruit lointain du travail dans les mines et celui, plus flou encore, de la rivière au pied de la montagne.

Oscar se détendit.

— Bon, j'ai dû rêver. Qu'est-ce que tu me disais ? Un barrage au bord de quoi ?

— Au bord du Grand Lac de la Vésicule.

— Le lac de la Vésicule ? s'étonna Oscar. Qu'est-ce que c'est que ça, encore ?

— Un bassin artificiel creusé dans la montagne. C'est ici que les Hépatoliens stockent les réserves de Nectar d'Hépatolia. On l'utilise quand Bones fait un repas trop gras et qu'il faut plus de liquide pour digérer, d'où son autre nom : le lac Trogras.

— Le Nectar de la montagne ? s'écria Oscar. Mais c'est ça que je cherche pour remplir ma Fiole ! Pourquoi aller au cœur de la montagne s'il y en a tout un lac ici !

Avant même que Lawrence ait pu lui répondre, Oscar se précipita dans le canal Cystic.

Il s'arrêta net devant une passerelle en bois suspendue dans le vide. Oscar se pencha avec prudence : sous la passerelle s'enfonçait un précipice dont il ne voyait même pas le fond. Lawrence le rejoignit, tout essoufflé d'avoir couru.

— Attends, Oscar, tu ne peux pas aller là-bas ! C'est

dangereux !

Oscar regarda vers l'autre extrémité de la passerelle. Elle conduisait vers un gigantesque barrage en arc de cercle qui retenait les eaux d'un lac lisse comme un miroir sous l'immense voûte brune. Les reflets orange, vert et jaune rendaient les eaux plus profondes encore par endroits.

— Il faut que j'y aille, insista Oscar. Le Nectar est là, à quelques pas de moi et de ma Fiole !

Contre lui, le flacon brillait plus que jamais et il sentait une douce chaleur se propager à travers la ceinture.

— C'est inutile, affirma Lawrence avec le plus grand calme. D'abord, tu ne pourras pas descendre du barrage pour arriver à la surface du lac et remplir ta Fiole. Ensuite, je te déconseille fortement de t'aventurer au-delà du canal Cystic sur cette passerelle.

Oscar haussa les épaules. Il avait l'impression d'avoir en face de lui le professeur Penguin. Sauf que Lawrence n'était qu'un enfant, comme lui, et qu'il avait encore moins l'intention d'obéir à son ordre qu'à celui qui venait d'un adulte !

— Et pourquoi tu me le déconseilles ? demanda malgré tout Oscar, déjà prêt à repartir.

— sLes Hépatoliens eux-mêmes n'y vont jamais. Le canal sert à évacuer le Nectar quand le barrage s'ouvre. Ça peut survenir...

Un tremblement des murs et du sol coupa la parole à Lawrence. Oscar regarda autour de lui, inquiet. Une seconde secousse se produisit, plus forte, et Lawrence, qui n'avait pas bougé, finit sa phrase avec un peu moins

d'assurance qu'au début.

— Ça peut survenir... n'importe quand.

Les deux garçons prirent leurs jambes à leur cou et sortirent du canal Cystic aussi vite qu'ils purent. Ils étaient à nouveau dans le tunnel du col Hédoc, et la montagne semblait trembler tout entière, maintenant.

— Vite, cria Lawrence en tirant Oscar par sa cape, par ici ! Il faut reprendre le col Hédoc à gauche et s'enfoncer dans la montagne, jusqu'au sas de sécurité. Ce n'est pas loin !

— Tu es fou ! Il faut au contraire sortir de cette montagne, sinon on va mourir noyés dans les tunnels !

— Non, répondit Lawrence. Si le barrage s'ouvre, le Nectar s'écoulera de l'autre côté, vers la grotte, pour sortir et jaillir dans la vallée jusqu'à la Grande Canalisation et les aliments. On va se faire emporter si on prend le même chemin ! Fais-moi confiance, viens !

Ils partirent en trombe vers le cœur de la montagne, et c'est un cri strident qui arrêta Oscar. Un deuxième cri l'obligea à revenir sur ses pas.

— Qu'est-ce que tu fais ? hurla Lawrence, nettement moins calme au fur et à mesure que les tremblements s'intensifiaient et annonçaient l'ouverture du barrage.

Oscar ne perdit pas de temps à répondre et rebroussa chemin jusqu'à l'entrée du canal Cystic.

Au beau milieu de la passerelle, il reconnut immédiatement la fille aux couettes rouges, accroupie et terrorisée alors que la passerelle tremblait comme une feuille. Derrière, le barrage était en train de s'ouvrir, et Oscar vit le filet de Nectar s'écouler dans la fente qui

apparaissait au centre. Les eaux du lac commençaient déjà à bouger et la surface était trouble, comme si elles étaient pressées de s'échapper.

— Mais... qu'est-ce que tu fiches ici ? hurla Oscar.

— Je... je t'ai suivi... Je voulais juste voir comment c'était... Et puis t'aider... gémit la petite, affolée.

Il se précipita sur la passerelle. Une secousse plus forte que les autres le déséquilibra et il s'accrocha à la barre à temps pour ne pas tomber. Valentine était presque couchée sur les planches. Oscar lui tendit la main, mais elle ne parvenait pas à l'attraper. Il fit un pas de plus, et la passerelle vibra ; les planches de bois entre les deux enfants se décrochèrent et tombèrent dans le vide. Valentine hurla de plus belle. La passerelle tout entière ne résisterait pas longtemps, et Oscar n'avait plus de moyen d'atteindre la fillette. Il regarda autour de lui.

Au pied de la passerelle, Lawrence l'avait rejoint et cherchait lui aussi un moyen de sauver cette inconnue.

Ce fut Oscar qui réagit le premier. Il sortit son Grimoire de la poche et l'ouvrit sans hésiter. Il récita la formule d'une voix forte, la main gauche sur le papier :

*Grimoire,
Si tu as de la mémoire,
Réponds sans surseoir
Et ne me laisse pas croire
Ce qui est sans espoir.*

La page du Grimoire s'anima et attendit la question d'Oscar.

— Je ne peux pas laisser cette fille ici ! cria Oscar. Dis-moi ce que je dois faire.

La page se troubla puis une image apparut, de plus en plus nette : elle représentait un homme avec un turban dans un palais indien. À son cou pendait le M des Médecins ; il était assis sur un tapis, un mètre au-dessus du sol.

Oscar regarda l'image, éberlué.

— Mais... ce n'est pas la réponse à ma question ! s'écria le garçon.

Un grondement fit trembler les parois et la voûte au-dessus du lac : le barrage s'était franchement ouvert et le Grand Lac de la Vésicule se déversait dans un vacarme effroyable sous la passerelle, dans le ravin qui se remplissait dangereusement.

Oscar secoua le Grimoire, furieux. Il allait poser la question quand l'image pivota assez pour qu'Oscar puisse voir le tapis du fakir du dessus : c'était sa cape de Médecin ! Il comprit enfin ce que le Grimoire voulait lui dire.

Il n'attendit pas une seconde de plus et dégrafa sa propre cape pour la jeter en travers de la passerelle, entre Valentine et lui, là où les planches manquaient. Il se redressa et posa le pied sur le velours vert. *Pourvu que ça marche*, pria Oscar, *pourvu que ça marche* ! Il s'appuya de tout son poids sur la cape : elle était devenue dure comme du métal et ne se déforma pas d'un millimètre. Il posa l'autre pied dessus, puis fit un pas vers Valentine pour l'aider à se relever. La fillette s'agrippa à son bras, le regard horrifié qui plongeait sous la passerelle dans les tourbillons du Nectar. Le niveau montait à une vitesse ahurissante.

Oscar l'entraîna vers le canal Cystic et revint en courant vers la passerelle pour récupérer sa cape. Au moment où il l'effleura, le tissu reprit sa consistance souple et glissa entre les lattes de bois. La cape tomba dans le vide sous le cri d'Oscar.

— NOooooN ! MA CAPE ! La cape de mon père !

La vision de Mrs Withers dans Royce lui revint au même instant : elle aussi avait lancé sa cape dans une cuve... et l'avait récupérée !

Les images de la scène défilèrent dans sa tête de manière accélérée. Il sortit alors son pendentif sans attendre et le brandit en direction de la cape qui chutait. Une lumière jaillit du M et rencontra la Lettre brodée sur le velours. La cape se figea dans les airs à quelques centimètres du bouillonnement des flots. Sous le regard soulagé du jeune Médecus, elle remonta lentement jusqu'à ce qu'il puisse s'en saisir. Il la serra contre lui et recula.

— Vite, gronda Lawrence, le niveau monte. Dans quelques secondes le Nectar aura atteint la passerelle et va envahir le canal Cystic, le col Hédoc et la grotte. Il faut partir !

Les trois enfants se mirent à courir, mais Lawrence, plus gros et moins habile que les autres, trébucha et tomba. Oscar et Valentine rebroussèrent chemin et soulevèrent leur compagnon.

— Dis donc, râla la fillette, faudrait arrêter les goûters et les sucreries, hein !

Lawrence n'eut pas le temps de lui répondre : un bruit terrible envahit la galerie. Le liquide d'Hépatolia, qui venait de noyer la passerelle, jaillit comme un geyser du

canal Cystic. Il ricocha contre les parois du col et les flots s'engouffrèrent dans leur direction. Les trois enfants eurent à peine le temps de crier et de se serrer les uns contre les autres.

La violence du choc fut terrible. Oscar fut aveuglé par la vague gigantesque qui venait de s'abattre sur eux et les emportait. Son corps fut ballotté d'un côté à l'autre en direction de la sortie sans qu'il puisse faire quoi que ce soit. Ses deux compagnons subirent le même sort et le heurtèrent au gré du torrent qui les expulsait de la montagne.

Le liquide s'engouffra dans la grotte où les avions étaient soigneusement à l'abri dans des boxes en métal solidement ancrés dans le sol. Les enfants traversèrent l'espace en hurlant et jaillirent dans les airs par l'ouverture de la grotte, dans un jet de Nectar, comme si la montagne les recrachait.

Ils tourbillonnèrent dans la vallée et suivirent la courbe du liquide pour atterrir au beau milieu de la Grande Canalisation, dans la bouillie grasse et huileuse qui, heureusement, amortit le choc. Ils s'y enfoncèrent comme des cailloux, à moitié groggy.

Oscar se débattit comme il put pour émerger de la purée malodorante qui le poissait jusqu'aux cheveux. Il parvint à sortir la tête et regarda autour de lui.

Plus de trace de Lawrence et de Valentine !

Il voulut les appeler, mais une bulle éclata tout près et lui remplit la bouche d'un mélange atroce où il reconnut un goût de graisse de viande et de chou-fleur. Il recracha comme il put et tenta d'agripper le bord du toboggan.

Impossible : tout était glissant et le repas de Bones allait de plus en plus vite. Il étala comme il put une partie de sa cape à la surface et hissa le haut de son corps pour respirer et se reposer quelques instants.

Il était furieux et terrifié à la fois. Furieux d'avoir échoué, terrifié à l'idée d'être emporté dans un bain atroce d'aliments digérés et de Nectar vers une destination inconnue. Où pouvait bien mener cette Canalisation ?

Il se remémora alors les leçons de Mrs Withers et le fruit de ses lectures : les aliments étaient décomposés pour en extraire l'énergie pour tous les Univers du corps, et ce qui restait et qui n'était pas utilisé...

Le sang d'Oscar se figea : il allait finir...

— Oh non, dit-il à haute voix, désespéré, pas ça... pas dans *les crottes de Bones* !!

Il se débattit comme un fou et tenta de remonter le courant, trop fort pour lui. Il finit par se coucher sur le dos, en travers du pan de cape qui flottait à la surface, et c'est à ce moment qu'il le vit.

Alors qu'il était emporté au bout de l'Hépatolia inférieure à une vitesse effrénée, le symbole apparut à l'extrémité de la montagne : une coulée de Nectar, sur le flanc rocheux, avait dessiné une coupe. Autour de son pied s'enroulait un serpent, et un M majuscule la surmontait : le Caducée des Médecins !

Il pouvait rentrer, enfin !

Il se redressa et s'apprêtait à se concentrer lorsqu'il réalisa avec horreur que le Nectar continuait à couler le long de la paroi, au loin, et que le dessin allait bientôt

disparaître. Il n'y avait pas un instant à perdre. Il agrippa sa cape de la main gauche, saisit son pendentif de la main droite et fixa le symbole éphémère sur la montagne d'Hépatolia. Un éclair éblouissant déchira la voûte sombre du ciel et Oscar fut arraché à l'Univers dans un bruit assourdissant qui ressemblait à un hurlement.



Invités surprise...

Quand Oscar leva la tête, il crut qu'il s'agissait d'un rêve. Ou plutôt d'un cauchemar.

Son corps lui rappela douloureusement qu'il avait été secoué comme un prunier dans le col Hédoc, mais il finit par ouvrir les yeux et, à sa grande surprise, il se trouva le nez contre des chaussures cirées noires.

Puis son regard monta un peu plus haut et croisa un pantalon en accordéon et des mollets tout blancs avec de rares poils gris. Il redescendit aux chevilles et n'eut qu'une certitude : il s'agissait d'un homme qu'il préférerait ne pas reconnaître.

La voix – ou plutôt le cri – qui se mêla au sien ne laissait aucun doute sur la personne ni sur la situation.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? rugit Bones qui se recroquevilla.

Oscar se leva comme s'il avait vu le diable et se plaqua contre la porte. Il dut secouer la tête pour y croire : il était aux toilettes et, face à lui, le majordome, rouge de honte

et de colère, était assis sur la cuvette !

— Sortez ! hurla Bones. Sortez tout de suite !

Oscar fit demi-tour et s'acharna sur la poignée, qu'il ne parvenait pas à baisser.

— Le verrou ! s'étrangla Bones.

Oscar déverrouilla la porte aussi vite qu'il put, partagé entre l'envie de se cacher sous un tapis et celle d'éclater de rire. Il l'avait échappé belle : s'il n'avait pas vu le symbole sur le flanc de la montagne, il se serait retrouvé au fond de la cuvette, au milieu de ce qu'il préférerait ne pas imaginer...

Il se précipita dans le couloir et fonça dans sa chambre pour se défaire de la cape et la ceinture et souffler.

Quand il eut fini de se nettoyer et de se changer, il sortit le flacon vide de sa ceinture et le contempla, dépité. Maintenant qu'il se trouvait seul, face à lui-même et à son échec, il fut envahi par un sentiment intense de déception et de honte. Il était si proche de réussir, et il avait suffi d'un repas gras pour que le barrage s'ouvre, libère les réserves de Nectar, et qu'il soit emporté par le flot.

À quel moment n'avait-il pas bien réagi ? Où s'était-il trompé ? Il était incapable de le dire. Il songea aux deux autres enfants. Que leur était-il arrivé ? Lawrence avait-il réussi à retourner dans la montagne, parmi les siens ? Valentine avait-elle retrouvé son Globull DR5 ? S'étaient-ils noyés dans la Grande Canalisation ?

Des coups frappés à la porte interrompirent ses sombres pensées et on ouvrit.

— On vous attend dans la bibliothèque, dit Bones d'une voix glaciale.

La vision du majordome sur sa cuvette mit un peu de baume au cœur d'Oscar, qui fit tout son possible pour retenir un rire. Il aurait bien demandé à Bones s'il avait bien digéré le croissant de ce matin, mais il préféra se taire.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, ajouta le majordome, mais j'ai souffert de brûlures d'estomac avec des relents acides atroces.

— Moi non plus, je ne vois pas du tout, répondit Oscar avec un air angélique, et absolument ravi.

Il descendit l'escalier et frappa à la porte de la bibliothèque. Une voix grave et rocailleuse lui répondit.

— Entrez.

Il poussa la porte et se figea sur place. Devant lui, tout autour de la table, six personnes l'attendaient.

Il reconnut bien sûr Mrs Withers, qui sourit en le voyant, et Maureen Joubert, qui lui adressa un petit signe amical. Le Grand Maître, qui présidait la réunion, le fixait intensément.

En revanche, deux autres visages lui étaient étrangers : entre Mrs Withers et Maureen, un jeune homme mince en costume et chemise blanche gigotait sur son fauteuil, et en face de lui, à la droite de Mr Brave, une dame très maquillée aux cheveux flamboyants, un rouge qui tirait sur l'orange, se concentrait sur ses ongles peints.

Enfin, la sixième personne, un homme sec, très pâle et aux cheveux ras gris clair, ne le quittait pas du regard depuis qu'il était entré dans la pièce : il s'agissait bien sûr de Fletcher Worm, dans son fauteuil Machiavel. Oscar sentit le poids de ce regard, et les yeux fins comme des

lames le mirent mal à l'aise.

Mr Brave parla le premier.

— Oscar, prends place sur cette chaise, à côté de Mrs Joubert.

Oscar obéit sans un mot, tétanisé par l'assemblée. En passant près des livres, il perçut un frémissement et tourna la tête : la pochette de Julia Jacob tremblait sur son étagère.

Winston Brave reprit la parole.

— Je voudrais te présenter trois personnes que tu ne connais pas encore et qui font partie du Conseil suprême des Médecus. Voici tout d'abord Anna-Maria Lumpini.

La dame à l'incroyable crinière auburn lui fit un charmant sourire.

— *Comtesse Lumpini*, précisa-t-elle. Enchantée de faire ta connaissance, mon petit Oscar.

Elle se tourna vers le Grand Maître.

— Mais, Winston, vous ne m'aviez pas dit qu'il était encore plus beau que son père ! Heureusement que je suis maquillée.

Oscar dévisagea la dame aussi discrètement que possible. Maquillée, le mot était faible : elle ressemblait à un pot de peinture ! Il comprit mieux pourquoi son fauteuil, Sissi, était couvert de rubans de toutes les couleurs et sentait si fort le parfum.

— Et voici Alistair McCooley, enchaîna le Grand Maître en se tournant vers le jeune homme agité.

— Bonjour, Oscar. Tu fais partie de la nouvelle génération de Médecus, j'espère que tu vas en profiter pour faire bouger les choses, pour secouer les habitudes,

pour faire la révolution et...

— Oui, oui, il fera tout ça, le coupa Winston Brave, vous pouvez vous rasseoir, Alistair. Oscar est encore un peu jeune pour bouleverser l'ordre du monde, mais il y songera, c'est promis.

Alistair se tourna vers Oscar qui le trouva d'emblée sympathique, et lui adressa un clin d'œil.

— On n'est jamais trop jeune pour faire la révolution, dit le conseiller, l'œil brillant. Jamais. On en reparlera bientôt, tous les deux.

Le jeune garçon acquiesça poliment d'un mouvement de tête pour ne pas contrarier Alistair, puis se tourna vers celui qui venait de prendre la parole sans attendre qu'on le présente.

— Nous n'avons pas été *officiellement* présentés, mais le hasard en a voulu autrement, dit l'homme d'une voix glaciale.

Oscar se raidit. Winston Brave s'adressa au jeune Médecus sans quitter le conseiller des yeux. Oscar en fut rassuré : le regard du Grand Maître lui semblait être un rempart entre Worm et lui.

— Oscar, voici Fletcher Worm, un des plus anciens membres du Conseil – et un éminent Médecus qui saura te soutenir dans ton parcours, j'en suis certain, ajouta Winston Brave.

Oscar ne sut pas ce que voulait dire le Grand Maître par ces mots. Il fit fièrement face à Fletcher Worm malgré la tension qui montait de manière inexplicable.

La voix résonna à nouveau, lente et acide.

— Nous savons maintenant qui tu es, et le Grand

Maître s'est enfin décidé à nous réunir pour nous informer de sa décision à ton sujet : t'initier aux pouvoirs des Médecus. On ne nous a pas demandé notre avis, hélas, mais... nous respecterons ce choix.

Winston Brave ignore la pique, et Worm poursuit :

— Puisque les choses sont claires, nous sommes tous curieux d'entendre ton récit après ce premier voyage en Hépatolia humaine.

Mrs Withers prit la parole avant qu'Oscar ouvre la bouche.

— Je tiens à dire que l'Intrusion Corporelle s'est parfaitement déroulée. Oscar en a parfaitement acquis la technique, ce qui est rare pour un Médecus aussi jeune.

— Il en maîtrise moins bien la sortie, si nous avons bien compris le récit de Bones, précisa Worm.

Ses lèvres minces se pincèrent en une sorte de sourire. Ce fut au tour de Maureen Joubert de prendre la défense d'Oscar.

— J'ai été impressionnée par le courage de notre jeune Médecus. Le parcours était semé d'embûches et de difficultés dès son arrivée dans la Sialine. Bravo, Oscar.

Oscar sourit tristement. Il attendait la dernière requête, qui ne tarda pas à venir de la bouche de Worm.

— L'essentiel est pour maintenant, jeune homme. Nous aimerions voir ton Trophée. Je suis certain qu'avec les compliments que te réservent ces dames, tu as réussi ta mission principale : remplir ta Fiole d'Hépatolia.

Oscar rougit jusqu'à la racine des cheveux. Il n'osa pas croiser le regard des gens à cette table qui lui faisaient confiance, et murmura misérablement une réponse.

— Nous ne t'avons pas entendu, insista avec cruauté le cinquième membre, qui devinait déjà ce qu'Oscar avait marmonné.

Oscar inspira profondément et parla plus fort :

— J'étais tout près du Nectar...

Six paires d'yeux se fixèrent sur lui avec intensité. Il en sentit le poids comme si on appuyait sur son crâne et ses épaules.

— ... Mais je n'ai pas pu remplir ma Fiole, dit-il, malheureux. Le barrage s'est ouvert et j'ai été emporté.

Un silence gêné tomba sur le Conseil. Mrs Withers tenta de détendre l'atmosphère, mais elle cachait mal sa déception.

— Là encore, on ne remplit pas sa Fiole dès la première Intrusion, Oscar. C'est normal, ne t'en fais pas. Nous avons besoin de travailler encore un peu avec ce garçon, Maureen et moi, n'est-ce pas, Maureen ? Je suis confiante.

— Je suis d'accord avec vous, Berenice, intervint Worm, à la surprise de Mrs Withers et d'Oscar lui-même. C'est tout à fait normal d'*échouer* (il insista bien sur le mot) la première fois... pour un Médecin ordinaire. Pas pour le Médecin de talent et prometteur qu'on nous a annoncé, mais pour un petit Médecin ordinaire, oui, c'est normal.

— Ordinaire ? reprit Anna-Maria Lumpini, qui semblait jusqu'ici absente de la réunion. Vous vous trompez certainement, Fletcher : le fils de Vitali ne peut *pas* être ordinaire.

— Ce qui prouve bien que la qualité d'un Médecin ne se

transmet pas forcément de père en fils, insista Worm avec cruauté. Remarquez, en un certain sens et dans le cas précis de la famille Pill, c'est mieux ainsi...

Il se tourna vers Winston Brave pour poursuivre :

— Je vous l'ai dit au début de ce Conseil : ce n'était pas seulement une mauvaise idée mais une regrettable erreur de former le fils de Vitali, nous aurions dû en débattre ensemble.

Oscar pâlit en entendant les derniers mots. La méchante allusion de Worm fit bondir Mrs Withers, qui s'apprêtait à répondre, furieuse, mais Winston Brave décida de mettre un terme à la discussion.

— La décision est pourtant prise, décréta le Grand Maître, et nous ne reviendrons pas sur ce point.

Worm ne répliqua pas. Mrs Withers se cala dans son fauteuil, soulagée. Le Grand Maître se tourna vers Oscar.

— Oscar Pill, nous sommes convaincus de tes qualités, dit-il avec un regard lourd de reproches à l'intention de Worm. Comme le pensent Mrs Withers et Maureen Joubert, il te faut sans doute un peu d'entraînement avant de repartir et de réussir ta mission, mais j'ai confiance en toi, comme tout le monde ici.

Worm s'abstint de tout commentaire et joua avec le revers de sa cape. Les autres membres adressèrent à Oscar un sourire franc.

— As-tu quelque chose à nous dire ? demanda le Grand Maître.

Oscar voulut parler mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il avait la gorge nouée et l'humiliation que lui avait infligée Worm – et surtout l'allusion à sa famille –

l'avait tétanisé. Au lieu de s'exprimer ou même de saluer les membres du Conseil, Oscar prit ses jambes à son cou et se précipita vers la porte, qu'il ouvrit à la volée.

Bones, tapi derrière le battant en bois, se redressa et afficha un petit sourire satisfait.

Oscar se mit à courir dans le hall jusqu'à la porte d'entrée de Cumides Circle. Il abaissa la poignée qui refusa de lui répondre. Il sortit d'une main tremblante son pendentif et le colla à la porte, qui s'ouvrit. Il s'élança sur le gravier jusqu'à la grille, dont les battants s'écartèrent eux aussi sous l'effet de la Lettre.

Mrs Withers se leva précipitamment. Winston Brave l'arrêta.

— Non, Berenice. Il reviendra de lui-même, ou ne reviendra pas. Ce n'est pas à nous de décider.

Elle échangea un regard inquiet avec Maureen puis Alistair, qui tentèrent de la rassurer avec un sourire. Worm, satisfait, ne jugea pas utile d'en dire plus.

— Eh bien, s'écria la comtesse Lumpini, qu'est-ce qui se passe ? Ce charmant garçon nous quitte déjà ? Quel dommage...

Mrs Withers s'approcha de la fenêtre, les mains nerveusement serrées autour de son foulard en soie. Elle écarta le rideau juste à temps pour voir Oscar disparaître dans Blue Park Avenue, sous un ciel bientôt couvert par de gros nuages orageux.

Quand Oscar leva les yeux une dernière fois sur le clocher rose de Babylon Heights, les premières gouttes de pluie commençaient à tomber.

— Combien de temps avait-il couru ? Il ne le savait pas lui-même, et maintenant qu'il était tout proche, il se demandait comment il avait réussi à traverser la ville sans encombre.

En quittant précipitamment Cumides Circle, il avait instinctivement pris un repère : le clocher, justement, qui dominait la ville, au sommet de la petite colline sur laquelle était bâti tout son quartier. Puis il s'était mis à courir, courir sans s'arrêter, malgré les larmes qui l'aveuglaient, même lorsqu'il traversait les rues et que les voitures freinaient dans un concert de crissements de pneus et de klaxons.

Il était enfin parvenu à Babylon Heights, et maintenant seulement il réalisait l'effort qu'il avait fourni. Ses jambes tremblaient et il était à bout de souffle. Il reprit pourtant sa route en empruntant les raccourcis qu'il était presque seul à connaître. Il ne voulait voir personne, surtout pas ses amis, ni Mr Tin, chez qui il se réfugiait pour lire, ni même les gentilles dames du quartier qui le gâtaient tant. Quand il aperçut enfin les premières maisons de Kildare Street puis le toit de la maison familiale, toute la honte, toute la tristesse et toute la rage qu'il avait éprouvées devant le Conseil des Médecins resurgirent.

Il réunit ses dernières forces pour longer la rue, pousser le portillon puis la porte de la maison. Il s'immobilisa un instant au beau milieu de l'entrée, hors d'haleine, entouré de toutes les photos qui résumaient sa vie, celle qui comptait vraiment. Dans la cuisine, Celia et Violette étaient attablées. L'une parlait, l'autre écoutait

d'une oreille distraite, sans doute perdue dans une rêverie. Violette leva la tête puis bondit de sa chaise.

— Oscar ! s'écria-t-elle, joyeuse.

Celia lâcha dans l'évier la casserole qu'elle tenait et se précipita à la suite de sa fille.

Oscar, lui, avait déjà grimpé les marches de l'escalier quatre à quatre et s'était précipité dans sa chambre. Quand Celia et Violette parvinrent en haut de l'escalier, elles aussi, la porte était fermée. Violette lança un regard affolé vers la chambre puis vers sa mère. Celia lui caressa la joue et la rassura.

— Ce n'est rien, ma Chérie, ne te fais pas de souci. Descends finir ton goûter, ton frère va te rejoindre tout de suite. D'accord ?

Violette se mit à chanter la première chanson qui lui venait à l'esprit, et obéit.

Celia frappa à la porte. Comme elle n'obtint pas de réponse, elle entra tout doucement et referma derrière elle.

Oscar était sur son lit, allongé sur le dos, les yeux fixés au plafond. Les larmes coulaient sur ses tempes et mouillaient son oreiller. Il serrait contre lui l'album photos qu'il avait emporté pour sa première Intrusion. Sa mère s'approcha de lui et posa une main toute douce sur la sienne.

— Bonjour, mon Oscar. Tu m'as manqué ces derniers jours. Tu as bien fait de rentrer plus tôt.

Oscar tourna la tête, se redressa et se jeta à son cou. Il la serra fort et elle le lui rendit. Ils restèrent ainsi un long moment, jusqu'à ce qu'Oscar se décide à croiser le regard

de sa mère. Il sut tout de suite qu'elle ne le jugerait pas, et cela lui fit du bien.

— Qu'est-ce qui s'est passé, mon chéri ? Quelle est la merveilleuse circonstance qui me permet de te voir aujourd'hui ? dit-elle avec un sourire.

Oscar était malheureux, mais les mots de sa mère lui arrachèrent un petit sourire malgré lui.

— Voilà qui est mieux, dit Celia. Mais j'aimerais en savoir plus, si c'est possible. Sinon, ce n'est pas grave.

Oscar poussa un gros soupir.

— Je suis nul, maman.

— Ça commence mal, répondit Celia. Je ne suis pas du tout d'accord avec ce que tu dis de mon fils. Il va falloir me donner d'excellents arguments pour que j'accepte d'entendre une chose pareille.

Oscar sourit plus franchement et s'essuya les yeux du revers de la main.

— Je devais rapporter mon Trophée d'Hépatolia, mais le barrage a cédé et les membres du Conseil m'ont dit que j'avais échoué, surtout ce type, là, Fletcher Worm, et...

— Stop, stop, jeune homme, je ne comprends rien à ce que tu me racontes !

Celia poussa son fils, s'allongea tout contre lui et croisa les bras.

— Vas-y, dit-elle. Je suis prête, raconte depuis le début.

Quand Oscar eut fini son récit, Celia prit quelques secondes de réflexion avant de répondre.

— D'accord, dit-elle, j'ai compris. Est-ce que je peux te raconter la même chose, mais avec mes mots et ma façon

de voir ?

Oscar acquiesça sans comprendre où sa mère voulait en venir.

— Alors, si je résume, dit sa maman, en quelques jours tu as réussi à entrer dans le corps d'un canari, d'un chien, puis d'un être humain. Dans ce dernier, tu as traversé tout un Univers et bravé tout un tas de dangers, tu as sauvé une petite fille, et si tu n'as pas réussi à remplir ta Fiole ou je ne sais quoi, c'est uniquement parce que ce maudit majordome, un glouton et un voleur de croissants, aime les repas très gras qui déclenchent l'ouverture d'un certain barrage. En somme, ce n'est pas ta faute. On est d'accord ?

Oscar fut bien obligé de reconnaître que sa mère avait raison, mais il n'avait pas envie de l'avouer. Il se contenta de hausser les épaules. Celia le secoua gentiment.

— Mon fils, une de tes qualités, hormis le courage, c'est de ne pas boudier, alors accepte ce que je te dis avec le sourire. Au fond, à part ce Fletcher Worm, les autres membres t'ont félicité et te font confiance, non ?

— Si, reconnut Oscar. Mais j'ai quand même échoué, dit-il.

— Est-ce que cet *échec* — puisque tu as envie de l'appeler ainsi —, est-ce que cet échec suffit pour que tu renonces à tout ?

Oscar se tut.

— Dernière chose, mon Oscar. L'avis des autres, c'est bien, mais il y en a un que tu n'as pas pris en compte : le tien. Qu'est-ce que *tu* veux faire ? Est-ce que tu veux renoncer parce que tu n'as pas tout réussi du premier

coup et parce qu'un homme t'a blessé avec des mots ? Ou, au contraire, ça te donne envie de persévérer, de réessayer pour connaître le succès et prouver à toi et aux autres – mais surtout à toi ! – que tu es plus fort que l'échec, et que tu peux le faire ?

— Je ne sais pas, dit Oscar tout bas. Avant, je savais, mais maintenant je ne sais plus.

Celia se redressa et prit le visage de son fils entre les mains pour le regarder droit dans les yeux.

— Je te l'ai déjà dit, Oscar : tu peux choisir d'arrêter et de revenir ici quand tu veux, tout de suite si tu le décides, et personne ne t'en voudra, surtout pas moi. Mais une chose compte plus que tout : dans ta vie, il faut tout faire pour ne pas avoir de regret. Il n'y a rien de pire que le regret, mon Oscar. Il vaut mieux tenter quelque chose et se rendre compte ensuite que ce n'est pas le bon choix, plutôt que ne rien faire et le regretter plus tard. Certaines fois, ce sera positif, et d'autres non ; peu importe. L'échec sert de leçon, alors que si tu renonces, tu ne sais pas ce que tu as manqué et ça te poursuit toute ta vie. C'est ça, le regret.

Elle se redressa.

— Réfléchis, mon Oscar. Pendant ce temps, je vais préparer le repas. En attendant, ajouta Celia, il y a une jeune fille qui était très heureuse de te revoir il y a quelques minutes, et qui est très triste maintenant. Je crois même qu'elle se fait du souci. Et si tu allais lui parler ?

Oscar sauta de son lit et suivit sa mère. Celia descendit l'escalier et passa la tête dans la cuisine.

— Violette ?

Oscar lui fit signe d'en haut : il entendait du bruit dans la chambre de sa sœur. Celia disparut dans la cuisine et le garçon se dirigea vers la chambre. Il poussa la porte entrouverte.

Violette était assise sur une chaise, un bandeau sur les yeux. Oscar s'approcha d'elle et l'observa, intrigué.

— Violette ?

Sa sœur bougea légèrement sans répondre.

— Violette, qu'est-ce que tu fais ? demanda Oscar.

— Je regarde dans ma tête. J'arrive pas quand je vois ce qu'il y a dehors, alors je mets un bandeau.

Oscar s'assit par terre, à côté de la chaise.

— Et... tu vois quoi, dans ta tête ?

— Ce que je pense.

— C'est bien ?

— Pas toujours, mais des fois, c'est mieux que ce que je vois dehors.

Oscar se souvint du cri de joie lorsqu'elle l'avait vu, tout à l'heure, alors qu'il ne s'était même pas arrêté et qu'il s'était précipité dans sa chambre. Il se sentit honteux d'avoir réagi ainsi.

Au même moment, une goutte tomba sur sa main alors qu'il était toujours assis sur le sol. Il leva les yeux, surpris : sa sœur était bizarre, c'est sûr, mais il ne pleuvait tout de même pas dans sa chambre ! Il finit par contempler le visage de Violette et comprit : une grosse larme était passée sous le bandeau, avait roulé sur la joue de sa sœur et fini sur sa main.

Oscar eut le cœur tout serré et ne sut pas quoi dire.

— Je... suis content qu'on se voie aujourd'hui, dit-il avec maladresse. Ça faisait longtemps.

— Ça faisait deux jours, dit Violette d'une petite voix. Oscar savait qu'il lui avait fait de la peine, et il n'était pas question de recommencer.

— Deux jours, des fois, c'est beaucoup, répondit-il.

Violette hésita puis enleva son bandeau. Elle lui fit un beau sourire avec ses dents toutes baguées et se mit à fouiller sur son bureau. Elle sortit d'un tas de papiers une feuille blanche où un carré avait été découpé au milieu.

— C'est pour toi, dit-elle à son frère.

— Merci, répondit Oscar sans trop savoir quoi en faire.

— Ben vas-y, essaie-le ! l'encouragea Violette.

Oscar la regarda, un peu embarrassé.

— Euh... tu me montres ?

Elle lui prit la feuille des mains et se leva pour aller jusqu'à la fenêtre. Elle colla le papier contre le verre et se tourna vers Oscar.

— Voilà, dit-elle. Tu peux venir.

Oscar s'approcha, intrigué.

— C'est une invention, déclara Violette, assez fière. Le carré-pour-admirer-une-seule-chose.

— Et ça sert à quoi ?

— Ben, à voir une seule chose.

— D'accord, mais ça sert à quoi, de voir une seule chose ?

Violette fronça les sourcils et prit un air sérieux.

— Je trouve qu'il y a trop de choses à voir, tout le temps, autour de nous ; on n'arrive pas à choisir et on en rate tout plein, décréta la jeune fille. Alors j'ai inventé le

carré-pour...

— Oui, oui, ça, d'accord, coupa Oscar.

— ... pour pouvoir regarder une seule chose quand tu regardes par la fenêtre, comme ça, tu peux te concentrer dessus et bien en profiter. Essaie, je te dis !

Oscar se mit en face du carré et observa à travers la vitre. Il y vit la moitié d'une Mrs Wings – ce qui était déjà beaucoup, vu le volume de la grosse dame et de ses bigoudis – et la queue de Peggy, son caniche.

— Tu as raison, dit-il à sa sœur. Une seule chose, des fois, ça suffit bien.

Elle décolla la feuille et la tendit à son frère.

— Tu restes à la maison ? demanda-t-elle.

Oscar hésita.

— Je ne sais pas, finit-il par dire.

Les deux enfants rejoignirent leur mère à la cuisine.

— Ce soir, déclara Cella, c'est la fête : steak haché et frites !

Oscar échangea un regard amusé avec sa sœur et se réjouit malgré tout. Ce serait de toute manière mieux que les expériences de Cherie...

Oscar s'approcha de sa mère.

— Maman ?

— Oui ?

— J'ai pris ma décision.

— Et... ?

— Et j'y retourne, dit-il d'une voix un peu forte pour se donner du courage. Comme ça, je n'aurai pas le regret de ne pas l'avoir fait.

Sa mère se pencha pour l'embrasser.

— C'est ta décision, mon Oscar, on va la respecter. N'est-ce pas, Violette ?

La fillette dansait d'un pied sur l'autre sans savoir quoi répondre. Oscar lui vint en aide.

— Grâce à Violette, je sais que je dois regarder une seule chose à la fois. Alors je vais déjà m'occuper de cette décision, ensuite on verra.

Violette hésita un instant puis sourit à son frère et sa mère.

— Bon, conclut Celia, rien ne presse. Cumides Circle peut bien attendre demain. Nous, ce soir, on dîne tranquillement à 19 heures, puis une partie de badminton dans le jardin. Ça vous va ?

Oscar courait déjà pour chercher les raquettes quand les mots de sa mère résonnèrent à nouveau.

Dîner.

19 heures.

Il rebroussa chemin et entra en trombe dans la cuisine.

— Maman ! Vite ! Il faut que j'y aille !

Sa mère se retourna, surprise.

— Dis donc, ça c'est une décision ! Tu es à ce point pressé d'y aller ?

— Non ! Il faut que j'y sois avant 19 heures ! s'écria Oscar, les yeux rivés sur la pendule murale. C'est la règle, Mr Brave m'a prévenu : si je ne suis pas de retour à 19 heures précises, je ne pourrai plus y retourner. Jamais !

Celia se tourna elle aussi vers la pendule : il était déjà 18h37. Elle jeta son tablier sur la table et courut dans le hall, suivie de ses deux enfants, et enfila ses chaussures.

— Violette, vite, mon sac, dans ma chambre !

La fillette fila comme une flèche et redescendit aussitôt avec le sac.

— Allez, tout le monde dans la voiture !

La petite famille dévala la pente du jardin et s'engouffra dans Toinette.

— En route, ma fille, dit Celia à l'automobile. Les ceintures sont accrochées, derrière ?

Les deux enfants confirmèrent d'un clic. Celia démarra et appuya sur l'accélérateur. La pauvre Toinette, qui sortait à peine d'un week-end paisible, ronronna faiblement sans avancer d'un centimètre.

— Toinette, cria Celia, si tu as quelque chose dans le ventre, c'est *maintenant* qu'il faut nous le prouver !

Celia tourna la clef et ferma les yeux. La voiture toussa et cracha de son vieux pot d'échappement, et le moteur se mit en marche en hurlant.

La petite famille cria de joie et Celia écrasa la pédale d'accélérateur. La voiture bondit comme elle put sur la chaussée et ils s'engouffrèrent dans la circulation dense du début de soirée.

Celia se faufilait avec adresse entre les files jusqu'au moment où un bus l'obligea à s'arrêter. Le feu était vert et le bus mettait un temps fou à démarrer. Lorsque le feu vira à l'orange, Celia jura et tourna le volant d'un coup sec en accélérant. La malheureuse Toinette n'eut pas le choix, elle dut faire ce qu'elle n'avait pas fait même dans sa prime jeunesse, lorsqu'elle venait de sortir de l'usine : monter sur un trottoir.

Les passants se collèrent aux murs en vociférant, mais Celia fit mine de ne rien entendre et dépassa le bus. La

voiture redescendit dans un couinement d'amortisseurs en raclant le fond sur le bord du trottoir, et continua sa route à un train d'enfer.

Oscar regarda sa montre : 18h54. Il fallait encore traverser Beedle Street et le centre commercial proche avant d'atteindre Blue Park.

Ils pilèrent à l'entrée de Beedle Street : les voitures étaient à l'arrêt, et les trottoirs noirs de monde. Cette fois, elle ne pourrait plus martyriser sa voiture en la contraignant à grimper.

— Maman, on n'y arrivera pas, dit Oscar, découragé.

— Ne dis pas de bêtise et accroche-toi, répliqua Celia en jetant un œil dans son rétroviseur.

Sa fille était verte, son garçon en sueur.

— Courage, les enfants, on y est presque, foi de votre maman !

Celia fit une marche arrière dans un nouveau concert de klaxons et prit la première à droite. Violette se redressa et jeta un œil par-dessus l'épaule de sa mère.

— Ah, bredouilla la petite, on va au marché ?

— Presque, ma chérie, presque. Disons qu'on ne s'y arrête pas, cette fois.

Sur la place du marché, tous les commerçants rangeaient paisiblement leurs marchandises et démontaient les échoppes. Un rugissement les obligea à tourner la tête : une voiture minuscule, qui clignotait de partout et qui ressemblait à un sapin de Noël sur roues, déboulait droit sur eux. Ils eurent à peine le temps de plonger sur le côté pour éviter cette folle au volant qui traversa la place sans ralentir dans un feu d'artifice de

cageots vides, de légumes abîmés et autres fruits volants.

— Les enfants, je crois qu'on n'a plus intérêt à revenir dans le coin, s'exclama Celia pour couvrir le bruit du moteur et les cris tout autour d'eux. Tout va bien ?

Oscar et Violette ne pouvaient pas répondre : ils étaient trop occupés à valser d'un côté à l'autre de la banquette, malgré les ceintures.

Quand Toinette débarqua à l'autre bout de la place, il était 18h57.

Oscar se redressa et sourit : devant eux apparaissaient les belles maisons de Blue Park Avenue. La voiture roula en trombe pour rendre l'âme devant Cumides Circle.

Une fumée noire sortit du capot de Toinette. Il était 18h58.

Celia se retourna et ouvrit la portière arrière du côté de son fils.

— Mon Oscar, tu as deux minutes pour aller au bout de ta décision. File !

Oscar bondit hors de la voiture.

— Oscar ! cria sa sœur.

Violette lui tendit la feuille découpée qu'il avait oubliée. Il la prit et la plia pour la glisser dans sa poche. Sa mère se pencha par la fenêtre de sa portière et Oscar l'embrassa.

— Je suis fier de toi, mon grand garçon, mon petit homme.

Il vit les larmes briller dans les yeux de sa mère. En quelques jours, c'était la deuxième fois qu'il la voyait pleurer, et c'était une fois de plus un peu à cause de lui. Son cœur se serra et il hésita. Celia sentit le doute envahir son fils et le rassura.

— On est comme ça, nous, les filles : comme on est courageuses, on n'a pas peur de pleurer.

Elle caressa la joue de son fils.

— Tout va bien. Des fois, on pleure quand on est heureux, mon Oscar. Ou quand on est fier de ses enfants. Elle baissa les yeux sur sa montre.

— 18h59 ! Va-t'en, maintenant ! Fonce !

Oscar prit ses jambes à son cou, remonta l'allée de Cumides Circle et sonna bruyamment. Il crut entendre un bruit derrière la porte, mais personne n'ouvrit. À tous les coups, Bones les avait vus arriver et laissait la porte close, volontairement ! Et il ne lui restait qu'une trentaine de secondes...

Il redescendit les marches et contourna la maison en trombe. Il enfonça littéralement la porte de la cuisine qui donnait sur le jardin et Cherie poussa un cri de surprise.

— Oscar ! Vous m'avez fait peur, mon garçon ! Mais...

Il n'entendit pas la suite : il traversa le hall comme une fusée sous les yeux éberlués de Bones. Dans le séjour, l'horloge de Mr Brave sonnait les premiers coups de 19 heures.

Il ouvrit la porte, traversa le salon et passa dans la salle à manger en coiffant vaguement sa tignasse en désordre.

Au septième et dernier coup de l'horloge, il était assis à sa place, en bout de table, essoufflé.

Cherie entraît au même moment avec deux assiettes. Oscar lui adressa un grand sourire qu'elle s'empressa de lui rendre.

À l'autre bout de la table, le Grand Maître leva la tête.

— Bonsoir, Oscar, dit-il de sa belle voix grave. Bon retour à Cumides Circle.

Après le dîner, Oscar monta dans sa chambre.

Il se brossa les dents, fit sa toilette et s'allongea sur son lit, tout habillé. Avant de se mettre en pyjama, il voulait honorer son rendez-vous : celui qu'il avait tous les jours avec son père.

Il sortit son mini-album de la poche et l'ouvrit sur la photo de Vitali et de sa jeune famille : Violette dans le landau, lui-même dans le ventre de sa mère. Ce soir, Vitali tournait franchement la tête vers lui et souriait de manière bienveillante, comme s'il était satisfait de la longue et difficile journée de son fils.

Oscar lui adressa d'emblée la parole.

— Tu sais, je ne comptais pas renoncer à tout ça, c'était juste que j'étais fatigué et un peu découragé, mais j'ai toujours envie d'être un Médecin, dit-il avec conviction. Aussi fort et courageux que toi ! Tout le monde dit que tu étais un Médecin *génial*, tous les auteurs de la bibliothèque m'en ont parlé, même Boyd n'ose pas me dire le contraire, et Julia Jacob, on dirait qu'elle va pleurer quand elle parle de toi ! Elle t'adorait !

Vitali semblait rire et sa femme était un peu plus penchée sur lui, malgré son joli ventre arrondi. Oscar se dit qu'il avait peut-être rendu jalouse sa mère, sur la photo.

— Elle n'est pas amoureuse de papa, non plus ; simplement elle l'admire, je crois.

Oscar attendit quelques instants avant de poursuivre :

— Le truc, c'est que... c'est que... j'ai cru que tu aurais honte de moi parce que j'ai pas réussi à remplir ma Fiole, dit-il d'une petite voix, les yeux baissés.

Il croisa le regard de son père, et sur la photo, les visages de ses parents en disaient bien assez : ils regardaient leur fils avec toute la fierté du monde. Oscar en fut soulagé et sourit.

— Au fait, il y a autre chose que je voudrais te raconter. Tu...

Un bruit tout proche lui coupa la parole. Il glissa en vitesse son album sous l'oreiller, se redressa et resta assis sur le lit, immobile, à guetter un nouveau bruit. Il finit par se lever et s'approcher de la fenêtre. Peut-être n'était-ce qu'une branche de Zizou qui venait lui souhaiter une bonne nuit ?

Il ouvrit la fenêtre : rien. Il devina la silhouette du grand chêne au loin. Cela dit, le jardin était vaste, et ce soir un souffle de vent agitait les branches encore chargées d'eau de pluie. Il referma et tira le rideau avant de retourner vers son lit et ressortir l'album. Il n'aimait pas quitter son père comme ça, en plein milieu d'une phrase.

Il ouvrit l'album et cette fois, avant même qu'il ait pu prononcer un mot, un bruit plus net se produisit : un choc sourd, puis ce qui ressemblait à un chuchotement.

— Mais tu prends toute la place, regarde !

Une seconde voix, plus posée, lui répondit :

— Il faut bien que je me mette quelque part !

Les voix provenaient de l'armoire, Oscar l'aurait juré. Il se leva, le cœur battant, et s'en approcha à pas feutrés.

Il posa la main sur la poignée, tourna le plus discrètement possible et ouvrit la porte d'un mouvement vif.

Les voix se turent instantanément. Au milieu de la penderie, seule la cape d'Oscar bougeait encore. Oscar recula et parla d'une voix forte :

— S'il y a quelqu'un dans cette armoire, qu'il sorte tout de suite !

En guise de réponse, il eut droit à un silence complet et l'absence du moindre mouvement. Par précaution, il posa la main sur son pendentif, à travers le T-shirt, et de la main gauche il écarta vivement la cape.

Devant ses yeux ébahis apparurent, serrés l'un contre l'autre, la mine déconfite, deux enfants qu'il reconnut sans peine.

— Mais... mais qu'est-ce que vous faites ici ? !

Valentine et Lawrence se bousculèrent et finirent par sortir de l'armoire, rouges (pour Valentine, c'était plutôt habituel) et essoufflés. Les deux se regardèrent et finirent par lever les yeux sur Oscar qui les observait, les bras croisés.

Valentine se lança la première.

— Voilà, quand on a été projetés depuis la montagne, tous les trois, et qu'on s'est retrouvés dans la Grande Canalisation du Jéjunum dans la vallée, on s'est un peu agrippés à ta cape...

— On s'est cachés sous le pan que tu n'utilisais pas, précisa Lawrence.

Oscar secoua la tête, stupéfait.

— Mais comment vous avez fait pour sortir d'Hépatolia ?

— Ça, répondit Lawrence de sa voix calme, c'était plutôt simple. Il suffisait de connaître les propriétés de la cape d'un Médecus. Si la cape nous abrite et nous « reconnaît » au moment où toi, Oscar, tu quittes le corps, nous partons avec toi.

— Mais elle ne vous connaissait pas, ma cape ! s'étonna Oscar.

— Bien sûr que si ! s'amusa Valentine. C'est elle qui m'a sauvé la vie sur la passerelle... Enfin, toi aussi, un peu, bien sûr.

— Quant à moi, reprit Lawrence, je t'ai bousculé au moment où je suis passé devant toi pour te guider. J'ai frôlé la cape puis t'ai rendu service ; elle est reconnaissante, *elle*, au moins.

Oscar ferma les yeux. Il n'y comprenait plus rien, à ces mondes qui se croisaient et ces gens bizarres qui passaient de l'un à l'autre, dans un sens et dans l'autre, mais une chose était sûre, et il comptait bien les prévenir tout de suite :

— Vous ne pouvez pas rester ici !

Les deux enfants s'affolèrent.

— Oscar, s'il te plaît, je ne veux pas y retourner ! s'écria Valentine. Je veux voyager, je m'ennuie à mourir dans ces rivières et ces mers, je vais moisir, je vais me transformer en vieux Globull démodé, il y aura bientôt le modèle 6, puis 7, on me fichera à la casse, au cimetière de la Rate, et tu... tu... tu m'auras sur la conscience ! dit-elle en se forçant à larmoyer, la main sur le cœur.

— Oscar, supplia Lawrence, je ne veux pas finir au fond des mines de la montagne, tu as vu toi-même ce que

c'était, il y fait plus de 37° Celsius, donc 98,6° Fahrenheit, un nombre incalculable de kilomètres de tunnels, c'est sombre, on y travaille dur, on produit jusqu'à six cents millilitres de Bile par jour, de dehors ça peut paraître peu, c'est vrai, mais de l'intérieur, c'est plusieurs lacs comme tu en as vu ! C'est ça que tu veux pour moi, Oscar, est-ce que tu trouves que c'est une vie pour un garçon de mon âge ? Sans compter les 456,50 mètres de...

— Taisez-vous, taisez-vous ! ordonna Oscar à voix basse, plus assommé par les détails mathématiques de Lawrence que par le cinéma de Valentine.

Il jeta quelques regards inquiets vers la porte et leur fit signe de se taire, une fois de plus.

— Si Bones vous surprend, chuchota Oscar, vous serez de retour en Hépatolia et dans le GRIU dans la seconde qui suit, croyez-moi !

Les deux enfants obéirent et regardèrent le jeune Médecus avec des yeux pleins d'espoir.

Oscar ébouriffa sa tignasse rousse et se demanda ce qu'il fallait faire. En fait, il était plutôt content de revoir ses deux camarades d'aventure ; il s'était fait du souci et ça le rassurait de voir qu'ils s'en étaient sortis, eux aussi. Par ailleurs, il se sentait un peu seul, parfois, à Cumides Circle, et la présence d'enfants de son âge lui ferait du bien, surtout dans les moments un peu difficiles. Mais comment les cacher ici ? Et si on les découvrait, que dirait-il à Mr Brave et à Mrs Withers, qui lui faisaient confiance ?

Il se souvint alors de son voyage dans l'Univers d'Hépatolia de Bones, et de ce que les deux enfants

avaient fait pour lui quand il était en mauvaise posture. Sans attendre quelque chose en retour. Cette fois, c'étaient eux qui avaient besoin de lui, et il avait envie de faire quelque chose pour eux. Et peu importe le risque. Finalement, l'amitié, c'était peut-être ça ?

— Bon, d'accord, dit enfin Oscar. Vous pouvez rester, mais il va falloir être prudent – *très* prudent !

Le visage de Lawrence, rond comme une pleine lune, se fendit d'un immense sourire, et Valentine sauta de joie. Une amitié, une vraie, venait de naître.



La révélation d'Estelle Fleetwood

Une semaine s'écoula sans encombre, miraculeusement.

Oscar cachait soigneusement ses amis dans sa chambre. Au moindre bruit, à la moindre alerte, au moindre mouvement de Bones en direction de la chambre, la consigne était claire : se replier de toute urgence dans l'armoire.

Très vite, cependant, les deux « invités » s'aventurèrent hors de la chambre. À force de guetter et d'observer les allées et venues des uns et des autres, ils en surent précisément les habitudes, et dès qu'Oscar partait pour travailler avec Mrs Withers ou Maureen Joubert, qui se rendaient presque tous les jours à Cumides Circle, Valentine et Lawrence, eux, partaient en exploration. La témérité de l'une et les connaissances de l'autre avaient vaincu leur crainte d'être surpris, et leurs qualités étaient complémentaires. Valentine, vive, réagissait très vite, surtout face au danger ; elle paniquait

rarement et trouvait souvent une solution. Lawrence, lui, véritable petit génie, connaissait très bien – et parfois mieux qu'Oscar – le monde des Médecins grâce aux centaines de livres qu'il avait avalés. Ainsi, jamais il n'était pris au dépourvu. Et lorsqu'il découvrait un objet ou un lieu qui lui était inconnu, il en mémorisait très vite les éléments essentiels.

La peau jaune de Lawrence ou les cheveux rouges de Valentine ne seraient pas passés inaperçus s'ils s'étaient fait surprendre, et on aurait eu du mal à les prendre pour des enfants de Pleasant-ville, mais Oscar tenait quand même à ce qu'ils s'habillent comme tout le monde. Valentine avait abandonné sa combinaison rouge pour un short orange et un T-shirt fuchsia qu'Oscar avait dénichés dans l'armoire de sa sœur dès qu'il avait pu retourner à Babylon Heights. Quant à Lawrence, ce fut plus difficile, compte tenu de son embonpoint, mais Oscar finit par trouver une salopette d'ouvrier au Bazar de Jeremy, que Lawrence retroussa aux chevilles.

Ce qui fut tout de suite plus compliqué, c'est l'alimentation.

Le premier jour, le jeune Médecin profita de l'absence de Cherie en cuisine et de Bones dans les couloirs pour faire des provisions qu'il apporta en catimini dans la chambre. Valentine et Lawrence mangèrent sans un mot mais, à en juger par les échanges de regards et les grimaces, ce n'était visiblement pas à leur goût, et le lendemain Oscar retrouva presque tout ce qu'il leur avait apporté. Pourtant, il prenait soin de ne pas les nourrir avec les plats de Cherie ; il ne voulait pas les écoeurer

d'emblée d'un monde qu'ils découvriraient pour la première fois.

Le deuxième jour, quand il vit que tout était resté intact, il leur demanda ce qu'ils voulaient manger.

— Si tu peux me rapporter des lentilles, du chocolat, ou même quelques clous rouillés, ça m'ira très bien, répondit Valentine.

Oscar lui demanda si elle plaisantait.

— Pas du tout, lui dit la fillette. Tu ne sais pas qu'un Érythrocyte a besoin de fer ?

— Moi, intervint Lawrence qui craignait qu'on l'oublie, des pâtes, du pain et du sucre, ce sera parfait.

— Rien d'autre ? Pas de ketchup sur les pâtes ? Pas de Nutella sur le pain ?

— Si tu veux, dit Lawrence, mais ça n'est pas indispensable. Je dois garder la ligne, dit-il en caressant son gros ventre.

Oscar sortait déjà pour leur chercher l'étrange repas, quand Lawrence le rattrapa :

— Ah ! Une dernière chose...

— De l'huile ? demanda Cherie, surprise.

— Oui, répondit Oscar, mal à l'aise au beau milieu de la cuisine. Si j'ai... soif, pendant la nuit.

— De l'huile, si vous avez soif ! Vous ne croyez pas qu'une bouteille d'eau, ou un jus de fruits...

— Non, de l'huile, ce sera parfait, insista le garçon, qui se sentait absolument ridicule.

Comment Lawrence pouvait-il boire une chose pareille ? De l'huile ! Quelle horreur !

— Mais c'est notre rôle ! lui avait expliqué l'Hépatolien

quelques minutes plus tôt, sur un ton de gentil professeur. On digère très bien les graisses, ne te fais pas de souci, et il faut que je m'entraîne, sinon je ne vais plus savoir comment on fait.

Cherie hésita un instant, puis céda. Oscar tenta une dernière requête.

— Cherie ?

— Oui ? répondit la cuisinière, qui se méfiait déjà de la nouvelle envie de son petit protégé.

— Est-ce que vous avez un peu de beurre, aussi ?

— Bien sûr, dit-elle, rassurée. Si vous le voulez, je peux tartiner le pain !

— Non, ce n'est pas la peine, c'est pour grignoter...

— Grignoter... le beurre ? Comme ça, tout seul ? s'inquiéta la cuisinière.

Le jeune garçon préféra mentir pour épargner la vérité à la pauvre Cherie, qui semblait se faire du souci pour lui : Lawrence croquait le beurre tel quel ! Rien que d'y penser, Oscar n'avait plus faim. Il ne manquait plus que la gorgée d'huile pour faire passer le beurre !

— Non, non, bien sûr, mais je le tartinerai moi-même.

En tout cas, au fil de la semaine, les trois enfants apprenaient à se connaître et Oscar se réjouissait de retrouver ses amis en quittant la bibliothèque ou Victor, le canari, ou encore Rolls et Royce, selon les exercices que lui faisaient pratiquer ses tuteurs. Ils s'empressaient de partager leurs expériences – et surtout d'en rire.

En quelques jours, Valentine et Lawrence s'étaient habitués à Cumides Circle, et Cumides Circle s'était

habitué à eux.

La première fois que les trois enfants avaient foulé le tapis du couloir, au premier étage, les ondulations s'étaient propagées avec vigueur et Oscar avait eu toutes les peines du monde à les calmer. Il en était de même avec le buste de Selenia dans son alcôve, à l'entrée du couloir : après une ou deux minutes et quelques explications chuchotées, la jeune femme avait retrouvé sa sérénité. Plus sensible que Rhoda, le buste du deuxième étage, elle avait été compréhensive. Même si le mystère planait encore sur ces deux femmes et que le jeune garçon n'avait pas réussi à savoir qui elles étaient (personne n'avait voulu l'éclairer, pas même la bavarde Cherie), il avait une certaine affection pour Selenia, la plus jeune, qui veillait sur son étage. Oscar espérait surtout qu'elle garderait leur secret, comme il le lui avait demandé.

Au bout de huit jours, les enfants d'Hépatolia se sentirent chez eux dans la demeure de Winston Brave... sans que le maître de maison en sache rien ! Les habitudes et les réflexes étaient bien rodés et les expéditions se faisaient de plus en plus nombreuses. Depuis deux jours, les deux enfants s'aventuraient même dans le jardin. Oscar leur avait présenté Zizou, qui les protégeait des regards indiscrets.

Un soir que Lawrence et Valentine racontaient à leur ami leur dernière balade, ce dernier leur parla pour la première fois de son père et des mystères qui entouraient sa mort.

— Mais pourquoi n'interroges-tu pas ton Grimoire ? demanda très logiquement Lawrence en se battant avec

ses lunettes métalliques, nettement moins rondes depuis qu'il s'était assis dessus quelques instants plus tôt.

— Il ne répond pas ! En plus, je ne peux pas le faire plus d'une fois par jour, parce que je peux avoir besoin de ma deuxième chance lors d'une Intrusion. Maureen et Mrs Withers ne me préviennent jamais...

— Peut-être qu'il ne connaît pas la réponse, tenta Lawrence.

— Quand je l'ai interrogé pour la première fois, il a répondu, puis plus rien. Comme par hasard, c'est après avoir passé quelques jours sur une étagère tout près du livre de ce sale type de Billy Boyd, répondit Oscar. Je suis sûr que c'est lui qui l'a convaincu de se taire...

Il leur raconta le chantage que lui avait fait Boyd : il acceptait de l'aider à faire parler à nouveau le Grimoire sur son père si Oscar lui rendait en retour un service.

— Qu'est-ce qu'il veut ? demanda Lawrence.

— Je ne sais pas. Bones est entré au même moment et j'ai dû partir. Depuis, je n'ai jamais réussi à être seul dans la bibliothèque. Il m'espionne en permanence et il vérifie que je suis dans ma chambre tous les soirs dès la fin du dîner.

— Bon, trancha Valentine avec son esprit pratique, si le Grimoire ne répond pas, il faut qu'on cherche la réponse ailleurs. Il n'y a pas un autre Grimoire qui en sait plus que le tien ? Peut-être celui du Grand Maître...

— Celui-là, il vaut mieux l'oublier, suggéra Lawrence. Ce ne serait pas prudent...

— La bibliothèque est remplie de livres, dit Oscar, mais aucun ne me dira ce qui est arrivé à mon père, à part

mon propre Grimoire – ou Boyd, qui connaît presque tout des Pathologues.

Les enfants se turent, à court d'idées. Ce fut Lawrence qui proposa une solution.

— J'ai une idée ! dit-il. Si on ne trouve pas dans un livre ce qui est arrivé à ton père, on y trouvera au moins la solution pour rendre la mémoire à ton Grimoire ! Il y a bien un livre sur les Médecins, sur leurs pouvoirs...

— ... et sur leurs accessoires, comme une cape ou un Grimoire ! compléta Valentine.

— Bien sûr ! s'exclama Oscar. Le livre d'Estelle Fleetwood !

— Lawrence, qu'est-ce qu'on ferait sans toi ! Ce soir, direction la bibliothèque, se réjouit la fillette.

— Non, répondit Oscar. Bones rôde en permanence, je te l'ai déjà dit, on va se faire prendre. J'essaierai demain matin.

Valentine secoua ses couettes rouges, sûre d'elle.

— Pas de danger : je connais le programme de Bones par cœur et ce soir il est de sortie. La voie est libre.

— De toute manière, j'y vais seul, trancha le jeune Médecin. Si vous m'accompagnez, les Éternels vont sûrement vous voir, et les livres vont vous dénoncer. C'est trop dangereux !

— Oh non, Oscar, tu ne peux pas faire ça ! se lamenta Valentine. On n'a jamais mis les pieds à la bibliothèque, je meurs d'envie d'y aller, de voir les fauteuils des membres, tout ça...

— Et j'adorerais jeter un coup d'œil sur tous ces livres, ajouta Lawrence. Allez Oscar, la salle des Éternels est

sûrement déserte à cette heure-ci – un Éternel, ça dort aussi, non ? Et puis on te sera sans doute utiles, on pourra surveiller les allées et venues dans le hall !

Oscar ne résista pas aux assauts de ses deux amis, et la décision fut prise.

À minuit, Oscar se leva. Il enfila ses chaussons pour ne pas faire de bruit dans le couloir, libéra les deux compères enfermés dans l'armoire et tous trois sortirent à pas de loup.

Ils descendaient l'escalier quand ils entendirent un bruit qui provenait du deuxième étage, celui qu'occupait le Grand Maître : on venait d'y ouvrir une porte... Ils se figèrent tous les trois sur le palier intermédiaire, le cœur battant. Si Winston Brave descendait, c'en était fini du séjour de Valentine et de Lawrence à Cumides Circle, et peut-être en serait-ce fini de celui d'Oscar.

Le premier pas dans le couloir, un étage plus haut, sema la panique chez les trois enfants. Les pas se rapprochèrent, et quelqu'un se mit à descendre l'escalier. Valentine poussa Lawrence sous la table du palier intermédiaire et rabattit la nappe. Elle entraîna Oscar vers le hall et les deux se réfugièrent derrière les armures. Les pas se rapprochèrent encore et quand une ombre immense passa devant eux, une bougie à la main, ils retinrent leur respiration.

Oscar reconnut Mr Brave en robe de chambre. Le cœur du jeune Médecus battait si fort qu'il crut que son corps résonnait comme un tambour et que le Grand Maître finirait par l'entendre. Ils restèrent cachés

pendant quelques minutes qui leur parurent durer des heures, et virent à nouveau passer le Grand Maître qui remontait l'escalier.

Ils ne sortirent de leur cachette que lorsqu'ils entendirent la porte de la chambre se refermer, deux étages plus haut.

Valentine se précipita vers le palier intermédiaire, juste avant d'arriver à leur étage. La nappe bombait curieusement, et c'était un véritable miracle que Winston Brave n'ait rien remarqué. Elle souleva le tissu : Lawrence était recroquevillé comme un gros bébé dans un berceau trop petit. Le garçon n'osa même pas lever les yeux.

— Monsieur, dit-il d'une voix tremblante, je suis désolé, vraiment désolé, je peux tout vous expliquer !

— Tais-toi, idiot, c'est moi, Valentine ! Si tu parles aussi fort, tu vas faire redescendre Mr Brave et là, tu pourras vraiment être désolé !

Elle aida Lawrence à se dépêtrer des pieds du guéridon et les trois enfants se précipitèrent dans la bibliothèque. Ils refermèrent la porte derrière eux et s'y adossèrent, encore sous le choc.

Oscar fut le premier à réagir. D'un signe, il fit comprendre à ses amis qu'ils ne devaient pas bouger et il fit le tour de la table sur la pointe des pieds jusqu'aux tableaux. Aucun n'était illuminé, ce qui signifiait qu'aucun esprit d'Eternel ne se trouvait dans leur salle, derrière le mur. Oscar s'éloigna sans un bruit et ses amis le suivirent jusqu'aux étagères, à l'opposé des portraits. Lawrence leva des yeux émerveillés sur ces centaines, ces milliers

de livres alignés devant lui.

— Mais c'est ici que j'aurais dû venir dès le premier jour ! dit-il à voix basse.

Oscar tira un livre au hasard et le tendit à son ami. Lawrence l'ouvrit pour constater avec une immense déception que les pages étaient blanches. Pas une ligne, pas un mot.

— Ils sont tous comme ça ? dit-il à l'oreille d'Oscar.

— Tous, confirma Oscar. En tout cas, tant que tu ne connais pas l'auteur et qu'il n'a pas décidé de te laisser lire son livre. Au moins, chuchota le garçon, tu n'as pas de regret.

Le jeune Médecus se glissa jusqu'à Titus, le fauteuil de Mrs Withers, et murmura quelque chose près de l'accoudoir. Le fauteuil se souleva sans effort et vint se positionner devant les étagères en douceur. Oscar grimpa et saisit le livre qui l'intéressait, puis redescendit avec un sourire pour Titus. Le fauteuil flotta jusqu'à sa place et les trois enfants s'éclipsèrent discrètement.

Ils traversèrent le hall et se réfugièrent dans le salon.

Oscar se précipita au pied de la cheminée où brûlait jour et nuit le feu de Cumides Circle. Ses deux amis se mirent à genoux à ses côtés et Oscar ouvrit le livre.

— *Mais... mais qu'est-ce qui se passe, ici ? Où sommes-nous ? Pourquoi cette lumière en pleine nuit ? AAAAAH ! LE FEU ! LE FEU ! ÉLOIGNEZ-MOI DU FEU !*

Oscar s'empessa d'éloigner le livre des flammes.

— Désolé de vous réveiller en pleine nuit, Mrs Fleetwood. C'est moi, Oscar !

— Oscar ? *Le petit Pill ? Mais qu'est-ce qui vous a pris ? Vous voulez me faire mourir de peur ? Et puis vous savez bien que nous détestons le feu, nous autres, les livres ! Imaginez qu'une étincelle jaillisse et que mes feuilles s'enflamment !*

— Je suis désolé de vous avoir fait peur, je voulais simplement vous poser une question, pas vous jeter dans la cheminée !

— *Mon Dieu, taisez-vous, rien que d'y penser j'en suis malade ! Un livre inestimable comme le mien qui brûlerait, quelle perte tragique pour Winston Brave, que dis-je, pour les Médecins du monde entier !*

Oscar leva les yeux au ciel. Ça y est, Estelle Fleetwood était bien réveillée : elle commençait déjà à s'émerveiller devant son propre livre et à s'envoyer des fleurs...

— Qu'est-ce qu'elle raconte, celle-là ! s'écria Valentine qui venait de lire les mots d'Estelle. Il est moche, son livre ! Regarde cette couverture en plastique... Franchement, si on le brûle, c'est pas la fin du monde !

— *Comment ? Qui parle ? Qu'est-ce que vous dites ?* écrivit Estelle Fleetwood.

— Rien, rien, s'empressa de répondre Oscar en mettant la main sur la bouche de son amie. Je vous présente Valentine, Mrs Fleetwood. Elle disait que votre livre est le... le plus fin du monde ! Elle le trouve magnifique !

— *Ah, répondit Estelle d'une écriture plus régulière, elle est gentille cette petite, enfin elle a surtout très bon goût, même si ce qu'elle a dit est une évidence.*

Oscar avait peur que Bones se lève ou que Mr Brave

descende à nouveau ; il préférerait ne pas laisser Estelle s'embarquer dans son sujet préféré : elle et ses livres.

— Mrs Fleetwood, on se posait une question au sujet du Grimoire, et comme votre livre est un des meilleurs sur les Médecins et leurs pouvoirs, on a pensé...

— *Vous avez très mal pensé, mon garçon : mon livre est LE meilleur sur les Médecins.*

— *Oui, oui, bien sûr,* répondit Oscar en faisant les gros yeux à Valentine qui voulait répondre. Comme votre livre est *le* meilleur, nous avons pensé qu'on y trouverait forcément la réponse à notre question.

Estelle Fleetwood sembla satisfaite des compliments que lui faisait Oscar, et son écriture s'adoucit à nouveau.

— *Je vous écoute, allez, allez, on ne va pas y passer la nuit !*

— Mon Grimoire ne sait pas répondre à une question, dit Oscar.

— *Impossible, dit Estelle, catégorique. Si la question concerne son propriétaire, le Grimoire répond toujours. Vous avez dû mal poser la question.*

— Il y a répondu une première fois, et depuis, la page reste vierge ! insista Oscar.

— *Alors il y a deux solutions. Soit votre Grimoire a été paralysé, au moins sur ce sujet précis, soit il a perdu la mémoire. C'est une anomalie qu'on trouve dans certains Grimoires, un défaut de fabrication. Il faut le renvoyer au...*

Estelle Fleetwood cessa d'écrire un instant. Les enfants se penchèrent sur le livre, suspendus à ses mots. Elle reprit, méfiante.

— *Rendez-le à Winston Brave, il saura quoi en faire.*

— Vous alliez dire autre chose, Mrs Fleetwood : il faut renvoyer le Grimoire quelque part, mais où ?

— *Peu importe*, trancha Estelle Fleetwood, *on vous en donnera un autre. Maintenant, je suis fatiguée, ramenez-moi à mon étagère, sinon demain je serai moins brillante que d'habitude pour vos leçons. Non*, se reprit-elle, *c'est impossible, vous avez raison, mais je suis tout de même fatiguée, alors finissons-en.*

— Pfff ! s'énerva Valentine. Elle dit ça parce qu'elle ne sait pas où on doit renvoyer le Grimoire, c'est tout !

— *Comment ? Mais qui est cette petite insolente ? s'emporta l'auteur. Dites-vous bien une chose : Estelle Fleetwood sait TOUT ! Non mais ! Puisque c'est ainsi, je ne dirai plus rien et je me plaindrai auprès de Brave. Et je vous ordonne de me ramener à la bibliothèque !*

Le livre se referma d'un coup sec. Oscar lança un regard noir vers Valentine, qui fouina ailleurs, gênée. Lawrence, qui s'était tenu jusqu'ici, se pencha sur la couverture.

— Chère Mrs Fleetwood, quel honneur de vous rencontrer, même quand vous vous énervez ! J'ai lu tous vos livres et je vous admire infiniment.

Le livre resta silencieux. Les enfants échangèrent un regard déçu, et Oscar s'apprêtait à saisir le livre quand la couverture se souleva et lui frappa le bout des doigts. Les mots s'alignèrent.

— *Ah, vous m'admirez ?* écrivit Estelle, incapable de résister à un compliment.

— Bien sûr, s'empressa de répondre Lawrence. Et je

ne suis pas le seul, croyez-moi : dans l'Univers d'Hépatolia, tout le monde vous connaît, on ne jure que par vous ! ajouta le garçon avec un sourire accroché d'une oreille à l'autre.

Valentine le dévisagea, intriguée. À en juger le visage béat de Lawrence, il était tout ce qu'il a de sincère !

— Si seulement je pouvais savoir autant de choses que vous, se lamenta le petit Hépatolien. Quelle chance !

— *Je vous comprends, mon garçon. Moi aussi, si je me rencontrais, je serais affreusement jalouse de moi-même.*

— Les Grimoires eux-mêmes en savent moins que vous, j'en suis sûr.

— *Ma modestie m'empêche de le dire, mais puisque c'est vous qui le dites...* répondit Estelle, folle de joie.

— Je suis certain que Valentine dit n'importe quoi, enchaîna Lawrence avec diplomatie. Bien sûr que vous savez où les Grimoires sont renvoyés quand ils ne savent pas répondre... tenta le garçon, malin.

— *Évidemment,* répondit Estelle, *c'est au...*

Elle se tut à nouveau. Elle n'était quand même pas idiote, même si elle aimait les compliments. Oscar et Valentine bousculèrent Lawrence pour qu'il insiste.

— S'il vous plaît, chère madame, pouvez-vous me le dire ? Ça restera entre nous, bien sûr, et je serais tellement fier d'apprendre quelque chose de plus de votre plume !

Estelle Fleetwood hésita. Valentine se pencha à l'oreille d'Oscar.

— Si on lui chatouillait le bord des pages avec les

flammes, je suis sûre qu'elle nous l'écrirait tout de suite, cette comédienne !

Oscar la menaça du regard. Estelle finit par se prononcer.

— *Bon, dit-elle, mais c'est vraiment pour vous. Elle est partie, la petite insolente ?*

— *Oui, oui, confirma Lawrence, elle est partie, vous pouvez tout me dire.*

— *L'auteur se décida enfin Il n'y a qu'un seul endroit pour raviver la mémoire d'un Grimoire – ou celle de n'importe qui, d'ailleurs : le Sanctuaire des Connaissances.*

— *Le... Sanctuaire des Connaissances ?* lut à haute voix Lawrence, fasciné. Mais qu'est-ce que c'est ?

— *C'est l'endroit où toutes les connaissances des Médecins sont réunies et précieusement gardées. Le contenu de tous les livres s'y trouve, car nous sommes obligés de l'y déposer avant de publier quoi que ce soit. Mais on y trouve aussi tout ce qui s'est raconté de génération en génération sans être écrit, et le passé de tous les Médecins. C'est la mémoire de notre Ordre, si vous voulez.*

— *Formidable,* s'écria Lawrence, sincèrement admiratif. J'adorerais passer ma vie dans un endroit comme le Sanctuaire des Connaissances !

— *Impossible, mon garçon,* décréta Mrs Fleetwood. *J'ai moi-même demandé à m'y rendre, on me l'a refusé. Vous n'auriez aucune chance...*

Les enfants eurent envie de rire. On avait certainement eu peur qu'elle se mette à donner des

leçons, même au Sanctuaire des Connaissances !

— À ce propos, reprit Estelle, vous êtes qui, exactement ?

— Eh bien, répondit Lawrence, très fier de reprendre la conversation avec une femme qui écrivait des livres, je m'appelle Lawrence, je suis...

— ... un jeune Médecin, comme moi, Mrs Fleetwood, coupa Oscar en tirant Lawrence par la manche. Vous nous aidez beaucoup, en tout cas. Est-ce que vous pouvez nous dire où se trouve ce Sanctuaire ?

— *Je vous l'ai dit : on ne vous laisserait même pas entrer. De toute manière, c'est top secret, mon petit. Bien, maintenant ça suffit*, trancha Estelle Fleetwood. *Je veux retourner dans la bibliothèque !*

Le livre d'Estelle Fleetwood se referma et, malgré tous les efforts des enfants, il fut impossible de le rouvrir.

Valentine se tourna vers ses amis.

— Vous vous rendez compte ! Ça veut dire que si on parvient à se rendre au Sanctuaire, on peut y porter ton Grimoire et le « débloquer » !

— Mieux, intervint Oscar. On pourra peut-être y consulter directement l'histoire de mon père et je n'aurai même pas besoin de mon Grimoire pour connaître la vérité !

— Elle ne nous dira jamais où se trouve ce Sanctuaire, dit Lawrence.

— On va le trouver, répondit Oscar, confiant. On va le trouver.

Il leva les yeux sur l'horloge : il était plus de minuit et demi. Il était temps de remettre en place le livre d'Estelle

et de monter dormir, si Oscar tenait à être en forme le lendemain.

Ils ouvrirent la porte du séjour avec précaution et se glissèrent dans le couloir. Une fois de plus, des pas résonnèrent dans le hall avant qu'ils aient pu atteindre l'escalier. Oscar poussa ses amis vers la cuisine. Mais cette fois, ce fut une mauvaise idée : les pas, qui ressemblaient furieusement à des talons qui claquaient sur le sol, se dirigeaient vers eux.

— Vite, souffla Oscar, dans le garde-manger !

Les trois amis se précipitèrent dans le placard grand comme une chambre et tirèrent la porte juste au moment où Cherie entra dans la cuisine. Lawrence tourna sur lui-même, ravi : ils étaient entourés de paquets de pâtes, de riz, de boîtes de conserve en tout genre, de bocaux et de bouteilles. D'huile, en l'occurrence ! Oscar le tira à lui pour l'obliger à se cacher. Valentine entrouvrit légèrement la porte et pouffa de rire : Cherie avait enroulé ses cheveux jaune paille autour de bigoudis multicolores. Elle portait une robe de chambre fleurie et des petites mules à pompons roses. Oscar voulut refermer la porte, Valentine le repoussa.

— Laisse, chuchota la fillette. Elle est trop drôle et en plus elle est complètement myope, elle ne nous voit pas !

La cuisinière ouvrit un placard, sortit un verre et le remplit de jus de fruits. Elle éteignit la lumière, pour le plus grand soulagement d'Oscar, et allait ressortir avec son verre, mais elle se ravisa et se dirigea vers le fond de la cuisine. Vers le garde-manger.

Les trois compères reculèrent, affolés, et Valentine

referma la porte. Un instant plus tard ils virent la poignée tourner : Cherie entra.

Oscar serra le livre d'Estelle Fleetwood contre lui et obligea ses deux amis à se plaquer contre le mur. Avec un peu de chance, elle ne les verrait pas en entrant. Ils retinrent leur respiration.

Cherie ouvrit la porte et se dirigea vers l'étagère du fond sans allumer la lumière ni regarder sur les côtés : elle connaissait le garde-manger comme sa propre armoire. Elle prit un grand pot de cornichons, une bouteille de lait et du pain de mie, et ressortit en claquant la porte. Les trois enfants soufflèrent.

— On peut dire qu'on a eu de la chance, dit Valentine avec un grand sourire. Quand je te dis qu'elle est complètement myope.

Lawrence, lui, ne dit pas un mot, immobile devant la porte. Oscar le bouscula.

— Sors, Lawrence, la voie est libre, on peut y aller.

— De la chance, tu disais ? reprit Lawrence en regardant Valentine. Pas sûr...

Oscar passa devant lui et poussa la porte : fermée.

— Elle a claqué la porte, gémit Lawrence, et elle ne s'ouvre que de l'extérieur...

Valentine n'avait plus vraiment envie de rire : ils étaient coincés dans ce placard pour la nuit et seraient découverts par Cherie dès demain matin.

— Aïe, ça se complique, dit la fillette qui était à court d'idées, pour une fois. On fait quoi, maintenant ?

— On n'a pas le choix, conclut Oscar.

Il se précipita sur l'étagère des conserves et, d'un

grand geste du bras, fit tomber toutes les boîtes. Le vacarme fut épouvantable.

— Tu es fou ? s'écria Lawrence, terrorisé.

Oscar n'eut pas le temps de lui donner la moindre explication. Ils entendirent Cherie revenir en courant dans le hall comme s'il s'était agi d'une cavalerie entière. La cuisinière se précipita dans la cuisine et ouvrit la porte du garde-manger.

— Oscar ! Mais... qu'est-ce que vous faites ici !

Elle entra et regarda tout autour du garçon qui trônait sur un tas de boîtes et de flacons. Dans son dos, deux silhouettes en profitèrent pour se faufiler et s'enfuir de la cuisine...

— Pardon, Cherie, j'ai eu faim, j'ai voulu prendre des cornichons sur l'étagère du haut et tout est tombé...

Cherie se pencha pour ramasser une bouteille d'huile qui avait roulé jusqu'à ses pieds.

— Euh... et j'avais soif, aussi, ajouta Oscar.

Elle lui caressa la joue et sourit.

— Aucune importance, mon petit Oscar, dit-elle. Moi aussi c'est mon péché mignon, les cornichons. Je ne peux pas m'empêcher d'en croquer, même en pleine nuit !

Oscar lui lança un regard d'ange.

— Allez vous coucher, Cherie, je vais ranger.

— Pas question ! Vous filez au lit et je m'occupe de tout ça demain, ne vous faites pas de souci. Allez, allez, au lit, ou Mr Brave va nous gronder.

— Sauf si on me donne quelques explications, précisa une voix grave derrière eux.

Winston Brave, enveloppé dans une robe de chambre

vert sombre, s'avança au milieu du garde-manger. Oscar jeta un coup d'œil derrière lui et poussa du pied le livre d'Estelle sous un tas de pâtes éparpillées.

Cherie prit la défense du jeune Médecus.

— Une petite faim au milieu de la nuit, Mr Brave. Rien de grave.

Le Grand Maître fixa intensément Oscar, qui regarda ailleurs, mal à l'aise.

— Bon appétit, alors, et ensuite au lit, Oscar. Il faut que tu sois en forme en journée, n'oublie pas.

Brave quitta la cuisine, et Oscar le suivit du regard.

— Merci, Cherie, dit-il, soulagé.

— Vous êtes encore là ? gronda gentiment la cuisinière. Filez !

Oscar profita du fait que Cherie lui tournait le dos pour récupérer le livre, puis il sortit le plus vite possible.

Il passa la tête dans le hall. Mr Brave était monté, le chemin était libre. Il courut jusqu'à la bibliothèque, rangea le livre qui se cala de lui-même entre les deux volumes qui l'encadraient habituellement, et il sortit en silence pour remonter l'escalier.

Lorsqu'il entra dans sa chambre, il se précipita sur son armoire. Dans le fond, Valentine et Lawrence ronflaient copieusement.

Il referma la porte en silence, se glissa sous les draps et fixa le plafond. Les mots d'Estelle Fleetwood et le Sanctuaire des Connaissances tournaient dans son esprit. Pourquoi, avant Estelle Fleetwood, personne ne lui avait parlé de ce formidable Sanctuaire ? Y cachait-on quelque chose qu'il ne devait pas connaître ?

Chaque jour, le monde des Médecins lui livrait un nouveau mystère, aussi fascinant que surprenant, mais qui lui permettrait sans doute de répondre aux questions qu'il se posait sans cesse, il en était certain.

La fatigue finit par avoir le dessus et il s'endormit en serrant un petit album photos dans les mains.



Le chantage de boyd

La semaine passa à une vitesse folle, la suivante aussi, et Oscar n'eut pas une seconde libre. Or ses amis et lui n'avaient qu'une chose en tête : interroger à nouveau Estelle Fleetwood sur le Sanctuaire et lui arracher l'information sur l'endroit où il se trouvait. Lawrence avait aussi suggéré d'interroger Alphonse de Saint-Larynx : puisqu'il avait écrit l'histoire des Médecins, il avait forcément entendu parler du Sanctuaire.

— Le problème, avait répondu Oscar à ses amis, c'est qu'Alphonse perd un peu la mémoire...

— Nous, on ne perd rien à essayer, avait tranché Lawrence, toujours logique et réfléchi. De toute manière, il ne faut pas non plus abandonner la piste de Boyd : il a dit qu'il pourrait t'aider à faire parler ton Grimoire si tu l'aidais en échange.

— Mais c'est du chantage ! s'était écriée Valentine. En plus, c'est sûrement lui qui est responsable du silence du Grimoire...

— Je ne sais toujours pas ce qu'il attend de moi, mais je n'ai pas du tout envie de l'aider, avait ajouté Oscar. Je préfère essayer de trouver le Sanctuaire avant de demander un service à Boyd.

Vendredi après-midi, il eut enfin un peu de temps pour préparer ses affaires avant de rentrer à Babylon Heights. Il avait prévu le coup : Valentine et Lawrence rempliraient sa valise pendant que lui profiterait de ce temps libre pour retourner dans la bibliothèque.

Il descendit vers 16 heures. Le hall était désert, Cherie en cuisine et Bones à ses occupations. Il ouvrit la porte de la bibliothèque, se glissa dans la salle et referma derrière lui.

Quand il se retourna, il s'immobilisa, presque paralysé, les yeux grands ouverts.

— Tiens, le petit Pill. Qu'est-ce que tu fais ici, loin de Babylon Heights ? Tu t'es perdu ?

Oscar n'en croyait pas ses yeux : Rufus Moss, le père de Ronan, ici, à Cumides Circle !

Le jeune Médecin se mordit la lèvre. Après Fletcher Worm au milieu du hall l'autre fois, c'était le père de Moss qui le surprenait ici. Le Grand Maître serait une fois de plus en colère contre lui, mais qu'y pouvait-il ?

Il remarqua immédiatement que Moss était assis dans un fauteuil bien particulier : Machiavel, celui de Fletcher Worm. Cela ne l'étonna pas vraiment, lui qui avait autant de sympathie pour le membre du Conseil que pour Moss.

— Je suis de la famille, répondit vaguement Oscar. Moss s'esclaffa.

— Toi, de la famille de l'avocat ? Ça m'étonnerait ! Bah,

si tu travailles ici l'été pour gagner un peu de sous, faut pas en avoir honte ! C'est même bien, quand on est pauvre, de vouloir s'en sortir...

Oscar se demanda s'il devait rester ou partir. Il n'avait pas envie de laisser Moss seul dans la bibliothèque, même s'il savait que les livres étaient capables de se protéger des regards indiscrets ou interdits. Il leva les yeux sur les étagères. A priori, aucun livre ne manquait. De toute manière, si le père était comme le fils, il n'aurait pas la curiosité de prendre un ouvrage pour le feuilleter.

— Voilà, c'est ça, se contenta de répondre Oscar. Et vous, vous connaissez le Grand...

Oscar se tut : il ne savait pas ce que Moss connaissait des Pathologus et du Grand Maître. Il préféra rester prudent.

— ... Vous connaissez Mr Brave ? se reprit-il.

Moss se leva et se mit à jouer avec une statuette posée sur l'étagère la plus proche. Il mastiquait bruyamment un chewing-gum et ponctuait ses phrases d'un petit claquement.

— Je vais te dire une chose, mon gars : moi, je suis ici parce que Winston Brave, tu vois, c'est mon voisin, maintenant. Et je suis venu le voir pour affaires, en plus... C'est ça, s'en sortir et devenir un type important, tu comprends ? Non, dit-il, méprisant, tu ne peux pas comprendre.

Oscar le dévisagea sans faiblir : un corps musclé et agressif, une peau marquée par l'acné, et des yeux effilés où brillait une lueur de méchanceté. Son fils lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Engoncé dans un

costume sombre, avec ses chaussures brillantes, ses bagues et ses chaînes en or, Rufus Moss faisait penser à un gangster de film.

— Et je vais te dire autre chose, ajouta Moss. Je me sens bien ici, c'est mon milieu, maintenant, dit-il en tournant sur lui-même pour admirer la belle pièce, et ça me va comme un gant. Vous ne m'avez pas manqué, tous les pouilleux de Babylon Heights. Mais alors vraiment pas. Bon, ta mère était plutôt jolie à regarder, mais quelle pimbêche quand elle me croisait ! On aurait dit qu'on n'existait pas... Alors qu'aujourd'hui, elle ne dirait pas non, j'en suis sûr...

Il se laissa lourdement tomber dans le fauteuil et se mit à rire. Oscar, qui s'était contenu jusqu'ici, explosa.

— Je vous interdis de parler de ma mère comme ça ! cria-t-il, les poings serrés. À nous non plus, vous ne nous manquez pas, au contraire, on est bien contents que vous soyez partis !

— Oh, mais c'est qu'il mordrait, ce petit gars ! Il faudrait que mon fils te corrige un peu plus souvent...

— Faudrait déjà qu'il y arrive au moins une fois, répliqua Oscar. En tout cas, vous avez bien fait de venir voir Mr Brave : si vous n'avez pas envie d'aller en prison un jour, il vaut mieux avoir un bon avocat...

Moss se redressa, beaucoup moins souriant qu'avant. On ouvrit la porte au même moment et Bones apparut, visiblement contrarié de trouver Oscar.

Si monsieur veut bien me suivre, dit-il en regardant Moss.

Rufus Moss pointa un doigt menaçant sur Oscar.

— Toi, on se reverra et je t'apprendrai à parler...

Il bouscula Oscar et suivit Bones, qui referma la porte derrière lui.

Rufus Moss n'était plus là mais Oscar ne parvint pas à oublier sa présence. Pourquoi le Grand Maître rencontrait-il cet homme ? Avait-il confiance en lui et sa famille ? Le jeune Médecus était partagé entre la colère, le doute et la jalousie. Il tenta de chasser ces idées et s'approcha des livres : il ne devait pas oublier pourquoi il était venu et que bientôt il quitterait Cumides Circle pour le week-end.

Il tourna la tête. Titus avait glissé en silence sur le parquet et l'attendait. Oscar lui sourit tristement et décida de retrouver son énergie. Il découvrirait le Sanctuaire et saurait prouver par la même occasion ce qu'il valait à Mrs Withers, à Mr Brave et aux autres membres du Conseil.

Il monta sur Titus et tira le livre d'Estelle Fleetwood. Rien à faire : le livre semblait s'accrocher à l'étagère, Estelle n'était pas disposée à parler avec lui. Il n'insista pas : il craignait que Bones revienne et l'oblige à sortir de la bibliothèque.

Il se souvint alors de la première suggestion de Lawrence : consulter le marquis Alphonse au sujet du Sanctuaire. Il déplaça Titus et grimpa à nouveau pour tendre le bras vers le beau volume en cuir sur l'histoire des Médecus, mais un bruit attira son attention. Il tourna la tête et soupira. Une fois de plus, Boyd se manifestait en s'agitant sur son étagère. Oscar décida de l'ignorer, mais le vacarme risquait d'attirer le majordome ou Cherie, et

Boyd le savait bien ; il le faisait sans doute exprès pour forcer Oscar à lui répondre. Le jeune Médecus finit par céder.

Il descendit de Titus et posa – ou plutôt jeta – le livre de Boyd sur la grande table. Il hésita pendant que l'ouvrage gigotait, puis se décida à l'ouvrir.

— *Tu aurais pu me poser un peu plus doucement, petit !* s'écria Boyd en grosses lettres mal formées. *Si tu crois que c'est comme ça que je vais t'aider !*

— Je n'ai pas besoin de vous, répondit fièrement Oscar.

— *Ça, ça m'étonnerait*, répondit Boyd. *Je suis sûr que ton Grimoire ne t'a toujours pas parlé, et si tu comptes sur le vieux croûton, là, avec son bouquin d'histoire qui assomme tout le monde, bonne chance ! Enfin, puisque tu penses qu'on n'a rien à se dire, tant pis pour toi. Remets mon livre en place...*

Oscar hésita. Boyd avait raison et le savait : le jeune Médecus ne pourrait pas s'empêcher d'écouter ce que Boyd avait à lui proposer.

— Bon, finit par dire Oscar, qu'est-ce que vous voulez ?

— *Je te l'ai déjà dit : je te propose un échange de services.*

— Lequel ? s'impatenta Oscar.

— *Hou, mais il est de mauvaise humeur, le petit !*

— *Si vous continuez à faire le malin, je vais vous ranger, mais pas dans la bibliothèque : vous allez finir dans la cheminée du séjour !*

Il semblait tellement furieux que Boyd le prit au

sérieux et tenta de calmer le jeu.

— *Bon, bon, ça va, ne t'énerve pas.*

L'auteur s'était amadoué, et Oscar comprit que Boyd avait tout autant besoin de lui que l'inverse.

— *C'est simple*, reprit Boyd en essayant de faire le moins de taches possible sur sa feuille, *je veux bien t'aider à faire parler ton Grimoire, mais toi, en échange, tu vas me faire sortir d'ici !* écrivit l'auteur en grosses lettres.

— Sortir d'ici ? Mais où vous voulez aller ?

— *Je veux que tu m'emmènes avec toi... dans un corps.*

— Quoi ? ! Une Intrusion ? Mais pourquoi ?

— *Parce que je suis mort depuis des années et que j'ai terriblement envie d'y retourner ! Je veux que tu m'emmènes avec toi lors d'une Intrusion !* répéta Boyd comme un enfant qui faisait un caprice. *Et pas tout seul !*

Oscar dut relire les derniers mots tant il était surpris par la demande.

— Comment ça, « pas tout seul » ?

— *Estelle Fleetwood veut partir en voyage dans le corps. Ça lui manque, à elle aussi.*

— Depuis quand vous vous occupez de ce qui manque à Mrs Fleetwood ?

— *Ça a changé*, décréta Boyd, *et puis ce ne sont pas tes affaires ! Tu voulais connaître ma proposition, tu la connais !*

— Mais je ne peux pas !

— *Et pourquoi ?*

— Parce qu'on ne peut pas partir comme ça dans un corps avec... avec des livres !

— *Ne me prends pas pour un imbécile, Oscar Pill, je te rappelle que je suis Médicus moi aussi, même si je suis mort ! Je sais exactement ce qu'on peut faire et ce qu'on ne peut pas faire, et prendre des livres avec soi, c'est tout à fait possible !*

Oscar ne sut que répondre. Il était complètement perdu. A priori, ce que demandait Boyd n'était pas si difficile à faire : même si deux livres risquaient d'être un peu encombrants, il pourrait bien les caser dans la grande poche intérieure de sa cape, avec son Grimoire. Cela dit, il ne savait pas si Mrs Withers l'accepterait et, surtout, il ne faisait pas confiance à Boyd. Il avait besoin d'en savoir plus.

— Quel intérêt pour vous de pratiquer une Intrusion ?

— *Je te le répète : ça me manque terriblement. Ça me rappellera de bons souvenirs, et...*

— Et... ?

— *Et j'aurai l'impression d'être un peu plus vivant que sur cette étagère, voilà tout !* gribouilla Boyd. *Tu n'es pas obligé d'accepter, mais souviens-toi que si tu veux que je t'aide, il faudra en faire autant.*

Boyd n'attendit pas la réponse du jeune garçon et se referma d'un claquement.

Oscar connaissait Boyd : il était capable de se vexer, et s'il décidait de ne plus aider le jeune Médicus, il ne reviendrait plus sur sa décision. Il prit encore quelques secondes pour réfléchir. Au fond, il ne perdait rien à accepter. Il en parlerait ensuite à ses deux amis et il pourrait toujours revenir en arrière.

Il finit par rouvrir *l'Anthologie des Pathologues*.

— Bon, dit-il, c'est d'accord. Mais si vous ne tenez pas votre parole...

— *Je sais : tu me jetteras dans la cheminée du séjour ! Très bien, se réjouit Boyd, je suis pressé de partir ! Quand ?*

— Je ne peux pas encore vous le dire ; je ne sais pas quand aura lieu la prochaine Intrusion.

— *Ah non ! s'exclama Boyd. Pas question d'attendre que la vieille Withers...*

— Si vous parlez d'elle encore une fois de cette façon, je ne vous emmènerai jamais ! s'emporta Oscar.

— *Bon, ça va, ça va. Disons qu'il n'est pas question que notre voyage dépende de la v... euh, de Berenice Withers, se reprit Boyd en effaçant le mot qu'il commençait à écrire. Estelle et moi, on veut juste sortir de cette bibliothèque, donc tu n'as qu'à nous emmener à l'extérieur de Cumides Circle et pratiquer une Intrusion sur n'importe qui ! D'une pierre, deux coups : on prend l'air, et on voyage dans le corps !* conclut Boyd, ravi.

Oscar hésita. Emmener deux livres dans un corps, c'était une chose, les faire sortir de Cumides Circle et pratiquer une Intrusion sans le contrôle de Mrs Withers, c'en était une autre. Il se rappela les consignes valables pour tous les Médecus : jamais d'Intrusion sans prévenir le Conseil. Jamais.

— *Dépêche-toi, Pill junior. J'entends du bruit, Bones va revenir. Et si tu refuses aujourd'hui, je ne te donnerai pas de seconde chance, tu es prévenu !*

Oscar prit encore un instant avant de se décider.

— Bon, d'accord. Je viendrai vous chercher.

— *Quand ?*

— C'est moi qui choisis ! répondit Oscar, qui ne comptait pas non plus se laisser faire jusqu'au bout. J'essaierai la semaine prochaine.

— *Soit, capitula Boyd, mais ne traîne pas : mon offre ne tiendra pas longtemps.*



Une valise de poids

Oscar s'était empressé de monter dans sa chambre pour raconter à Valentine et Lawrence la discussion qu'il avait eue avec Boyd.

— Ces livres sont stupides, déclara Valentine en secouant la tête. Nous, on ne rêve que d'une chose, c'est sortir du corps, et eux ils veulent y entrer ! Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu vas accepter son échange ?

— Je ne sais pas encore, répondit Oscar. Je n'ai que mon Grimoire pour me parler de mon père. Si Alphonse ne connaît rien du Sanctuaire des Connaissances et si Estelle Fleetwood ne veut plus rien nous dire, il n'y a que Boyd pour m'aider à le faire parler.

— Pourquoi tu n'en parles pas à Mrs Withers ou au Grand Maître ? demanda Valentine.

— Ils ne veulent rien me dire de mon père, et de toute manière, si je leur dis que Boyd a « bloqué » mon Grimoire, Boyd dira le contraire et ils ne me croiront pas.

Lawrence, qui réfléchissait dans son coin, se joignit à

ses amis.

— Et si Boyd a menti et qu'il ne peut *rien* faire pour le Grimoire ?

— Il ne prendrait pas ce risque, répondit Valentine. Il sait que s'il a menti, la cheminée l'attend...

— Il faut quand même essayer, décida Oscar. Finalement, j'ai juste à emporter les deux livres dans un corps, rien de plus... Mrs Withers n'en saura rien et le Grand Maître non plus puisque je choisirai un corps à l'extérieur de Cumides Circle, sans le dire à qui que ce soit...

— Comment tu comptes t'y prendre ? demanda Valentine, tout excitée par l'aventure.

— Ce week-end, je vais chercher un volontaire à Babylon Heights.

— Et si personne ne veut servir de cobaye ? insista la fillette.

— On n'est pas obligé de demander la permission, répondit Oscar avec un sourire. Je m'introduirai dans le corps sans que la personne s'en rende compte, voilà tout !

Lawrence partageait l'avis d'Oscar : il fallait accepter la proposition de Boyd. Mais comme il était logique et prudent, un « léger » détail le préoccupait.

— Si tu pratiques une Intrusion sans prévenir le Conseil et que ça se passe mal, dit-il, personne ne pourra t'aider...

— Ah, mais si : nous ! affirma Valentine en saisissant le bras de Lawrence et sans même lui demander son avis. Tu ne penses quand même pas qu'on va le laisser y aller tout seul ? Il aura besoin de nous ! J'ai même mieux à

proposer, dit-elle.

— Quoi encore ? se méfia Oscar.

— On vient avec toi ce week-end. On t'accompagne à Babylon Heights !

Cette fois, même Lawrence leva les yeux au ciel.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ! s'exclama le garçon. Oscar ne va pas emporter les deux livres avec lui ce week-end pour pratiquer une Intrusion !

— Non, mais il faut l'accompagner pour choisir celui ou celle qui va nous prêter son corps. Et puis... et puis...

— Et puis tu meurs d'envie de sortir, voilà tout ! dit Lawrence.

— Reste ici, alors, si ça te plaît tant de rester enfermé dans cette maison ! Moi, j'ai envie de voir ce qui se passe dehors ! Oscar, supplia Valentine, emmène-moi ! On réfléchira à la meilleure façon de répondre à Boyd, de prendre les livres pour l'Intrusion, je ne sais pas, moi ! Je suis sûre que je peux être utile.

De toute manière, intervint Lawrence, qui commençait à regretter sa première réaction et qui n'avait pas du tout envie de rester seul tout le week-end, comment veux-tu qu'on sorte d'ici et qu'on monte dans la voiture avec Oscar sans être vus ?

— Fais-moi confiance, dit-elle en se tournant vers la valise ouverte au beau milieu de la pièce.

Les deux garçons s'en approchèrent. Oscar s'emporta.

— Mais... tu as vidé ma valise ! Je l'avais remplie pour rapporter mes affaires à la maison !

Valentine ne fit pas attention aux reproches du jeune Médecus et sauta dans la valise. Elle s'allongea, se

recroquevilla et leva son visage souriant.

— Vous voyez, on y entre facilement et il y a même assez de place pour que tu t'y mettes, Lawrence !

Lawrence recula.

— Non mais, ça va pas la tête ! Tu es folle, on ne peut pas...

— Allez, insista Valentine en tirant sur la jambe de son pantalon, viens, essaie, au moins !

Lawrence voulut reculer mais Valentine refusa de lâcher prise. Le garçon plongea en avant et atterrit au beau milieu de la valise, écrasant la fillette de son poids.

— Eh, pas comme ça ! cria Valentine, à moitié étouffée. À côté de moi, pas *sur* moi !

Oscar s'était mis à rire et tentait désespérément de soulever Lawrence, quand on frappa à la porte. Le rire se transforma en frayer.

— Mr Oscar ? C'est Jerry, vous êtes prêt ?

— Oui, euh, enfin, non, je...

Oscar eut juste le temps de voir la poignée s'abaisser et de rabattre le dessus de la valise.

La porte s'ouvrit et ce fut Bones qui apparut sur le seuil.

— Je n'ai pas dit « entrez » ! s'écria Oscar, furieux.

— Désolé, Mr Oscar, répondit Jerry qui se tenait un pas en arrière, dans le couloir. Ce n'est pas moi...

— Je sais que ce n'est pas vous, répondit Oscar en foudroyant le majordome du regard.

Bones semblait se moquer complètement des reproches d'Oscar et regardait autour de lui, intrigué.

— C'est étrange, j'ai entendu des rires dans la

chambre, dit-il de sa voix lente. J'ai cru qu'il y avait du monde qui s'était permis d'entrer sans votre permission, justement.

— C'est moi qui riaais, répondit Oscar. C'est interdit ?

Bones ne répondit pas. Oscar baissa les yeux sur la valise et remarqua avec effroi la couette rouge de Valentine qui dépassait. Il s'agenouilla entre Bones et la valise, glissa la touffe de cheveux comme il pouvait à l'intérieur et verrouilla son bagage.

Jerry bouscula Bones sans ménagement et se planta devant le jeune Médecus.

— Je peux prendre votre valise, Mr Oscar ? Je crois qu'on vous attend, chez vous. Il est temps d'y aller.

Oscar aurait voulu réclamer un délai pour faire sortir en vitesse Valentine et Lawrence, mais il n'eut pas le temps de répondre : Jerry empoigna la valise et la souleva. Sous l'effet de la surprise, il vacilla, malgré son corps trapu et musclé.

— Dites donc, s'étonna le chauffeur, c'est la première fois qu'elle est aussi lourde ! On dirait que vous emportez le lit avec vous !

Sans attendre, il la traîna comme il put dans le couloir. Arrivé en haut de l'escalier, il poussa la valise d'une marche à l'autre. Oscar fit une grimace de douleur en pensant à ses malheureux compères enfermés, secoués et ballottés comme des sacs de pommes de terre sur chaque marche. Il craignait déjà le moment où Jerry jetterait la valise dans le coffre... Dans la maison familiale de Kildare Street, ils s'amuseraient certainement à compter les bleus ! Il songea aussi à la réaction de sa mère lorsqu'elle

découvrirait la présence des deux enfants avec son fils.

Il préféra oublier les problèmes à venir : il en avait bien assez pour l'instant et il fallait déjà prier pour que tout se passe bien jusqu'à ce qu'il arrive à Babylon Heights.

Bones sortit et Oscar le suivit de près. Il n'espérait qu'une chose, c'est que le majordome ne se doute de rien et ne se mette pas à fouiner du côté de la valise. Le jeune garçon le dépassa dans l'escalier et se colla à Jerry qui suait sang et eau en portant le fardeau. Pour une fois, Oscar se réjouit des mauvaises habitudes de Bones, qui ne proposa pas à Jerry de lui donner un coup de main.

Quand le pauvre chauffeur parvint à passer le seuil de la maison et à traîner la valise jusqu'à la voiture, Oscar souffla. Mais il ne fut véritablement soulagé que lorsqu'il claqua la portière et que la voiture démarra.

Ils traversèrent la ville en parlant de tout et de rien. Oscar évitait soigneusement le sujet de la valise et tentait de distraire le chauffeur. Il aperçut enfin le clocher rose de Babylon Heights derrière plusieurs rangées de toits.

Quelques minutes plus tard, ils arrivaient à Kildare Street. Violette dévala l'escalier et sauta sur son frère, les mains chargées de dessins bizarres et de nouvelles inventions. Sa mère, elle, se contenta de sourire et de l'embrasser.

— Merci, dit Oscar à Jerry qui déposait – ou plutôt qui laissait s'effondrer – la valise dans le hall de la maison. Vous n'avez pas besoin de la monter dans ma chambre, Jerry. Je vais la vider ici, il y a tout mon linge sale à mettre dans la buanderie.

— Au beau milieu de l'entrée ? s'étonna Celia.

En général, c'était plutôt l'inverse : Oscar reprochait souvent à sa mère d'être un peu désordonnée et de vivre dans une maison propre mais où on trouvait de tout un peu partout.

Jerry ne se fit pas prier et s'éclipsa au plus vite.

— Bon, eh bien, si ton linge est là-dedans, autant la vider, cette valise, dit Celia, déjà penchée.

— Non ! s'écria Oscar en retenant le geste de sa mère. Non, laisse, je vais m'en occuper, je t'assure, je...

Un coup porté contre la coque de la valise lui coupa la parole. Celia examina le bagage d'un œil inquiet. Comme Violette était loin de la valise, occupée à trier les œuvres d'art réalisées à partir de matériaux aussi invraisemblables les uns que les autres et qu'elle destinait à Oscar, et qu'elle-même n'avait pas touché la valise, un fait s'imposait : le coup provenait de *l'intérieur*. Elle dévisagea son fils d'une manière qu'il connaissait bien et qui signifiait : « Oscar, je veux une explication. » Le problème, c'est qu'il ne savait pas par quel bout prendre l'explication, justement... Une série de cris étouffés l'obligea à prendre une décision. Violette leva la tête de son tri et sourit, ravie :

— Ça alors ! Tu as rapporté une valise qui parle ! C'est une super-idée !

Celia se mit à genoux et ouvrit le petit cadenas. Le couvercle se rabattit de lui-même, et deux têtes ébouriffées firent surface comme des zombies venus d'une autre planète.

Celia ouvrit des yeux tout ronds, et Violette, toujours

souriante, pencha la tête de côté sans dire un mot. Ce fut Lawrence qui retrouva ses esprits le premier.

— Chère madame, commença-t-il avec beaucoup de politesse, c'est très aimable à vous de nous recevoir.

Celia ne sut pas trop quoi répondre, et devant la scène hallucinante qui se présentait sous ses yeux, elle finit par rire.

— Je vous en prie, cher monsieur, répondit-elle sur le même ton que Lawrence. Un petit détail : je ne crois pas vous avoir invité. Mais soyez le bienvenu. Puisque mon fils ne m'a pas prévenue, pourriez-vous me dire qui vous êtes ?

— Je m'appelle Lawrence, je suis... je suis...

Lawrence interrogea Oscar du regard. Qu'avait-il le droit de dire ? Que savait la mère d'Oscar ? Les événements avaient été tellement précipités que les enfants n'avaient échafaudé aucun plan ! Valentine se redressa, elle aussi.

— Et moi, je suis Valentine. En fait, Érythra 34 - 46 - 352°, mais vous pouvez m'appeler Valentine, c'est plus simple.

— Merci, répondit Celia, dont le regard vers son fils se faisait de plus en plus noir. C'est vrai qu'Érythra 34 etc., ça n'est pas très pratique. Oscar, je crois qu'on doit parler, tous les deux.

Violette se planta devant Valentine avec un sourire accroché d'une oreille à l'autre.

— J'adore la couleur de tes cheveux ! dit-elle, enthousiaste. C'est trop cool ! J'ai des chaussures rouges, si tu veux je te les prêterai.

— Et moi, répondit Valentine, flattée, j'adore la ferraille que tu as dans la bouche, là, dit-elle en cognant contre l'appareil dentaire de Violette. C'est pratique, en plus, quand tu as besoin de fer. Moi, je dois en manger tout le temps pour être en forme !

Oscar s'approcha de sa mère.

— Maman, je vais tout t'expliquer.

— Oh, mais vraiment, c'est trop gentil de ta part.

— S'il te plaît, est-ce que Valentine et Lawrence peuvent rester ici ce week-end ? Ils ne peuvent pas rentrer : si tu les ramènes à Cumides Circle, Mr Brave va les renvoyer en Hépatolia et...

Celia posa un doigt sur la bouche de son fils.

— Stop, jeune homme, je ne comprends rien à tout ça. Alors, première chose : Violette, ta nouvelle copine va dormir dans ta chambre avec toi, et tu montres celle de ton frère à Lawrence.

Oscar sauta au cou de sa mère et s'élança avec les autres enfants dans l'escalier. Celia le rattrapa en empoignant sa tignasse rousse.

— J'ai dit : *Violette*. Toi, tu me suis dans la cuisine : tu me dois quelques phrases un tout petit peu plus claires.

Lorsque Oscar eut enfin fini d'expliquer la présence de Lawrence et de Valentine dans le monde des humains, sa mère soupira.

— Si j'ai bien compris, je suis complice de mon Médecin de fils, qui est plus désobéissant et anarchique que jamais ! Tu ne changeras donc jamais, mon Oscar ? Mais comment va-t-on se sortir de cette affaire, cette fois ?

Elle se leva de sa chaise et regarda autour d'elle, les

poings sur les hanches.

— Bien, une urgence, maintenant : trouver du fer pour cette petite, je ne sais plus trop quoi pour le garçon, et faire un repas digne de ce nom pour cette colonie de vacances ! Il ne me reste plus qu'à filer faire des courses.

Oscar se mit à rire.

— Maman, le steak haché et les frites, pour une fois, ça ira parfaitement.

— Tant mieux, je n'avais pas l'intention de faire autre chose, répondit Celia. En attendant, inutile d'ameuter tout le quartier avec ta copine rouge et ton copain jaune ; je n'ai pas encore préparé de réponse acceptable si on me pose une question sur les amis de mon fils... C'est clair ?

— Très clair, confirma Oscar au garde-à-vous.

Le soir venu, la maison se transforma en véritable camping.

Violette avait cédé son lit à Valentine ravie d'avoir enfin une copine dans ce monde de garçons, même si la sœur d'Oscar lui paraissait encore plus bizarre que les autres êtres humains. Elle la trouvait drôle, et ses remarques étranges et ses habits de toutes les couleurs la faisaient rire. Violette était tellement plus amusante que les autres (rares) personnes qu'elle avait rencontrées ou aperçues en cachette, comme Bones ou Mr Brave.

Au beau milieu de la nuit, Violette avait décidé d'observer la lune et d'attraper la lumière blanche qui s'en échappait, « parce qu'elle est beaucoup plus belle que la lumière des ampoules ou même du soleil », avait expliqué la sœur d'Oscar. Valentine, enfermée dans le

Grand Réseau Inter-Universel puis toutes les nuits dans l'armoire qu'elle partageait avec Lawrence, depuis qu'elle était sortie du corps de Bones, n'avait jamais vu la lune. Elle s'était installée près de Violette, en chemise de nuit, et les deux fillettes s'étaient raconté mille choses délirantes d'une façon tout à fait naturelle. En fait, Violette était une extraterrestre dans son propre monde, et Valentine venait d'un autre monde. Toutes les deux, elles étaient très différentes des autres petites filles de Pleasantville (et du reste de la terre !), et ce qui était *différent* ne les choquait pas. Violette était heureuse de se rendre compte qu'il pouvait exister des fillettes de son âge qui la comprenaient – et qui l'acceptaient, surtout, avec ses bizarreries. C'était tellement rare !

Elles auraient bien continué toute la nuit à papoter si Celia ne les avait pas menacées de les séparer.

Lawrence, lui, avait très vite trouvé son bonheur dans la chambre d'Oscar : les étagères remplies de livres. Oscar avait bien tenté un jeu sur sa console vidéo, mais en vain. Au bout de quelques secondes, Lawrence avait préféré lâcher le joystick pour se précipiter sur un roman qui le fascina en quelques instants.

— *Voyage au centre de la Terre...* s'amusa Lawrence. C'est qui, ce Jules Verne ? C'est bien ce qu'il écrit, mais il faudrait lui dire qu'il y a beaucoup plus passionnant à l'intérieur du corps humain ! Dommage qu'il n'ait pas été Médecus, celui-là, il aurait eu des tas de choses à raconter en rentrant de ses voyages...

— C'est un peu tard pour le lui dire, répondit Oscar. Il est mort.

— Tant pis, soupira Lawrence. Tiens, et ça, c'est quoi ?

— Spiderman ? *Tu ne connais pas Spiderman ?* Mais tu vis où, toi ?

— En Hépatolia, répondit Lawrence avec beaucoup de sérieux. Et ça parle de quoi, Spiderman ?

— C'est l'histoire d'un héros, un homme-araignée qui sauve New York des méchants. C'est génial !

Lawrence ne dit plus un mot et se lança dans la lecture du premier volume. Le jeune Hépatolien lisait à une vitesse fulgurante, ce qui impressionnait Oscar qui partageait pourtant le plaisir de lecture avec son ami. Lawrence releva la tête cinq albums plus loin.

— C'est bien, décréta-t-il.

— Non, répliqua Oscar. C'est pas bien, c'est génial !

— C'est génial, mais ça n'existe pas ! Moi, je connais un garçon qui vit dans un monde bien réel, mais qui a des pouvoirs plus impressionnants qu'un homme-araignée...

— Qui ?

Lawrence le fixa par-dessus ses lunettes.

Toi, malin !

— Oscar haussa les épaules. D'abord, pour lui, personne n'égalait Spiderman, même si c'était irréel. C'était grâce à lui qu'il avait pris goût à la lecture. Par ailleurs, il estimait que ce qu'il était capable de faire depuis qu'il avait rencontré Mrs Withers n'avait rien d'exceptionnel. Il trouvait ça plutôt normal : son exemple restait son père et il avait juste envie de faire aussi bien que lui et qu'on soit fier du Médecus qu'il serait.

— Tu te rends compte de tout ce qui t'arrive ? reprit Lawrence. Tu vis ici comme tout le monde avec ta famille

et tes amis, tu apprends des choses formidables à Cumides Circle et en même temps tu peux entrer dans le corps humain, voyager dans cinq autres Univers et découvrir ce que personne ne connaît mais qui *existe* !

— Pour l'instant, j'essaie juste de rapporter mon premier Trophée, dit Oscar sans gloire.

— Et tu y es presque arrivé du premier coup. Oscar, tu es quelqu'un d'incroyable, tu le réalises ? demanda le petit garçon d'un autre monde.

Oscar secoua la tête.

— Je n'ai rien fait, je suis juste... je suis juste Médecus, c'est tout.

— Oui, mais c'est déjà beaucoup, répondit Lawrence. Et vous n'êtes plus très nombreux, c'est mon père qui me l'a dit. Et on a besoin de vous. Ici, sur terre, pour sauver les êtres humains, mais surtout dans le corps pour nous aider dans les cinq Univers.

Il ne répondit pas. Il se souvint de ce qu'avait dit Mrs Withers puis Maureen Joubert au sujet de son père : il avait fait de grandes choses pour les êtres humains. Maintenant, c'était son tour et il se sentit tout petit, malgré les mots de Lawrence. En même temps, il avait plus envie que jamais d'aller au bout de son chemin de Médecus.

— Mais c'est bien, reconnut Lawrence en plongeant à nouveau dans sa lecture. C'est quand même très bien, ces histoires d'homme-araignée, même si ça n'existe pas.

— Eh bien, dit une voix féminine de l'autre côté de la porte, Spiderman va éteindre la lumière vite fait dans cette chambre sinon les fessées seront bien réelles, elles.

Celia entrouvrit la porte et les garçons filèrent au lit : Oscar dans le sien, au-dessus du bureau, et Lawrence par terre, sur un matelas de fortune.

— C'est quand même mieux que les couvertures au fond d'une armoire, dit-il avant de s'endormir.

Le lendemain, les enfants se levèrent aux premiers rayons de soleil qui traversèrent les fenêtres. Ils coururent prendre leur petit déjeuner, et avant même que Celia ait pu les retenir, les quatre étaient dans les rues de Babylon Heights.

Celia avait tout de même donné des consignes : Valentine et Lawrence étaient des cousins éloignés d'Angleterre. Leurs parents étaient des gens un peu bizarres et chez eux les filles se teignaient les cheveux en rouge et les garçons avaient une drôle de couleur de peau, voilà tout.

— Et surtout, surtout, précisa Celia, pas d'explication. Moins vous en dites, mieux ce sera.

Si les enfants s'étaient dépêchés de partir, c'était aussi parce que très tôt le matin, le klaxon d'une voiture de sport avait résonné dans la rue comme si son chauffeur s'était assis dessus. Depuis son lit, Oscar l'avait tout de suite reconnu ; la journée s'annonçait mal. Et quand les enfants étaient descendus dans la cuisine, Oscar et Violette avaient eu la mauvaise surprise d'y trouver ce pot de colle de Barry Huxley qui s'accrochait à leur mère. Ils avaient beau savoir que Barry était gentil avec elle, qu'il lui faisait de jolis cadeaux et qu'il l'emmenait au restaurant, ils n'arrivaient pas à croire qu'elle passait de

bons moments avec lui. Celia avait pris du temps pour leur expliquer qu'elle ne remplacerait jamais leur père dans son cœur, mais qu'elle avait besoin de voir des gens.

— Mais pourquoi lui ? s'était emporté Oscar. Il est trop nul !

— Oscar, s'il te plaît ! l'avait grondé sa mère. Tu n'as même pas fait l'effort de le connaître, tu ne lui as donné aucune chance.

— La chance de quoi ? avait-il crié. D'être sympa et intelligent ? Ça, ça m'étonnerait ! Tout ce qu'il sait dire, c'est « heeeeeein ? » !

Et il était parti en courant. Depuis, ils n'en avaient pas reparlé mais les enfants évitaient tout simplement d'être à la maison quand Barry rendait visite à sa mère.

Ce matin, quand Oscar aperçut la carrure monumentale de Barry dans la cuisine, il hésita, mais Valentine, Lawrence et Violette le poussaient par derrière et les quatre déboulèrent dans la pièce. Violette se mit à chantonner sans quitter du regard le grand type blond, Lawrence nettoya ses lunettes et Valentine fronça les sourcils.

— Je ne sais pas qui c'est, dit-elle à l'oreille d'Oscar, mais je sais déjà que je n'ai pas envie de le savoir !

Barry se retourna et siffla de surprise.

— Dis donc, Celia, t'en as fait deux autres pendant la nuit ou quoi ? Hein ?

Il se mit à rire bêtement de sa propre blague. Et comme il était le seul à le faire, il se crut obligé d'en rajouter.

— En tout cas, ils ont tous un défaut de couleur !

Les enfants préférèrent s'asseoir tandis que Celia s'activait pour les servir, gênée. Lawrence eut un peu de mal à grimper sur un tabouret haut. Barry voulut l'aider et fit la grimace.

— Eh, mon gars, faudrait voir à perdre tout ça, heeein, dit-il en pinçant le ventre rebondi du garçon. Remarque, c'est pas en mangeant des pâtes au petit déjeuner que ça va s'arranger !

— Barry, s'il te plaît... se contenta de répondre la jeune femme.

— Ben quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— T'as dit tout ce que tu sais dire, marmonna Oscar.

Barry, qui ne l'avait pas entendu, partit d'un nouveau rire tonitruant. Lawrence n'osa pas répondre et le jaune de son visage vira à l'orange. Il toucha à peine à ce que Celia lui avait servi selon les conseils d'Oscar. Le jeune Médecus lança un regard furieux à Barry, puis à Celia. Ils se dépêchèrent de finir et tous se levèrent, soulagés.

Ils étaient déjà au bout du jardin quand Oscar entendit sa mère :

— Oscar, ne rentrez pas trop tard !

— À ce soir ! répondit Oscar sans se retourner, en priant pour que cet abruti ne soit plus là au retour.

Les quatre enfants descendirent joyeusement la rue.

Lawrence et Valentine ouvraient des yeux immenses sur ce qu'ils n'avaient jamais vu : les maisons en enfilade, les façades colorées, les gens si différents des peuples qu'ils côtoyaient, les voitures qui se frayaient difficilement un chemin à travers la foule, les cris et les rires qui fusaient. Les gens se penchaient aux fenêtres et héraient

les enfants Pill :

— Bonjour, mes petits rouquins ! Comment se passent vos vacances ? On ne te voit pas souvent en ce moment, Oscar !

Violette faisait des signes à toutes les personnes qu'ils croisaient, tandis qu'Oscar répondait tant bien que mal, encore perturbé par la présence de Barry « Hein » chez eux. Des cris plus forts que les autres l'arrachèrent à ses pensées : Jeremy O'Maley, son copain de classe, se précipita vers lui, bientôt rejoint par son grand frère, Barth.

— Oscar ! C'est cool ! s'écria Jeremy. Ça fait longtemps qu'on ne t'a pas vu. Tu restes à Kildare Street ce week-end ?

— Oui, je suis venu avec deux... cousins. Valentine et Lawrence.

Jeremy fit un signe de tête au garçon et adressa un sourire à Valentine. Manifestement, il était surpris.

— Je savais pas que tu avais des cousins. Ils... ils ne te ressemblent pas beaucoup !

— Non, reconnut Oscar, qui préférait suivre le conseil de sa mère et ne pas trop s'engager sur le sujet. Ce sont des cousins éloignés.

— Et grâce à Oscar qui les a rencontrés, ils se sont rapprochés ! ajouta Violette, tout à fait satisfaite de son explication. Donc ce ne sont plus des cousins éloignés !

— D'accord, Violette, c'est bon, s'empressa de dire Oscar qui craignait une gaffe de sa sœur. Qu'est-ce que vous faites aujourd'hui ?

— On allait vous proposer d'aller à Babylon Park.

— Tiens, remarqua Oscar, tu ne travailles pas au Bazar, aujourd'hui ? Les affaires ne marchent pas ?

Jeremy se mit à rire.

— T'es fou ? Elles marchent super-bien ! D'ailleurs, si je vous propose le parc, c'est parce que justement j'y organise une kermesse avec tombola, boissons, gâteaux, tout !

— Laisse-moi deviner, répondit Oscar. Les gâteaux viennent de chez Mrs Orfanoudakis, les boissons de chez tes parents, et les lots de la tombola, c'est ce que tu n'arrives pas à vendre au Bazar...

Jeremy tapa dans la main que lui tendait Oscar.

— Et le prix du billet de tombola est encore plus élevé que le prix des choses que je n'ai pas réussi à vendre, évidemment ! Bravo, t'as tout compris, Oscar. On devrait s'associer, je t'assure !

Les enfants partirent pour la kermesse et s'y amusèrent toute la matinée. Jeremy offrit un billet de tombola à Valentine qui gagna un tire-bouchon qui ne débouchait aucune bouteille mais qui se transformait en stylo. Elle examina un bon moment l'objet sans comprendre à quoi cela pouvait bien servir et finit par remercier Jeremy.

Oscar et Barth participèrent à une compétition de course en sac. Entre deux épreuves, Oscar perçut Ayden Spencer, le jeune garçon timide qu'il avait défendu contre Moss dans la cour de récréation. Oscar n'avait pas oublié comment les choses s'étaient soldées : il avait fini avec deux heures de retenue. Il en voulait encore à Spencer.

Ce dernier s'approcha de lui avec un regard fuyant.

— Salut, Oscar.

— Salut, répondit-il sèchement.

— Tu fais la compétition ? demanda le jeune garçon avec envie.

— Oui. Pas toi ? C'est vrai, faut être courageux pour ça, dit-il avec rancœur.

— Je... je peux pas, répondit Spencer, tout rouge. Le docteur ne veut pas, il dit que c'est trop dangereux.

Oscar se souvint du corset, ce drôle de plâtre que portait Spencer autour du corps pour protéger sa colonne vertébrale et son dos. Il regretta d'avoir parlé comme il l'avait fait.

C'était son tour : il quitta Spencer et partit pour sa course. Quand il eut fini, son camarade de classe avait disparu.

Barth et lui retrouvèrent ensuite les autres et tous mangèrent les gigantesques pizzas que Mrs Golino avait préparées – évidemment, il y en avait beaucoup plus que ce que Jeremy pouvait vendre aux participants, et les enfants se régalerent – sauf Valentine, qui ne supportait pas la vue de la tomate.

— J'ai l'impression de boire un peu d'une rivière du GRIU ou de manger un bout d'Érythrocyte ! fit-elle avec une moue dégoûtée.

— Une rivière d'où ? Manger quoi ? s'étonna Jeremy, la bouche pleine.

— C'est le nom d'une rivière qui traverse la ville où elle habite, s'empressa de répondre Oscar.

— Et dans la ville où tu habites, tout le monde a des cheveux... comme ça ? demanda Jeremy en pointant un

triangle de pizza vers la tête de la fillette.

— Oui, tout le monde, répondit Valentine en jouant avec une de ses couettes.

Après le repas, Barth proposa à Violette de faire un tour en barque sur le lac. Lorsqu'ils en revinrent, Violette était trempée et le grand gaillard était désolé.

— Elle voulait savoir si c'était mouillé jusqu'au fond ! Elle est tombée mais je l'ai tout de suite repêchée, s'excusa Barth.

Oscar le rassura : il connaissait bien sa sœur, ce n'était ni la première bizarrerie, ni la dernière. Violette, qui essorait ses tresses rousses, semblait enchantée de son expérience : c'était effectivement mouillé, même en profondeur... Valentine l'aida à se sécher tandis que Lawrence se lançait dans une explication compliquée sur les liquides, les solides et les gaz.

— Ils sont quand même drôles, tes cousins, insista Jeremy avec un regard perçant vers Oscar. Pourquoi il est tout jaune, lui ? Et puis cette tête toute ronde, comme son ventre...

Jeremy avait parlé fort pour couvrir le son de la musique. Lawrence tourna la tête vers lui et se leva. Son visage avait pris une couleur sombre.

— Dans le monde d'Hépatolia, c'est signe de bonne santé quand on est comme moi. Si je te ressemblais et que j'étais tout maigre, on m'empêcherait de travailler. Mais on ne me critiquerait pas. Chez vous, quand on ne ressemble pas à tout le monde, on n'est pas beau, on n'est pas bien. Et vous vous moquez.

Oscar n'avait jamais vu Lawrence s'énerver ainsi : le

garçon tremblait et sa voix aussi. Il voulut rattraper les mots de Jeremy, mais Lawrence ne lui laissa pas la parole et s'adressa encore au petit Irlandais :

— Dans notre Univers, dit le jeune Hépatolien, c'est toi qui ne ressemblerais pas aux autres. Mais on ne se moquerait pas de toi. Tu ne serais ni moins bien, ni mieux : juste *différent*, c'est tout. *Différent*.

Lawrence s'éloigna pour se réfugier sous un arbre avec un livre. Jeremy regardait ailleurs, mal à l'aise. Oscar lui en voulait d'avoir blessé Lawrence.

— Il est un peu susceptible, non ? dit Jeremy.

Oscar se leva.

— Non, répondit-il, fâché. Il est juste *différent* de toi. Toi, quand on se moque de toi, tu t'en fiches, pas lui, c'est tout.

Il rejoignit sa sœur et Valentine.

— On rentre, décréta le garçon.

Les deux filles se plaignirent.

— Déjà ? Mais on s'amuse bien ici, Barth nous porte sur ses épaules, on a même attrapé des cerises sur les branches les plus hautes, et...

— On rentre, ordonna Oscar.

Il s'approcha de Lawrence, qui se leva en silence et se mit à marcher devant le groupe.

Tout le long du chemin, les filles piaillèrent comme des pinsons, mais Lawrence ne prononça pas un mot. Il marchait tête baissée, comme si un poids énorme pesait sur ses épaules.

Le soir, il toucha à peine à ce que Celia leur servit et préféra se mettre au lit très tôt. Quand Oscar monta dans

la chambre, Lawrence ronflait.

Ce n'est que lorsque Oscar s'endormit lui aussi que Lawrence ouvrit les yeux et cessa de faire semblant. Il passa une partie de la nuit à fixer le ciel et les étoiles à travers le volet entrouvert et il ne sombra dans le sommeil que très tard, sans pouvoir résister à la fatigue, alors que les images de la montagne lui revenaient et qu'il réalisait que son Univers, avec ses gens et ses habitudes, lui manquait.



Pris la main dans le gant...

Le lendemain matin, les enfants étaient affalés sur la table, avec des cernes sous les yeux. Oscar était fatigué de sa semaine à Cumides Circle, Lawrence n'avait presque pas dormi et les filles n'avaient pas cessé de papoter avant une heure avancée de la nuit, malgré les menaces de Celia. Cette dernière les servit copieusement. Lawrence avait retrouvé en partie l'appétit et Celia était plutôt rassurée.

— Il y avait un paquet pour vous ce matin, les enfants. J'ai trouvé ça sur le pas de la porte, devant la maison avec un carton agrafé sur le dessus.

Oscar lut le carton et reconnut l'écriture :

— « *Avec les compliments du Bazar de Jeremy.* »

Il ouvrit le paquet : il débordait de bonbons, de chocolat et de friandises en tout genre. Il y avait aussi un petit paquet pour Valentine avec un bâton de rouge à lèvres à la fraise enveloppé dans une feuille sur laquelle Oscar put lire :

— « *Pour aller avec les cheveux.* »

Enfin, tout au fond du paquet, Oscar trouva une enveloppe qu'il tendit à Lawrence.

— Tiens, dit-il, c'est pour toi.

— Pour moi ? ?

Lawrence ouvrit l'enveloppe et en sortit une série d'images.

— Qui c'est ? demanda le garçon en tendant la première à Oscar. Ah, ça y est : Spiderman, l'homme-araignée.

Lawrence passa à la deuxième photo, et la tendit avec toutes les autres à son ami.

— Je ne connais personne.

— Là, c'est Amédée, notre copain de classe africain.

— Et celui-là, avec le paillason sur le crâne ?

— C'est un Simpson, un personnage de dessin animé très drôle.

Lawrence se gratta la tête.

— Pourquoi il m'envoie ça ?

Oscar retourna le dernier papier et le tendit à son copain. Lawrence lut les deux lignes à haute voix :

— « *Ils sont tous DIFFÉRENTS et je les aime bien.*

Jeremy. »

Il sourit. Sur son visage, Oscar eut l'impression que la fatigue et la tristesse venaient de s'envoler d'un seul coup.

Une sonnette retentit au même moment et les quatre enfants se précipitèrent à la fenêtre. Barth et Jeremy les attendaient sur le trottoir. Jeremy était sur un vélo immense qui comportait trois selles, tandis que Barth avait accroché à son propre vélo une petite carriole.

— Les filles, Barth vous propose un tour dans sa calèche, et moi je propose aux garçons de me rejoindre sur le vélo ! Ça vous dit ?

Les enfants acceptèrent en chœur et se précipitèrent hors de la maison.

Valentine et Violette s'installèrent dans la remorque convertie en calèche. Évidemment, elle était peinte aux couleurs du Bazar dont les lettres blanches s'épalaient sur le côté. On pouvait les voir du bout de la rue.

— Faut bien se faire un peu de publicité, non ? expliqua Jeremy.

Les trois garçons enfourchèrent le vélo. Lawrence n'était pas rancunier et les histoires de la veille appartenaient au passé. Tous partirent pour un tour du quartier qui s'étira jusqu'à l'heure du déjeuner.

Au retour, alors que Celia préparait le repas pour tout ce petit monde, les enfants se retrouvèrent dans le jardin. Jeremy finit par poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis la veille et qu'il n'avait pas osé formuler plus tôt :

— Qu'est-ce que c'est, l'Univers d'Hépatolia ?

Oscar voulut répondre, mais son ami l'en empêcha.

— Ne me prends pas pour un idiot, précisa Jeremy. Je ne suis pas un génie, mais quand même, tu y croirais, toi, à une ville où tout le monde a les cheveux rouges et la peau jaune ?

Il se tourna vers ses nouveaux amis.

— Vous avez commencé à parler, vous devez continuer, maintenant. On répétera rien, promis. Hein, Barth ? Son frère acquiesça d'un signe de tête et se leva.

— Je peux aller faire un tour en vélo, si vous préférez

que je n'entende pas...

— Reste, dit enfin Lawrence qui n'était pas intervenu jusqu'ici. J'ai plus confiance en toi qu'en Jeremy...

— Quoi ? fit Jeremy, vexé. Mais je suis une tombe, moi, c'est bien connu !

Oscar le regarda de travers.

— Bon, d'accord, reconnut Jeremy, pas toujours, mais quand il s'agit de mes amis, je sais me taire. Et surtout, dit-il d'un air espiègle, si je suis au courant de ce qui se passe, je peux vous aider.

— Mais qui a dit qu'on a besoin de toi ? demanda Valentine.

Jeremy s'adossa à un arbre, très sûr de lui.

— Parce qu'on a *toujours* besoin de l'indispensable Jeremy. Racontez !

— Waouh !

C'est tout ce que Jeremy put dire après avoir écouté le récit des enfants. Il ne savait pas ce qui l'épatait le plus : les pouvoirs de son ami, les origines des deux nouveaux venus ou encore la situation actuelle. Il faut dire qu'elle n'était pas simple, cette situation : Oscar cachait Lawrence et Valentine dans une demeure de Blue Park et avait pris un engagement avec l'auteur d'un livre qui lui faisait du chantage...

— En tout cas, reprit Jeremy quand il retrouva la parole, avec tout ça, on peut faire fortune, les copains. On crée un spectacle avec Oscar qui choisit une personne au hasard dans le public et pénètre dans son corps ! Et vous deux, vous êtes les extraterrestres qu'il a rapportés de

son dernier voyage !

— Tu peux sans doute m'aider mieux que ça, répondit Oscar.

— Comment ? demanda Jeremy, méfiant.

— Il a besoin d'un volontaire pour entrer dans son corps avec les livres de Boyd et de Fleetwood, dit Lawrence. Tu pourrais peut-être...

— Ah non, pas question ! coupa d'emblée Jeremy. Je ne veux pas que mon meilleur ami entre en moi et voie ce qui se passe là-dedans, dit-il en se frappant le torse. Et encore moins là-dedans ! ajouta Jeremy en pointant l'index sur son ventre.

— Bravo, se moqua Valentine. C'est ça, un ami, chez vous ?

— Moi je veux bien, si ça peut vous aider, proposa Barth, toujours prêt à rendre service.

Jeremy réfléchit un instant.

— J'ai une meilleure idée, dit-il. Ce qui serait bien mieux, c'est un volontaire pas trop volontaire qui ne se rendrait compte de rien. J'ai celui qu'il vous faut, dit-il, très sûr de lui.

— À qui tu penses ? demanda Oscar, qui surveillait la fenêtre de la cuisine, de peur de voir sa mère s'approcher.

Le jeune Médecus craignait que Celia n'entende leur discussion. Évidemment, il lui avait tout dit sur Lawrence et Valentine, mais rien sur le Grimoire muet, ses recherches pour en savoir plus sur son père, et le « contrat » passé avec Boyd. Pas plus qu'il n'avait parlé du Sanctuaire des Connaissances ; il n'avait partagé ce dernier secret qu'avec Valentine et Lawrence.

Jeremy laissa durer le suspense puis se décida à parler.

— Pavarotti, dit-il simplement.

Violette leva les yeux alors qu'elle était en pleine conversation avec un ver de terre, sous le regard inquiet de Barth.

— Pavarotti ? Le clochard du parc de Babylon Heights ?

— Absolument, confirma Jeremy. Lui-même.

Pavarotti était un alcoolique qui traînait régulièrement dans le quartier et que tous connaissaient. Ce n'était sans doute pas son vrai nom, mais il en avait hérité en raison d'une fâcheuse habitude : à 23 heures, il se redressait sur son banc au milieu du parc et se mettait à chanter à tue-tête un air d'opéra avec une voix de casserole avant de s'effondrer dans le sommeil dix heures d'affilée, alors que tout le quartier, lui, était réveillé ! C'était ainsi tous les soirs, avec une régularité et une précision parfaites.

— Mais pourquoi lui ? demanda Valentine.

— Parce qu'après son air d'opéra, répondit Jeremy, il dort si profondément qu'on pourrait jouer de la trompette dans son oreille sans le réveiller !

Lawrence prit la parole avec sa logique habituelle.

— Petit problème, dit-il. Ce Pavarotti est à Babylon Heights. Or nous, nous sommes à Blue Park. Oscar ne rentre ici que le week-end et il est impossible d'emporter deux livres de la bibliothèque pendant tout un week-end, Mr Brave s'en rendrait compte.

— On n'a pas le choix, conclut Oscar. Il faut le faire pendant la nuit, près de Blue Park.

Jeremy réfléchit un instant, contrarié.

— Si vous ne pouvez pas venir à Pavarotti, il faudrait que Pavarotti vienne à vous... Mais comment ? Je veux bien lui demander d'aller dormir à Blue Park, mais je ne sais pas s'il va accepter.

— Tu n'as qu'à lui promettre une bouteille de vin puisqu'il aime ça, proposa Valentine.

— J'ai un bazar, répondit Jeremy, pas un bar ! De toute manière, il ne bougera jamais de son bon vieux banc de Babylon Park !

— Le pauvre, dit Violette, sincèrement désolée. Pourquoi il ne bouge pas ? Il n'a pas de jambes ? On peut peut-être l'aider avec la carriole de Barth...

Valentine sourit.

— Non, Violette, c'est pas tout à fait ce que voulait dire Jeremy.

— Mais elle a raison ! s'écria Oscar, qui pensait à ce que venait de dire sa rêveuse de sœur. Jeremy, tu as bien dit qu'après son chant il s'endormait profondément et que rien ne le réveillait, c'est ça ?

— Oui, mais...

— Alors il suffit de le mettre dans la carriole de Barth à ce moment-là ! Barth, tu crois qu'ensuite tu pourrais pédaler jusqu'à Blue Park avec Pavarotti endormi dans ta carriole ?

Barth croisa le regard plein d'espoir de Violette et fit un grand sourire en contractant ses gros biceps.

— Oh, dit-il en haussant les épaules, ça devrait aller. On peut essayer, en tout cas !

— Un dernier détail, précisa Lawrence. Comment vous

allez faire pour sortir de chez vous en pleine nuit, les deux frères ?

— Ça, ce n'est pas un problème : dans dix jours, on dort tous les deux chez notre grand-mère parce que mes parents sont à la chorale irlandaise, à Besington Hill. C'est un mercredi. Elle est sourde comme un pot, on a déjà fait le mur plusieurs fois. Elle ne se rendra compte de rien...

— Mercredi, je ne peux pas vous accompagner, dit Violette, désolée. C'est la nuit où je compte les étoiles...

— C'est pas grave, répondit Barth. On fera un tour en carriole une autre fois. Et pas forcément à minuit.

Au même instant, ils entendirent du bruit sur le trottoir, tout près d'eux, derrière la haie. Jeremy bondit, ouvrit le portillon et sortit. Il regarda de part et d'autre, mais il n'y avait personne. Tout juste eut-il le temps d'apercevoir la roue arrière d'un vélo qui tournait dans une rue perpendiculaire.

— J'aurais juré que quelqu'un nous espionnait, dit-il avant de rejoindre le petit groupe.

Les six enfants firent un cercle et Oscar posa la main au milieu, sur l'herbe.

— Tous avec Pavarotti dans dix jours, mercredi à minuit ?

— Je dirai même mieux, précisa Jeremy en posant la main sur celle de son ami. Tous dans Pavarotti mercredi !

Les autres compagnons les imitèrent : le rendez-vous était pris.

— Dites donc, les enfants, cria Celia par la fenêtre de la cuisine, au lieu de comploter, je vous propose de déjeuner ! À table !

L'après-midi passa à la vitesse de l'éclair.

Une heure avant le départ, les enfants se réunirent en présence de Celia pour échauffer un plan de retour à Cumides Circle : il fallait ramener Oscar, mais aussi Lawrence et Valentine.

— On ne peut pas se cacher dans la valise ? suggéra Valentine.

— Non, répondit Lawrence. D'abord, ça fait trop mal quand on nous traîne dans l'escalier, dit-il en montrant de jolis bleus qui viraient au vert sur sa peau jaune. En plus, si c'est Bones qui prend la valise, il risque de l'ouvrir ou de se douter de quelque chose.

— Voilà ce qu'on va faire, proposa Oscar. Dès qu'on passe la grille, vous filez vous cacher derrière Zizou, dans le parc, et vous attendez que je vous ouvre la porte de la cuisine.

Les deux enfants d'Hépatolia acquiescèrent.

Ils eurent tout juste le temps de prendre le goûter et de charger la valise – pleine de linge, cette fois ! – dans le coffre de Toinette, remise de ses émotions après le véritable rallye imposé quelques semaines plus tôt.

Ils démarrèrent vers 18 heures : ils avaient largement le temps d'arriver à Cumides Circle avant l'heure fatidique de 19 heures.

Celia gara la voiture juste devant la demeure. Oscar sortit le premier, embrassa sa mère et approcha son pendentif de la grille, qui s'ouvrit. Il fit quelques pas sur le gravier et aperçut les grandes branches de Zizou au-dessus du toit. Il lui fit signe d'approcher, et le tronc se

déplaça sans précipitation vers l'entrée du jardin. Oscar murmura quelques phrases tout près de l'écorce, et le feuillage de Zizou s'abaissa vers le sol jusqu'à toucher la grille.

— Vous pouvez y aller, les enfants, dit Celia aux deux petits couchés sur la banquette arrière de Toinette.

Celia inclina le siège avant, entrouvrit la porte, et Lawrence et Valentine se fauilèrent jusqu'à la grille, protégés par le toit végétal que formaient les branches de Zizou. Ils passèrent au moment où la grille se refermait et se réfugièrent sous le feuillage du chêne, tandis qu'Oscar se présentait à la porte de Cumides Circle avec sa valise.

Bones lui ouvrit la porte, prit sans un mot la valise des mains du jeune Médecus et se dirigea vers l'escalier.

— Je vais à la cuisine, prévint Oscar. Je vais voir Cherie.

— Elle n'est pas là ce soir, dit Bones de sa voix traînante. C'est moi qui vous servirai le dîner. Si vous le voulez bien, vous pouvez me suivre dans votre chambre et je vous chercherai un peu avant 19 heures pour rejoindre Mr Brave dans la salle à manger.

Bones conservait sa manie de donner des ordres déguisés en formules de politesse, et Oscar s'obstinait à ne pas les supporter.

— J'ai faim, décréta le jeune Médecus. Je vais chercher quelque chose à manger.

— Vous dînez dans moins d'une demi-heure, lui reprocha Bones avec son flegme à l'anglaise.

— Tant mieux, répondit Oscar, tenace. Dans une demi-heure, j'aurai encore faim.

Il n'attendit pas la réponse de Bones et se dirigea vers la cuisine. Il savait que le majordome se dépêcherait de déposer la valise dans la chambre et de redescendre pour l'épier jusqu'au dîner. Il fallait faire vite.

La cuisine était déserte. Il se précipita sur la porte qui donnait sur le jardin, à l'arrière de la maison... et découvrit avec effroi qu'elle était fermée ! Il regarda autour de lui : pas de clef qui traînait. Bones se doutait-il de quelque chose ? Il lui restait peu de temps pour faire entrer ses amis. Il s'approcha de la fenêtre et les aperçut à travers les branches de Zizou qui guettaient le moment où la porte s'ouvrirait. Il leur fit signe de faire le tour de la maison jusqu'à la porte d'entrée.

Il sortit de la cuisine et traversa le hall. Un étage plus haut, Bones venait de déposer la valise d'Oscar et marchait dans le couloir. Le garçon plaqua son M contre la porte d'entrée, qui s'ouvrit, et Valentine et Lawrence se précipitèrent dans la maison.

Oscar leva les yeux : la main gantée de Bones glissait déjà sur la rampe d'escalier. Il poussa ses amis vers la porte du séjour, et les trois s'y engouffrèrent.

Avant de refermer la porte, il eut le temps de croiser le regard du majordome : Bones l'avait vu entrer. Dans quelques instants, il serait ici pour lui faire une remontrance quelconque ou lui reprocher sa présence dans le salon, il en était sûr. Comment faire pour cacher ses amis ?

Les trois enfants, affolés, regardèrent autour d'eux. Lawrence s'apprêtait déjà à s'abriter derrière un canapé, mais Oscar le retint et se précipita dans un angle, près de

la commode. Il sortit du tiroir le gant ignifugé, fouilla fébrilement sous son T-shirt et plongea son pendentif dans le feu sous le regard horrifié de ses amis.

— Qu'est-ce que tu fais ? chuchota Valentine, affolée. Tu vas...

Elle n'eut pas le temps de finir : le mur, tout près d'eux, glissa sur un rail. Oscar les poussa vigoureusement dans le salon Jaune en compagnie de Victor, qui se mit à piailler pour l'occasion, et le mur se referma.

Le jeune Médecus s'adossa au mur, soulagé. Il entendit un aboiement : Rolls – ou Royce ? Décidément, il ne se souviendrait jamais de ce que Mrs Withers lui avait dit pour les différencier – était assis près de lui et le regardait avec ses yeux de chien battu, un filet de bave pendouillant des babines. Il lui fit signe de se taire et le repoussa dans son panier proche, derrière le canapé. L'autre chien n'était pas là et c'était surprenant puisqu'ils étaient pratiquement inséparables, mais Oscar ne s'en plaignit pas : il n'avait vraiment pas besoin de les avoir dans les pattes à ce moment précis.

La porte du séjour s'ouvrit.

Bones entra sans un mot et se dirigea vers le fond du séjour, près de la cheminée. Il inspecta les lieux comme s'il cherchait les traces d'un crime, sans faire attention à Oscar

— Qu'est-ce que vous cherchez, Bones ? demanda Oscar avec ironie, assis sur l'accoudoir d'un canapé. Vous avez perdu quelque chose ? Si je peux vous aider...

Il était aussi ravi d'avoir protégé ses amis que de jouer un tour au majordome, qui ne demandait qu'à le prendre

en faute.

Bones allait rebrousser chemin quand un aboiement retentit.

Oscar tourna la tête vers le panier des deux chiens : celui qui s'y trouvait semblait dormir, les yeux mi-clos. Ce n'était pas lui qui avait aboyé... Oscar leva la tête, le cœur battant. Un second aboiement résonna, étouffé. Il semblait provenir de... derrière le mur ! Le jeune Médicus eut du mal à avaler sa salive.

Le garçon guetta la réaction de Bones. Il sentait la sueur, glacée, couler dans son dos. Il tenta de contrôler sa respiration et ne dit rien. Le majordome laissa tomber son regard mort sur lui, puis s'éloigna.

Oscar souffla longuement lorsque Bones quitta la pièce. Il courut jusqu'à la porte et l'entrouvrit : le hall était vide, Bones était sans doute parti s'occuper du dîner. Oscar se précipita vers la cheminée pour libérer ses amis. Il remarqua alors le gant qu'il avait rangé avec précipitation et qui dépassait du tiroir. Cette fois encore, il avait eu de la chance que Bones ne le voie pas et que les aboiements soient passés inaperçus.

Pendant qu'il sortait le gant, la porte s'ouvrit à nouveau. Il repoussa le tiroir à la hâte et se redressa pour cacher la commode.

Mrs Withers entra, souriante. Son regard brillait tout particulièrement derrière ses lunettes rouges.

— Bonjour, Oscar, dit-elle avec douceur en se dirigeant vers lui. Comment s'est passé ton week-end à Babylon Heights ?

— Très bien, bafouilla-t-il. Merci.

— Winston Brave m'a demandé de me joindre à vous pour le dîner, dit-elle avec un rapide coup d'œil derrière le jeune Médicus. Je crois qu'il nous attend, d'ailleurs. Si nous allions le retrouver ?

— Oscar accepta d'un signe de tête sans bouger d'un millimètre.

— Tiens, s'étonna Mrs Withers, le tiroir de cette commode est mal fermé. C'est sans doute ma faute, je suis la dernière à l'avoir ouvert et à m'être servie du gant, dit-elle d'un ton léger.

Elle chercha le regard d'Oscar, qui faisait tout pour ne pas croiser celui de la dame.

— C'est forcément moi, n'est-ce pas, Oscar ? Puisque seul le Grand Maître ou un membre du Conseil ont accès au salon Jaune. Oui, dit-elle, c'est donc moi, forcément.

Elle se pencha pour repousser le tiroir quand un nouvel aboiement retentit. Oscar ferma les yeux, catastrophé. Mrs Withers soupira et sortit le gant du tiroir.

Quand Oscar ouvrit les yeux, le mur avait coulissé. Au fond du salon, Valentine était plaquée contre le mur, le regard affolé, tandis que Lawrence était assis sur une chaise, la gueule baveuse de Royce – ou Rolls – sur les genoux.

Mrs Withers leur sourit avec courtoisie puis se tourna vers Oscar.

— Je crois que nous allons être plus nombreux pour dîner, dit-elle. En plus, nos invités-surprise viennent de loin, si je ne m'abuse.

Oscar soupira. Près de la porte, Bones se tenait

immobile, un petit sourire aux lèvres.

— Si Bones n'avait rien remarqué, Oscar, combien de temps aurais-tu caché tes deux amis dans Cumides Circle ? demanda le Grand Maître.

Winston Brave avait pris place dans son fauteuil, tandis que Mrs Withers faisait mine d'examiner un livre, près des étagères. La bibliothèque était plus silencieuse que jamais. Oscar, debout devant le Grand Maître, avait le sentiment de comparaître devant un tribunal et qu'on allait le condamner à la pire peine qui soit. Lawrence et Valentine étaient restés en arrière, près des tableaux, comme si les illustres Médecins les surveillaient de près. Oscar baissa les yeux, mais il ne regrettait rien. Il était prêt à assumer les conséquences de son choix.

— Oscar Pill, dit Winston Brave d'une voix plus grave que jamais, un Médecin ne cache rien au Grand Maître, surtout s'il vit chez lui. Le sais-tu ?

— Oui, monsieur. Je ne voulais pas vous cacher quelque chose, mais...

— Mais quoi ? gronda Mr Brave.

— ... Mais j'avais peur que vous ne les renvoyiez dans leur Univers, avoua Oscar.

Le Grand Maître soupira.

— Tu pensais vraiment que je n'en saurais rien ? Il est temps de grandir et d'être un peu plus responsable, reprit Mr Brave, sévère. Tu ne peux pas changer des règles séculaires parce qu'elles ne te plaisent pas et que tu veux ramener des êtres d'un Univers intérieur dans notre monde !

Valentine, qui était restée en retrait avec Lawrence

pendant tout ce temps, fit un pas en avant pour défendre son ami.

— Ce n'est pas sa faute, monsieur, c'est la nôtre ! s'écria la fillette. On s'est accrochés à sa cape quand il a quitté notre Univers.

Le Grand Maître se redressa pour se pencher vers elle. Il était tellement imposant qu'elle se cacha derrière Lawrence. Les deux tremblaient comme des feuilles.

— Jeune fille, tu m'as l'air de ne pas beaucoup aimer les règles, toi non plus. Tu parleras quand je t'y autoriserai !

Lawrence prit son courage à deux mains et intervint avec beaucoup de politesse, comme il savait le faire.

— Monsieur, me permettez-vous de vous expliquer ce qui s'est passé ?

Les trois enfants attendirent la réponse du Grand Maître.

— Winston, je vous en prie, intervint Mrs Withers en levant les yeux de son livre. Il est juste qu'ils se défendent et qu'on les écoute, ne le croyez-vous pas ?

Brave soupira et fit un signe de tête à Lawrence.

— Valentine vous a dit la vérité, monsieur : Oscar n'y est pour rien, c'est nous qui avons voulu venir et on l'a fait sans qu'il s'en rende compte.

— Vous n'avez rien à faire ici, trancha Winston Brave. Vous n'êtes pas faits pour vivre dans ce monde, vous devriez le savoir.

Lawrence baissa les yeux.

— On voulait juste connaître, découvrir... C'est si sombre, là-bas, sous terre, dans les rivières ou la

montagne. C'est pour ça qu'on a demandé à Oscar de nous laisser rester ici et de nous cacher.

— C'est bien ce que je te reproche, Oscar, dit le Grand Maître en se tournant vers lui : ce genre de décision ne t'appartient pas.

Cette fois, les deux enfants ne pouvaient rien pour leur ami. Ils se regardèrent et le jeune Médecus sut qu'ils attendaient maintenant qu'il les défende. La balle était dans son camp.

Oscar tourna la tête vers Mrs Withers. Elle lui sourit et prononça de loin deux mots que le garçon déchiffra sur ses lèvres : « *Sois sincère.* »

Il se souvint aussi de ce que lui avait appris sa mère, et les principes qu'il avait retenus, même s'il n'était pas toujours très fort pour obéir et respecter les règles. Il en tira du courage et soutint le regard perçant du Grand Maître.

— Je sais que c'était à vous de décider, répondit-il, mais... il fallait que je le fasse.

— Et pourquoi ça ? tonna Mr Brave, furieux.

— Parce que...

Oscar chercha une explication convaincante, mais il sentait que la vérité, aussi simple soit-elle, valait plus que tout le reste.

— Parce qu'ils m'ont aidé quand j'en avais besoin, dit-il avec sincérité. Sans eux, je ne serais peut-être pas revenu, monsieur.

Oscar regarda en direction de Mrs Withers. Elle lui sourit, confiante. Oscar reprit la parole d'une voix plus claire.

— En plus, ils m'ont aidé *sans rien attendre de moi*. Je ne leur avais rien promis, ils ne savaient pas qu'ils auraient l'occasion de quitter Hépatolia ou le GRIU grâce à ma cape ! C'est aussi pour ça que je les ai cachés ici. Moi non plus je n'attendais rien en échange, mais je voulais faire quelque chose pour eux. Ma mère m'a dit que mon père était comme ça : il donnait sans attendre en retour et il était reconnaissant de ce qu'on faisait pour lui. Elle m'a dit que c'était aussi pour ça qu'il avait été un grand Médecin.

Il hésita avant de reprendre.

— Moi aussi je voudrais en être un. En faisant la même chose.

Le silence se fit dans la bibliothèque. Brave semblait réfléchir, et personne n'osa le troubler. Sur le visage de Mrs Withers, Oscar crut lire une certaine émotion et de la satisfaction.

Le Grand Maître finit par lever les yeux sur Valentine et Lawrence, qui s'étaient rapprochés d'Oscar.

— Votre famille sait-elle que vous vous êtes enfuis ? Valentine se mit à rire spontanément.

— Vous savez, ma mère a eu plusieurs millions d'enfants, elle ne bouge pas de sa loge dans la maternité de la Moelle du Grand Humérus, je suis sûre qu'elle ne s'est pas aperçue de mon absence...

— Mes parents savaient que je ne voulais pas travailler dans les mines de la montagne, ajouta Lawrence. Que je voulais lire, apprendre et voyager.

Brave lissa ses cheveux noirs d'un geste pensif et marmonna quelques mots. Il se redressa une minute plus

tard.

— Donnez-moi une bonne raison de vous garder ici.

Valentine et Lawrence parlèrent en même temps et le flot de mots se perdit dans un bruit confus. Oscar les fit taire et parla pour eux.

— Monsieur, dit-il, s'ils restent avec moi, ils pourront m'aider à voyager en Hépatolia et à rapporter mon Trophée. J'en suis sûr.

Ses amis s'empressèrent de confirmer.

Brave se tourna vers Mrs Withers. Un bref échange de regards suffit. Il se leva et les trois enfants reculèrent, tant il était grand et impressionnant. Il les observa longuement puis se décida.

— D'accord, dit-il, vous pouvez rester à Cumides Circle.

Des cris de joie fusèrent dans la bibliothèque. Brave les interrompit d'un geste de la main.

— À une condition, ajouta le Grand Maître. Si vous accompagnez Oscar lors de son prochain voyage et qu'il ne remplit pas sa Fiole, vous resterez dans votre Univers, ou c'est moi qui vous y ramènerai de force. Est-ce clair ?

Lawrence et Valentine regardèrent Oscar, qui leva bravement la tête.

— Oui, c'est clair.

Il se tourna vers ses amis et leur adressa un grand sourire qui disait ce qu'ils avaient envie de croire : « *On va réussir.* »

— Alors, à table, décréta le Grand Maître. Tout le monde. Comme ça, Oscar n'aura plus besoin de chiper de la nourriture dans la cuisine, et la femme de ménage ne

trouvera plus de morceaux de pain, du beurre et des clous dans son armoire, dit-il avec un regard du coin de l'œil vers Oscar.

Les trois enfants s'immobilisèrent, stupéfaits.

— Mais ! Alors, vous... vous saviez depuis longtemps ? ! s'exclama Oscar.

Mrs Withers et Brave échangèrent un sourire complice et Brave mit un terme à la conversation.

— J'ai dit : à table, tout le monde.



A minuit, sur un banc de Bluee park...

Dès le lendemain, Lawrence et Valentine goûtèrent au plaisir de pouvoir se promener librement dans Cumides Circle sans craindre d'être surpris. Pourtant, ils évitaient soigneusement Bones et préféraient passer une grande partie du temps dans le jardin, quand Lawrence acceptait de faire une pause dans ses lectures.

Oscar les rejoignait dès qu'il le pouvait. À l'heure du déjeuner, mais aussi dès qu'il en avait fini avec les leçons et les expériences d'Intrusion sous le contrôle de Mrs Withers et de Maureen. Il commençait à avoir une bonne maîtrise du voyage dans le premier Univers, et ses guides l'estimaient bientôt prêt à repartir pour remplir la Fiole et rapporter ce Trophée. Pour cela, un Médecus ne pouvait pas être accompagné d'un autre Médecus, il devait y aller seul. Mrs Withers était plutôt satisfaite de savoir qu'Oscar aurait deux alliés en Hépatolia, puisque Lawrence et Valentine l'accompagneraient.

Une semaine s'écoula et, le lundi soir suivant, avant le

dîner, Oscar décida de se rendre à la bibliothèque pour informer Boyd qu'il acceptait ses conditions et lui donner rendez-vous.

— *Tu as de la chance, rédigea Boyd sous une grosse tache d'encre, j'allais changer d'avis. Alors, quand est-ce que tu nous emmènes, Estelle et moi ?*

— Mercredi soir, répondit Oscar.

— *Pourquoi pas ce soir ?* écrivit Boyd, déçu.

— Parce que c'est comme ça, décréta Oscar. Le corps n'est pas disponible plus tôt. Vous croyez que c'est facile d'organiser ça ?

Boyd gribouilla à toute vitesse, très excité par la nouvelle.

— *Et ça se passera où ?*

— En dehors de Cumides Circle, pour qu'on ne nous surprenne pas : dans Blue Park, près du kiosque. Je viendrai vous chercher à minuit, tous les deux. Et je vous préviens, si vous faites du bruit...

— *... Ouais, ouais, ça va, tu l'as déjà dit, ricana Boyd. On finira dans la cheminée !*

Oscar haussa les épaules et sortit. Rendre service à Boyd lui déplaisait plus que tout mais il n'avait pas le choix, et de toute manière, tout était programmé : si Jeremy et Barth faisaient ce qu'il faut, ils seraient là mercredi soir. Ce serait l'occasion ou jamais.

Pendant les deux jours qui suivirent, Oscar eut de plus en plus de mal à se concentrer.

Mercredi après-midi, il rata même son Intrusion dans Royce et lui marcha sur la queue : le chien fit un bond en avant, Oscar s'étala de tout son long dans le salon et cassa

une magnifique antiquité qui provenait des premiers Médecins chinois.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive aujourd'hui, Oscar ? s'étonna Mrs Withers. Tu n'écoutes absolument pas ce qu'on te dit et tu fais tout de travers.

Il bafouilla quelques excuses incompréhensibles. La vieille dame le dévisagea, méfiante.

— Je sens bien que quelque chose ne va pas. Tu es certain que tu n'as rien à me dire ?

— Non, s'empessa de répondre Oscar, j'ai... j'ai juste un peu mal au ventre aujourd'hui, mais ça va passer.

Mrs Withers insista, peu convaincue par la réponse de son protégé.

— Oscar, il s'est passé beaucoup de choses ici depuis ton arrivée, et le Grand Maître a fait preuve d'indulgence à ton égard, ne l'oublie pas. Et je t'ai toujours soutenu, c'est aussi pour cette raison que tu es ici. Mais il y a des limites à tout, alors si tu as quelque chose en tête, peut-être vaut-il mieux m'en parler plutôt que le garder en toi et faire des bêtises. Tu pourrais le regretter, tu le sais...

— Non, s'obstina Oscar, il n'y a rien. Juste mal au ventre. Ça ira mieux demain, vous verrez.

La dame ajusta ses lunettes rouges et soupira.

— Je crois qu'on va en rester là pour aujourd'hui. Repose-toi, je vais demander à Bones de t'apporter un remède contre la douleur.

— Non, non, répondit-il avec un peu trop d'énergie, ça va passer tout seul. Je n'aime pas trop les médicaments, dit-il pour se rattraper.

— Comme tu voudras. Bonsoir, Oscar. À demain.

Le jeune Médecin attendit le départ de la vieille dame pour se précipiter dans la bibliothèque. Avant de s'adresser à Boyd, il salua Julia Jacob, qu'il avait consultée deux jours plus tôt. Il avait encore espéré qu'elle trouverait une coupure de presse dans son dossier concernant son père, mais là encore sa recherche n'avait rien donné.

— *Désolée, Mr Oscar, avait-elle écrit de sa plume toute fine, je n'ai rien trouvé de plus récent que les articles qui parlent de son combat victorieux contre le Grand Pathologus. Ensuite, on n'a publié qu'un laconique communiqué pour annoncer sa mort, rien de plus. J'aurais beaucoup aimé vous aider plus que ça.*

— Ce n'est pas grave, lui avait répondu Oscar. Ne vous inquiétez pas, Julia, je me débrouillerai autrement.

Ce soir, il se contenta de sourire à la pochette de Julia qui lui répondit par un petit frémissement, et il se planta devant les livres de Boyd et d'Estelle Fleetwood.

— Je viendrai vous chercher un peu avant minuit, leur confirma le jeune garçon.

Le livre d'Estelle s'agita. Oscar voulut grimper sur Titus, mais le fauteuil avait certainement eu des recommandations de Mrs Withers et il rechignait à se déplacer jusqu'aux étagères.

— S'il vous plaît, Titus, juste ce soir ! Après, je ne vous embêterai plus.

Titus céda et Oscar sortit le *Traité extraordinaire, tout à fait fascinant et infiniment complet des pouvoirs des Médecins* pour le poser sur la table ovale. À peine eut-il ouvert le volume qu'Estelle Fleetwood s'exprima d'une

écriture précipitée, comme si elle vivait l'urgence de sa vie.

— *Quelle excellente idée a eue ce Boyd ! C'est si rare, chez lui... Mais pourquoi ne nous emmenez-vous pas tout de suite, mon petit ? Si vous attendez minuit, vous risquez de nous oublier et j'en serais particulièrement fâchée.*

— Eh bien, vous attendrez quand même, lui répondit Oscar, agacé, parce que si je vous sors de cette bibliothèque maintenant et que Mr Brave vient consulter l'un ou l'autre de vos livres, nous serons découverts !

— *Ah oui, reconnut la dame, ça n'est pas totalement, complètement idiot, cette réponse. Décidément, vous êtes presque aussi intelligent que moi – enfin, que moi à votre âge, bien sûr, parce qu'aujourd'hui, il est évidemment difficile de m'égaler, et...*

Oscar mit un terme à la conversation en refermant le livre, qui se mit à gigoter : Estelle Fleetwood détestait par-dessus tout qu'on lui coupe la parole au moment où elle faisait l'éloge d'elle-même.

Il remit le *Traité* en place et sortit pour rejoindre Mr Brave dans la salle à manger.

Le dîner fut un supplice. D'abord parce qu'Oscar n'avait pas faim, ensuite parce que Cherie s'était surpassée : salade de carottes et betteraves à la guimauve, bœuf (mal) cuit dans du jus de pamplemousse et saupoudré d'œufs de saumon déshydratés, et en dessert, banane aux trois poivres en gelée (mais surtout aux trois poivres...).

Enfin, comme Mrs Withers, Mr Brave semblait se

douter de quelque chose, et lui qui d'habitude parlait peu assaillait Oscar de questions. À l'inverse, ce dernier répondit de manière évasive pour ne pas se trahir. Il finit par prétexter le même mal de ventre pour quitter la table un peu plus tôt, épuisé par ces efforts de discussion, et se réfugia dans sa chambre.

Ses amis l'attendaient dans un état d'excitation qui frisait l'hystérie.

Lawrence avait programmé leur évasion nocturne sans négliger le moindre détail et envisagé toutes les possibilités. Il avait pris en compte tous les facteurs et obstacles possibles : tout était prêt pour faire face à une porte close, l'arrivée inopinée de Bones ou de Mr Brave, mais aussi la chute dans l'escalier, la présence de caméras de surveillance, de rayons de détection, de capteurs thermiques, de chiens de garde... Son plan comprenait des échappatoires de toutes sortes, et tout avait été calculé grâce aux données récoltées par Valentine, qu'il avait envoyée en éclaireur.

— Voilà, dit-il en tendant un énorme paquet de feuilles à son ami. Tout est là, il ne peut rien nous arriver – même si Jeremy et Barth ne parviennent pas à ramener Pavarotti à Blue Park, j'ai une solution !

Il ôta ses lunettes, se frotta les yeux et s'effondra sur le lit, épuisé. Oscar jeta un œil sur la liste des obstacles listés.

- Euh... « capteurs thermiques » ? C'est quoi ?
- Ils détectent la chaleur du corps humain.
- Tu es sûr qu'il y en a ici, à Cumides Circle ?
- On n'en sait rien, avec ce Bones qui t'espionne en

permanence ! Et tu m'as dit qu'il était possible que Mrs Withers se doute de quelque chose, Mr Brave aussi ; ils ont peut-être pris des mesures de sécurité supplémentaires...

Le jeune Médecin n'osa pas contredire son ami. Il tenta de déchiffrer les formules mathématiques et autres calculs compliqués qui s'alignaient sur les feuilles, puis y renonça.

— Je suis certain que tu as tout en tête, de toute manière, dit-il à Lawrence.

— Évidemment, confirma le garçon d'Hépatolia, c'était juste pour que tu y voies plus clair.

— Sois tranquille, répondit Oscar en échangeant un regard amusé avec Valentine, c'est vraiment *très* clair.

Ils tentèrent de s'occuper jusqu'à l'heure fatidique ; enfin, à 23h30, n'y tenant plus, ils se placèrent tous les trois devant la montre d'Oscar pour compter les minutes.

À 23h45, Oscar se leva et les deux autres l'imitèrent comme s'ils étaient assis sur un barbecue. Le jeune Médecin s'enveloppa dans sa cape, puis il sortit son pendentif et le dirigea vers la valise. La ceinture des Trophées s'éleva, lumineuse, fit le tour de la pièce et vint s'enrouler autour de sa taille.

— Je crois qu'on peut y aller, décida Oscar. Première étape...

— ... La bibliothèque, enchaîna Valentine.

— Prêts ? demanda Oscar en plaçant sa montre à son poignet.

— Prêts.

— Alors, en route !

Ils sortirent l'un derrière l'autre et longèrent le couloir. Oscar ouvrait la marche, Valentine marchait dans son ombre et Lawrence épiait les lieux derrière eux.

— Je ne suis pas tranquille, chuchota le garçon, ça n'est pas normal, c'est beaucoup trop calme !

Valentine se retourna et fit signe au jeune Hépatolien de se taire.

— Et tu t'attendais à quoi, à minuit ? dit-elle à voix basse. À un feu d'artifice ? Tais-toi, sinon ça sera beaucoup moins calme...

Les trois enfants progressèrent sans bruit. Le buste de Selenia dormait, la tête inclinée contre le mur de son alcôve. Ils évitèrent soigneusement le tapis et descendirent l'escalier.

Ils traversèrent le hall de Cumides Circle comme des fantômes et s'arrêtèrent juste avant la porte de la cuisine. Oscar passa la tête : les lieux étaient vides et la maison entière était silencieuse comme un désert.

— Attendez-moi ici, ordonna-t-il à ses deux amis qu'il poussa derrière l'armure, à gauche.

Il traversa le hall à nouveau, entra dans la bibliothèque et referma derrière lui.

Ses amis eurent le sentiment qu'un siècle était en train de s'écouler, et Oscar ne revenait pas.

— Mais qu'est-ce qu'il fiche ? demanda Valentine, impatiente comme jamais.

— Il vaut mieux qu'il prenne son temps, répondit Lawrence. Si d'autres livres l'entendent et qu'ils donnent l'alerte, on est fichus ! S'ils sont tous aussi teigneux et mauvais que Boyd, tu imagines un peu ?

Oscar sortit enfin de la bibliothèque et les rejoignit. Il souleva un pan de sa cape, victorieux : il serrait contre lui les deux livres de Boyd et d'Estelle Fleetwood, tout près de son propre Grimoire.

Ils glissèrent dans la pénombre jusqu'à la porte d'entrée. Leur cœur battait à tout rompre. Dans quelques secondes, si tout se passait bien, ils seraient dehors.

Oscar apposa son pendentif contre la poignée, et la porte s'ouvrit instantanément. Il se faufila dans l'ouverture, s'écarta pour laisser le passage à ses amis et s'empressa de refermer. Ils dévalèrent les marches du perron.

Le gravier crissa sous leurs pieds et ils eurent l'impression qu'ils allaient réveiller tout le quartier. Ils s'arrêtèrent à l'ombre d'un arbre et enlevèrent leurs chaussures.

— On les remettra dehors, murmura Oscar.

Sur la pointe des pieds, ils s'approchèrent de la grille et Oscar répéta la manœuvre pour l'ouvrir. Mais cette fois, le M fut impuissant et la grille demeura immobile. Oscar appliqua son pendentif à différents endroits, en vain, la grille refusait de s'ouvrir.

— Je le savais, s'affola Lawrence, je vous l'avais dit qu'ils se doutaient de quelque chose et qu'ils avaient forcé sur la sécurité ! Où sont mes feuilles ? Mes plans ? Vite, Oscar ! On va se faire prendre, ils nous voient, j'en suis sûr, ils vont nous renvoyer en Hépatolia et toi, tu ne pourras...

Valentine se retournait déjà pour plaquer sa main sur la bouche de Lawrence, mais elle n'eut pas besoin de le

faire. Les enfants sentirent le contact d'un feuillage et, en une fraction de seconde, ils décollèrent. À peine eurent-ils le temps de s'accrocher à la branche qui les avait cueillis qu'ils atterrissaient déjà de l'autre côté de la grille, au beau milieu de la rue.

Les trois amis descendirent, encore sous l'effet de la surprise, et Oscar leva la tête.

— Merci, Zizou ! dit-il. On revient dans une demi-heure, pas plus.

L'arbre inclina le haut du tronc et s'éloigna, tandis qu'ils remettaient leurs chaussures en vitesse. Ils traversèrent l'avenue déserte en courant sur la pointe des pieds. Oscar se retourna : par-dessus le mur qui protégeait Cumides Circle, les plus hautes branches du chêne dépassaient ; Zizou veillait sur ses jeunes amis. Rassuré, il entraîna alors ses compagnons dans les profondeurs de Blue Park.

Dans trois minutes, il serait exactement minuit.

— Où on est ? demanda Lawrence pour la quatrième fois.

— On devrait bientôt arriver au kiosque, répondit Oscar, un peu perdu sans l'avouer.

Ils zigzagèrent entre les buissons en évitant les allées du parc, de peur de croiser quelqu'un. À la lueur de la lune, Oscar percevait enfin le toit en pointe du kiosque à musique, au milieu de Blue Park, quand Valentine le tira par la manche.

— Là-bas ! dit-elle.

Dans la pénombre des arbres, tout près des bancs en bois qui encerclaient le kiosque, les enfants perçurent du

mouvement. Ils s'approchèrent avec prudence, toujours à l'abri des bosquets, tandis que des voix montaient, plus distinctes.

— Mais soulève ses pieds, je ne peux quand même pas le porter tout seul !

— Je te l'ai déjà dit, Barth. Moi, c'est la tête, toi, c'est les muscles !

Les trois amis sortirent alors de l'ombre et se précipitèrent vers les frères O'Maley en nage près d'un banc. Malgré son incroyable force pour un garçon de treize ans, Barth croulait sous le poids d'un homme barbu et en costume, pieds nus dans des sandales et surtout profondément endormi. On aurait dit qu'il avait été assommé ou drogué. Pour ne rien arranger, il empestait le vin à des kilomètres.

Valentine et Lawrence observèrent le clochard, intrigués. Pavarotti n'avait peut-être pas de logement, mais il était propre et impeccablement habillé, hormis les sandales. Seules la barbe épaisse comme du fourrage et l'odeur d'alcool le différenciaient des autres humains qu'ils avaient rencontrés depuis leur arrivée à Cumides Circle.

— Ah, vous voilà, s'écria Jeremy, soulagé. Aidez-nous, vite ! Vous aurez le temps d'admirer ce bon Pavarotti quand on l'aura allongé sur le banc ! Je ne sais pas si c'est l'alcool qui pèse si lourd, mais à deux, on a du mal !

Les cinq enfants prirent chacun un membre ou la tête et tous finirent par balancer ce pauvre Pavarotti sur le banc.

— Comment était le chant, ce soir ? demanda Lawrence, qui n'avait jamais entendu d'opéra de sa vie.

— Il a tardé, répondit Jeremy, mais il s'est rattrapé : il n'a jamais chanté aussi fort ni aussi faux. Heureusement qu'au Bazar de Jeremy, on trouve tout ! dit-il en arborant fièrement deux boules Quies. Les ventes explosent autour du parc de Babylon Heights !

Barth bouscula son frère.

— Bon, faudrait pas tarder, dit-il, on ne sait jamais : si ce soir il décide de se réveiller avant qu'on l'ait ramené à Babylon Heights sur son banc habituel, ça ne va pas être simple...

— T'inquiète pas, grand frère : j'ai son biberon pour le rendormir, dit Jeremy en brandissant une bouteille de vin.

Oscar rajusta sa cape et vérifia que les deux livres étaient bien calés dans sa poche intérieure, avec son Grimoire. Il sortit celui de Boyd et l'ouvrit. Une avalanche de mots déboula sur la page de garde.

— *Parfait, Pill, en route ! Je suis prêt ! Une dernière chose : essaie de ne pas te prendre les pieds dans ta cape comme dans le tapis de la bibliothèque, histoire de ne pas nous ridiculiser, Estelle et moi !*

Oscar haussa les épaules, bien décidé à ne pas s'énerver contre Boyd, malgré ses moqueries et ses mauvaises plaisanteries.

— *Attention, mini-Pill, précisa Boyd, on ne veut pas d'un aller-retour d'une minute mais une belle Intrusion, une vraie, hein ! Sinon, ça ne compte pas !*

— On y restera le temps qu'on pourra y rester, un point c'est tout ! trancha Oscar. Si vous n'êtes pas d'accord, dites-le tout de suite !

Le *Traité* d'Estelle s'agita dans sa poche avant que Boyd ait répondu. Il n'eut d'autre choix que de l'ouvrir.

— *Ah, j'ai bien cru que vous m'oublieriez dans votre poche, mon petit !* écrivit Estelle Fleetwood. *Dites-moi, vous n'avez pas trouvé mieux qu'un ivrogne pour mon voyage en Hépatolia ? Je vous rappelle que vous avez l'honneur de voyager avec Estelle Fleetwood, la grande, que dis-je, l'immmmmmmmmense Estelle Fleetwood, dont le Traité...*

— ... est dans toutes les bonnes bibliothèques de Médicus, oui, ça va, on sait, mais il va falloir vous contenter de Pavarotti. Si ça ne vous convient pas, tous les deux, je peux encore vous ramener à Cumides Circle, menaça Oscar.

— *Oh, quel sale caractère ! Ça ira, ça ira, allons-y !* se rattrapa Estelle, effrayée à l'idée de rater l'Intrusion.

— *Bon, bon, d'accord,* capitula également Boyd, *mais pas d'arnaque, petit : un GRAND tour, on a dit !*

Oscar referma les livres et les rangea.

— Je suis prêt, dit-il à ses amis.

— *N o u s* sommes prêts, rectifia Valentine, qui s'enveloppa en même temps que Lawrence dans la cape d'Oscar.

— Attendez ! chuchota Jeremy, qui tourna vivement la tête vers le kiosque. Vite, cachez-vous !

Barth sauta sur son vélo et entraîna sa carriole derrière le plus proche buisson. Les quatre autres enfants eurent tout juste le temps de courir se mettre à l'abri dans un talus.

Oscar se pencha discrètement et aperçut deux ombres

furtives près du banc. Les cinq compagnons s'arrêtèrent de respirer, tant ils craignaient de faire du bruit et d'attirer l'attention des étranges passants. Qu'est-ce que ces deux personnes pouvaient bien faire à minuit dans Blue Park ? Les pas s'éloignèrent, puis ils entendirent des bruits de feuilles piétinées, quelques mots étouffés, puis plus rien.

Ils attendirent encore quelques secondes pour sortir de leur cachette. Cette fois, il n'y avait plus personne, et seul le vent d'été, tiède, faisait frémir le feuillage des arbres. Jeremy fut le premier à réagir.

— Vite, dit-il, partez tout de suite dans le corps de Pavarotti. Nous, on reste à l'abri pour surveiller. Ne tardez pas !

Oscar, Valentine et Lawrence se précipitèrent vers le clochard. Oscar souleva les pans de sa cape et ses amis s'en enveloppèrent à nouveau. Il sortit son pendentif, se concentra et les trois enfants s'élancèrent.

Un flash éblouit Jeremy et Barth dans l'obscurité de Blue Park. Quand ils ouvrirent leurs yeux ébahis, Pavarotti ronflait allègrement sur son banc, et leurs camarades avaient disparu.

Oscar et ses amis se relevèrent. Lawrence et Valentine, un peu groggy, mirent une seconde à réaliser qu'ils étaient de retour en Hépatolia.

Grâce à son expérience, Oscar avait pu choisir son lieu de chute et ils avaient atterri cent mètres sous terre, au beau milieu de l'immense unité de transfert des aliments.

Lawrence et Valentine regardèrent autour d'eux, souriants : eux qui n'avaient jamais quitté leur territoire

d'Hépatolia et le GRIU, tout leur était étranger dans cette unité. Ils n'étaient pas les seuls à se réjouir du voyage : dans la poche intérieure de la cape, les livres de Boyd et d'Estelle Fleetwood s'agitaient comme jamais, surexcités.

— Ça alors ! s'extasia Valentine. On ne s'imagine pas qu'il y a tout ça tout près de chez soi, tout de même ! Je n'avais jamais mis les pieds ici. C'est pas mal... Pas aussi bien qu'à l'extérieur, à Cumides Circle, bien sûr, s'empressa-t-elle d'ajouter de peur qu'Oscar ne la laisse ici, mais c'est pas mal.

— C'est plus grand que ce que j'avais lu, confirma Lawrence, qui nettoyait ses lunettes pour la troisième fois.

La chaleur et la vapeur environnantes les embuaient en permanence.

Oscar lui-même fut surpris : l'odeur n'était pas la même que celle qu'il avait déjà connue dans le corps d'animaux ou même dans celui de Bones. Très vite, ce qu'il vit autour de lui l'étonna aussi. Des ouvriers poussaient les wagons, mais l'activité était moins fébrile que lors des précédentes Intrusions, et leur attitude était étrange : aucun d'eux ne marchait droit. Oscar se tourna vers les tapis roulants : là encore, le mouvement des tapis vers la salle des cuves de l'unité de broyage était totalement irrégulier. Ils allaient dans un sens, puis reculaient, s'arrêtaient puis reprenaient. Enfin, les parois de l'immense grotte étaient curieusement boursoufflées du sol jusqu'à la voûte, et quand Oscar posa la main sur l'une d'elles, il sentit une forte vibration, comme une circulation turbulente de l'autre côté.

Il leva les yeux et tenta d'apercevoir quelque chose à travers la vitre de la salle de commandes. Il avait du mal à distinguer quoi que ce soit à une telle distance, mais il lui sembla que la salle était éteinte et déserte.

Il entraîna ses amis en évitant des ouvriers qui ne semblaient même pas les voir, et ils s'approchèrent des wagons : ils étaient remplis à ras bord de vin.

— Héééé, dites donc, vous, s'exclama un homme en combinaison, au nez tout rouge et qui parvenait à peine à tenir sur ses jambes, kezkeu... kezkeu... kezkeu vous fichez-ici, heeeein ?

Avant même qu'Oscar prenne la peine de répondre, l'homme éclata de rire et tomba dans les bras du jeune Médecus. Celui-ci bascula en arrière et ses amis le retinrent de justesse. Les trois enfants se redressèrent tandis que l'homme, toujours en train de rire bêtement, restait assis sur le sol.

— Dites, les enfants, demanda-t-il avec une voix pâteuse, comme si sa langue avait doublé de volume, soyez gentils et apportez-moi un peu de cette excellente boisson dans les wagons, parce que ça me paraît teeeeeeeeeellement loin, ouh là là !

Le type partit à nouveau dans un rire interminable. Valentine le regarda d'un drôle d'air.

— Ils sont tous comme ça, ici ? dit-elle, déçue. On est quand même moins débiles dans le Grand Réseau Inter-Universel...

— Dans la montagne non plus, je n'en ai jamais vu, des types comme ça, confirma Lawrence. Peut-être qu'on les met tous ici, dans l'unité de transfert des aliments ?

Oscar se pencha sur le gars et renifla.

— Je crois savoir ce qui se passe. Venez voir par ici, dit-il en jetant un œil dans le wagon le plus proche.

Valentine et Lawrence suivirent son exemple.

— Du vin, constata Oscar avec une mine dégoutée. Il n'y a que du vin dans tous les wagons ! Pavarotti ne mange presque rien, il ne fait que boire ! Du coup, tous les ouvriers sont soûls et le travail se fait n'importe comment !

— Alors, ça veut dire que c'est peut-être comme ça ailleurs ! Quelle horreur ! J'espère que les Érythrocytes de Pavarotti ne sont pas dans le même état ! J'aurais honte, à leur place...

Oscar regarda autour de lui : tout était abîmé et fonctionnait de travers. Valentine avait raison : les autres Univers de Pavarotti étaient sans doute dans le même état catastrophique, détruits par l'alcool. Il comprit enfin ce que sa mère avait voulu dire le jour où Violette et lui avaient pouffé de rire en passant devant un ivrogne de Kildare Street : « Pauvre homme ! Ne vous moquez pas de lui, les enfants : il se fait déjà assez de mal lui-même... »

Au même instant, il y eut du bruit et une bousculade parmi des ouvriers, et des cris retentirent. Les trois enfants se retournèrent, mais trop tard : un train de wagons filait à toute vitesse droit sur eux. Ils n'eurent pas le temps d'éviter la foule d'ouvriers affolés et furent emportés vers un tapis roulant. Lawrence bascula dans un wagon qu'il fit déborder, tandis que tous les ouvriers se jetaient à terre pour récupérer le vin perdu. Certains

se mettaient même à lécher le sol !

Les wagons s'immobilisèrent enfin, et Valentine et Oscar parvinrent à se défaire de la foule pour porter secours à leur ami, dont ils apercevaient les pieds et les mains qui dépassaient du wagon. Quand ils réussirent à l'en extraire, Lawrence les regardait avec un sourire un peu bête et se léchait les doigts, lui aussi.

— Dites donc, les amis, vous savez que... hic ! C'est pas mauvais du tout, ce vin ! Hic !

— Lawrence ! Toi aussi, tu es soûl ! s'écria Valentine.

— Mes livres !

Le cri d'Oscar fut si fort que Valentine sursauta. Lawrence lui-même cessa de sourire.

— Les livres, répéta Oscar, catastrophé, j'ai perdu les livres !

— Comment tu as fait ? demanda Valentine.

— C'est... certainement pendant la bousculade, répondit Lawrence entre deux hoquets. Il faut... hic ! Il faut fouiller autour de nous ! Hé, les copains ouvriers, aidez-nous, et après, hein, après, on va boire un coup !

— On ne va rien boire du tout ! gronda Valentine. Lawrence, ça suffit, il faut absolument retrouver les livres d'Oscar ou on est fichus, tu comprends, ça ?

Lawrence fit oui de la tête et tenta de retrouver ses esprits. Oscar, lui, était déjà à quatre pattes en train de chercher entre les jambes des ouvriers et derrière les wagons, au beau milieu de la pagaille.

— Là-bas ! s'écria Valentine. Oscar, le type en noir qui court !

Oscar se redressa. Au milieu des ouvriers dans leurs

combinaisons blanches, un homme s'enfuyait. Il était vêtu de noir, de la tête aux pieds, à l'exception du col, qui était rouge. Oscar sentit un frisson parcourir tout son corps.

Un Pathologus.

Il eut encore moins de difficulté à reconnaître les deux livres que le Pathologus serrait contre lui : celui de Boyd et le traité d'Estelle ! C'était sûrement lui qui avait provoqué la bousculade pour les dérober...

Le jeune Médecin n'hésita pas un instant : il s'élança à sa poursuite. Il enjamba les corps des ouvriers allongés qui cuvaient leur vin ou qui étaient trop ivres pour se relever après le moment de panique, et Valentine le suivit en courant. Lawrence, un peu grisé par l'alcool qu'il avait absorbé malgré lui, tentait désespérément de repérer ses amis dans la foule.

Oscar gagnait du terrain : il était plus petit que le Pathologus, qui avait du mal à se faufiler dans la fourmilière.

Quand il fut à quelques mètres seulement du voleur, il se mit à crier :

— Arrêtez ! Rendez-moi ces livres !

Oscar tendit le bras et accrocha le bas de la veste noire. Le Pathologus se retourna brutalement et attrapa Oscar au cou. Il voulut desserrer les mains de l'homme, mais c'était un adulte. Il croisa le regard rouge de son agresseur : le visage était masqué, pourtant il put lire de la haine dans les yeux. Le garçon fouilla sous son T-shirt et saisit son pendentif, qu'il brandit devant les yeux du Pathologus. Une lumière très intense jaillit de la Lettre et l'homme porta la main à son visage en poussant un

hurlement de douleur, comme si le rayon l'avait brûlé. Oscar en profita pour reculer ; il respirait enfin.

Le Pathologus se redressa, fou de rage. Valentine se tenait derrière Oscar.

— Viens, Oscar, il est plus fort que nous, il vaut mieux le laisser s'échapper !

— Pas question, dit-il, son pendentif toujours en main et les yeux rivés sur ceux du Pathologus. Je veux les livres, rendez-les-moi ! cria-t-il à l'intention de l'homme.

Ce dernier sourit et secoua la tête. Avant même qu'Oscar puisse faire le moindre mouvement, l'homme sauta sur lui et le projeta avec violence sur un tapis roulant. La tête du garçon heurta le bord métallique du tapis et il perdit connaissance.

Valentine se jeta sur l'agresseur et le frappa de toutes ses forces, mais l'homme l'envoya rouler au loin d'un simple revers de la main. Elle heurta Lawrence qui accourait pour leur prêter main-forte et les deux enfants se retrouvèrent à terre.

Oscar reprit conscience et releva la tête. Il était toujours couché sur le tapis roulant, dans un bac en métal fixé au tapis qui allait beaucoup plus vite qu'avant. Il se redressa et réalisa avec terreur que ses poignets et ses chevilles étaient attachés et reliés au bac par une corde noire très serrée. À l'extrémité du tapis, l'homme avait remplacé l'ouvrier et il appuyait sur un bouton rouge qui accélérerait la vitesse de circulation. Oscar tourna la tête vers l'autre bout et comprit ce qui l'attendait : très vite, il arriverait à l'ouverture où le tapis déversait son chargement dans les cuves de l'unité de broyage !

Valentine était repartie à l'assaut du Pathologus qui s'en était facilement débarrassé. Oscar essaya de ne pas paniquer. Il fallait réfléchir, et vite. S'il ne se libérait pas immédiatement, il allait basculer dans une cuve dans quelques secondes et les lames le broieraient. Il essaya de se défaire de la corde, mais elle était faite dans une étrange matière et lui sciait la peau sans se détendre.

— Ne t'inquiète pas, lui dit l'homme. Cette corde te libérera quand je le lui demanderai... c'est-à-dire dans quelques instants, au moment où tu basculeras dans une cuve.

Oscar était maintenant à un mètre de l'ouverture : c'était trop tard. Il ferma les yeux et s'agrippa au bac.

À ce moment précis, le tapis s'arrêta.

Il rouvrit les yeux et vit le Pathologus, furieux, courir vers la commande manuelle et appuyer avec rage sur le bouton rouge, mais rien ne se produisit. Oscar regarda en direction de la salle des commandes, tout en haut de la paroi vertigineuse : il devina le visage de Lawrence derrière la baie vitrée. Son ami se trouvait devant l'ordinateur central de la salle et venait d'arrêter les tapis !

Le Pathologus poussa un cri de fureur et sortit de sa manche un objet qu'Oscar ne réussit pas à distinguer. L'homme murmura tout près de l'objet et le lança d'un mouvement vif de la main. Le jeune Médecus vit alors une lame en forme de P tourner, s'élever dans l'air et fuser vers la salle des commandes. Elle traversa le verre de protection qui vola en éclats, et siffla tout près de Lawrence. Le jeune Hépatolien tomba au sol. Le P en

onyx, cette pierre noire et dure dont étaient faites les armes des Pathologus, tranchant comme un rasoir, vira comme un Frisbee et s'enroula autour de l'ordinateur. La pointe retomba, appuya sur une touche, et les tapis de la salle se remirent en marche.

Oscar tourna la tête, affolé : Lawrence était blessé, peut-être tué à cause de lui, et cela n'avait servi à rien puisque dans quelques secondes il allait mourir lui aussi.

C'est à cet instant qu'il vit la ligne de feu traverser la voûte de l'unité de transfert.

Il plissa les yeux : il distingua un disque brillant qui laissait derrière lui une ligne orangée dans l'air.

— Ne bouge pas, Oscar ! cria une voix claire à l'autre bout de l'immense hangar.

Au moment où le tapis faisait plonger Oscar dans la bouche béante, au-dessus des cuves, le disque finit sa course sur les poignets du Médecus. La corde fut tranchée net, comme si une scie circulaire s'était posée sur elle. Oscar leva ses bras enfin libres et se jeta en arrière ; il tomba sur le sol juste avant que le bac auquel il était attaché quelques secondes plus tôt ne disparaisse dans l'unité de broyage.

Il se redressa, en sueur. Devant lui, un jeune homme enveloppé dans une cape verte identique à la sienne se penchait pour ramasser le pendentif qui venait de sauver Oscar. Il le reconnut immédiatement.

— *Ayden ! ?* Ayden Spencer ! Tu es...

— ... un Médecus, comme toi, Oscar.

Oscar n'en revenait pas ! Le timide Ayden, celui que tous croyaient faible et peureux et que Moss martyrisait

dans la cour d'école, était Médecus et venait de lui sauver la vie !

Il aurait voulu lui demander plus d'explications, mais la situation était trop urgente. Les deux Médecus se tournèrent en même temps pour faire face au Pathologus. Ce dernier fit un pas en arrière, hésita et prit la fuite.

— Les livres ! s'écria Oscar. Il a toujours les livres !

Pendant ce temps, dans Blue Park, embusqués derrière des buissons, les frères O'Maley s'impatienzaient.

— Oscar avait dit « entre un quart d'heure et une demi-heure », marmonna Jeremy. Pourquoi ils traînent comme ça ?

— Ils ont peut-être eu des soucis, répondit son frère. Regarde Pavarotti : je ne l'ai jamais vu dans cet état, il fait des tonnes de grimaces, il se tient le ventre... Ça ne doit pas se passer comme prévu, là-dedans !

— Et je crois bien qu'ici aussi, ça pourrait bien ne pas se passer comme prévu, ajouta Jeremy, les sens en alerte. J'ai l'impression qu'on n'est pas seuls, Barth.

Pas loin d'eux, des bruits retentirent une fois de plus. Les deux garçons entendirent nettement des pas ; visiblement, on n'avait pas remarqué leur présence. Pas encore, en tout cas.

— Ils ne me font pas peur, grogna Barth en se redressant. On va leur montrer qui on est !

Son frère le retint.

— Non, ne te fais pas repérer ! chuchota Jeremy. Tant qu'on peut tenir, on tient ; ça laissera le temps à Oscar et aux deux autres de revenir. J'espère simplement qu'ils ne

vont pas tarder...

En Hépatolia, Ayden Spencer avait très vite réagi.

Il s'apprêtait à s'élancer derrière le Pathologus en fuite, mais Oscar le retint par le bras.

— On est deux, Ayden ! On peut former une Médicus Manta !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Ayden. Tu sais, je viens de commencer mon initiation avec mon père, alors je ne connais pas grand-chose, à part le Disque de Feu avec mon pendentif...

— Enlève ta cape, dit Oscar en ôtant la sienne, fais comme moi et répète ce que je vais dire !

Il fit tourner sa cape au-dessus de sa tête et se souvint de la formule répétée bien des fois avec Mrs Withers :

*Que nos capes s'unissent,
Que nos capes vrombissent,
Qu'elles s'enlacent
Et notre ennemi terrassent.*

Ayden s'empressa de l'imiter et les deux capes flottèrent quelques instants, l'une face à l'autre, avant de s'unir par le col jusqu'aux pointes. Côte à côte, elles formèrent une sorte de cerf-volant immense, une raie manta dont les ailes se déployèrent et qui prit son envol. Elle frôla le sol à une vitesse fulgurante et vint cueillir le Pathologus qui courait vers une sortie.

L'homme bascula sur le carré formé par les deux capes réunies et la Médicus Manta reprit son envol. Elle tourna au-dessus des têtes d'Oscar, d'Ayden et de Valentine qu'ils venaient de rejoindre, et prit de la vitesse.

Cramponné au tissu, le Pathologus hurlait de frayeur et de colère.

— Les livres ! cria Oscar. La Manta vous laissera redescendre si vous me rendez les livres !

L'homme s'agrippa comme il put au bord d'une des deux capes et jeta rageusement le livre de Boyd sur les enfants. *L'Anthologie des Pathologus* rebondit sur le sol et finit sa course contre un wagon. Oscar se précipita pour le récupérer. Il l'ouvrit et sur la première page, Boyd, furieux, se mit à jurer en grosses lettres désordonnées.

Oscar referma le livre précipitamment.

— Il a encore celui d'Estelle Fleetwood, dit-il à Ayden et à Valentine qui venaient de repérer l'ascenseur incrusté dans la roche.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ce livre ?

— Tous les secrets sur les pouvoirs des Médecus, expliqua Oscar tandis que la Médecus Manta faisait des loopings dans tous les sens sous la voûte de l'unité de transfert pour faire craquer le Pathologus. Il faut absolument que je le récupère ! Tu te rends compte, si ça tombe entre les mains des Pathologus ?

— Je vais en salle des commandes pour m'occuper de Lawrence, dit Valentine. On se retrouve là-bas dès que vous avez récupéré le livre d'Estelle !

Mais plus les capes virevoltaient dans le ciel artificiel du hangar, plus le Pathologus s'accrochait à elles en serrant le livre. Il profita même d'une accalmie et d'un vol bas pour saisir un P en onyx et entailler largement une des deux capes. Ayden ressentit une curieuse douleur sur la peau, comme si la déchirure l'avait blessé à distance.

La Manta, piquée au vif, prit de l'altitude. Arrivée au sommet du hall, elle plongea vers l'ouverture située à l'extrémité du tapis roulant, comme un rapace qui fond sur une proie.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? demanda Oscar, inquiet. Elle va finir dans la salle des cuves !

Mais juste avant de s'engouffrer dans l'ouverture, la Manta prit un virage brutal. Le Pathologus, déséquilibré, lâcha prise, hurla et bascula à travers le trou béant. Oscar et Ayden, horrifiés, le virent disparaître en même temps que le livre d'Estelle Fleetwood.

Ils coururent jusqu'au bout du tapis et se penchèrent : dans une des cuves, une bouillie infâme tournoyait, et ils eurent le temps de voir disparaître le pied du Pathologus, haché menu par les lames au fond de la cuve. La pâtée prit une teinte noire et s'épaissit, gluante. Des vapeurs âcres s'élevèrent et les deux garçons furent obligés de reculer pour ne pas les respirer. Au même moment, un cri aigu s'échappa de la cuve. Une lueur s'éleva comme un rayon de soleil et vint mourir au sommet, dans la paroi de l'unité de broyage.

— Je... crois que c'est ce qui se passe quand l'esprit d'un Médecus meurt, dit timidement Ayden.

— L'esprit d'Estelle Fleetwood, ajouta Oscar, effondré. À cause de moi. Et son livre original vient d'être détruit avec elle... Qu'est-ce que j'ai fait, Ayden, qu'est-ce que j'ai encore fait ?

Ayden posa une main amicale sur son épaule.

— On ne peut plus rien pour eux, maintenant. Et ce n'est pas ta faute, Oscar : tu as tout fait pour récupérer le

Traité d'Estelle. Viens, on s'en va, on va retrouver tes amis.

Au-dessus d'eux, les deux capes s'étaient séparées et redescendirent en douceur pour se poser sur leurs épaules. Ils s'éloignèrent tandis que les ouvriers se remettaient lentement au travail sans avoir été particulièrement perturbés par le combat qui venait d'avoir lieu.

Ils furent rejoints par Valentine et Lawrence.

— Tu n'as rien ? demanda Oscar, inquiet.

— Non, ça va, répondit Lawrence, à peu près remis de ses émotions. Et toi ? Tu as récupéré les livres ?

Oscar baissa les yeux et serra contre lui le livre de Boyd. Les enfants d'Hépatolia comprirent et se turent.

— Il faut y aller, maintenant, dit Lawrence. Il ne reste plus qu'à trouver le Caducée des Médecins. Mais où ?

Tous se mirent à scruter l'espace, les murs, les chariots, partout où ils pourraient découvrir la fameuse coupe entourée d'un serpent et surmontée d'un M. Ils eurent beau fouiller dans tous les recoins, jusqu'aux écrans de la salle de commandes et sous les immenses tapis roulants, derrière les wagons ou sur les combinaisons des ouvriers : rien, pas l'ombre d'un Caducée.

Ayden commençait à se décourager quand Oscar les interpella :

— Venez, venez vite ! cria-t-il du bout du tapis roulant, au fond de l'usine.

Les enfants se précipitèrent jusqu'à l'ouverture, au-dessus des cuves. Oscar, penché, regardait vers le haut.

— Là ! dit-il. Le plafond !

Ses trois compagnons se bousculèrent devant l'ouverture. Sur la voûte de la salle des cuves, le symbole brillait encore, comme s'il avait été dessiné avec une poussière d'or.

— Le rayon ! s'écria Ayden. C'est le rayon sorti de la cuve, quand le livre y est tombé, qui a tracé le Caducée !

— Estelle Fleetwood nous montre le chemin de la sortie, Oscar, dit Lawrence. Ça veut dire qu'elle ne t'en veut pas, tu vois !

Oscar sourit tristement à son ami. Il appréciait l'effort que faisait Lawrence pour le réconforter, mais la perte du livre original et la disparition de l'esprit d'Estelle réfugié dans le *Traité* le torturaient. Il s'en voulait terriblement : s'il n'avait pas tant cherché à savoir la vérité sur son père, il n'en serait pas arrivé là, et le livre serait sagement rangé dans la bibliothèque de Cumides Circle.

Valentine le bouscula gentiment.

— Oscar, Jeremy et Barth nous attendent, il faut y aller ! Ils doivent ramener Pavarotti à Babylon Heights, ne l'oublie pas...

Oscar enveloppa de sa cape ses deux amis, et Ayden et lui se concentrèrent sur leur départ en fixant le symbole. Une fraction de seconde plus tard, tous les quatre quittaient Hépatolia et le corps du clochard pour atterrir devant le banc.



Un piège peut en cacher un autre...

Jeremy et Barth se précipitèrent à leur rencontre.

— On se demandait si vous alliez un jour sortir de là ! s'exclama Jeremy. Franchement, j'aurais jamais imaginé que ce soit tellement agréable de se balader dans le ventre de Pavarotti !

Oscar se tourna alors vers Ayden.

— Il faut que tu nous expliques ce que tu fais ici, en pleine nuit, et pourquoi tu nous as rejoints !

Jeremy se mit à rire.

— Je peux te dire que nous aussi on a été surpris, Barth et moi, quand on l'a vu débarquer avec sa cape de Zorro toute verte, comme toi, et surtout quand il a disparu dans ce pauvre vieux Pavarotti juste après toi. C'est l'heure des explications, Spencer ! Et vite : il faut qu'on parte, nous !

Ayden leur expliqua alors qu'après la kermesse, il ne voulait pas en rester là.

— Je savais que tu m'en voulais encore, dit Ayden à

Oscar. Je suis timide, je n'ai pas réussi à t'expliquer ce qui s'était passé à l'école. Je ne pouvais pas risquer une retenue. Mr Brave m'avait donné rendez-vous avec mon père, il fallait qu'on y soit, mais je ne pouvais rien dire. Quand j'ai su que tu étais Médecus toi aussi, j'ai voulu te parler, mais tu ne m'as pas laissé le faire.

— Alors tu es venu nous retrouver chez Oscar, comprit Jeremy. C'est toi que j'ai entendu derrière la haie et que j'ai vu partir à vélo !

— Je voulais lui parler mais vous étiez tous ensemble, alors je me suis caché et... et j'ai entendu ce que vous disiez.

— Et tu as suivi Jeremy et Barth jusqu'ici ! dit Oscar.

— Ce n'était pas pour vous espionner, répondit Ayden, tout rouge, mais je me suis dit que tu aurais peut-être besoin de moi... Tu m'as aidé à l'école, je voulais le faire ici. J'ai suivi les frères O'Maley, je me suis caché dans les buissons et j'ai vu le Pathologus entrer dans le corps juste avant vous, quand vous vous êtes cachés !

— Les ombres qu'on a aperçues avant d'entrer dans le corps, réalisa Lawrence, c'étaient des Pathologus !

— Du coup, reprit Ayden, je me suis dit que tu risquais d'avoir des problèmes. Je me suis approché de Pavarotti et je suis entré dans le corps du clochard.

— Tu pouvais le faire, confirma Oscar, puisqu'on peut être plusieurs Médecus dans un même corps... Merci, Ayden. Sans toi...

— Pardonnez-moi de vous interrompre, coupa Lawrence, soucieux, mais si je fais bien mes comptes, *deux* ombres sont passées dans le parc, et *une seule* est

entrée dans le corps de Pavarotti. Où est l'autre ?

— Et surtout, dit Oscar, comment savaient-ils que nous serions ici, ce soir, dans le corps de Pavarotti, avec les livres de Boyd et d'Estelle Fleetwood ?

— Quelqu'un était au courant et nous a trahis, conclut Jeremy.

— Dis donc, toi, dit Valentine à Ayden Spencer d'un air méfiant, tu es le seul à connaître ce rendez-vous...

— Ce n'est pas moi qui vous ai trahis ! s'exclama Ayden. Sinon, pourquoi je vous aurais aidés ?

Lawrence s'assit sur le banc pour réfléchir, juste à côté de Pavarotti que la discussion ne dérangeait pas le moins du monde : il dormait à poings fermés.

— Non, Ayden n'est sans doute pas le seul à savoir que nous avons rendez-vous ici, confirma Lawrence. Boyd a pu parler, Estelle Fleetwood aussi, mais cela dit, ce n'était vraiment pas dans leur intérêt. Attendez, dit-il... Bien sûr ! Il y a une autre personne qui avait toutes les chances d'être au courant !

Du bruit à proximité d'eux les obligea à se taire et à filer dans les buissons pour se cacher. Ils entendirent des cris étouffés et ce qui ressemblait à une lutte. Oscar et Jeremy se redressèrent.

— Là ! murmura Jeremy. Regarde, Oscar ! Sous le lampadaire, à côté des rosiers...

Oscar se tourna à temps pour voir luire un crâne sous la lumière jaune, au milieu de la nuit. Quand l'homme chauve se retourna, le jeune Médecin poussa un cri de surprise.

— Bones ! s'écria Oscar, stupéfait. C'est lui ! C'est lui

qui nous a trahis !

— Évidemment, dit Lawrence, qu'on n'avait pas laissé finir quelques instants plus tôt. Qui t'espionne en permanence ? Range les livres ? Écoute à toutes les portes ? Surveille tous tes mouvements ? Bones, bien sûr ! Il a dû surprendre ta conversation avec Boyd dans la bibliothèque, lundi soir...

Les enfants fouillèrent du regard l'endroit où Bones venait d'apparaître : il n'y avait plus personne.

— Il s'est enfui ! s'exclama Valentine. Il est rentré à Cumides Circle, à tous les coups...

— On a intérêt à faire la même chose, et en vitesse, conseilla Lawrence. Si Mr Brave se réveille, Bones lui dira simplement que notre chambre est vide et qu'on est sortis sans permission... Cette fois, c'en est fini de notre séjour à Cumides Circle !

— J'expliquerai tout à Mrs Withers et à Mr Brave, répondit Oscar.

Et Bones va tout nier, ajouta Lawrence. Pourquoi Mr Brave te croirait-il plus que Bones ? Nous n'avons pas la preuve qu'il nous a trahis...

— Si jamais Bones ose faire ça, s'écria Valentine, hors d'elle, la vengeance sera terrible, foi d'Érythrocyte ! On pourrait l'attacher à son lit et le forcer à avaler une marmite entière de soupe à l'oignon et à la framboise préparée par Cherie !

— En attendant, il n'y a plus personne ici et je vous le répète, dit Lawrence, il faut rentrer aussi vite que possible !

Oscar poussa ses amis vers Pavarotti.

— Vite, fit-il, inquiet, on va vous aider à mettre Pavarotti dans la carriole et vous rentrerez à Babylon Heights ! Il ne faut pas trop traîner ici.

Barth courut chercher son vélo et la remorque, et les six enfants portèrent le clochard assez facilement pour le déposer sans mouvement brusque.

Quand ce fut fait, Oscar s'adressa à Ayden :

— Rentre avec Jeremy et Barth avant que ton père ne se rende compte de ton absence !

— Il travaille de nuit, précisa Ayden, il ne rentre qu'à 8 heures du matin.

— Jeremy te prendra derrière lui sur son vélo. Merci, les amis, et dépêchez-vous !

Les trois garçons filèrent aussi vite que les jambes de Barth le permirent, et disparurent parmi les arbres.

Oscar, Valentine et Lawrence étaient seuls au milieu du parc, désert maintenant. Un nouveau bruit, tout près d'eux, leur fit penser le contraire.

— On ne va peut-être pas passer la nuit ici, hein ? fit Lawrence, de moins en moins rassuré depuis qu'ils n'étaient plus que trois. Si on rentrait ?

— Vous n'allez pas partir alors qu'on vient à peine d'arriver, dit une voix qu'Oscar aurait reconnue parmi cent autres.

Quatre silhouettes se détachèrent dans la pénombre, sous les arbres, et s'approchèrent du banc. Oscar sentit son corps entier se tendre.

— Qu'est-ce que tu fiches ici, Moss ?

— Et vous ? dit le garçon, qui apparaissait maintenant en pleine lumière. Vous traînez souvent dans les parcs la

nuît, tes amis et toi ? Ici, c'est pas pour les gens comme vous, je te l'ai déjà dit, Pill. C'est pour les gens bien.

Oscar ne répondit pas tout de suite. Après les Pathologus dans le corps, cette fois, c'était Moss qui l'attendait dehors. Deux pièges les avaient guettés et il ne s'était douté de rien ! Moss était-il un Pathologus, lui aussi ? Il en parlerait à Mr Brave... Pour l'instant, il fallait se sortir de ce guet-apens.

Moss était entouré de ses copains casseurs qui le suivaient comme des petits chiens, à l'école. Il y avait évidemment Cole Doherty avec ses grosses jambes et ses dents de devant écartées, et Oscar reconnut Graham Norton, un garçon âgé d'un an de plus mais que Moss avait enrôlé dans son clan, et enfin Jimmy Bailey. Quelques jours avant la fin des cours, le professeur Penguin avait surpris Bailey dans les toilettes de l'école en train de faire fumer des enfants de huit ans. Il avait été renvoyé et, visiblement, c'était un bon argument pour faire partie des amis de Moss... Ils étaient quatre gaillards costauds et bagarreurs, et même si Oscar avait l'habitude de se battre avec Moss, il savait que ses amis et lui ne feraient pas le poids. Moss avait attendu le départ des frères O'Maley et d'Ayden pour apparaître : il savait qu'avec ses amis ils seraient plus nombreux.

Oscar n'avait pas peur pour lui, mais il s'en voulait d'avoir exposé Valentine et Lawrence au danger.

— Je t'ai posé une question, Pill, reprit Moss. Tu as peur de répondre ? Comme toujours : tu as peur de moi.

Valentine s'avança, rouge de colère – presque aussi rouge que ses cheveux.

— Dis donc, toi, tu te prends pour qui ? *Aucun de nous* n'a peur de toi ! Tu ne ferais pas peur à une mouche !

Moss plissa ses petits yeux et se mit à ricaner.

— C'est quoi, ça ? Pill, tu les trouves où, tes extraterrestres avec des cheveux rouges ?

Valentine ne laissa pas à Oscar le temps de répondre.

— Ça, c'est de la part de l'extraterrestre !

La fillette donna un coup de pied de toutes ses forces dans le tibia de Moss, qui poussa un cri de douleur.

— Attrapez-les ! hurla le garçon. On va leur montrer qui est le chef !

Oscar tendit le livre de Boyd à Lawrence et poussa ses amis dans la direction de Cumides Circle.

— Courez ! COUREZ et ne vous arrêtez pas !

— Non ! s'écria Valentine. On ne te laisse pas seul ici !

Moss et ses amis avaient déjà bondi pour se saisir des trois compagnons. Oscar se souvint d'un conseil de Maureen. Il détacha sa cape d'un geste rapide et la fit tourner devant lui : un bouclier de lumière se forma entre lui et les garçons, qui s'écrasèrent contre la plaque argentée. Une secousse qui ressemblait à une décharge électrique les projeta en arrière et ils tombèrent en poussant des cris de cochon qu'on égorge.

Oscar se retourna, furieux.

— Je vous ai dit de partir !

— Pas question, répondit Lawrence, bras croisés sur le ventre. Si tu restes, on reste !

Les deux enfants d'Hépatolia se collèrent à Oscar, à l'abri derrière le bouclier. Entre-temps, les quatre gars s'étaient relevés et les avaient encerclés. Oscar croisa le

regard furieux de Moss.

— Si tu crois que tu vas nous échapper avec ton attirail, tu te trompes complètement, Pill. Tu vas bien finir par te fatiguer, et alors...

Oscar changea de main : la cape semblait alourdie par le bouclier et son bras commençait à faiblir, effectivement. Il regarda en arrière, à la recherche d'une échappatoire. Une idée surgit enfin dans son esprit. De sa main libre, il prit son pendentif et le brandit.

— Regardez bien tout autour, souffla Oscar à ses amis.

Lawrence et Valentine se retournèrent sans être sûrs de bien comprendre.

— Je ne vois rien, répondit Lawrence à voix basse. Qu'est-ce qu'on cherche ?

— Regardez encore, chuchota Oscar, qui ne voulait pas être entendu par ses ennemis.

Il comptait sur l'effet de surprise, c'était leur seule chance de s'en sortir. C'est Valentine qui aperçut ce qu'ils cherchaient.

— Là-bas ! cria-t-elle trop fort.

Cette fois, ce fut Lawrence qui plaqua sa main sur la bouche de sa copine. Oscar tourna la tête et sourit : la Lettre bleutée venait d'apparaître sur le tronc de l'Arbre Passeur, tout près d'eux ! Heureusement, Moss et ses sbires ne comprirent pas tout de suite. Oscar cessa de faire tourner la cape et le bouclier disparut.

— Courez ! cria Oscar à ses amis.

Ils coururent aussi vite qu'ils le purent vers l'arbre. Oscar prit ses amis sous sa cape, se remémora la formule et pria pour que l'arbre accepte la présence de Lawrence

et de Valentine, comme sa cape l'avait fait :

Devant moi, Médecus, tu t'ouvriras,

Et dans l'ombre de la terre tu me guideras.

Sous l'effet des mots et du pendentif qu'Oscar tendait en direction de l'écorce illuminée, le tronc s'ouvrit.

Les trois enfants s'engouffrèrent dans la cabine à l'intérieur du tronc. Le M lumineux apparut sur le sol et au-dessus de leur tête. Oscar eut encore le temps de voir le bras musclé de Moss retenir le panneau qui retombait, puis la cabine commença sa descente dans les profondeurs de la terre.

La cabine s'ouvrit sur le Scanner du Cœur. Oscar poussa ses deux amis qui se demandaient où il les avait entraînés.

— Vite ! dit Oscar, qui devinait leur question. On est dans le tunnel secret qui mène à Cumides Circle !

Il leva la tête : la cabine s'était refermée et remontait. Ce qui voulait dire que Moss et ses compères étaient sûrement parvenus à entrer dans le tronc de l'Arbre Passeur et qu'ils seraient là très bientôt... Il poussa ses amis vers l'avant et brandit son pendentif. Les M lumineux, qui flottaient dans l'air, sortirent le tunnel de l'obscurité pour les guider vers l'autre extrémité. Ils firent quelques pas et les lumières faiblirent. Oscar se tourna vers ses amis et les regarda bien en face.

— N'ayez pas peur, leur dit-il. Le tunnel lit dans votre cœur, et si vous n'avez pas le courage et l'envie de le suivre, tout s'éteint.

Lawrence et Valentine se redressèrent et sourirent courageusement.

— On y va ! dit Valentine.

Ils se mirent à courir et les M brillèrent avec intensité. Oscar, hors d'haleine, se retourna : derrière, à l'entrée du tunnel, la cabine venait de s'ouvrir et quatre silhouettes en sortirent comme des bombes. Il sut tout de suite que ses amis et lui ne seraient pas assez rapides pour distancer leurs poursuivants.

— Plus vite, dit-il pour encourager Lawrence et Valentine, plus vite, on y est presque !

La cabine s'ouvrit à nouveau et Moss apparut. Il repéra les trois compagnons en fuite et se tourna vers Doherty, Norton et Bailey.

— Ils ne peuvent pas s'échapper ! On y va !

Les trois garçons regardèrent autour d'eux, pas rassurés.

— Tu... t'es sûr qu'il faut aller là-dedans ? demanda Doherty en sifflant entre ses dents écartées.

— Allez ! leur ordonna Moss, furieux. COUREZ !

Tous se regardèrent, puis se mirent en mouvement... mais n'allèrent pas bien loin : au bout de quelques mètres, ils s'effondrèrent comme s'ils avaient heurté un mur. Un mur *invisible*.

— Levez-vous, hurla Moss, et venez !

Norton resta au sol et regarda ses copains avec un air ahuri. Bailey se releva et se jeta de nouveau contre une paroi qu'il ne voyait pas mais qui était bien réelle, à en juger par la douleur qu'il ressentit à l'épaule. Doherty, de plus en plus inquiet devant ces phénomènes étranges, décida de jouer de ses grosses cuisses : il prit son élan et donna un coup de pied d'une force incroyable dans la

paroi. Il poussa un cri encore plus incroyable et plongea vers le sol, incapable de tenir sur son pied qui venait de doubler de volume en quelques secondes.

Moss les bouscula et se mit à tambouriner des deux poings sur le mur.

Oscar et ses amis se retournèrent, soulagés.

— C'est le Mur des Angoisses ! se réjouit Oscar. C'est comme pour les lumières : il apparaît et vous empêche de passer si le tunnel sent que votre cœur n'a pas le courage ou la volonté d'aller où il vous mène ! On est sauvés !

Le mur se mit à progresser et à repousser les quatre garçons vers l'entrée du tunnel. Moss tentait de freiner le mouvement, en vain : il finit par tomber en hurlant de rage. À un moment, il n'eut plus d'autre choix que d'entrer dans la cabine. Ses trois camarades semblaient presque soulagés, mais n'osèrent pas le montrer à leur chef. La cabine se referma et remonta jusqu'à la surface de la terre.

Les quatre garçons furent recrachés de l'Arbre Passeur comme une bouche l'aurait fait avec un aliment de très mauvais goût. Ils se retrouvèrent assis au beau milieu du parc, complètement sonnés.

Moss voulut se relever et botter l'arrière-train de ses camarades, mais avant même de pouvoir faire le moindre mouvement, une solide branche les cueillit au ras du sol. Les quatre gamins se mirent à crier dans le parc désert : en quelques secondes, ils se trouvèrent dix mètres au-dessus du sol.

— J'ai... j'ai le vertige ! pleurnicha Doherty, qui ne faisait plus du tout le malin. Je veux

desceeeeeeeeeend्रे !

Moss s'agrippait au feuillage et n'avait pas fière allure. La branche commença à balancer d'avant en arrière. Les garçons tentèrent de tenir en place, et quand l'Arbre Passeur eut pris assez d'élan, il les projeta dans les airs.

Les quatre gosses traversèrent le ciel telles des fusées hurlantes. Moss, qui tournoyait comme une toupie, ouvrit tout grand les yeux : ils étaient projetés droit sur un autre arbre, un chêne qui dépassait du mur qui entourait Cumides Circle.

Zizou, qui attendait les quatre projectiles, se fit une joie de les frapper en pleine course. Leur trajectoire fut déviée, et Moss, Doherty, Norton et Bailey firent un dernier vol plané avant d'atterrir dans le jardin de la villa des Moss, au beau milieu de la piscine, dans une gerbe d'eau qui vida la moitié du bassin.

Plusieurs lumières s'allumèrent sur la façade de la villa. Rufus Moss et son épouse étaient sortis de leur lit en courant et venaient d'écarter les rideaux. Ils restèrent stupéfaits en apercevant quatre formes sombres ballottées au sommet d'un jet d'eau qui venait de se déclencher.

L'une d'elles ressemblait furieusement à leur fils Ronan...

Au fond du tunnel, les trois enfants avaient assisté à l'expulsion de leurs ennemis et sautaient de joie.

— Dépêchons-nous quand même, dit Lawrence. Je suis sûr que Bones est déjà rentré et qu'il nous attend de pied ferme.

Ils se mirent en route vers l'extrémité du tunnel, et

Valentine trébucha sur une masse allongée en travers. Elle s'étala de tout son long et se retrouva nez à nez avec un visage connu.

— Ça alors ! s'écria la fillette. Bones ! C'est Bones !

Oscar s'agenouilla devant le corps et approcha son pendentif du visage du majordome : il était pâle comme un spectre. Sa respiration était faible. Lawrence approcha ses doigts du cou de Bones.

— J'ai lu ça dans ton livre de secourisme, Oscar : il faut compter le nombre de battements du cœur en une minute. C'est tout faible et ça va vite, chez lui... Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ?

— Aucune idée, avoua Oscar.

— Peut-être que c'est un nouveau piège, dit Lawrence, méfiant.

— Bien fait pour lui, en tout cas ! s'écria Valentine. On n'a qu'à rentrer et prévenir le Grand Maître : il aura la preuve que Bones est un traître. Mais comment il a fait pour pénétrer dans ce tunnel ?

— L'arbre nous a bien laissés entrer, fit remarquer Lawrence. Alors pourquoi pas lui ?

— Vous venez d'un Univers intérieur, ce n'est pas la même chose, supposa Oscar. Et puis mon pendentif est particulier : il est associé à celui de Mr Brave.

— Il a peut-être volé le pendentif du Grand Maître ? suggéra Lawrence.

Oscar hésita puis s'approcha du majordome, qui semblait vraiment mal en point.

— Une chose est certaine, dit-il, Bones n'est pas un Pathologist.

— Qu'est-ce qui te rend si sûr de toi ? demanda Valentine, qui ne voyait pas où Oscar voulait en venir.

— Parce que je suis déjà entré en lui.

— Il a raison, dit Lawrence. Un Médecin ne peut pas entrer dans un Pathologist, et vice versa. Si Oscar y parvient, c'est que Bones n'en est pas un.

— Ça ne veut pas dire que ce n'est pas un traître ! objecta Valentine. Peut-être qu'il est quand même du côté de l'ennemi !

— C'est vrai, reconnut Oscar, mais dans ce cas, il faut le sauver. Il sera bien obligé de tout avouer à Mr Brave. Lawrence hésita sur ce qu'il fallait faire.

— Et si on allait plutôt chercher Mr Brave ? proposa le jeune Hépatolien. C'est plus prudent, non ?

— Oui, mais ce sera peut-être trop tard. De toute manière, on ne risque rien... sauf de voir Bones mourir si on ne fait rien.

Valentine soupira.

— Bon, ça va, on a compris. En route !

— Je peux y aller seul, leur dit Oscar. Vous n'êtes pas obligés de m'accompagner.

Ses deux amis haussèrent les épaules et vinrent se placer sous la cape.

— Au lieu de dire n'importe quoi, dit Valentine, EN ROUTE !



Sauvez Bones !

Quand Oscar écarta les pans de sa cape, Lawrence et Valentine regardèrent autour d'eux, intrigués.

Ils se trouvaient dans un immense espace, haut comme une cathédrale, centré par un cratère. Tout autour étaient disposées des colonnes en verre rouge, séparées par des trappes creusées dans le sol. Les trois enfants restèrent entre deux colonnes et contemplèrent le cratère au centre de l'espace : il ressemblait à une grande coupe toute rose.

— Où on est ? demanda Valentine, décidément étonnée par tous ces endroits d'Hépatolia qui lui étaient inconnus.

— Dans la grande tour d'Hépatolia, lui répondit Oscar. Maureen Joubert l'appelle aussi la grotte de la Mâchouille.

Leurs voix résonnaient comme s'ils étaient dans une véritable grotte.

— De la Mâchouille ? répéta Lawrence. C'est ici que Bones... mâche ses repas ? Mais alors, on est dans sa

bouche !

— Je crois, oui... Les aliments passent par ici, mais je me demande comment ils y arrivent, et comment ils tombent ensuite jusque dans l'unité de transfert.

Lawrence regarda autour de lui, un peu perdu.

— Oscar, pourquoi tu nous as fait atterrir ici ? On est pressés, Bones est malade et tu veux le sauver...

— Maureen m'a dit qu'en passant par la grotte de la Mâchouille, il y avait un raccourci pour contourner l'unité de transfert et la salle des cuves... Un passage vers le Grand Réseau, je crois. On y trouvera peut-être quelqu'un pour nous dire où il faut aller pour guérir Bones, et ce sera plus rapide.

— D'accord... La question est donc : où est ton raccourci ? demanda Lawrence en regardant tout autour de lui.

— Ben, je sais pas vraiment... avoua Oscar.

A priori, il n'y avait aucune issue. Valentine se mit à chercher, elle aussi.

— Un passage secret pour aller directement chez moi, dans le Grand Réseau Inter-Universel, répéta Valentine en faisant le tour du cratère. Ça me dit quelque chose... Ça y est, je sais ! s'écria-t-elle. J'ai entendu mes grandes sœurs en parler : il y a un passage sous la langue !

— Il ne reste plus qu'à la trouver, cette langue, conclut Lawrence. Tu as une idée ?

— Non, mais si on comprend comment fonctionne la grotte de la Mâchouille, répondit Oscar, on va la trouver. Il faut faire vite : on ne sait pas combien de temps Bones va tenir dans cet état.

Il leva les yeux. Très haut au-dessus de leurs têtes, le toit semblait fait de pétales qui pouvaient s'écarter les uns des autres.

— C'est sûrement ça, dit-il. Quand Bones mange, le toit s'ouvre un peu comme des lèvres, les aliments tombent au milieu de ce cratère, là, et déclenchent logiquement la mise en marche des mâchoires. En tout cas, je crois bien l'avoir lu...

— Quelles mâchoires ? demanda Valentine en se penchant dangereusement au-dessus du cratère. T'as vu des dents, toi ?

Lawrence la tira par le bras.

— Viens, on n'a pas le temps, Valentine, il faut que...

Pour se dégager de la main de Lawrence, la fillette fit un mouvement un peu brusque et bascula en arrière. Elle mit le pied sur la surface rose et lisse du cratère et glissa au fond en poussant un cri. Elle se redressa et leva les yeux vers ses amis.

— Ça va, dit-elle, c'est tout mou, je n'ai rien. Je remonte !

Elle regarda autour d'elle.

— Beurk, c'est tout gluant, ça glisse !

Elle trouva enfin une sorte de caillou fixé au sol et prit appui dessus.

À cet instant, les moteurs cachés sous les trappes, entre les colonnes, se mirent à tourner plus fort. Les trappes s'ouvrirent tout autour du cratère, et de gros cubes blancs et bosselés en sortirent, fixés à l'extrémité de bras articulés. On aurait dit de grosses tulipes blanches en mouvement.

— Les dents ! s'écria Oscar. Ce sont les dents de Bones !

Lawrence fit une grimace.

— Regardez la grosse tache sur la molaire : Bones a des caries... Ça n'existe pas, les brosses à dents, à Cumides Circle ?

Les dents se tournèrent toutes vers le centre du cercle et lancèrent des rayons rouges qui se croisèrent au-dessus du cratère.

Valentine leva les yeux vers ses amis.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda la fillette, inquiète. C'est quoi, ces rayons ?

Sous ses pieds, le sol se mit à onduler, puis à s'agiter plus franchement. Valentine commença à sauter malgré elle comme sur un trampoline et de plus en plus haut.

— Ça y est, je sais ! s'écria Lawrence. Valentine est *sur* la langue ! Elle a appuyé sur les détecteurs d'aliments et la langue la fait sauter et la remue pour... pour qu'elle arrive à hauteur des dents ! Elle va se faire mâcher, il faut faire quelque chose, Oscar !

— Ne restez pas comme ça, aidez-moi ! hurla la fillette, qui n'arrêtait pas de voler dans les airs, de retomber et de rebondir.

Oscar observa la scène et comprit : encore un saut ou deux, et son amie atteindrait le niveau des dents et coupe-raït les rayons. Les dents détecteraient sa présence comme si c'était un bout de viande et la mâcheraient !

Il attrapa le bras de Lawrence et l'entraîna avec lui.

— Mais... mais qu'est-ce que... Oscar, non ! Aaaaaah !

Le cri de Lawrence se perdit dans le cratère : Oscar

venait de sauter en entraînant le jeune Hépatolien. Ils arrivèrent eux aussi au fond de la langue et les trois enfants tentèrent de se regrouper malgré les secousses. Au-dessus d'eux, les dents s'agitaient au bout de leurs bras motorisés : on aurait dit qu'elles fouillaient la surface du cratère à la recherche d'une victime à broyer...

— Comme ça, tous les trois, on est plus lourds, cria Oscar, et la langue va avoir du mal à nous faire sauter jusqu'au niveau des dents !

— Mais pour l'instant, répondit Lawrence qui roulait dans tous les sens, on est *sur* la langue, et toi, tu veux qu'on aille *sous* la langue ! Mais... mais qu'est-ce que tu fais, encore ?

Oscar n'écoutait plus son ami. Il se défit de sa cape et la jeta en l'air. Elle retomba au sol et Oscar fit une nouvelle tentative.

— Oscar, essaie plutôt de nous sortir de là ! cria Valentine, qui commençait à avoir sérieusement le vertige.

— C'est ce que je fais ! répondit le jeune Médecus. Si les rayons détectent la cape, les dents vont se rejoindre pour la mâcher !

— Et alo-lo-lo-lors ? demanda Lawrence, agité de partout.

— Et alors, une fois qu'on a mâché, on avale et on « passe sous la langue », non ? Il faut donc forcer Bones à avaler !

Oscar lança une troisième fois sa cape en l'air, mais la langue ne cessait de se soulever et il était déséquilibré. La cape ne montait jamais assez haut pour atteindre les

rayons rouges de détection, et les dents restèrent au bord du cratère, à attendre qu'on leur envoie les aliments à mastiquer.

Lawrence, agrippé au bras d'Oscar et à la jambe de Valentine pour rester groupés, eut enfin une idée.

— Oscar ! Ton pendentif ! Sors ton pendentif !

— Pour quoi faire ?

Il leva les yeux vers les rayons et comprit avant même que Lawrence lui en dise plus. Il fouilla sous son T-shirt et brandit le pendentif vers le haut du cratère. Une lumière dorée se concentra autour du M, de plus en plus intense, et forma bientôt un rayonnement éblouissant qui monta d'un coup vers le toit de la grotte. Il coupa les rayons rouges, et toutes les dents se dressèrent : elles avaient détecté une présence ! Les tiges en métal se plièrent puis se détendirent et les trente-deux dents, dont deux en or, s'entrechoquèrent, dans un vacarme terrible.

Valentine poussa un cri de joie.

— Ça y est, elles se mettent à mâcher ! Tu as réussi, Oscar !

— Attention, prévint Oscar, Bones va déglutir et la langue va s'ouvrir sous nos pieds, on va tomber ! Accrochez-vous aux bords !

Comme l'avait prévu Oscar, le cratère se sépara en plusieurs petits panneaux et les trois enfants, agrippés au rebord, furent suspendus dans le vide.

Oscar jeta un œil en contrebas : la grotte de la Mâchouille se trouvait au niveau de la surface de la terre, alors que des dizaines de mètres sous terre, près du lac de salive, il apercevait les ouvriers de l'unité de stockage et

de transfert. Ils attendaient que les « aliments » mâchés tombent de la bouche pour les arroser et remplir ensuite les wagons.

Il regarda autour de lui : il fallait qu'il trouve le passage sous la langue dont lui avait parlé Maureen.

— Ici, s'écria Valentine, ces trous, sous le rebord ! Venez !

Lentement, les deux garçons progressèrent le long du rebord du cratère, à la force de leurs bras, alors que leurs jambes flottaient dans le vide, et ils finirent par rejoindre Valentine juste en face des trous. C'était l'entrée de plusieurs tunnels dans la paroi.

Lawrence, plus lourd que les deux autres, n'en pouvait plus.

— Comment... comment... on va... savoir... quel est le bon trou... pour entrer... dans le raccourci ? demanda le garçon, essoufflé.

D'une main, Oscar s'accrocha solidement au rebord, et soutint son ami de l'autre. Lawrence lui sourit ; l'effort d'Oscar le soulageait un peu, mais il savait que le jeune Médecus ne tiendrait pas longtemps.

Oscar dénombrâ les tunnels : il y en avait au moins dix. Il fallait en choisir un au hasard et compter sur la chance. Valentine leva la tête, courageuse.

— Oscar, tu as bien dit que ce passage permettait d'arriver directement au Grand Réseau sans passer par les uni-tés de transfert et la salle des cuves, c'est ça ?

— Oui, confirma le garçon. En tout cas, c'est ce que m'a dit Maureen : on devrait tomber sur une rivière souterraine.

Valentine se balançait devant les entrées des différents tunnels. Au bout de quelques instants, elle regarda ses amis avec un grand sourire.

— Ici ! C'est celui-ci, j'en suis sûre ! dit-elle en indiquant du bout du menton un trou plus petit que les autres.

— Comment tu le sais ? demanda Lawrence.

— Parce que l'air de la mer et de mes rivières, je le reconnaîtrais partout ! Je viens de renifler devant ces trous, et c'est celui-ci, j'en suis certaine !

— Bon, dit Oscar, on n'a pas le choix. Il faut bien tenter un. À toi l'honneur, tu es juste devant !

Valentine se balançait d'avant en arrière et quand elle eut pris assez d'élan, elle lâcha le rebord de la langue et se laissa tomber dans le trou. Elle disparut dans le tunnel, puis revint sur ses pas, à l'entrée.

— C'est bon ! dit-elle. À toi, Lawrence. Ne regarde pas en bas, regarde toujours devant toi, vers le trou.

Le garçon suait à grosses gouttes. Il avait peur de ne pas réussir à se jeter dans le trou et de tomber dans l'unité de transfert, cent mètres plus bas. Si par miracle il survivait à la chute, comment retrouverait-il ensuite ses amis ?

— Vas-y, Lawrence, n'aie pas peur, lui dit Oscar. Je te pousserai dans le dos et Valentine t'attrapera. Courage !

Lawrence prit une inspiration et fit balancer son corps tout rond d'avant en arrière, puis d'arrière en avant, et lâcha prise. Ses pieds touchèrent de justesse le bord du tunnel. Il resta en équilibre un instant. Valentine lui avait pris les mains mais il était trop lourd pour elle et elle ne

parvenait pas à l'attirer à l'intérieur. Un choc le fit plonger la tête la première dans le tunnel : Oscar, qui était toujours suspendu dans le vide derrière lui, venait de lui administrer un grand coup de pied dans les fesses ! Lawrence se massa le postérieur, furieux.

— Désolé, Lawrence, mais c'était ça, ou tu basculais en arrière dans le vide ! Pousse-toi, maintenant !

Lawrence recula dans le tunnel et, d'un bond, Oscar rejoignit ses amis. Juste à temps : la langue venait de se refermer.

— On y va ! dit-il avant de s'élancer dans le tunnel.

Valentine avait raison : plus ils avançaient, plus ils reconnaissaient l'air porté par le vent depuis le Grand Réseau dans les galeries souterraines.

Après avoir suivi les méandres du canal, à la lumière du pendentif, ils débouchèrent non pas sur une rivière mais sur le rivage d'une mer agitée dont le grondement résonnait sous la roche.

Les trois amis se rendirent compte que des milliers de personnes couraient en tous sens, affolées. Oscar les observa : certains ressemblaient à des militaires dans des uniformes argentés, d'autres à des ouvriers, et d'autres, encore, faisaient penser à des civils. Parmi eux, beaucoup tournaient désespérément autour de leurs bateaux échoués sur la rive ou de leurs sous-marins couchés sur le côté.

Valentine courut sur le ponton qui aurait dû surplomber la mer, mais l'eau rouge semblait s'être retirée, et presque tout le ponton était au-dessus du sable. Seule l'extrémité permettait aux bateaux de s'en

approcher sans toucher le fond.

Un navire militaire était sur le départ. Une foule se pressait pour embarquer – essentiellement les types en uniforme argenté. Les casques luisaient, mais on ne pouvait pas deviner leur visage derrière la visière noire. Les boucliers étaient alignés et les soldats semblaient nerveux et pressés de partir.

— Regardez, dit Valentine qui revenait en courant, le niveau a baissé, c'est pour ça qu'on voit le fond et que le rivage est si loin !

Oscar s'approcha du bord, lui aussi. D'étranges choses flottaient à la surface.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des débris qui proviennent d'Hépatolia mais peut-être aussi d'autres Univers, répondit Lawrence, qui l'avait rejoint. Ce n'est pas bon signe, dit-il, inquiet. Ça signifie qu'on a manqué d'oxygène un peu partout et qu'il y a eu des dégâts. Les débris ont été rejetés dans le Grand Réseau.

Oscar se pencha : un peu plus au large, il vit des formes plus longues, ovales, qui dérivait. Il plissa les yeux et un éclair vint éclairer le triste spectacle : c'étaient des corps que le courant rejetait vers la rive. Certains étaient assez proches pour qu'on reconnaisse leur peau jaune.

Lawrence pâlit.

— Ce sont... des gens de la montagne d'Hépatolia. De mon peuple, dit-il d'une toute petite voix. J'espère qu'il n'est rien arrivé à ma famille...

Oscar aurait voulu le réconforter, mais il ne sut pas

quoi dire. Valentine se glissa entre eux.

— J'ai parlé aux gens, là-bas, dit-elle. Le sang est sorti du fleuve Porte, près de la montagne. Il a inondé la vallée, il y en a partout. C'est pour ça que le niveau baisse, ici et dans tout le Réseau. Et beaucoup d'Érythrocytes sont morts, eux aussi, ajouta la fillette en baissant les yeux.

Le jeune Médecus essaya de sourire à ses deux amis qui découvriraient la mort de leurs semblables. Lui qui n'avait plus de père, il savait ce que cela représentait, et il se sentit encore un peu plus proche d'eux.

— Il faut qu'on y aille, dit-il. C'est sans doute ça qui est en train de tuer Bones : il perd son sang. On va essayer de le sauver... Et peut-être qu'on pourra sauver aussi des gens de vos familles, ajouta Oscar pour les consoler.

Valentine essuya les larmes qui roulaient sur ses joues, ajusta ses couettes rouges et esquisssa un sourire tremblant.

— Tu as raison, dit-elle en retrouvant son énergie. Il faut y aller ! Il faut sauver ce satané Bones, malgré ce qu'il nous a fait !

— Où va ce navire ? demanda Lawrence.

— Là-bas, répondit Valentine. Plusieurs régiments de Thrombocytes embarquent pour essayer de lutter contre la fuite de sang ; ça s'appelle une hémorragie, je crois, chez vous, Oscar.

— Oui, confirma le jeune Médecus, qui se souvenait des mots de Mrs Withers. Et qu'est-ce qu'ils vont faire, tes Thrombocytes ?

— Si le sang est sorti du fleuve, c'est qu'il y a eu une brèche. Ils vont boucher et reconstruire le lit du fleuve.

Mais le fleuve Porte est très large, ça va être difficile...

— En tout cas, si on veut y aller, il faut les suivre, conclut Lawrence.

— Impossible : il faut aller plus vite, dit Oscar. Mais comment ?

Il tourna la tête vers Valentine : son amie avait disparu. Les deux garçons se demandèrent ce qu'elle avait en tête, et très vite ils l'entendirent crier leurs prénoms. Elle était au bout du ponton. Ils la rejoignirent en courant.

— Aidez-moi et faites ce que je vous dis, murmura-t-elle à leur oreille. À mon signal, vous allez attirer l'attention de ce type, le grand, là, au bord du ponton.

— Mais...

— Chut ! fit-elle sans laisser à Lawrence le temps de parler. Tais-toi et fais-moi confiance, pour une fois !

Quelques secondes plus tard, elle se trouvait à côté du grand type qui lui ressemblait beaucoup : un Érythrocyte, sans doute. Elle lui fit un grand sourire, pencha son joli visage plein de taches de rousseur et joua à la petite fille innocente. Le type lui sourit puis cessa de faire attention à elle. Elle leva la main discrètement : c'était le signal.

Oscar et Lawrence se regardèrent, et Oscar se décida.

— Monsieur, s'il vous plaît !

L'homme leva les yeux vers eux.

— Monsieur, mon ami ne va pas bien, est-ce que vous pouvez m'aider ?

Lawrence rajusta ses lunettes, fit de gros yeux en direction d'Oscar et s'effondra dans les bras du jeune Médecin, qui tangua un peu sous le poids de son ami.

— Ça, c'est pour le coup de pied aux fesses de tout à l'heure, chuchota Lawrence.

L'homme s'approcha d'eux en courant.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Lawrence se laissa peser encore un peu plus et se mit à gémir comme s'il était blessé à mort. L'homme le prit par les épaules et le souleva pour libérer Oscar, tout rouge, qui étouffait. Ce dernier retrouva une couleur normale et put parler.

— Je ne sais pas, il a... il a très mal au ventre, ici, dit-il en enfonçant de toutes ses forces un doigt vengeur dans l'estomac de Lawrence, qui poussa un nouveau cri de douleur – mais sincère, cette fois.

Oscar tenta de retenir son rire et se pencha vers son ami :

— Comme ça, au moins, tu crieras pour quelque chose...

— Tu me le paieras, souffla Lawrence.

L'homme examina Lawrence, surpris.

— Mais... je ne vois rien ! Pas de trace de blessure. Lawrence ouvrit un œil et cessa de crier.

— Vous en êtes sûr ?

— Regarde toi-même ! répondit-t-il, agacé.

— Bon, conclut Lawrence en se redressant, alors c'est que je vais bien.

L'homme les observait maintenant d'un œil mauvais : il avait la désagréable sensation qu'on se moquait de lui.

— Voyez-vous, cher monsieur, c'est ça qui est formidable quand on se promène avec un Médecin comme mon ami Oscar, bredouilla Lawrence, qui ne savait plus

comment s'en sortir. On guérit en un clin d'œil des plus graves blessures.

Il se tourna vers Oscar : il était à court d'argument et le type semblait furieux.

— Mais qu'est-ce qu'elle fiche, Valentine ? dit-il à voix basse. Ça va mal tourner, je le sens...

Au même moment, une bulle émergea de l'eau comme une fusée et s'arrêta pile devant les deux garçons. Le cockpit se souleva et Oscar reconnut les couettes rouges qui s'agitaient.

— Vite, montez !

Les deux garçons ne se le firent pas dire deux fois et bondirent dans le sous-marin. Valentine regarda Lawrence, médusée.

— Ça alors ! Je ne t'ai jamais vu sauter comme ça !

— Démarre, vite ! supplia le garçon.

Sur le ponton, l'homme ne réalisa pas tout de suite ce qui lui arrivait. Il tourna la tête et quand il comprit, c'était trop tard.

— Hé ! Héééé ! Mon Globull ! Petits voyous, revenez tout de suite ! Sales petits voleurs !!!

Très vite, les trois enfants n'entendirent plus les cris de l'homme : le cockpit s'était refermé et Valentine avait fait plonger le sous-marin.

— Bravo, lui dit Oscar, c'est du joli ! On vole des sous-marins, maintenant ! J'espère que ce type va oublier mon nom, sinon Mrs Withers va m'étrangler !

— Oui, mais pas n'importe quel sous-marin, précisa Valentine, dont les yeux brillaient d'excitation. C'est un Globull D6 quatre places, le tout nouveau modèle ! Génial,

dit-elle en appuyant sur un bouton.

Le sous-marin accéléra et partit comme un missile. Les trois enfants furent scotchés à leur siège, tandis que Valentine semblait s'amuser comme une folle.

— Mais ralentis, idiot, cria Lawrence, affolé. Tu ne sais même pas conduire cet engin et tu ne connais pas le chemin !

La fillette haussa les épaules.

— Oh, ça va ! D'abord, je sais conduire un D5, alors un D6, ça ne doit pas être très différent, non ? Ensuite, tu sais ce que c'est, ça ?

Lawrence finit par secouer la tête, toujours un peu vexé de ne pas connaître quelque chose.

— Ça s'appelle un GPS, monsieur le malin. J'ai déjà entré les données pour nous rendre au fleuve Porte, on n'a plus qu'à se laisser guider, alors c'est parti mon kiki ! Youhou !

Valentine accéléra encore et ils filèrent dans les eaux sanguines en suivant les indications très précises du GPS, jusqu'au moment où la rivière émergea à la surface de la terre, sous la voûte noire du ciel d'Hépatolia.

Au fur et à mesure qu'ils approchaient de leur destination, la circulation se faisait difficile. Des embarcations en tout genre sillonnaient la surface, et le fond était bondé. Valentine zigzaguait entre les sous-marins, les Prot & In en suspension, les bulles de toutes sortes et des créatures sous-marines qu'Oscar n'avait jamais vues : des sphères multicolores hérissées de piquants, d'immenses serpents, des machines compliquées et des structures qui ressemblaient à des

usines miniaturisées.

— Il y a de tout, expliqua Valentine en continuant son slalom à trois cents à l'heure : des virus, des déchets, des cargaisons de produits qui proviennent d'un Univers et qu'on transporte vers d'autres Univers. Sans compter les innombrables Globull de toutes les générations... Tu vois ce sous-marin, là ? C'est une patrouille de Lymphocytes.

— Et ils servent à quoi, ceux-là ?

— Ce sont les flics ! répondit Valentine en ralentissant juste au moment où elle passait devant eux. Ils sont là pour arrêter les éléments dangereux, mais je crois qu'ils surveillent aussi les routes. Bon, dit-elle, je parle, je parle, et on va rater la sortie vers le fleuve Porte !

Elle prit un virage digne d'un pilote de Formule 1 et rattrapa in extremis la sortie.

Ils s'engagèrent dans un canal étroit et débouchèrent à nouveau dans un fleuve qui s'élargissait au fur et à mesure qu'ils gagnaient du terrain.

Valentine jeta un œil sur l'écran, enleva les lunettes de pilote qu'elle avait mises et se tourna vers les deux garçons.

— Bienvenue dans le fleuve Porte, les amis.

Elle fut obligée de ralentir. Autour d'eux, les sous-marins militaires filaient droit dans le courant et les dépassaient. Les autres populations fuyaient, au contraire, et tentaient de remonter le cours du fleuve. Oscar pointa le doigt sur un Globull géant rempli de Thrombocytes, ces pompiers du Grand Réseau qui se frayaient un chemin pour parvenir au plus vite sur le lieu de l'hémorragie.

— Suis-les, Valentine !

La fillette obéit. Très vite, la lumière qui filtrait à travers les eaux rouges faiblit. Lawrence s'inquiéta.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas, répondit Valentine. Je vais remonter en surface pour voir où on est.

Le sous-marin émergea et les enfants regardèrent à travers le cockpit : ils reconnurent sans peine le paysage.

La montagne, s'écria Lawrence, ému de la revoir. C'est l'ombre de la montagne sur le fleuve !

Oscar contempla le paysage. La dernière fois, il n'y était parvenu que par une rivière annexe qui donnait sur la sortie de la montagne. Le spectacle était majestueux : le fleuve se dirigeait droit dans la vallée, et la puissance de son flot, habituellement, lui permettait d'atteindre l'entrée de la montagne d'Hépatolia. Mais aujourd'hui, le fleuve avait perdu de sa force, et le moteur du sous-marin devait compenser l'absence de courant.

— L'hémorragie a dû être forte, dit Lawrence. Le niveau du fleuve a tellement baissé qu'il a perdu de la pression, il n'arrive plus à avancer. Pourvu qu'on n'arrive pas trop tard...

— Regardez ! s'écria Valentine. C'est ici !

Oscar se colla au cockpit pour mieux voir ce qui se déroulait sous ses yeux.

Juste avant d'entrer au cœur de la montagne, le fleuve s'étalait en une immense flaque de sang, comme s'il n'était pas resté dans son lit.

— On dirait que tout sort du fleuve, se lamenta Lawrence. Ils doivent manquer d'oxygène et de matières

premières pour fabriquer le Nectar, dans les mines de la montagne. Ils vont peut-être tous mourir ?

— On ne peut pas aller plus loin, dit Valentine. C'est dangereux : ce n'est plus assez profond, et de toute manière on va bientôt nous obliger à nous arrêter.

— Alors essaie d'accoster près de ce ponton, lui demanda Oscar. On va continuer à pied.

Quelques instants plus tard, ils sortirent du Globull D6, que Valentine contempla une dernière fois d'un air satisfait.

— Pas mal, dit-elle. Un tout petit peu mou en côte, mais pas mal.

Oscar la tira par le bras et ils se mirent à courir vers l'entrée du fleuve dans la montagne, là où l'hémorragie s'était produite.

Lorsqu'ils arrivèrent sur les lieux, la panique régnait.

Les Thrombocytes arrivés quelques instants avant eux tentaient d'endiguer le bouillonnement du fleuve qui débordait de toutes parts. Un groupe s'aligna le long de la berge et tenta de repousser les flots avec de grands boucliers, tandis que d'autres jetaient de la terre pour reconstruire le lit du fleuve.

— Mais qu'est-ce qui a pu détruire les berges du fleuve et le faire déborder comme ça ? demanda Lawrence.

Une explosion, proche, résonna tout autour de la montagne et lui répondit.

— Qu'est-ce que c'était ? s'inquiéta Valentine, qui entendait une détonation de ce type pour la première fois.

— Venez, dit Oscar. Ça venait de l'autre côté du fleuve ! Il faut le traverser !

Évidemment, personne n'accepta de les faire passer. Ils durent marcher jusqu'à l'entrée de la montagne et emprunter un pont qui enjambait le fleuve.

C'est de l'autre côté du pont qu'ils le virent, en haut d'une colline qui dominait l'entrée du fleuve dans la montagne : un grand homme habillé de noir avec un col rouge, et dont le visage était caché par une cagoule noire.

— Oscar ! s'écria Lawrence. Là-bas, regarde, au sommet de la colline : un Pathologus ! Il fait sauter des explosifs au bord du fleuve pour le faire déborder !

Les enfants se regardèrent, stupéfaits : un Pathologus était entré dans le corps de Bones et tentait de le tuer ! Comment était-ce possible, alors que Bones les avait trahis et avait informé les Pathologus de la présence d'Oscar et de ses amis dans le corps de Pavarotti ?

Ils n'y comprenaient plus rien, mais il était trop tard pour comprendre : tout ce qui comptait, maintenant, était de sauver le majordome.

Oscar prit la tête du groupe et se mit à courir vers le Pathologus. En route, il serra fort son pendentif pour se donner du courage. De l'autre main, il saisit dans sa poche le petit album de photos de famille. Lawrence et Valentine le suivirent.

L'homme les aperçut au moment où les trois enfants s'engageaient sur le pont en même temps que les troupes de Thrombocytes fraîchement débarquées de leurs sous-marins. Derrière eux, un régiment de Lymphocytes armés jusqu'aux dents venait de repérer, lui aussi, la présence du Pathologus de l'autre côté du pont et se précipitait dans sa direction.

Sur sa colline, le Pathologus, très calme, observait les mouvements affolés sur les berges. Oscar se méfia et retint ses amis.

Regardez, dit-il : on dirait que ça ne lui fait rien du tout de voir les policiers du corps se diriger vers lui...

L'homme en noir attendit que le gros des troupes soit au milieu du pont. Il leva alors la main : dans sa paume, il tenait un petit boîtier métallique. Il sourit, pressa sur la télécommande et une gigantesque explosion se produisit. Quand la fumée se dissipa, le pont avait disparu et les troupes étaient englouties dans les eaux du fleuve. Seuls quelques boucliers des Thrombocytes flottaient à la surface...

Un rire cynique retentit depuis la colline et glaça le sang des trois enfants, muets devant cet horrible spectacle de mort.

— Quel sale type ! hurla Valentine en fermant les yeux pour ne pas voir le massacre.

Une voix s'éleva de l'autre côté du fleuve.

— Alors, petit Médicus, pourquoi ne viens-tu pas me retrouver ? Pourquoi ne traverses-tu pas le fleuve avec tes amis pour te mesurer à moi ?

Oscar fut pris d'une fureur sans bornes.

— Espèce de lâche ! cria Oscar, dont la voix était portée par le vent. Si vous n'aviez pas détruit le pont, j'aurais traversé le fleuve et je vous aurais montré quel « petit Médicus » je suis !

— Bien répondu, Oscar ! s'exclama Valentine, au moins aussi furieuse que son ami.

L'homme se mit à rire de plus belle.

— Je vois que tu es aussi prétentieux que l'était ton père, mais on a eu raison de lui... N'aie pas peur, tu vas très vite connaître le même sort, dit-il en brandissant son boîtier. Et vous saurez que notre Prince est libre et que cette fois, plus rien ne pourra l'arrêter ! Plus rien ! cria le Pathologus sur sa colline.

Les trois enfants frissonnèrent à ces mots. Oscar serra les poings. Cet homme osait insulter son père, il ne perdait rien pour attendre. En écoutant le discours du Pathologus, le jeune Médicus comprenait encore mieux pourquoi Mr Brave, Mrs Withers et les autres membres du Conseil suprême avaient pris très au sérieux la menace que représentait pour tous l'évasion du Grand Pathologus.

Une autre explosion se produisit tout près d'eux, libérant à nouveau les eaux rouges du fleuve qui inondèrent un peu plus la vallée. Les sous-marins tentaient d'accoster mais le fleuve était de moins en moins profond. Le gros navire chargé de Thrombocytes, qu'ils apercevaient au loin, ne parvenait pas à progresser, de peur de toucher le sable avec sa coque, et les troupes étaient obligées de débarquer très loin de la zone où le Pathologus faisait exploser ses charges. Lorsqu'ils parviendraient jusqu'ici, ce serait sans doute trop tard : Bones aurait perdu trop de sang.

Lawrence fut le premier à réagir.

— Oscar, il faut faire quelque chose, et vite ! dit-il. Bientôt, c'est nous qui allons sauter sur les bombes de ce fou ! Tu ne peux pas te servir de ton pendentif, ou de ta cape, je ne sais pas, moi !

Oscar regarda sa Lettre, impuissant.

— Je n'ai pas encore tout appris, et de toute manière, les véritables armes des Médecins sont les Trophées qu'on rapporte des Univers, répondit-il, désolé. Pour l'instant, à part faire voler ma cape ou nous en servir pour nous protéger, je ne peux pas faire grand-chose !

La détonation suivante, toute proche, souleva une gerbe d'eau qui s'abattit sur les trois enfants. Ils s'accrochèrent comme ils purent à ce qui restait du pont pour ne pas être emportés.

Valentine frappa du pied sur le sol boueux, furieuse.

— Ce maudit Pathologus ! Si seulement on pouvait le noyer, lui aussi, ou l'assommer, ou le foudroyer, n'importe quoi !

Oscar se tourna vers son amie, le regard brillant, puis leva les yeux vers le ciel noir.

— Est-ce que tu peux répéter ce que tu as dit ? demanda le jeune Médecin.

— Ben... j'ai juste dit que ce serait bien si on pouvait le...

— ... foudroyer, répéta Oscar, le regard rivé sur les éclairs qui zébraient sans cesse le ciel. Bien sûr ! Grâce à vous deux, on a peut-être une chance !

Il se défit de sa cape et posa son pendentif dessus.

— Et maintenant, monte, ma cape, monte !

La cape se tendit et se souleva des mains d'Oscar. En quelques secondes, elle prit de l'altitude en emportant le précieux pendentif vers le ciel. Oscar échangea un regard avec ses amis.

— Pourvu que ça marche, sinon...

— Mais qu'est-ce que tu as fait ? s'écria Valentine.

Sans ta cape, on ne peut plus rien faire ! Et sans la Lettre non plus ! On ne va jamais sortir d'ici...

Lawrence, lui, ne dit rien et suivit l'ascension de la cape.

— Bien sûr ! dit-il enfin. Le pendentif est en *métal* ! Si un éclair s'abat sur lui, il se chargera d'une dose phénoménale d'électricité !

Valentine contempla elle aussi la progression de la cape et du pendentif, le cœur battant.

— Monte, pria-t-elle, monte, petite cape, faut pas que tu nous lâches...

Au même moment, une bourrasque de vent fit tanguer la cape. Le Pathologus venait de faire exploser une charge au loin ! Il ne comprenait pas vraiment ce que cherchait à faire Oscar, mais il s'en méfiait ; il espérait faire tomber le pendentif d'Oscar grâce au souffle de l'explosion. Une autre détonation retentit juste en dessous de la cape, qui montait malgré tout. Les trois enfants retinrent leur respiration. Lawrence ferma les yeux et Valentine se cacha derrière Oscar pour ne pas assister au drame si la cape ne tenait pas le coup.

Hélas, la dernière explosion fut la bonne : elle était si forte qu'elle fit tournoyer la cape qui n'était pas encore assez haut. Le pendentif roula dangereusement d'un côté à l'autre de l'étoffe, puis bascula dans le vide.

À cet instant, le ciel, qui s'était chargé d'électricité, fut parcouru par un formidable éclair. La vallée et la montagne furent illuminées par un flash éblouissant. Tous les gens présents s'immobilisèrent et levèrent les yeux, fascinés. L'éclair s'étira et vint frapper la Lettre de métal

en pleine chute. La cape, toute proche, fut saupoudrée d'étincelles et quelques flammes apparurent.

Le pendentif se transforma en boule de feu. Il traversa l'atmosphère en une fraction de seconde, laissant derrière lui un zigzag lumineux, et s'abattit sur la colline où se tenait, pétrifié, le Pathologus.

Un cri terrible retentit et une explosion fit voler la terre en éclats. Quand la poussière et l'eau retombèrent et que l'éblouissement se dissipa dans les yeux des trois compagnons, il ne restait plus rien de la colline. Rien... sauf un col rouge, au pied du pont.

Les trois enfants soufflèrent, soulagés. Cette fois, il n'y eut pas de manifestation de joie : ils ne parvenaient pas à se réjouir de la mort autour d'eux, même s'il s'agissait d'un ennemi qui leur voulait du mal.

Oscar se précipita pour ramasser sa cape, qui était retombée par miracle de ce côté du fleuve. Elle sentait un peu le roussi mais par chance elle avait résisté à la foudre, et à part quelques endroits un peu brunis, elle était intacte. Il la mit sur ses épaules et contempla la colline, l'air grave. À cela aussi, il faudrait qu'il s'habitue : le combat sans pitié, jusqu'au bout. Mais à douze ans, c'était un peu tôt pour l'accepter.

Une traînée d'or traversa le ciel noir, et le pendentif et la chaîne vinrent s'enrouler autour du cou d'Oscar. Valentine et Lawrence s'approchèrent de lui, tandis que les Thrombocytes avaient enfin accès au fleuve et commençaient à faire leur travail.

— Ils peuvent encore sauver Bones, dit Valentine en les observant, s'il n'a pas perdu trop de sang du fleuve

Porte.

— Je l'espère, même si c'est un traître. Et puis, j'aimerais comprendre pourquoi le Pathologus était en lui et voulait le tuer, s'il était de leur côté...

— Peut-être que c'était *toi* qu'il voulait tuer, Oscar, suggéra Lawrence.

— Impossible, répondit-il. Ils savaient que nous irions dans le corps de Pavarotti, mais ils ne pouvaient pas deviner que j'entrerais dans celui de Bones !

— Pourtant, ce Pathologus t'a reconnu...

Valentine coupa court à la discussion.

— Une personne répondra sans doute à toutes tes questions, Oscar : le Grand Maître des Médecins. Et si on rentrait ? dit-elle avec un sourire fatigué.

Pendant qu'ils discutaient, l'immense navire des Thrombocytes avait réussi à se rapprocher de l'entrée de la montagne. Les travaux de réparation étaient en cours et le niveau du fleuve remontait.

Lawrence se hissa sur ce qui restait du pont détruit par le Pathologus.

— Excusez-moi de vous ennuyer avec mes remarques, dit-il, mais il y a un problème...

Oscar et Valentine s'approchèrent du garçon et comprirent sans qu'il ait besoin de donner d'explications : le navire ne laissait aucune chance à un sous-marin de repartir, et de toute manière, remonter le courant aurait été difficile.

— En plus, si on attend ici sans rien faire, précisa Lawrence, on va bientôt se noyer ! Regardez, grâce aux interventions des Thrombocytes, le niveau remonte déjà,

et on ne peut pas passer sur l'autre rive pour se mettre à l'abri sur une colline : il n'y a plus de pont !

— Une seule solution, dit Oscar. Entrer dans la montagne, retrouver la sortie et redescendre de l'autre côté, jusqu'à la rivière où on s'est connus, Valentine. On y verra peut-être le Caducée des Médecins, comme la dernière fois !

— Tu nous guideras, Lawrence, déclara Valentine. On est chez toi, ici, non ?

Lawrence acquiesça, nerveux.

— Alors faisons vite. Bientôt, le niveau du fleuve sera si haut qu'on ne pourra plus suivre la berge pour entrer dans la montagne.



Haute voltige

Les trois compagnons se mirent à courir le long du fleuve dont les eaux rouges enflaient sans cesse.

Ils entrèrent dans une gigantesque caverne où la lumière artificielle tombait des milliers de spots qui criblaient le toit. Ça ressemblait à un ciel dégagé plein d'étoiles, et Oscar n'eut qu'une envie : repartir dans son monde d'enfant.

Lawrence, qui connaissait la montagne comme sa poche, avait pris la tête de la petite compagnie. Ils cheminèrent dans la caverne et gravirent un escalier qui les menait à une grande plateforme en hauteur. De là-haut, l'arrivée du fleuve était plus impressionnante encore. Les premiers Thrombocytes débarquaient dans la montagne et les Hépatoliens des mines montraient enfin leurs têtes épuisées ; il était temps que l'oxygène arrive.

Lawrence se tourna vers ses amis.

— Surtout, dit-il, vous restez bien derrière moi.

Ils s'engagèrent à travers un véritable labyrinthe.

Valentine et Oscar se concentraient pour ne pas regarder à droite et à gauche et pour ne pas être distancés par leur guide : ils savaient que sans lui, ils ne sortiraient certainement pas de là.

La température ne cessait de monter et Oscar suait à grosses gouttes sous sa cape. Au bout d'un temps qui leur parut interminable, le labyrinthe prit fin et ils entrèrent dans une immense salle qui ressemblait à une ruche.

Oscar et Valentine s'arrêtèrent un instant, fascinés par le spectacle.

Au fond, face à eux, le mur était couvert de milliers d'alvéoles fermées par une vitre opaque. Chaque alvéole était de taille humaine, et derrière chaque vitre, une lueur jaune brillait comme si on avait placé une ampoule de l'autre côté. Les alvéoles baignaient la salle d'une lumière dorée.

Oscar se pencha pour mieux observer ce qui se passait : en bas de chaque alvéole, un petit orifice avait été creusé, et par ce trou s'écoulait un liquide qu'il n'avait pas de mal à reconnaître : la Bile, le fameux Nectar d'Hépatolia. Entre les rangées d'alvéoles, une sorte de gouttière courait et descendait pour recueillir à chaque étage le précieux liquide.

En bas du mur, des Hépatoliens travaillaient durement pour remplir des containers où ils stockaient la Bile, et des camions emportaient le chargement. Curieusement, ces Hépatoliens ne ressemblaient pas à Lawrence : leur peau avait une couleur tout à fait classique, peut-être un peu rouge à cause de la chaleur, rien de plus...

— Les mines de la montagne, dit Oscar, impressionné.

— À ton avis, où partent ces camions ? lui demanda Valentine.

— Sans doute vers le Grand Lac de la Vésicule, là où ils le stockent, répondit Oscar. Tu t'en souviens ? Vers la sortie de la montagne, en fait.

— Nous aussi, on est censés aller vers la sortie de la montagne, les coupa Lawrence. Dépêchez-vous ! Si vous traînez comme ça, on n'y arrivera jamais !

Visiblement, il était très mal à l'aise et ne tenait pas à rester ici. Il entraîna Valentine par la manche, alors que la fillette ne quittait pas des yeux la ruche géante.

— Lawrence, qu'est-ce qu'il y a dans les alvéoles, derrière les vitres ? On voit mal, à part cette lumière jaune...

— Rien, s'empressa de dire Lawrence, rien. On y fabrique la Bile, c'est tout. Maintenant, on y va, sinon quelqu'un va me reconnaître et je ne pourrai plus sortir d'ici.

Ses amis obéirent. Ils le comprenaient : Lawrence avait tout fait pour quitter la montagne et il ne craignait qu'une chose, c'était de devoir y rester. Mais jamais Valentine et Oscar ne l'avaient vu aussi nerveux, comme s'il leur cachait quelque chose d'autre qui l'angoissait...

Ils allaient quitter la mine quand Oscar remarqua un échafaudage sur lequel avaient grimpé deux ouvriers. Ils étaient en train de travailler sur une alvéole, et un bruit de scie et de marteau résonnait au milieu du brouhaha. Oscar jeta un dernier coup d'œil et s'immobilisa, paralysé.

Les ouvriers venaient de démonter la vitre de l'alvéole et d'en dévoiler l'intérieur : au fond de la loge, un homme

de taille moyenne était attaché par des chaînes aux chevilles et aux poignets. Il était couché sur une table en pierre sous laquelle un feu brûlait dans un petit fourneau.

Sa peau était jaune comme celle de Lawrence, et son corps ressemblait à celui de son ami : tout rond. Il était nu, et sous l'effet de la chaleur, sa peau transpirait un liquide jaune qu'on ne trouvait que dans cette mine : le Nectar d'Hépatolia.

Les ouvriers fixèrent un tube dans la bouche du malheureux, sortirent de l'alvéole et remirent en place la vitre.

Valentine et Oscar regardèrent la terrible scène, pétrifiés. La voix derrière eux les fit sursauter.

— Maintenant, dit Lawrence, tête basse, vous savez comment on produit la Bile.

Il n'osait pas regarder ses compagnons, qui ne dirent pas un mot.

— Je ne suis pas un simple Hépatolien de la montagne, finit-il par avouer. Je fais partie des *Hépatocytes*. Nous sommes différents des autres : sous l'effet de la chaleur et de la nourriture qu'on nous donne par ce tuyau dans la bouche, notre corps fabrique le Nectar qui coule de notre peau. Sans nous, la mine ne produirait rien.

— Et c'est pour ça que ta famille ne voulait pas que tu partes, ajouta Valentine, triste pour son ami.

— Pour eux, c'est un grand honneur d'être un Hépatocyte, mais pas pour moi. Je ne veux pas passer ma vie dans une cellule, allongé au-dessus d'une source de chaleur, sans voyager, sans lire, sans bouger ! J'ai eu peur de vous dire la vérité et que vous trouviez que j'étais

lâche de m'enfuir.

— Tu n'es pas lâche, s'empressa de lui dire Oscar. Tu es trop intelligent pour rester dans une alvéole, et je te comprends. C'est horrible ! En tout cas, nous, on préfère que tu sois avec nous !

Il regarda Valentine d'un air insistant et lui fila discrètement un coup de pied.

— Bien sûr ! confirma Valentine, un peu sous le choc. De toute manière, tu sais, moi aussi c'est un peu la même chose : je ne voulais pas passer ma vie dans un Globull...

Lawrence leur sourit, soulagé.

— Bon, maintenant, on a le droit de rentrer à *la maison* ?

— Ouf ! s'écria Valentine. Tous à Cumides Circle !

Les trois enfants quittèrent la mine et traversèrent encore un dédale de tunnels. Ils arrivèrent enfin à l'entrée d'un passage plus large. Oscar reconnut le col Hédoc, qui permettait de quitter la montagne. Au bout du col, il y avait la grotte d'où Oscar avait vu décoller et atterrir les avions.

— Voilà, dit Lawrence, essoufflé, on y est presque. Mais on ne va pas prendre le même chemin que la dernière fois. On va longer le Grand Lac de la Vésicule de l'autre côté du barrage, sans passer par le canal Cystic et la passerelle. On ne risque rien : au bout, c'est la sortie !

Oscar ralentit sa course et observa ses amis qui s'étaient retournés et l'attendaient.

— Quoi encore, Oscar ? demanda Valentine. Qu'est-ce qui...

Elle ne finit pas sa phrase : Oscar souleva sa cape, la

première sacoche de sa ceinture s'ouvrit et la Fiole s'éleva dans les airs. Elle brillait comme une flamme. Valentine comprit ce qui se passait dans la tête de son ami : fallait qu'il rapporte le Trophée du premier Univers. Il était temps qu'il accomplisse sa mission, comme devait le faire tout Médecus pour avoir le droit d'accéder au deuxième Univers.

Lawrence s'approcha et soupira.

— Oh non, c'est pas vrai... On ne sortira *jamais* d'ici !

Oscar s'élança et sortit du tunnel pour entrer sous la voûte qui abritait le Grand Lac de la Vésicule. Une sorte de balcon, très long, faisait tout le tour de l'immense grotte. Des dizaines de mètres plus bas, les eaux jaunes du lac étaient parfaitement lisses et ressemblaient à un miroir d'ambre.

Ses amis le rejoignirent.

— Comment veux-tu remplir ta Fiole, Oscar ? Il n'y a pas d'échelle pour descendre.

— Et au bout de ce balcon, qu'est-ce qu'il y a ?

— Le hangar des avions et la sortie ! Allez, viens, ce sera pour une prochaine fois ! Compte tenu de ce qui s'est passé, Mr Brave ne t'en voudra pas...

Oscar se mit à courir et Valentine et Lawrence le suivirent. Quand ces derniers parvinrent à la sortie de la montagne, il n'était plus là.

— Oscar ! cria Valentine. Oscar !

— Ici, répondit leur ami.

Il se tenait un peu à l'écart, immobile dans l'ombre, le regard fixe.

Lawrence secoua la tête.

— Ah non, hein, tu ne vas pas me dire que...

— Val, dit Oscar sans faire attention à son camarade grognon, tu saurais piloter ça ?

La fillette s'approcha, impressionnée.

Devant eux, trois avions pointaient leur nez vers la sortie, moteurs éteints.

Ils étaient seuls dans le hangar, et visiblement ce n'était pas l'heure des sorties pour arroser de Bile les aliments. Bones n'avait pas mangé depuis quelques heures, les pilotes devaient être en train de se reposer.

Valentine hésita, pas rassurée.

— Tu sais, un Globull, ce n'est pas la même chose, c'est quand même plus simple... Mais je peux essayer, dit-elle pour ne pas décevoir son ami.

— Non mais, ça va pas, tous les deux ? s'écria Lawrence. *Je peux essayer...* Vous vous croyez où ? Ce sont de vrais avions, on n'est pas dans un jeu de ta PlayStation ! Et puis d'abord, pourquoi tu veux utiliser cet avion ? Il suffit de descendre de la montagne par un chemin que je connais et de trouver le Caducée pour repartir dans le tunnel sous Blue Park. Il est bien quelque part, celui-là !

Oscar insista.

— Je croyais que tu étais pressé, répondit-il. Si on veut trouver ce Caducée, on a intérêt à survoler la région, on aura plus de chances de l'apercevoir. C'est important, il faut qu'on prenne cet avion.

— Alors je vais essayer de le piloter, proposa Valentine, courageuse.

Lawrence leva les yeux au ciel, exaspéré.

— Quelle tête de mule, cet Oscar ! Bon, bon, poussez-vous et allez chercher l'échelle, je vais piloter ! décréta-t-il en passant devant eux.

— Toi ? ! s'esclaffa Valentine. Eh ! On a dit « piloter un avion », pas lire un bouquin !

— Justement, rétorqua sèchement Lawrence, vexé : si tu lisais un peu plus, tu saurais qu'on apprend beaucoup de choses dans les livres. Il se trouve que j'ai lu intégralement le mode d'emploi de ces avions ; je comptais en prendre un pour m'échapper d'ici.

— Et tu as déjà volé avec l'un d'eux ? demanda Oscar, épaté par la nouvelle.

Lawrence fit la grimace.

— Ben, en fait... non, jamais. Mais une fois qu'on connaît la théorie, ça ne doit pas être très compliqué de mettre en pratique, non ?

Les deux autres enfants se regardèrent, inquiets.

— Très bien, dit Lawrence. Puisque mademoiselle est toujours plus douée que les autres, eh bien vas-y, je te laisse la place ! Si tu pilotes comme tu conduis tes Globull machin-truc, on est fichus...

— Bon, d'accord, fit Oscar, on te fait confiance.

— Alors on y va, dit Lawrence en grimpant sur l'échelle que Valentine avait fait rouler jusqu'à l'avion.

Ils grimpèrent tous les quatre dans le petit bimoteur et s'installèrent dans les sièges.

— Bouclez quand même votre ceinture, dit Lawrence. On ne sait jamais...

Valentine, toute blanche sous ses cheveux rouges, tenta de rire, mais le rire se transforma en petit cri de

souris. Oscar lui fit un clin d'œil : il avait l'air confiant, ce qui la rassura un peu.

Lawrence mit le contact et les moteurs rugirent du premier coup. Oscar lui tapa sur l'épaule.

— Bravo, pilote ! Et maintenant, en route !

Le jeune Hépatolien souleva son masque de pilote et tourna la tête vers le Médecus.

— Je veux bien, moi, mais où on va ?

— Tu sors, et Valentine et moi, on va scruter le paysage pour trouver le Caducée.

Lawrence haussa les épaules et obéit. Il fit tourner les hélices un peu plus vite, et l'avion se mit à rouler... en marche arrière.

— Tu es sûr que tu as lu la bonne notice ? s'inquiéta Valentine.

— Bon, ça va, j'ai droit à une petite erreur, non ?

— Je préfère que tu fasses des erreurs *avant* qu'on s'envole, confirma Valentine.

— Il faut dire qu'avec tous ces boutons, se plaignit Lawrence, un peu perdu devant le tableau de bord, on ne sait plus trop sur lequel appuyer. Mmmmh... disons celui-ci ?

L'avion partit enfin dans le bon sens. Lawrence mit les gaz et l'appareil accéléra. Ils arrivèrent très vite au bord de la caverne. Devant eux, la vallée se déployait, immense.

— Accrochez-vous, on plonge !

Valentine poussa un long cri : l'avion venait de basculer hors de la montagne.

Lawrence s'agrippa au manche et tira de toutes ses

forces, mais l'avion piquait du nez vers la vallée.

— Oscar, viens m'aider ! s'écria le pilote. Et tire avec moi !

Oscar détacha sa ceinture et les deux garçons s'accrochèrent au manche. L'avion se redressa enfin et remonta vers la voûte sombre du ciel, sous les éclairs. Le spectacle était grandiose et Valentine en oublia sa peur.

Lawrence avait stabilisé son avion quand Oscar s'approcha de lui.

— Comment on fait pour tourner ? demanda-t-il à Lawrence.

— C'est très simple, il suffit de pencher le manche comme ça...

— Avant même que le jeune pilote ait le temps de réagir, Oscar s'empara du manche et l'avion s'inclina brutalement. Valentine, qui avait elle aussi détaché sa ceinture, se retrouva à l'autre bout de la cabine, les quatre fers en l'air.

— Eh, qu'est-ce qui se passe ?

— Oscar, t'es malade ou quoi ? hurla Lawrence, qui ne parvenait pas à récupérer les commandes.

L'avion avait fait demi-tour et fonçait droit sur la montagne.

— Je savais, criait Lawrence, je savais que tu manigançais quelque chose, avec ton air bien sage ! Arrête, on va s'écraser !

Oscar prit une grande inspiration et visa au mieux. À une centaine de mètres de la montagne, Lawrence comprit ce qu'il voulait, et arracha le manche à son ami.

— Tu ne pouvais pas le dire tout de suite, crétin ?

Donne-moi ça et accrochez-vous !

Lawrence pencha un peu plus le manche et l'avion s'inclina sur la droite pour que les ailes passent. Ils s'engouffrèrent à nouveau dans le hangar qu'ils venaient de quitter, dans le vrombissement des moteurs et sans poser les roues au sol.

— Accélère, Lawrence, accélère !

Lawrence mit à nouveau les gaz et l'avion rasa la piste. Une seconde plus tard, ils déboulèrent dans l'immense grotte creusée dans la montagne et survolèrent le Grand Lac de la Vésicule.

— Toi, cria Lawrence pour couvrir le bruit des hélices, quand tu as quelque chose en tête...

L'avion se mit à faire des tours au-dessus du lac.

— Et maintenant, qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda le pilote.

Oscar se leva de son siège et ouvrit la première sacoche de sa ceinture. La Fiole, qui s'était éteinte lorsque l'avion s'était échappé de la montagne, brillait à nouveau avec intensité. Il la prit d'une main et, de l'autre, ouvrit la porte de l'avion. L'air s'engouffra et déstabilisa l'appareil, qui tangua dangereusement.

— Mais qu'est-ce que tu fiches, Oscar ? On va finir dans le lac, avec tes histoires ! cria Lawrence.

— Essaie de voler le plus bas possible, et toi, Valentine, tiens-moi par les jambes !

Il se coucha ventre contre le sol et Valentine se précipita pour saisir ses pieds.

Oscar avait le buste hors de l'avion, et le vent l'aveuglait. L'appareil bourdonnait au cœur de la

montagne, et l'écho des moteurs résonnait de toutes parts.

— Plus bas, Lawrence, plus bas !

L'avion plongea, rasa la surface du lac et remonta.

— Encore une fois, cria Oscar ! C'était pas assez près !

Lawrence fit faire une tour supplémentaire à l'avion et piqua du nez. Il frôla à nouveau le lac et Oscar tendit sa Fiole autant qu'il put. Son corps glissa un peu plus dans le vide.

— Oscar, s'écria Valentine, pas plus loin, je vais lâcher, tu es trop lourd !

— Tiens bon, hurla Oscar. Plus bas, Lawrence !

Le jeune pilote serra les dents et descendit encore un peu plus bas.

— Dépêche-toi, il faut que je remonte ou on va s'écraser contre la paroi !

Dans un dernier effort, Oscar tendit la Fiole et toucha enfin le Nectar, qui passa par le goulot. Lawrence tira le manche vers lui et l'avion fit un looping à quelques centimètres de la roche.

Quand Lawrence parvint à redresser l'appareil, le Médecus leva la main, victorieux : dans sa paume, le liquide jaune brillait au cœur de la Fiole. Les trois enfants crièrent de joie et l'avion quitta la caverne en trombe. Oscar avait son Trophée.

Lorsqu'ils passèrent devant le hangar et jaillirent de la montagne pour survoler la vallée, tous soufflèrent, soulagés.

— Et maintenant, dit Lawrence en nage derrière le tableau de bord, si plus personne n'a quelque chose

d'urgent à faire ici, il ne nous reste qu'à trouver le Caducée et à rentrer ! Alors ouvrez l'œil !

— Lawrence, s'écria Valentine, t'es le meilleur pilote que j'aie jamais connu.

— Forcément, répondit le garçon, tu n'en connais pas d'autres.

— Bon, c'est vrai, reconnut la fillette, mais quand même, tu m'as scotchée ! Waouh ! Trop fort !

Lawrence n'eut pas le temps d'apprécier le compliment de son amie : les moteurs se mirent à tousser. Les trois enfants se regardèrent, inquiets. Au même instant, le moteur droit s'arrêta et l'hélice s'immobilisa. L'avion pencha sur le côté et perdit de l'altitude.

— Lawrence, cria Oscar, qu'est-ce qui se passe ?

— Finalement, je crois qu'il y a meilleur pilote que moi, dit-il en tentant désespérément de redresser l'appareil.

— Pourquoi tu dis ça ? hurla Valentine.

— Parce qu'il aurait mieux valu choisir un avion avec *le plein* de kérosène !

Il montra du doigt la jauge de carburant : le réservoir était vide.

Les trois enfants s'affolèrent. Le second moteur commençait lui aussi à fatiguer et à crachoter. Ça ne dura pas longtemps : un instant plus tard, il n'y eut plus aucun bruit, à part celui du vent qui sifflait en passant sur la carlingue de l'avion. Ils hurlèrent en chœur et se serrèrent les uns contre les autres : l'avion était en chute libre et, dans quelques secondes, ils seraient réduits en poussière !

Alors que ses compagnons fermaient les yeux, Oscar

releva la tête, attiré par un éclat lumineux. En face de lui, sur le sol, quelques gouttes du Nectar avaient roulé avec les mouvements de l'avion. Et elles avaient formé un dessin qu'il n'espérait plus revoir : une coupe, un serpent enroulé autour, et le tout surmonté d'un M.

— Le Caducée !

De l'autre côté du cockpit, la terre se rapprochait à une vitesse phénoménale.

Il eut tout juste le temps de déployer sa cape au-dessus de ses amis. Une seconde plus tard, l'avion toucha le sol et explosa en mille morceaux.

Heureusement, il était vide.



Derrière le M

Les trois enfants regardèrent autour d'eux : ils avaient du mal à croire qu'ils étaient effectivement de retour dans le Scanner du Cœur et entiers !

Ils se précipitèrent sur Bones, toujours allongé et inconscient.

Oscar le secoua.

— Bones ! Bones ! Est-ce que vous m'entendez ?

Pour toute réponse, le majordome laissa échapper un gémissement.

— C'est déjà pas mal, dit Lawrence. Et son cœur bat moins vite, on sent mieux son poulx. C'est bon signe, non ? Valentine leva les yeux au ciel.

— Ça y est, il est médecin, maintenant. Eh, je te signale que le Médicus, c'est lui, pas toi !

— Et alors, répondit Lawrence en haussant les épaules, ça n'a rien à voir ! Je constate, c'est tout, je n'ai pas dit que...

— Dites, intervint Oscar, si vous attendiez d'être à

Cumides Circle pour vous disputer, ce serait super ! Aidez-moi plutôt à le traîner jusqu'à la porte en pierre, au bout du tunnel.

Un grondement l'interrompit. Il se retourna, inquiet.

— Vous avez entendu ?

— Non, pas du tout, répondit Lawrence, qui avait très bien entendu et qui n'avait plus du tout envie que quoi que ce soit se passe.

Valentine s'éloigna du groupe.

— Oscar, regarde : les M s'éteignent !

Oscar leva son pendentif, mais rien n'y fit : en effet, les lueurs faiblissaient en direction de la porte, derrière la statue de Sigismond. Le grondement emplît à nouveau le tunnel, mais plus fort cette fois, et le sol se mit à trembler.

Lawrence se tourna vers Oscar, affolé.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'en sais rien, répondit le jeune Médicus.

Une seconde secousse fit tomber de la terre sur la tête de Valentine.

— On dirait... on dirait que le tunnel est en train de s'effondrer, dit-elle en secouant ses couettes rouges.

Oscar les abandonna et courut au bout du souterrain, jusqu'à la porte en pierre. Son pendentif dans la main droite, il répéta la formule :

L'âme juste du Médicus tu reconnaîtras

Et au bout du tunnel tu t'ouvriras.

La porte pivota et la statue de Sigismond apparut. Mais cette fois, la tête était baissée, les yeux clos et les bras serrés. Oscar monta sur le socle et posa la main sur celle, glacée, de la statue, mais rien ne se produisit.

Sigismond semblait sourd et aveugle, la Lettre Originelle restait sans effet et il n'avait pas la moindre intention de les faire passer de l'autre côté, dans le hall de Cumides Circle.

Oscar renonça et se retourna : dans le tunnel, les M s'éteignaient un à un.

Il rejoignit ses amis à la lueur de son seul pendentif. À l'autre bout, du côté de l'Arbre Passeur, un choc terrible ébranla les parois et les enfants en perdirent presque l'équilibre. La cabine venait de se décrocher et de tomber sur le sol. Des plaques entières de terre se détachaient, comme si le tunnel se bouchait progressivement.

— Je crois savoir ce qui se passe, cria Oscar. Les amis de Moss ne sont pas des Médecins et ils sont entrés dans le tunnel. L'Arbre Passeur les a rejetés, mais le tunnel n'est plus secret, alors il est en train de disparaître...

— Si on ne trouve pas rapidement une solution, dit Lawrence, on va se faire enterrer vivants !

Oscar regarda d'un côté puis de l'autre, et se pencha vers Bones.

— Vite, dit-il, aidez-moi à le porter !

— Pour aller où ? demanda Valentine, qui se précipitait à son secours.

Oscar tourna la tête vers un trou sombre, dans son dos. Il avait déjà remarqué ce passage la première fois qu'il avait traversé le Scanner du Cœur avec Mrs Withers.

Lawrence s'en approcha prudemment.

— Ça mène où, à ton avis ? demanda le garçon, pas rassuré du tout.

— J'en sais rien, répondit Oscar, mais on n'a pas

vraiment le choix.

Les trois enfants s'engagèrent péniblement dans la pénombre avec leur fardeau.

Lawrence soufflait et suait à grosses gouttes. Oscar, lui, guettait le moindre bruit, le moindre mouvement. Son pendentif ne suffisait pas à lutter contre l'obscurité qui régnait.

Les mots de Mrs Withers résonnaient encore dans sa tête : « *Ne cherche jamais à emprunter ce tunnel, et encore moins à traverser la Lettre de Sang ! Tu n'y passerais pas un doigt sans être foudroyé sur-le-champ !* » Il préféra ne pas en parler à ses amis. De toute manière, comme il l'avait dit à Lawrence, ils n'avaient pas le choix : Sigismond ne les laisserait pas passer et le tunnel principal était en train de s'effondrer depuis l'Arbre Passeur. Le Tunnel Interdit était leur seule échappatoire.

Ils firent encore un pas et s'immobilisèrent, tétanisés : tel un rempart de flammes, un M gigantesque venait d'apparaître, menaçant. Le cercle qui l'entourait épousait complètement les parois du tunnel.

Valentine et Lawrence lâchèrent le corps de Bones et le malheureux majordome s'écrasa sur le sol, nez contre terre. Il laissa échapper un grognement étouffé. Oscar le retourna sur le dos avec l'aide de ses amis. Devant eux, le M de feu s'était mis à tourner sur son axe.

— Ne vous en approchez pas, dit Oscar, qui ne quittait pas des yeux la Lettre géante. N'essayez surtout pas de passer au travers.

— Et comment on va faire, alors, pour avancer ?

demanda Valentine en se retournant vers la sortie. On est coincés, je crois...

Le bruit des éboulements de terre, dans le tunnel principal, leur parvenait comme des coups de tonnerre. Ils savaient qu'ils ne pourraient plus faire marche arrière et une poussière brune envahissait déjà le Tunnel Interdit. Lawrence se mit à tousser.

— Bon, dit-il entre deux quintes, il faut réfléchir. Si on ne peut pas passer à travers ce méchant M, il faut passer à côté, ou... en dessous ?

Il s'approcha prudemment de la Lettre. Le rayonnement brûlant devint plus intense et le garçon recula.

— Mais on va griller ! On se croirait sur cette chose, là, comment tu appelles ça, Oscar ? Dans le jardin...

— Un barbecue, précisa Oscar. C'est tout ce que tu as comme idée pour nous sortir de là ?

Lawrence se pencha.

— J'ai l'impression qu'on a creusé un fossé devant la Lettre, dit-il.

Oscar et Valentine le rejoignirent.

— Qu'est-ce que c'est, cette chose molle, là, devant le M ? ajouta Lawrence en avançant la pointe du pied. C'est drôle, on dirait...

Au lieu de finir sa phrase, il poussa un cri. Un tentacule se déploya et fouetta l'air à quelques centimètres de son visage. Ses amis le tirèrent en arrière à temps : plusieurs autres tentacules sortirent de terre et fouillèrent devant la Lettre comme s'ils cherchaient une proie à étrangler.

Lawrence tomba à la renverse. Valentine recula,

terrorisée.

— Tu disais : c'est drôle, on dirait...

Lawrence se releva, les yeux tout ronds.

— ... Une... une pieuvre, compléta le garçon. Une horrible, une gigantesque pieuvre ! On est fichus, cette fois.

Oscar contempla l'affreuse bête et les tentacules dressés devant et derrière le M. Visiblement, un passage avait été creusé sous la Lettre de feu, et la pieuvre occupait tout l'espace pour empêcher quiconque de passer dans un sens ou dans l'autre.

Oscar sentit alors cette chaleur qu'il connaissait bien, maintenant, au niveau de la ceinture. Il écarta un pan de sa cape et sa Fiole d'Hépatolia se dégagea de la première sacoche pour venir danser devant ses yeux. Il comprit le message que son Trophée lui délivrait. Ça n'allait pas être très simple de s'en débarrasser, mais s'ils y parvenaient, ils pourraient alors descendre dans le fossé et passer *sous* la Lettre pour poursuivre leur chemin.

— Reculez, dit-il simplement à ses amis. Je crois que j'ai une solution.

Les deux enfants lui obéirent, intrigués.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? demanda Valentine.

Oscar saisit sa Fiole et l'ouvrit. Il s'approcha aussi près que possible du fossé. Mais la bête était sûrement sensible aux mouvements, et un tentacule siffla tout près de son oreille. Il retint sa respiration et resta parfaitement immobile. Les tentacules se calmèrent, à l'affût.

— Lawrence, à quoi sert le Nectar d'Hépatolia ? demanda Oscar sans bouger.

— La Bile ? Elle s'attaque aux aliments et les digère : elle les découpe en toutes petites molécules, je crois...

Le garçon sourit : il venait de comprendre ce que son ami avait en tête.

— Bien sûr ! Le liquide de ta Fiole ! Vas-y, Oscar, décompose-moi ce tas de tentacules vite fait !

Rapide comme l'éclair, Oscar projeta au loin une partie du contenu de la Fiole. Un trait de lumière dorée illumina le tunnel comme une étoile filante dans un ciel. Le liquide brillant gicla sur les tentacules et le corps flasque dans le fossé.

L'effet fut immédiat : chaque gouttelette de bile troua la chair de la bête, qui semblait fondre, attaquée par les substances. Les longs boyaux s'agitèrent dans tous les sens et un premier tentacule tomba sur le sol, puis d'autres suivirent. Ils gigotèrent comme des serpents mais, très vite, les mouvements faiblirent. Au fond du fossé, la masse enfla puis se dégonfla comme un ballon avec un bruit horrible qui ressemblait à un hurlement de bête sauvage, et se réfugia dans un coin, laissant le passage libre.

— Vite, dit Oscar en se précipitant vers le corps de Bones. Regardez, il se réveille !

Le majordome ouvrit péniblement les yeux et tenta de marmonner quelque chose d'incompréhensible.

— Essayez de vous lever au lieu de parler, dit Valentine en poussant Bones dans le dos. Allez, allez, aidez-nous un peu, il faut qu'on aille dans ce fossé et qu'on passe de l'autre côté. On n'y arrivera jamais si vous n'y mettez pas un peu du vôtre !

Bones se redressa péniblement et les trois enfants le traînèrent comme ils purent jusqu'au bord du fossé. Ils se regardèrent un court instant, haussèrent les épaules et poussèrent le majordome qui tomba lourdement au fond de la tranchée.

— Aïe, dit Valentine en fermant les yeux... Disons que c'est pour tout ce qu'il nous a fait subir.

— Vite, dit Oscar, ne traînons pas. Il faudra ensuite faire ressortir Bones de l'autre côté. Ça ne va pas être aussi facile.

— Et si on peut éviter de rester trop longtemps à côté de ça, ça m'ira bien, ajouta Lawrence avec un regard dégoûté en direction de la pieuvre tassée dans son coin et des morceaux de tentacules digérés.

Ils prirent Bones sous les bras et passèrent sous la Lettre qui tournait dangereusement au-dessus de leurs têtes. La chaleur était suffocante et rendait l'effort encore plus pénible. Et comme le supposait Oscar, ils n'étaient pas au bout de leurs peines : de l'autre côté, il fallait hisser le majordome et le faire sortir du fossé. Le jeune Médecin se baissa et joignit ses deux mains pour en faire une petite marche d'escalier.

— Valentine, pose ton pied sur mes mains et grimpe. Toi aussi, Lawrence. Quand vous serez en haut, vous tirerez Bones, et moi je le pousserai. Bones, vous allez nous aider, hein ?

Ce dernier répondit vaguement.

Les deux enfants sortirent du fossé en un clin d'œil. Bones leva la tête puis se redressa et leur tendit les mains. Il tremblait de tout son corps.

— Encore un peu, cria Valentine, vos mains sont trop loin. Imaginez... je sais pas, moi, imaginez qu'on est en train de casser un beau vase dans le salon de Cumides Circle et que vous tendez les bras pour le rattraper ! Allez, plus haut !

Chacun agrippa enfin une main du majordome, qui parvint à se tenir sur ses pieds. Oscar, lui, poussait par derrière, en nage.

C'est alors qu'il vit l'ombre s'abattre au-dessus de lui.

Un choc terrible sur l'épaule le fit chuter à terre, et Bones retomba sur lui comme une souche. Valentine et Lawrence sautèrent sans hésiter dans le fossé pour le libérer du poids écrasant.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? s'écria Lawrence. Pourquoi tu es tombé, Oscar ?

Le jeune Médicus se massa l'épaule.

— J'ai été frappé à l'épaule, et... ATTENTION !

Il poussa Lawrence qui évita de justesse le choc.

Autour d'eux, au fond du fossé, trois tentacules se dressaient à nouveau, prêts à balayer l'espace. Derrière, le corps de la pieuvre avait repris une certaine consistance et se traînait vers eux sur le sol boueux et gluant au milieu des restes de chair fondue.

— La Bile, Oscar ! s'affola Valentine. Ta Fiole, vite ! Ça n'a pas suffi tout à l'heure, les tentacules ont repoussé !

Oscar sortit le flacon en cristal : très peu de Bile scintillait au fond. S'il l'utilisait maintenant, il n'était même pas certain que cela suffirait pour vaincre la pieuvre, et tout serait à refaire : il faudrait qu'il retourne dans la montagne pour remplir sa Fiole et rapporter son

Trophée. Mais avait-il le choix ? Sa vie et celle de ses amis en dépendaient. Tant pis pour le Trophée. Sans hésiter, il déboucha la Fiole et s'apprêtait à projeter ce qui restait de Nectar sur la pieuvre, quand la voix de Lawrence l'arrêta.

— Laisse-moi faire, Oscar, dit Lawrence, étrangement calme. Ne gâche pas le liquide de ton Trophée.

— Je m'en fiche ! répondit le jeune Médecin. Je préfère qu'on vive !

— Laisse-moi faire, insista Lawrence. Seulement, je veux que vous vous tourniez. *Ne me regardez pas*, dit-il, comme s'il s'apprêtait à faire quelque chose de terriblement gênant. C'est promis ?

Lawrence déboutonna le haut de sa salopette en fuyant le regard de ses amis. Valentine et Oscar comprirent et se tournèrent sans un mot.

La salopette tomba sur le sol, puis le T-shirt et le sous-vêtement.

Nu, le garçon s'approcha aussi près que possible de la bête. Il ferma les yeux et pensa à son père, à sa famille, et à tous ceux de la montagne qui vivaient sans cesse dans la mine et qui passeraient sans doute leur vie à faire ce qu'il allait faire, lui, pendant quelques minutes et pour la première fois. Il avait toujours réussi à l'éviter, il s'était même enfui de la montagne à cause de ça, pour échapper à son rôle d'Hépatocyte, mais aujourd'hui, il n'hésita pas. Son cœur se serra un peu et il leva les bras vers la Lettre de feu au-dessus de sa tête.

Il sentit la chaleur envelopper son corps, et une lueur jaune fit briller sa peau. Seconde après seconde, de petites perles dorées apparurent à la surface de son corps et se

rejoignirent pour ruisseler le long de son ventre rebondi, puis de ses jambes. Une flaque se forma à ses pieds.

Une flaque de Nectar d'Hépatolia.

Le précieux liquide dessina une tache dorée sur la terre, puis un filet s'en échappa comme un petit ruisseau en direction de la pieuvre. Les tentacules s'agitèrent, comme si la bête avait senti le danger. Lawrence résista à la peur qui l'envahissait et se tint dans la même position, exposé aux rayons brûlants du M au-dessus de lui et à la merci du monstre.

... Mais à quelques centimètres du corps gélatineux, le ruisseau de liquide fut bloqué par une pierre et changea de trajectoire : il s'éloignait de la pieuvre !

— Oscar, murmura Lawrence d'une voix tremblante, aide... le... liquide...

Le jeune Médecin tourna la tête, regarda vers le sol et comprit. Il se mit à genoux pour éviter les mouvements de la pieuvre et atteignit l'obstacle. Du bout du pied, il déblaya le sol et le liquide progressa à nouveau vers l'immonde bête.

Lorsque le contact eut lieu, la mare de liquide s'étendit tout autour de la bête et se mit à la ronger de toutes parts.

La pieuvre poussa un rugissement terrible et roula sur le côté, mais en vain : elle baignait dans le liquide doré qui faisait fondre sa peau et la chair à vif. Dans un mouvement de fureur, un tentacule heurta Lawrence qui s'effondra sur le sol. Ses deux amis se précipitèrent vers lui et l'aidèrent à se relever. Lawrence semblait épuisé, mais il leur sourit.

— Finalement, être un Hépatocyte, ça peut servir... dit-il.

Valentine l'enlaça spontanément et l'embrassa sur la joue.

— Bravo, tu as été formidable, tu nous as tous sauvés ! Lawrence passa du jaune au rouge pivoine.

— Oui, oui, euh, bon, tu pourrais me passer mon T-shirt et ma salopette, s'il te plaît, Oscar ?

Valentine se rappela que son camarade était effectivement tout nu et fit semblant de regarder ailleurs, gênée. Lawrence se rhabilla à toute vitesse, bien que le tissu lui collât à la peau : il transpirait encore un peu la Bile, avec la chaleur.

Les trois enfants se tournèrent vers la pieuvre : cette fois, elle gisait sur le sol dans une mare nauséabonde et visqueuse, et les tentacules n'étaient pas près de repousser ou de se redresser...

Ils retournèrent à Bones. À force de patience et d'efforts, ils parvinrent à hisser le majordome qui avait retrouvé quelques forces, même s'il était encore très pâle et qu'il tremblait de tous ses membres.

Ils cheminèrent alors dans le Tunnel Interdit à la lueur du pendentif d'Oscar et arrivèrent enfin dans une salle parfaitement carrée – et parfaitement vide ! Le sol était recouvert de grandes dalles qui formaient un damier bicolore, noir et beige. Il n'y avait pas d'autre issue qu'une porte, à l'autre bout de la salle.

Oscar confia Bones à ses deux amis et courut : la porte était fermée.

Il se retourna, un peu désespéré : cette fois, il ne

voyait pas très bien comment ils allaient s'en sortir. Ils se trouvaient dans un cul-de-sac et, à l'autre bout, le tunnel principal était sans doute totalement bouché, maintenant !

Il s'apprêtait à rejoindre ses amis et posa le pied sur une dalle qui s'enfonça légèrement.

Une autre dalle, noire, au centre de la pièce, s'éleva et une colonne apparut sous les yeux ébahis du petit groupe.

Les enfants laissèrent Bones assis sur le sol, dos au mur, et s'approchèrent de la colonne.

À son sommet, au niveau de leur visage, était posé un coffre en laque noire. La surface était si lisse et si brillante qu'Oscar pouvait s'y voir comme dans un miroir. Au même instant, tout autour de son reflet apparurent d'autres têtes, inconnues, qui traversaient les faces du coffre.

Lawrence et Valentine, qui étaient restés légèrement en recul, s'approchèrent.

— Tu as une idée de ce que ça peut être ?

Oscar secoua la tête.

— Non, Mrs Withers et Maureen Joubert ne m'en ont jamais parlé, et je n'ai rien lu sur un mystérieux coffre noir. Et toi ?

Lawrence secoua la tête.

Valentine fit le tour de la colonne.

— Il y a une chose à faire pour savoir ce que c'est, suggéra la fillette. L'ouvrir, dit-elle en pointant le doigt vers l'autre côté du coffre.

Oscar fit le tour, lui aussi. Sur toutes les faces, il remarqua la présence de ces visages qui passaient comme

des images traversent l'esprit. Valentine l'attira près d'elle : au centre d'un panneau laqué, une serrure en métal avait été posée. Pourtant, aucun d'eux ne décelait la trace d'une ouverture, la ligne d'un couvercle, rien. Le coffre ressemblait à un cube plein, avec cette étrange serrure en son milieu.

Lawrence s'en approcha et rajusta ses lunettes.

— Regarde, Oscar. Ça ne te dit rien, ce symbole au centre de la plaque ?

Oscar observa la serrure : il reconnut en creux le M des Médecins.

— On dirait qu'il ne reste plus qu'à y coller ton pendentif, mon vieux, ajouta Lawrence.

Oscar sortit sa Lettre et tendit le bras lentement vers la serrure. Quelque chose le retenait vaguement, mais il n'aurait pas su dire quoi.

— T'attends quoi ? s'impacienta Valentine. J'ai envie de rentrer à la maison, moi, alors si le coffre contient la clef de cette porte, ça m'arrangerait que tu te décides.

Oscar haussa les épaules. Ses amis avaient raison, ils méritaient tous de se reposer à Cumides Circle. Et puis que risquait-il ? La serrure comportait la lettre de l'Ordre auquel il appartenait. Le seul danger qu'il courait était de ne rien déclencher du tout. Il tendit le bras.

Une voix grave retentit dans la pièce et le paralysa.

— Non !

Le pendentif était à un millimètre de la serrure, mais un rayon vert traversa la pièce et arracha la Lettre des mains d'Oscar pour la faire rouler sur le sol, au loin.

Les trois enfants se retournèrent comme un seul.

— Mr Brave ! s'écria Oscar.

Derrière Winston Brave qui avançait, son pendentif en main, le jeune Médecus reconnut Maureen Joubert et Mrs Withers. La vieille dame paraissait soulagée de les savoir tous vivants.

Le Maître des Médecus descendit les quelques marches qui le séparaient du damier.

— Heureusement que ton ami nous a prévenus, dit-il. Oscar se pencha et aperçut Ayden Spencer qui s'était timidement collé à la porte. Ayden lui fit un signe et sourit.

— Ayden ! s'écria Valentine. Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu devais rentrer avec les frères O'Maley !

— J'ai changé d'avis, répondit Ayden. En cours de route, j'ai réfléchi. Je me suis souvenu qu'il y avait *deux* Pathologus dans le parc, mais qu'un *seul* était entré dans le corps de Pavarotti. Ça voulait dire que le second n'était pas loin, et que vous étiez peut-être en danger. Il était plus prudent de faire demi-tour et de prévenir le Grand Maître...

— Et il a bien fait, ajouta Mrs Withers. Oscar, tu as traversé tant d'épreuves pour parvenir jusqu'ici, il aurait été dommage que tu sois foudroyé par le coffre.

— Foudroyé ? demanda Lawrence. Mais pourquoi ? Le symbole des Médecus est gravé sur la serrure !

— Il faut apprendre à observer, les enfants, répondit Mr Brave. Regarde, Oscar, regarde mieux cette serrure : que vois-tu au centre du symbole ?

Le jeune Médecus observa avec attention, cette fois. Au cœur du M, il remarqua une encoche ronde, et il leva les

yeux sur le pendentif de Mr Brave.

Il y a l’empreinte de la pierre verte, l’émeraude au centre de votre pendentif, monsieur.

— Absolument, confirma le Maître. Ce qui signifie que seul le Grand Maître peut ouvrir ce coffre avec sa Lettre. Si tu avais collé à cette plaque en métal ton pendentif qui ne comporte pas d’émeraude, tu aurais été transpercé immédiatement par un rayon auquel rien ne résiste, crois-moi. Même si nos deux pendentifs sont liés entre eux.

Les enfants se regardèrent, effrayés. Valentine, qui était si fière d’avoir découvert la serrure, se fit toute petite sans quitter des yeux Mr Brave.

— Mon héros ! s’exclama-t-elle, pétrie d’admiration pour l’homme qui la dominait de toute sa hauteur.

Lawrence lui fila un coup de coude aussi discret que possible.

— Ça va pas ? dit-il à voix basse. Tu te crois au cinéma, devant Spiderman ?

— C’est quoi, Spiderman ? répondit Valentine avec un sourire radieux pour le Grand Maître.

— Un héros de ce monde-ci, idiot. Tu n’as pas vu le poster dans la chambre d’Oscar ? En tout cas, murmura-t-il, lui, c’est le Grand Maître des Médecins, alors ne dis pas n’importe quoi, tu vas nous faire honte – ou nous faire renvoyer en Hépatolia !

Winston Brave s’approcha d’Oscar, l’air sévère.

— Maintenant, Oscar Pill, je crois que tu nous dois quelques explications.

Tout le monde se tut. Le garçon baissa la tête, prit son

courage à deux mains et tenta de résumer tout ce qui s'était passé les derniers jours.

— Mon Grimoire était devenu muet, conclut Oscar. Boyd lui avait interdit de parler, ou avait bloqué quelque chose, je ne sais pas, mais j'avais beau poser ma question, la page restait blanche. Alors, ajouta le jeune garçon, j'ai accepté l'offre de Boyd : il m'avait promis de faire parler mon Grimoire si je l'emportais avec moi pendant une Intrusion Corporelle.

— En somme, tu as cédé à son chantage, dit le Grand Maître.

— Je n'avais pas le choix, répondit Oscar, les yeux baissés. Il fallait... il fallait que je sache.

Mr Brave secoua la tête.

— Quand apprendras-tu la patience et l'obéissance ? Tu as eu de la chance cette fois, et tu es courageux, c'est vrai, mais l'intelligence et le courage ne suffisent pas toujours.

Il soupira. Mrs Withers s'approcha et le fixa à travers ses lunettes.

— Où est le livre de Boyd ? demanda la vieille dame.

Oscar le sortit de la poche intérieure de sa cape et le lui tendit. Mrs Withers se tourna vers le chef des Médecins.

— Winston, j'ai du mal à croire que Boyd ait pu faire du chantage à Oscar et lui tendre un piège. Il n'est pas facile à vivre, mais il est honnête.

— Laissons-le s'expliquer, proposa Mr Brave.

Mrs Withers ouvrit le livre.

— Boyd, j'ai quelques questions à vous poser.

La page d'accueil du livre resta vierge. Ça ne

ressemblait pas à Boyd...

— BOYD, VOUS AVEZ INTÉRÊT À RÉPONDRE, CROYEZ-MOI.

Comme chaque fois que la petite dame était en colère, sa voix avait résonné dans la pièce à en faire trembler les murs. Valentine s'était cachée derrière Lawrence, qui se serait bien caché n'importe où, lui aussi.

Les mots apparurent enfin sur la page, en belles lettres précieusement alignées.

Bonsoir, Mrs Withers, il est un peu tard pour discuter, vous ne trouvez pas ?

Boyd était insolent, comme d'habitude, mais la dame eut un doute. Oscar lui-même se pencha sur le livre : jamais, même dans les meilleurs moments, Boyd n'avait répondu d'une aussi jolie écriture... Au même instant, quelques lettres apparurent dans un coin de la page, déformées à souhait et toutes de travers, avec une formidable tache sous le point d'exclamation :

Mmmmh ! MMMMMMMMMH ! ! !

Mrs Withers fronça les sourcils et referma le livre d'un geste sec.

— Je crois que j'ai compris, Winston.

— Qu'y a-t-il ?

— Le livre de Boyd est *parasité*. C'est quelqu'un d'autre qui a répondu pour lui. En revanche, les derniers mots, dans l'angle, c'était bien Boyd : on l'a bâillonné pour l'empêcher de parler ! Il n'est pas seul dans ce livre.

— Un parasite ? s'étonna Oscar. Un autre esprit que le sien ? Mais comment se serait-il introduit dans le livre de Boyd ?

— Quelqu'un l'a forcément fait entrer dans Cumides Circle, voire dans la bibliothèque, répondit le Grand Maître.

— Vous croyez qu'il s'agit d'un Pathologus ? demanda Ayden, qui s'était rapproché.

— Vous le savez bien, tous les deux, répondit Mr Brave en regardant les jeunes Médecins. Les Pathologus ont la même faculté que nous. Lorsqu'ils meurent dans ce monde-ci et pas dans un corps, leur esprit persiste et peut habiter un ou plusieurs objets, un livre, n'importe quoi. Et cet esprit peut passer d'un objet à l'autre. Il suffit donc d'introduire dans la bibliothèque un objet qui abrite l'esprit d'un Pathologus pour que celui-ci passe dans un livre, notamment celui de Boyd.

La question est : *quia* apporté *quoidans* la bibliothèque ? demanda Maureen Joubert, qui s'était occupée de Bones depuis le début.

— Lui ! s'écria Valentine. C'est Bones, c'est sûr ! Il nous a suivis lorsqu'on est sortis de Cumides Circle, et on l'a vu ensuite avec les Pathologus. C'est un traître !

Mr Brave s'approcha de la fillette et se pencha.

— Jeune fille, tu ferais un mauvais enquêteur : c'est moi qui ai demandé à Bones de vous suivre.

— Vous ? s'étonna Oscar. Mais pourquoi ?

— Parce que ton attitude pendant le repas m'a mis la puce à l'oreille. J'ai bien senti que tu mijotais quelque chose. Bones vous a suivis pour vous protéger.

— Alors... quand on l'a vu dans le parc...

— ... il se battait probablement contre le Pathologus restant, conclut Maureen. Malheureusement, le

Pathologus a réussi à entrer dans ce pauvre Bones, qui n'est pas Médecus. Dites donc, mon vieux, dit-elle avec un sourire en s'adressant au majordome, ça ne vous réussit pas, les sorties nocturnes. Ce n'est plus de votre âge...

Oscar et ses amis se regardèrent, honteux de s'être trompés à ce point.

— On a trouvé Bones inconscient dans le Scanner du Cœur, sous l'Arbre Passeur, précisa Lawrence, qui essayait de reconstituer les choses avec sa logique imparable. J'en déduis qu'il tentait de rentrer à Cumides Circle pour vous prévenir, mais il n'en a pas eu le temps : le Pathologus avait déjà fait exploser ses bombes au pied de la montagne et provoqué l'hémorragie... On s'est bien trompés sur son compte.

— Comment va-t-il ? demanda Oscar, inquiet. On est entrés dans son Univers d'Hépatolia pour l'aider, j'espère que...

— Il va mieux, répondit Maureen, soyez tranquille. On peut même dire que vous l'avez sauvé.

Elle se releva.

— Je crois que je vais l'emmener dans sa chambre, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Il a besoin de quelques soins complémentaires et tout ira bien demain.

Elle l'aida à se relever. Bones était tout pâle, mais il tremblait moins. Lorsqu'il passa devant Oscar, il releva la tête péniblement.

— Merci, dit-il d'une voix très faible.

Oscar devina pour la première fois un sourire sincère sur ses lèvres, et Maureen emmena le majordome hors de la pièce.

— Alors tout ça, c'était un complot, conclut Oscar. L'esprit du Pathologus a forcé Boyd à exercer un chantage sur moi, c'est ça ?

— C'est très probable, confirma Mrs Withers. On va libérer Boyd et on en saura plus, dit-elle en regardant avec méfiance *l'Anthologie des Pathologus*.

Lawrence, passionné par tout ce qu'il découvrait, mit de côté sa discrétion et se mêla un peu plus à la conversation, au grand étonnement de Valentine.

— Quand Oscar a donné rendez-vous à Boyd cette nuit, l'esprit parasite était au courant, forcément. Mais comment cet esprit a-t-il pu transmettre ensuite l'information aux Pathologus qui nous attendaient dans le parc ?

Mr Brave croisa les bras et sourit.

— Je ne me souvenais pas que les enfants étaient si curieux dans la montagne d'Hépatolia, mais je vais tout de même te répondre. C'est très simple : si cet esprit occupe plusieurs objets, les différentes parties de cet esprit peuvent communiquer entre elles. Quand l'une apprend quelque chose, les autres aussi.

— C'est logique, reconnut Oscar, puisque c'est le même esprit.

— Alors il suffit que l'un de ces objets se trouve chez un Pathologus pour qu'il soit au courant lui aussi, ajouta Ayden.

— Absolument, confirma Mr Brave.

Oscar réfléchit en silence pendant que Lawrence enchaînait mille questions à voix basse. Quelques images lui apparaissaient comme des pièces d'un puzzle, mais il

ne parvenait pas à les coller les unes aux autres. La solution lui apparut enfin.

— Je crois savoir qui est coupable, monsieur ! Dans le parc, il n'y avait pas que les Pathologus qui nous attendaient : Moss aussi nous a tendu une embuscade avec ses abrutis de copains. Comment pouvait-il savoir que nous y serions ?

— Ça veut tout simplement dire que lui aussi fait partie des Pathologus, s'écria Valentine. Il avait été prévenu par l'esprit parasite.

— Décidément, gronda Mr Brave, tu aimes les conclusions rapides, jeune fille !

Cette fois, Oscar prit la défense de son amie.

— J'en suis certain, ajouta Oscar. La semaine dernière, je suis tombé sur son père dans la bibliothèque. Il m'a dit qu'il avait rendez-vous avec vous, monsieur.

— C'est vrai, confirma Mr Brave. Et je ne le crois pas coupable, dit-il sans donner plus de détails. Prends garde à ne pas porter d'accusation trop vite, toi aussi... Si ton ami Ayden vous a entendus vous donner rendez-vous dans le parc, qui te dit que le jeune Moss n'a pas fait la même chose ? As-tu vu son père déposer quelque chose dans la bibliothèque, pour l'accuser ainsi ?

— Non, avoua Oscar, il n'avait aucun objet avec lui. Il réfléchit un court instant avant d'ajouter :

Il jouait juste avec la statuette de la bibliothèque, mais il l'a reposée sur l'étagère.

— Que dis-tu ? demanda Mrs Withers, intriguée.

— Pendant qu'on parlait, il triturait une petite statuette, c'est tout. Mais il l'a remise à sa place ensuite,

et il n'avait pas de sac ou d'objet avec lui.

Le Maître et la vieille dame échangèrent un regard.

— Oscar, dit Mrs Withers, il n'y a pas de statuette dans la bibliothèque de Cumides Circle, et il n'y en a jamais eu.

— Le voilà, notre objet coupable, en déduisit Lawrence en regardant Oscar par-dessus ses lunettes. L'esprit du Pathologus était dans la statuette déposée en douce par Moss.

— Ou quelqu'un d'autre, rectifia Mr Brave. Je vous rappelle que je reçois ici de nombreux clients.

Oscar et ses amis firent un gros effort pour ne pas répondre, même s'ils n'avaient pas envie de croire à l'innocence des Moss.

Le Grand Maître s'empara du livre pour en avoir le cœur net. Il l'ouvrit et parla de sa voix grave qui impressionnait tout le monde.

— Esprit parasite, vous avez quelques secondes pour vous manifester et vous présenter.

La page resta vierge, cette fois encore. L'esprit se cachait certainement ; aucun Pathologus n'oserait s'opposer au Grand Maître des Médecins, encore moins l'esprit d'un Pathologus mort.

— Bien, conclut Mr Brave. Dans ces conditions, vous ne me laissez pas le choix...

Il referma le livre, approcha son pendentif de la couverture. Une brume verte se dégagea de la Lettre et enveloppa le livre de Boyd. Le Grand Maître entama une incantation :

Esprit malsain glissé dans le papier et l'encre,

*Puisqu'ici sans autorisation tu entres,
Tu vas...*

Le livre s'agita avant que la formule ne fût prononcée dans sa totalité. Mr Brave sourit et l'ouvrit.

Les mots s'enchaînèrent de façon précipitée, d'une écriture rouge et tremblante.

Pitié, pitié, Grand Maître des Médecins, je n'ai pas voulu, on m'a forcé, croyez-moi, il s'agit d'une terrible méprise, je peux tout vous expliquer...

Le Grand Maître se pencha sur Valentine et effleura ses cheveux.

— Tu permets ?

La fillette acquiesça avec un grand sourire, et Mr Brave lui prit le chouchou qui retenait une de ses couettes.

— Non seulement il est beau, mais il est tellement romantique, susurra Valentine – rose de plaisir – à l'oreille de Lawrence, qui se contenta de lever les yeux au ciel.

Winston Brave tendit au-dessus de la page la fleur en plastique qui ornait le chouchou.

— Libérez immédiatement Boyd, ordonna-t-il à l'esprit sur un ton glacial, et déplacez-vous ensuite dans cette fleur. *Vite*. Sinon, je pourrais bien changer d'avis et vous faire disparaître à jamais.

Quelques instants plus tard, un flot d'injures et d'éclaboussures d'encre barbouilla la page. Tous sourirent – même le Grand Maître. Visiblement, l'esprit venait de libérer Boyd et d'ôter le bâillon de sa bouche, et ce dernier rattrapait le temps perdu... Juste après, une fumée

pourpre s'échappa du livre et glissa vers la fleur.

Quand ce fut terminé, le Grand Maître mit le chou chou qui contenait l'esprit du Pathologus dans une poche de sa veste et se pencha vers le livre.

— Boyd, comment allez-vous ?

— *Formidablement bien, merci !* hurla Boyd. *J'ai juste passé quelques heures attaché et bâillonné, à part ça, tout va bien ! Comment voulez-vous que j'aille ! ?*

Boyd n'avait pas perdu son charmant caractère... Mr Brave poursuivit sans accorder d'attention aux premières lignes.

— Boyd, dit-il sévèrement, comment avez-vous osé pratiquer un tel chantage ?

— *Je reconnais que je voulais profiter un peu de la situation, avoua l'auteur, moins véhément et moins fier de lui. Le petit Pill avait besoin de moi, alors... Winston, ça fait si longtemps que je ne suis pas sorti de cette bibliothèque, c'était l'occasion ou jamais ! Je n'avais pas de mauvaises intentions vis-à-vis du gamin, je vous le jure. Mais quinze jours plus tard, quand cet esprit de Pathologus est entré dans mon livre, je n'ai plus eu le choix...*

— Pourquoi avez-vous accepté de suivre les ordres de cet esprit ? demanda Mrs Withers.

— *Il m'a menacé de tout détruire dans mon livre, se lamenta Boyd, et puis...*

— Et puis ? gronda le Grand Maître.

— *Et puis... il m'avait aussi promis de me révéler certaines choses sur les Pathologus que je ne connaissais pas et que je voulais écrire dans mon livre, si j'obéissais.*

Ne m'en veuillez pas, cela vous aurait été bien utile ! Et puis il y avait le livre d'Estelle...

— L'esprit l'avait aussi parasité ? demanda Mrs Withers, surprise.

— Oui, confirma Boyd. *Il menaçait aussi de le détruire, mais Estelle a été plus rapide que moi, elle s'est enfermée dans une page blanche en effaçant tout le reste. Du coup, l'esprit en est ressorti, mais il a exigé que je demande à Pill d'emporter les deux livres pendant l'Intrusion... Estelle a cru que l'idée venait de moi, elle ne s'est pas méfiée... Je n'ai pas vraiment réalisé leurs intentions, Winston.*

Oscar baissa la tête. Il comprit enfin pourquoi les Pathologus voulaient qu'il emporte aussi le livre d'Estelle Fleetwood : ils espéraient s'emparer du livre et forcer ensuite Estelle à révéler tous les secrets des Médecus contenus dans son *Traité* ! Au bout du compte, ils ne l'avaient pas obtenu, mais personne ne l'aurait plus jamais : il avait disparu dans une cuve, broyé par les lames, et l'esprit d'Estelle était mort, définitivement.

— Où est le *Traité* d'Estelle ? demanda Winston Brave.

Oscar décida d'avouer la perte du livre et son erreur.

— Je... je l'ai laissé tomber dans une cuve de l'unité de broyage, monsieur, dit-il d'une voix éteinte. Je suis désolé, c'est ma faute.

Tous se turent. Le Grand Maître finit par se tourner vers les autres enfants.

— Oscar et moi devons parler en tête à tête, maintenant. Berenice, voulez-vous les emmener à Cumides Circle ? Ils ont besoin de repos, je crois.

Mrs Withers hésita un court instant. Il insista :

— Merci, Berenice. Nous nous voyons un peu plus tard, vous et moi, dans mon bureau, si vous le voulez bien.

Elle acquiesça sans un mot et entraîna les enfants vers la porte.

Ils furent seuls, et Oscar eut l'impression que la salle était immense ; il s'y sentit tout petit. Winston Brave s'approcha de lui et l'écrasa de son regard.

— Oscar, je devrais t'en vouloir pour la disparition de l'esprit d'Estelle Fleetwood. C'était une grande dame de l'Ordre, c'est une perte terrible et nous allons tous la regretter. De plus, le livre qui a été détruit dans la cuve était l'exemplaire original de son *Traité*.

Oscar resta silencieux. Le poids de la culpabilité pesait comme si on avait coulé du plomb sur ses épaules.

— Mais tu as failli faire pire et commettre l'irréparable en n'agissant qu'à ta tête, poursuivit le Grand Maître avec dureté. Tu as mis la vie de tes amis en danger, et peut-être bien tout l'ordre des Médecus.

Oscar leva la tête. Il ne comprenait pas ce qui lui était reproché par ces derniers mots. Mr Brave lui en donna très vite l'explication.

— Sans le savoir, Oscar, tu as failli conduire les Pathologus à ce que nous possédons de plus précieux.

— Dans ce tunnel ? Dans cette salle ? Mais il n'y a rien ! s'écria Oscar.

La voix du Maître explosa.

— Rien ? En es-tu sûr ? En entrant dans cette salle, tu as pénétré dans le Sanctuaire des Connaissances des Médecus, rien de moins.

Oscar ouvrit de grands yeux, stupéfait. Le Sanctuaire ! Alors c'était pour ça que Mrs Withers lui avait formellement interdit d'emprunter le tunnel sombre, et que ce tunnel était si bien gardé !

— Le Sanctuaire... répéta Oscar, sous le choc. Mais... où ? dit-il en tournant sur lui-même. La pièce est vide, je ne vois rien !

Le Maître soupira et secoua la tête.

— À quoi t'attendais-tu ? À une salle remplie de livres ? À des murs couverts d'ordinateurs ? Le Sanctuaire rassemble des connaissances, des lois, des idées, des pensées. Ça ne tiendrait pas dans une pièce, et en même temps ça n'a ni taille ni volume. Une idée peut-être fabuleuse, elle n'a pas besoin d'espace.

Il s'approcha du cube noir et posa la main sur le dessus.

— Un simple coffre peut suffire, dit-il.

Le coffre.

Oscar en fit le tour avec admiration.

— Tout... tout est là-dedans ?

— Tout, Oscar. Même le contenu du livre d'Estelle, Dieu merci. Et bien d'autres choses que tu n'imagines même pas. Il n'y a pas une seule connaissance présente dans l'esprit et la mémoire d'un Médicus qui ne se trouve dans ce coffre. Voilà pourquoi il est si important.

Il passa la main sur le coffre avec émotion.

— Rien n'est plus précieux que le savoir, tu t'en rendras compte avec le temps. La force physique, l'argent, le courage, les mots, la technologie..., tout cela n'est rien sans le *savoir*. C'est pour cette raison que tu

dois apprendre, sans cesse, pour grandir et devenir le Médecus...

Il hésita une fraction de seconde avant de finir sa phrase.

— ... Le Médecus que *tu* veux être.

Oscar acquiesça.

— Je suis désolé que l'esprit d'Estelle Fleetwood ait disparu. En plus, dit-il, malheureux, je n'ai même pas réussi à faire parler mon Grimoire.

— Personne ne pourra le faire, Oscar. Ni Boyd ni un autre. Sauf *moi*.

Oscar leva des yeux pleins d'espoir et d'étonnement.

— Vous ?

— Oui, moi. Pour la bonne raison que c'est *moi* qui ai privé ton Grimoire de cette connaissance, et personne d'autre.

— Quoi ? Ce n'était pas Boyd ? Pourtant, il a parlé à mon Grimoire, Julia Jacob me l'a dit !

— Boyd est curieux et il a peut-être essayé de le faire parler pour savoir ce que tu cherchais, mais ton Grimoire ne parlera jamais de toi à un autre, et Boyd n'a pas le pouvoir de le rendre muet. En tout cas, il a bluffé : il t'a laissé croire qu'il était responsable du silence de ton Grimoire pour obtenir ce qu'il voulait de toi. Et tu l'as cru ! Ensuite, c'est l'esprit du Pathologus qui a profité de la situation, comme Boyd vient de nous l'expliquer...

— Mais... pourquoi vous avez fait ça ? demanda Oscar, perdu. Pourquoi vous lui avez retiré cette connaissance ? Winston Brave soupira.

— Pour te protéger, finit-il par dire.

— Me protéger ? Mais me protéger de quoi ? Vous avez dit que ce qu'il y avait de plus précieux, c'est la connaissance. Et moi, je veux savoir ce qui est arrivé à mon père !

Il avait presque crié. Ses yeux brillaient, il ne pouvait pas se contrôler, même s'il s'adressait au Grand Maître des Médecus.

— Oscar Pill, répondit Mr Brave, le mensonge est une chose affreuse... J'en sais quelque chose. Mais parfois, la vérité peut blesser plus profondément encore. Et tu es trop jeune pour affronter certaines vérités qui méritent qu'on s'en protège, ou que quelqu'un le fasse pour soi. C'est pour ça que j'ai arraché cette connaissance à ton Grimoire.

— Je ne comprends rien à ce que vous me dites, s'emporta Oscar. Il n'y a qu'une seule vérité !

— Mais elle peut prendre plusieurs visages. Si plusieurs personnes regardent une vérité en face, chacun va y voir ce qu'il a envie d'y trouver.

— Mais moi, je veux savoir ! s'écria le garçon avec obstination. Je veux savoir ce qui s'est passé pour mon père.

Winston Brave ne répondit pas. Après une réflexion qui sembla durer des heures pour Oscar, il se décida.

— D'accord, tu vas voir la vérité en face. Mais je t'aurai prévenu : on peut se tromper, on peut ne pas tout voir, manquer quelque chose, ne pas comprendre ce qui se cache derrière... La vérité peut faire souffrir quand on n'est pas prêt.

— Je suis prêt, affirma le jeune Médecus sans hésiter.

Le Grand Maître croisa son regard, puis sortit son pendentif. Il l'approcha de la serrure.

Un instant plus tard, le cube s'ouvrit et se déplia et des centaines de têtes transparentes dont on voyait le cerveau s'en échappèrent. Elles flottèrent tout autour d'Oscar et l'observaient.

Le couvercle du coffre s'était dressé comme un écran transparent, lui aussi. Des lignes dessinaient des formes étranges qui se faisaient et se défaisaient comme des nuages ou de la fumée qui s'échappe d'une cigarette.

— Approche, Oscar, dit Mr Brave.

Le cœur battant, Oscar obéit. Enfin, dans quelques instants, il allait découvrir ce qu'il avait tant cherché.

Quand il fut tout près de l'écran, deux mains se formèrent à la surface et en sortirent pour serrer sa tête.

— Ne bouge pas, dit Mr Brave pour le rassurer. Tu ne risques rien. Je vais sortir. Quand tu seras seul, tu pourras poser ta question au Sanctuaire comme tu le fais avec ton Grimoire : il suffit que tu penses à ta question. Bonne chance, Oscar Pill. Et n'oublie pas : il y a mille façons d'interpréter la vérité.

Oscar ne répondit pas. Il ne voyait que l'écran, plus rien d'autre ne comptait pour lui hormis ces mains glacées posées sur ses tempes et ce qu'on allait lui révéler.

Lorsque la porte se referma derrière le Grand Maître, il se concentra.

Je veux savoir ce qui est arrivé à mon père, répéta-t-il plusieurs fois dans sa tête, les yeux fermés. Je veux savoir.

Un courant glacé comme un souffle d'air du pôle Nord

passa de sa tête vers les mains posées sur ses tempes. Il ouvrit les yeux : une ondulation verte se propagea dans les avant-bras jusqu'à l'écran et s'en échappa pour progresser dans l'espace et traverser le cerveau de toutes les têtes qui formaient un immense cercle autour d'Oscar.

Quand l'onde eut fini son tour, l'écran grandit et se déploya devant le garçon, et une image se forma enfin.

Trouble d'abord, elle fut bientôt parfaitement nette.

Oscar reconnut immédiatement Vitali, debout devant lui, grandeur nature, si proche qu'il aurait pu le toucher, mais son corps tout entier semblait paralysé entre les mains sorties de l'écran. Il voulut ouvrir la bouche et appeler son père, mais aucun son ne monta de sa gorge. Il était un spectateur transparent, comme les mains et les visages.

De toute manière, son père ne l'aurait pas entendu : il était en plein combat contre un homme en noir, très grand, dont il ne voyait pas la tête cachée par une cagoule. Seuls ses yeux brillaient à travers une fente.

Très vite, son père eut le dessus et l'homme en noir fut vaincu avant d'être emmené par des Médecins.

L'image s'effaça pour en laisser apparaître une autre : celle de Mr Brave et de Mrs Withers qui lisaient un courrier. Ils semblaient totalement abattus. Oscar reconnut la voix de Mrs Withers.

— Vitali Pill ne peut pas être de leur côté, Winston, vous le savez comme moi. Il n'a pas pu épargner volontairement la vie du Prince Noir...

— Je ne crois que ce que je lis et ce que vous lisez, répondit le Grand Maître. Ces lettres de Pathologus qu'on

a retrouvées chez lui sont accablantes...

— On ne peut pas l'accuser de *trahison* comme ça. Il faut des preuves et un procès équitable. Il faut réunir le Conseil.

Trahison. Oscar sentit le rythme de son cœur s'accélérer. Il eut encore plus froid.

Les images suivantes ne lui laissèrent pas le temps de réfléchir : à quelques mètres de lui, son père se tenait debout, fier et immobile face au Conseil suprême de l'ordre des Médecus. Oscar ne reconnut pas tout le monde : certains avaient changé. Mais il y avait Mrs Withers, Mr Brave et la comtesse Lumpini, la dame aux cheveux auburn et très maquillée. Et à côté d'elle, Fletcher Worm, bien droit dans son fauteuil Machiavel, le regard perçant fixé sur Vitali Pill. Un à un, les membres du Conseil prirent la parole. Worm fut le premier à parler.

— Coupable, dit-il avec un rictus qui ressemblait à un sourire.

Coupable. Le mot fut répété plusieurs fois. Les lèvres de Mrs Withers bougèrent à peine. Elle aussi fixait le père d'Oscar de ses petits yeux verts, mais il n'y avait aucune haine ni même de mépris. Ce n'était pas non plus de la pitié. Elle le regardait comme si elle ne le voyait pas ! Enfin, Mr Brave fut le dernier à parler.

— Vitali Pill, vous êtes jugé coupable de trahison et de complicité avec les Pathologus. Vous avez volontairement épargné la vie du Prince Noir et vous avez ensuite profité de votre place au sein du Conseil suprême pour aider secrètement nos ennemis.

Après un silence écrasant, le Grand Maître laissa

tomber la sentence :

— Vous êtes condamné à la prison à vie.

Deux hommes retirèrent la cape des épaules de Vitali et défirent sa ceinture. Winston Brave s'en empara et la posa sur un grand Caducée. Il saisit son pendentif, récita une formule et un rayon vert intense vint frapper chaque sacoche et briser un à un les Trophées qu'elles contenaient.

Oscar s'agita ; il avait du mal à respirer. Les mains serrèrent sa tête un peu plus fort, et il se transforma en statue, horrifié et impuissant.

Bientôt, son père fut seul sous ses yeux dans une minuscule cellule de prison. Oscar reconnut alors les images de son Grimoire, la première fois qu'il l'avait interrogé. La lumière diminua progressivement et, quand la porte de la cellule s'ouvrit, le corps de son père gisait sur le sol.

— Il est mort, dit le gardien. Il s'est... *suicidé*. Vitali Pill s'est suicidé ! Appelez le Grand Maître !

Une silhouette frêle entra dans la cellule. Mrs Withers se pencha et caressa la joue de Vitali avant de lui fermer les yeux.

— Emmenez-le, dit-elle d'une voix éteinte. Emportez le corps. Je me charge de prévenir le Grand Maître et l'épouse de Vitali Pill.

Oscar se débattit tandis que les dernières images disparaissaient. Les mains se relâchèrent et l'air entra enfin dans ses poumons. Il prit une grande inspiration et retomba sur le sol, en arrière. Autour de lui, les visages avaient repris leur farandole pour se précipiter dans le

cube qui se repliait déjà.

Un instant plus tard, le coffre noir était à nouveau recomposé sur la colonne, et le silence était revenu dans la salle.

Oscar se releva, tremblant. Il tendit la main et fouilla l'espace tout autour de lui.

— Non... non... dit-il simplement d'une voix hésitante. Un cauchemar, c'était... un cauchemar ?

Il posa la main sur le cube : il était bien réel. Il n'avait pas rêvé. Une colère immense monta en lui. Il poussa un hurlement et se mit à donner des coups de pied dans la colonne, sur le sol, dans les murs.

— C'est pas vrai ! C'EST PAS VRAI !

À bout de souffle, il se précipita vers la porte et monta un escalier en colimaçon. Il se retrouva face à une porte entrouverte qu'il enfonça.

Il fit irruption dans le bureau de Mr Brave, où le Grand Maître attendait, silencieux. En face de lui, Mrs Withers était assise, immobile et très pâle.

— Oscar, mon garçon, dit-elle, je vais t'expliquer ce que...

— C'est vous ! hurla Oscar, hors de lui et en larmes. C'est vous qui l'avez condamné ! Vous l'avez jeté en prison alors qu'il avait battu le Prince Noir et il est mort à cause de vous ! À cause de vous ! dit-il en pointant le doigt vers les deux adultes.

Avant même qu'ils aient pu répondre, Oscar s'était enfui du bureau.

Il traversa le salon en trombe et sortit. Valentine, Lawrence et Ayden, qui attendaient avec angoisse dans la

chambre d'Oscar, se précipitèrent dans l'escalier.

— Oscar, crièrent les enfants, attends ! Reviens !

Sourd aux appels de ses amis, Oscar ouvrit la porte de Cumides Circle et disparut dans la nuit. Ses camarades voulurent le suivre, mais une main les arrêta.

— Non, dit Mr Brave, laissez-le. Il a besoin d'être seul.

Jerry et Cherie, alertés par les cris, étaient accourus. Le Grand Maître fit un signe de tête au chauffeur.

— Suivez-le discrètement en voiture, Jerry, demanda Mr Brave. Qu'il ne lui arrive rien.

Jerry s'éloigna sans un mot. Cherie, couverte de bigoudis et enveloppée dans une robe de chambre jaune, réconforta les enfants.

— Qu'est-ce qui s'est passé, monsieur ? demanda Lawrence. Pourquoi il est parti comme ça, sans rien nous dire ?

— Oscar a fait une terrible rencontre : celle de sa vérité. Et ce n'est pas toujours facile.

Les trois enfants se turent, malheureux mais sans comprendre tout à fait.

Valentine s'approcha du Grand Maître et leva des yeux affolés vers lui.

— Il... il va revenir ?

— Peut-être, répondit Winston Brave, sombre. Je l'espère. S'il revient, dit-il en se tournant vers eux, le chemin sera long pour lui. Très long. Et semé d'embûches, de dangers et d'autres vérités plus dures encore. Et il aura besoin d'amis. De *vrais* amis.

Les enfants se regardèrent, les yeux brillants.

— On sera là, monsieur, dit Lawrence. On sera là.



Jusqu'au bout

Celia Pill se réveilla en sursaut. Le bruit de tambour persistait, elle n'avait pas rêvé.

Elle sauta du lit et enfila une robe de chambre pour descendre.

— Qui est-ce ? dit-elle en s'approchant de la porte d'entrée.

— Ouvre ! Ouvre-moi !

Elle reconnut immédiatement la voix et son sang ne fit qu'un tour. Elle tourna la clef précipitamment.

— Oscar ! Mon chéri, qu'est-ce que...

Elle ne parvint pas à finir sa phrase. Son fils la bouscula, traversa le hall d'entrée en courant, grimpa les marches d'escalier quatre à quatre et s'enferma dans sa chambre.

Elle allait refermer la porte quand elle aperçut la voiture qui ramenait Oscar tous les vendredis soir. Le chauffeur la salua d'un geste et la voiture s'éloigna.

À peine eut-elle fermé la porte que le téléphone sonna.

Quand elle raccrocha, elle ferma les yeux et se laissa aller contre le mur. Elle prit une grande inspiration et monta l'escalier sans bruit.

Elle gratta à la porte de son fils.

— Je peux entrer ?

Elle n'eut droit qu'au silence. Elle baissa la poignée et entra dans la chambre.

La lumière était éteinte, seule la clarté de la lune à travers le rideau dessinait des ombres étranges sur les murs. Elle s'approcha du lit. Oscar lui tourna le dos, le regard fixé sur le mur. Elle posa doucement la main sur lui. Il était trempé.

— Tu nous as menti, dit Oscar d'une petite voix. Cette fois, il n'avait pas crié. Tu nous as menti, à Violette et moi, dit-il à nouveau. Tu nous as dit que papa était mort dans un accident d'avion. C'était pas vrai, maman. Il est mort en prison, dans une cellule toute noire. Pourquoi tu nous as menti ?

Celia prit quelques instants avant de répondre.

— Je ne vous ai pas menti, mon Oscar. Je vous ai protégés. Oscar se retourna pour faire face à sa mère. Ses yeux étaient rouges d'avoir pleuré pendant tout le trajet.

— Mais pourquoi tout le monde veut nous protéger ? Moi, je *voulais* savoir la vérité !

Celia l'attira à elle et il se laissa faire, enfin. Il la serra très fort.

— Ils ont dit que c'était un traître, maman, qu'il était du côté des Pathologus et qu'il avait fait exprès de ne pas tuer le Prince Noir. Ils l'ont mis en prison et il y est mort. Qu'est-ce qu'il avait fait de mal ? Moi, je suis sûr qu'il n'a

rien fait de mal.

— Tout ce que je peux te dire, Oscar, c'est que ton papa était quelqu'un de formidable et profondément *honnête*. C'était ce qui comptait le plus pour lui : être honnête avec les autres et avec soi-même, surtout. Ne pas se mentir. Il a été comme ça *jusqu'au bout*.

Oscar se détacha de sa mère un instant pour la regarder dans les yeux.

— Mr Brave m'a dit qu'on pouvait tous voir la vérité d'une autre façon. Mais peut-être qu'ils se sont trompés ? Peut-être que ce sont eux qui n'ont pas vu la vérité comme il fallait ?

— Peut-être, mon chéri.

— Sinon c'est quoi la vérité, alors, maman ? Je croyais qu'il n'y en avait qu'une !

— Tu as raison, mon Oscar : la seule vérité, c'est celle qui est au fond de ton cœur. C'est elle que tu dois écouter, toujours, elle te parle tout doucement, il faut juste que tu sois un peu attentif. C'est cette vérité que ton père a toujours écoutée. Et si tu es fier et heureux de ce que tu fais, si tu n'as pas fait de mal aux autres en écoutant ta vérité, alors c'est que c'était la bonne.

Elle caressa le visage de son fils. Ses cheveux étaient collés au front.

— Tu peux être fier de ton père, crois-moi. Quoi qu'on dise et quoi que tu entendes sur lui. Parce qu'il a écouté cette voix en lui, et c'était pour le bien de tous. Tout comme je serai toujours fière de toi si tu suis ta vérité, peu importe ce qu'on me dira ou me montrera de toi, et peu importe ce qu'on essaiera de me faire croire.

Un bruit attira leur attention, juste derrière Celia.

Violette venait d'entrer dans la chambre, pieds nus et en chemise de nuit. Elle essayait de sourire, mais de grosses larmes roulaient sur ses joues et aucune chanson ne parvenait à sortir de sa bouche. Sa mère tendit le bras vers elle, et elle courut pour s'y réfugier. Les trois restèrent enlacés un long moment. Violette finit par parler.

— Maman, en prison, il n'y a pas de fenêtre ? Oscar a dit que c'était tout noir. Alors papa, il a pas pu s'envoler ?

Celia voulut répondre, mais sa gorge se noua. Pour la première fois depuis des années, Violette parlait de son père. Oscar ravala son chagrin et réussit à sourire.

— Si, Violette, on peut toujours s'envoler. Il n'y a pas que les fenêtres pour ça. Tu fais comment, toi ?

— Moi ? répondit sa sœur, hésitante. Moi, je rêve.

— Voilà, conclut Oscar. Papa aussi, il a rêvé.

Violette renifla, soulagée. Leur mère se redressa.

— Bon, au lit, maintenant qu'on s'est tout dit et qu'on sait comment s'envoler. Au moins, on n'aura pas perdu notre nuit. Et demain matin, dit-elle en soulevant son fils jusqu'au lit, je veux voir des sourires, rien que des sourires. On est d'accord ?

— D'accord, répondit Violette qui prit de l'avance avec un immense sourire.

— D'accord, finit par dire Oscar.

Celia l'embrassa et prit la main de sa fille avant de quitter la chambre.

Oscar resta un long moment éveillé, les yeux fixés au plafond. Il se redressa et aperçut sa cape, qu'il avait jetée

avec rage dans un coin de la chambre. Il se leva et fouilla dans la poche intérieure : il serra bien fort le petit album photos.

Puis il contempla la photo de son père.

Ils se sont trompés, songea le jeune garçon. Tu n'es pas un traître, je le sais, moi. Je suis fier de toi, et Violette aussi, et maman aussi. Et j'espère que tu es fier de moi, toi aussi.

Il rangea l'album sous son oreiller.

J'irai jusqu'au bout et je leur montrerai qu'ils se sont trompés. Tu verras, papa.

— Il ramassa sa cape, la plia avec soin et la posa sur une chaise, près de sa ceinture des Trophées. Il effleura la Fiole et contempla les quatre sacoches vides. Oui, il irait jusqu'au bout et il rapporterait tous les Trophées. Tous. Et il serait un grand Médecus pour montrer qui était son père.

Il grimpa sur son lit et ferma les yeux pour trouver le sommeil. Une lueur l'obligea à les rouvrir : au-dessus de lui, une Fiole dorée flottait, comme un signe.

Elle était bien là, au fond de son cœur, sa vérité. Et il l'écouterait, dorénavant.